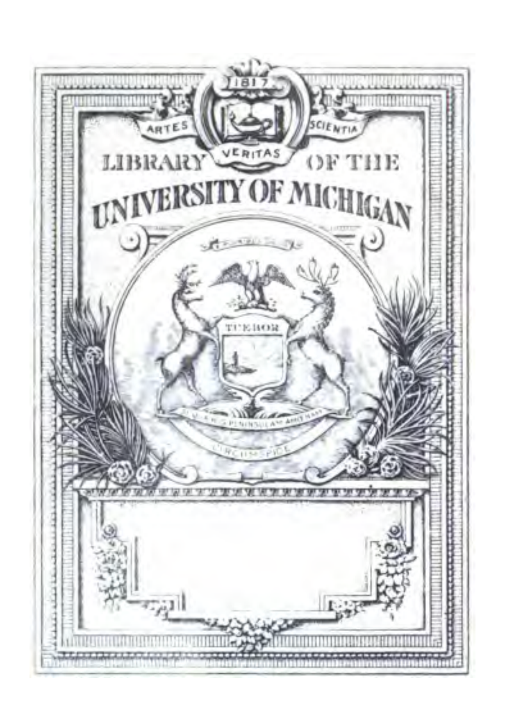

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

JANVIER. 1754.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LISTE DES LIBRAIRES qui débitent le Mercure dans les Provinces du Royaume.

A Bordeaux, *chés* Raimond Labottiere, Place du Palais; & *chés* Chappuis l'aîné, à la nouvelle Bourse, Place Royale.

Nantes, *chés* Joseph Vatar.

Rennes, *chés* Vatar, pere, & Vatar le fils, Jouanet Vatard, & Julien Vatard.

Blois, *chés* Masson.

Tours, *chés* Lambert, & Billaut.

Rouen, *chés* François Herault, & *chés* Cailloüé.

Châlons-sur-Marne, *chés* Seneuze.

Amiens, *chés* la veuve François, & Godart.

Arras, *chés* la veuve Duchamp, & Laureau.

Abbeville, *chés* Levoyez, Libraire.

Angers, *chés* Jahyer.

Dijon, à la Poste, & *chés* Mailly.

Versailles, *chés* Fournier, & le Monnier.

Besançon, *chés* Briffaut

Saint Germain, *chés* Charepeyre.

Lyon, à la Poste, & *chés* Plaignard.

Marseille, *chés* Sibié, & Valilaud, Libraires.

Beauvais, *chés* Dessaint.

Troyes, *chés* Bouilleret, Libraire.

Charleville, *chés* Pierre Thesin.

Moulins, *chés* Faure.

Auxerre, *chés* Fournier.

Nancy, *chés* Nicolas.

Toulouse, *chés* Jean-François Robert.

Aire, *chés* Corbeville.

Poitiers, *chés* Faulcon.

Caën, *chés* Manury.

Soissons, *chés* Courtois.

Saint-Malo, chez Hovius.

PRIX XXX. SOLS.



MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

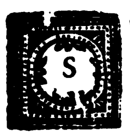
JANVIER. 1754.

PIECES FUGITIVES, *en Vers & en Prose.*

A Mlle de M. M.

LE LABYRINTHE DU CŒUR.

Deâ monstrante viam. Virg.



Ous ton regne orageux, fugitive jeunesse,
Tout m'étoit l'objet d'un désir ;
Dans les excès de vin & de fausse tendresse,
Je croyois goûter le plaisir ;

Je l'effleurois ; enfant de la délicatesse,
Il fuyoit, m'échappoit sans cesse,
Quand j'étois prêt à le saisir.
Pouvois-je le fixer sans l'art de le choisir ?
Amusemens de toute espéce,
Arts, Spectacles & Jeux occupoient mon loisir ;
Ce calme passager que la passion laisse
Au milieu des accès de sa fiévre traîtresse ;
Des faux brillans du goût j'aimois à m'éblouir ;
Triste sort d'un mortel qui ne sçait pas jouir !
Mais dans un des momens où l'illusion cesse,
Le jour de la raison éclaira ma foiblesse :
J'apperçus toutes mes erreurs,
Et tel qu'on se réveille en sortant de l'yvresse,
La tête pleine de vapeurs,
Et le cœur en proye à la flâme,
J'essayai de porter le flambeau dans mon ame,
Et d'en sonder les profondeurs.
Quels obliques détours dans cet obscur Dédale !
Que de monstres à surmonter !
J'y vis l'orgueil, *Hydre* fatale,
Qui renaît, plus à redouter
Après le coup mortel qu'on a cru lui porter :
La gloire, de lauriers & d'encens affamée,
Chimere aux yeux étincelans,
Qui parmi des flots de fumée
Exhale quelques feux tremblans.
La vengeance, affreuse *Gorgone*,

Que la haine soutient, que la cruauté suit,
Qui les serpens en tête, ainsi que Tisiphone,
D'un seul de ses regards pétrifie & détruit.

Le préjugé, nouveau *Protée*,
Qui souvent terrassé, se réleve en vainqueur
Sous diverse forme empruntée,
Et courbe les humains sous le joug de l'erreur.
Et toi, *Syrene* enchanteresse,
Qui par les doux accens de ta perfide voix,
Soumets à d'odieuses loix
Et la jeunesse & la vieillesse;
Volupté, quel mortel peut triompher de toi?
Il faut, pour te combattre, être sourd, insensible,
Et détourner les yeux d'un attrait invincible,
Ou plutôt fuir avec effroi.
En vain lorsque tu nous appelles,
Par les nœuds les plus forts nous sommes enchaînés;
Ils cédent: nous volons dans tes bras infidelles,
Où de liens honteux & d'entraves cruelles
Nous nous trouvons environnés.
Par les armes de la morale
J'espérai de mon sein chasser ces ennemis:
Les dogmes fastueux que le Portique étale,
Dans mon esprit bien affermis,
Me donnerent un nouvel être;
Mais qu'y gagnai-je? de l'humeur:

Farouche, atrabilaire, & fier de le paroître,
Affectant de braver le plaisir, la douleur,
Sophiste pointilleux, caustique, insociable;
Je devins misantrope, & me crus raisonnable.
L'imprudent satyrique en prodiguant le sel,
Ne sent pas le fiel qui s'y mêle;
Dans l'amertume de son zèle
Il veut être nommé censeur universel;
Mais tôt ou tard frappé des traits qu'il envenime;
S'il cesse de fronder & le siécle & les mœurs,
L'humanité reprend l'empire légitime.
Dont le Ciel a gravé la loi dans tous les cœurs.
Elle seule de mes journées
M'apprit le véritable emploi :
A la société je les ai destinées,
Me dit-elle : aime & sers ta patrie & ton Roi;
Barbare & malheureux qui ne vit que pour soi!
Sur ses sages leçons reglant donc ma conduite,
Je me rendis utile, & sortis de l'oubli :
Déja trop plein de mon mérite,
Imprudent, j'espérois voir mon nom établi
Dans le rang glorieux qui fait les noms d'élite.
Vains projets! mes soins assidus,
Mes services furent perdus,
Et je sortis de servitude
En détestant l'ingratitude.
Confus de tant d'égaremens,
Voyant de toutes parts des écueils sur ma route;

Je me précipitai dans l'abîme du doute,
Où je me vis en butte à de nouveaux tourmens.
Il faut sçavoir douter : la craintive prudence,
Pour arriver au vrai, suspend ses jugemens,
Et laisse plus d'un jour vaciller la balance ;
Mais floter dans l'obscurité,
Pour paroître affranchi de la crédulité ;
N'oser se décider dans le cours de sa vie ;
C'est moins chercher la vérité
Que la tenir captive après l'avoir servie.
On ouvre enfin les yeux : quel fruit de tant de soins,
Lorsqu'à se réformer on travaille soi-même ?
On compte pour vertus quelques vices de moins.
En vain dans notre orgueil extrême
Nous nous applaudissons, après de grands efforts,
D'avoir sçû résister à de foibles amorces ;
C'est l'âge qui nous calme, & l'ame acquiert des forces
Aux dépens de celles du corps.
La raison, stérile appanage,
Souvent en mûrissant ne nous en sert pas mieux ;
La vertu n'est pas son ouvrage :
Des genoux chancelans & de trop foibles yeux
Font modérer le pas à la fin du voyage :
Est-ce donc là devenir sage ?
Par malheur ce n'est qu'être vieux.
Dans l'été des ans même, où tout se pacifie ;

Je sentois rallumer le feu des passions
Dont les froids documens de la Philosophie,
La glace des réflexions,
Et tout l'ennui versé dans mon ame engourdie,
Avoient mal éteint l'incendie.
O divine amitié ! tu vins à mon secours,
Des bords du Phlégeton ta voix me fit renaître ;
Je sentis dans tes nœuds multiplier mon être,
Et ta paisible aurore éclaira mes beaux jours.
Mais mon cœur vaste, & trop avide
De mouvemens délicieux,
N'étoit pas tout rempli par un ami solide,
Et dans ses entretiens tendres & gracieux
Se trouvoit à regret du vuide.

Sans oser consentir à mes vœux les plus doux,
Heureux, je soupirois encore :
Mais je vous vis alors, vous qu'en secret j'adore,
Et je ne désirai, je ne vis plus que vous.
La beauté, les talens, l'esprit, le caractere ;
La bienfaisance, la candeur,
La gaité décente & légere,
La simplicité, la pudeur,
Et cette attrayante douceur
Qui sans fard, & loin du mystère,
Tempere à propos la rigueur
D'une réserve trop austere.
Tels sont vos traits, tel est votre seul art de plaire ;

Je ne pus éviter son ascendant vainqueur,
Et je lûs au fond de mon cœur,
Que l'amitié la plus sincère
Sans vous ne pouvoit satisfaire
Le désir inquiet que j'avois du bonheur.
Une constante épreuve épura ma tendresse ;
Soumis, respectueux, j'espérai du retour :
Phénomene étonnant ! Les soupirs de l'amour
Furent conduits par la sagesse.
Des folles passions les autels abbatus,
Laissèrent à leur place élever votre image,
Et le sentiment seul décida mon hommage :
Le tribut n'en est dû qu'aux graces, aux vertus.
Daignez le recevoir, au gré de mon envie,
Et je vais commencer à jouir de la vie.

REMARQUES

Sur le Livre intitulé : Conjectures sur la Genese.

L'AUTEUR a pour but, si nous l'en croyons, de répondre solidement aux difficultés que l'on fait sur la Genese, & il propose deux sortes de difficultés ; les unes qui sont anciennes & connues de tous les Sçavans, & dont il ne donne que des solutions déja connues, & que l'on trouve

dans les Commentaires ; les autres qui sont plus nouvelles, & ausquelles il ne croit pas qu'on puisse répondre, sans adopter ses conjectures particulieres. Ces conjectures se réduisent à une seule, qui est générale ; sçavoir, que Moyse avoit des mémoires tout prêts, qu'il n'a fait qu'arranger sur plusieurs colonnes, pour nous représenter l'ordre & la suite des événemens.

Ne seroit-ce point là vouloir nous persuader que Moyse n'est point auteur de la Genese ? Un pere de famille qui arrange ses titres suivant leurs dates, n'en est point l'auteur. Esdras, qui a mis en ordre les Livres Saints, ne passe point pour en être l'auteur, au lieu qu'on a toujours crû que c'est Moyse qui a écrit ou dicté la Genese. On doit accorder à l'Auteur que Moyse a inséré dans son ouvrage quelques mémoires détachés, comme sont les généalogies, & que la Genese est ce qu'on appelle proprement des *Mémoires*, & non pas une *Histoire* prise en rigueur. On explique aisément la plûpart des difficultés de la Genese dans ces deux suppositions, qui sont avouées de tout le monde, & l'Auteur ne devoit pas s'en écarter, s'il avoit pour but de prendre la défense de Moyse. Mais il est bon d'examiner quelles sont ses nou-

velles difficultés, & si pour les résoudre nous avons besoin de ses conjectures.

» Premierement, dit-il, pag. 334. Dieu » est nommé tantôt *Elohim*, & tantôt *Jehova*. Or on ne peut rendre une raison valable de la bizarrerie qui se trouve dans » l'emploi de ces deux noms, tant qu'on » supposera que la Genese vient d'une » même main.

La réponse à cette premiere difficulté se tire de ce que l'Auteur avoue lui-même, pag. 349. » Les Auteurs rassemblés sous » la colonne D, ne paroissent pas avoir été » attachés à aucun nom de Dieu en parti- » culier, & il ont pû par conséquent em- » ployer indifféremment l'un ou l'autre de » ces deux noms *Elohim* & *Jehova* «. Il en est de même, lui dira-t-on, de l'Auteur des deux Mémoires A & B; il peut ne s'être attaché à aucun nom de Dieu en particulier, & ainsi votre régle qui affecte le nom *Elohim* à un Auteur, & le nom *Jehova* à un autre, n'est plus une régle pour lui. Or les deux Mémoires A & B contiennent, selon vous, la plus grande partie de la Genese: donc la plus grande partie de la Genese peut n'être que d'une seule main.

L'Auteur, pag. 358. fait un aveu tout semblable sur les Auteurs de ces deux Mémoires A & B. » Ils ont, dit-il, quand ils

» l'ont jugé à propos, employé les nom
» *El*, *Adonaï* & *Schaddaï*. Un même Auteur peut donc aussi employer, quand il l juge à propos, le nom *Elohim* ou le non *Jehova*. Car on ne voit pas pourquoi il y a de la bizarrerie à se servir indifféremmen de ces deux noms, s'il n'y en a pas à employer tantôt le nom *El*, tantôt le non *Adonaï*, ou le nom *Schaddaï*.

L'Auteur ne doit point répondre qu'il trouve de la bizarrerie à mêler ensemble les noms *Elohim* & *Jehova* dans un même Mémoire A ou B, par cette raison que celui qui a composé le Mémoire A employe constamment le nom *Elohim*, & au contraire celui qui a composé le Mémoire B, le nom *Jehova*. Car 1°. c'est là supposer ce qui est en question, & il devoit prouver auparavant que l'emploi de ces deux différens noms de Dieu sont une marque certaine de deux mains différentes. 2°. Cet usage constant d'un même nom de Dieu dans un même Mémoire, est une chose que ni lui ni personne ne peut prouver. Pour cela il faudroit être assuré que tel endroit de la Genese où nous lisons *Elohim* dans les Bibles imprimées, est de même dans la plûpart des Manuscrits. Mais bien loin d'en être assurés, nous apprenons des Sçavans qui ont consulté des Manuscrits,

que le nom de *Jehova* se trouve en quelques endroits de la Genese imprimée, où les manuscrits portent **Elohim.** S'il n'y a donc rien de constant sur le choix de ces deux noms de Dieu, il n'y a plus de bizarrerie à les mêler ensemble; l'usage en est indifférent, & par conséquent il n'y a plus de quoi y distinguer deux mains différentes.

La seconde difficulté de l'Auteur est tirée des *répétitions choquantes*, qu'on ne peut, dit-il, attribuer à un même Auteur.

Il y a des répétitions dans la Genese; l'Auteur lui-même en justifie quelques-unes, qu'il attribue partie au génie de la Langue Sainte, partie à la simplicité des premiers tems. Il pouvoit en attribuer quelques autres à la nature même du Livre de la Genese, sans supposer qu'elle est de plusieurs mains; car on sçait qu'un Auteur qui compose des Mémoires, est quelquefois obligé de répéter; mais il reste à examiner les répétitions que l'Auteur trouve *choquantes*.

Le premier exemple qu'il en donne (pag. 359) est celui du Chap. 2. ℣. 5 & 7, où Moyse reprend en peu de mots la création de l'homme, pour venir à la description du Paradis terrestre & à la formation de la femme. La répétition du ℣. 7. ne paroît

choquante que dans une traduction maladroite, comme l'est celle de Genêve en cet endroit. Car, si au lieu de dire, *& Dieu forma l'homme*, ou bien, *& Dieu avoit formé l'homme*, on dit *alors Dieu forma*... ou *Dieu ayant donc formé l'homme*, ce n'est plus une répétition *choquante*, c'est une reprise de Discours, qui fait la liaison d'une matiere avec l'autre. On sçait que la conjonction *&*, dans l'Hebreu, sert de transition générale, & qu'on peut la traduire d'une infinité de manieres, en l'accommodant à la suite du Discours.

Le second exemple (pag. 361) est tiré du ch. 6, v. 11. Moyse venoit de dire, v. 7, que Dieu se plaignit de la corruption des hommes, & qu'il vouloit les détruire. Il venoit d'ajouter, v. 8. que *Noé trouva grace devant l'Eternel*, & à propos de Noé, de parler de ses trois enfans, qui devoient entrer dans l'Arche avec lui. Moyse continue, v. 11. & *la terre étoit corrompue*, ce qui signifie, *comme donc la terre étoit corrompue*; c'est encore une reprise de Discours, après ce qui avoit été dit de Noé & de ses enfans, & c'est en même tems l'introduction des ordres que Dieu va donner à Noé pour construire l'Arche. Il n'y a rien là de choquant, ni qui se sente de deux mains différentes.

Sous le même exemple, l'Auteur met comme une *répétition choquante* ce qui est dit ch. 7, v. 5; que *Noé fit selon toutes les choses que Dieu lui avoit commandées*, parce que la même chose est dite ch. 6, v. 22. Mais dans ce dernier endroit, ces mots, *Noé fit selon toutes les choses*, *&c.* signifient que Noé bâtit l'Arche, & fit les préparations nécessaires pour la remplir; au lieu qu'au premier endroit ils signifient que Noé entra dans l'Arche, & y fit entrer les animaux. Les premiers ordres de Dieu ausquels Noé obéit, avoient été donnés 120 ans avant le déluge; les derniers ne furent donnés que sept jours avant le commencement du déluge. Ces deux ordres étoient différens, comme on vient de le voir. Or ce n'est point une répétition *choquante* que de dire deux fois que Noé obéit à deux ordres de Dieu, qui n'étoient point les mêmes, & qui lui ont été donnés dans des tems fort éloignés l'un de l'autre.

Dans le même ch. 7. qui traite du déluge, l'Auteur trouve trois autres répétitions choquantes, qui ne le seront plus, soit en traduisant comme il faut, soit en admettant avec l'Auteur (pag. 370) *des nécessités de répéter, pour faire une impression plus forte.* Un événement comme celui du

déluge, méritoit d'être répété en plusieurs manieres différentes.

L'Auteur prend le troisiéme exemple des répétitions choquantes (pag. 363) dans les deux généalogies de Sem, qui se trouvent aux ch. 10 & 11. Mais ces deux généalogies que Moyse a insérées dans la Genese, ne sont point des répétitions. Celle du ch. 10 est une généalogie universelle des enfans de Noé jusqu'à Jectan, dont les descendans sont nommés, & ne le sont point dans celle du ch. 11. Cette derniere est une généalogie particuliere de Sem pour la branche d'où descend Abraham, & elle marque l'âge qu'avoient les peres en engendrant & en mourant, ce que la premiere ne fait point.

Le quatriéme & dernier exemple (pag. 364) est pris du ch. 31, où Laban dit deux fois à Jacob, *ce monceau sera témoin*, &c. Dans le premier endroit Laban dit : *ce monceau sera témoin si tu maltraites mes filles, ou si tu prends d'autres femmes*; dans le second il dit : *ce monceau sera témoin si tu le passes pour me venir faire du mal*. Il y a deux objets différens dans ces deux endroits, & il n'y a de répété que la formule de discours, *ce monceau sera témoin*. Est-ce là une répétition choquante ? & les répétitions du même genre ne régnent-

elles pas encore aujourd'hui dans les contrats & traités de toute espéce ?

La troisiéme difficulté de l'Auteur est tirée des *antichronismes*, ou dérangemens de dates, qu'il croit faire diparoître dans sa méthode. Mais rien ne l'obligeoit à faire disparoître un genre d'écrire qui est inévitable dans la composition des Mémoires, & qu'un bon Historien suit quelquefois lorsqu'il veut achever un sujet avant que d'en commencer un autre. C'est la réponse que l'Auteur nous indique lui-même, pag. 422, où il dit que Moyse raconte les trois grossesses de Lia, » pour finir ce qu'il avoit » à dire sur son compte, mais sans aucun » dessein d'indiquer par là qu'elles fussent » arrivées avant celle de Rachel «. Et c'est ce qu'il faut lui répondre au sujet de la mort d'Abraham, qui est placée dans la Genese avant la naissance des enfans d'Isaac (pag. 379), quoiqu'Isaac ait eu des enfans trente-cinq ans avant la mort d'Abraham. L'*antichronisme* des trois grossesses de Lia placées tout de suite, sans parler de celle de Rachel, n'est point, selon lui, une preuve de la diversité des Mémoires, ni de deux mains différentes : or celui de la mort d'Abraham placé avant la naissance des fils de Jacob, est du même genre.

Le second exemple des antichronismes

(pag. 382) est pris de l'histoire des fils de Juda & de leurs mariages ; car cette Histoire, dit l'Auteur, n'est point placée dans l'ordre chronologique. C'est ici la même réponse que la précédente.

Le troisiéme exemple est l'enlévement de Dina. L'antichronisme est du même genre que les précédens ; ainsi c'est encore la même réponse. Mais l'Auteur croit avoir une autre raison d'attribuer l'Histoire de Dina à un Mémoire différent des Mémoires A & B ; c'est, dit-il, pag. 309, que *le nom de Dieu n'y est pas employé.* Il est bien singulier qu'on nous dise qu'un trait d'Histoire n'appartient pas à des Mémoires où le nom de Dieu se trouve quelquefois, parce que ce trait d'Histoire ne présente pas le nom de Dieu, qui n'y est point nécessaire.

Le quatriéme & dernier exemple (pag. 407), est la mort d'Isaac, qui est racontée avant que Joseph soit vendu par ses freres, quoiqu'elle ne soit arrivée que dix ans avant que Jacob descendît en Egypte. L'Auteur a déja répondu pour nous, que Moyse finit la vie d'Isaac avant l'Histoire des enfans de Jacob, *parce qu'il vouloit finir tout ce qu'il avoit à dire sur son compte.* Et cette conduite de Moyse étoit bien placée, puisqu'Isaac ne fait plus de person-

nage pendant ce qui arrive aux enfans de Jacob.

L'Auteur qui croit voir des antichronismes répréhensibles dans la Genese, ne trouve rien à reprendre dans le ch. 11 des Bibles imprimées, où nous lisons que Tharé mourut âgé de 205 ans. Il a été dit ailleurs, 1°. que Tharé ayant 70 ans, engendra Abraham, Nachor & Aran; 2°. qu'Abraham, lorsque son pere mourut, & qu'il partit pour la terre de Chanaan, avoit 75 ans; d'où il suit que Tharé n'avoit en mourant que 145 ans. Cependant l'Auteur adopte la leçon des 205 ans, & suppose que Tharé engendra Abraham âgé de 135 ans, & il ne nous dit point pourquoi il néglige la leçon 145 ans du texte Samaritain, qui accorde la Genese avec elle-même, & avec le discours de S. Etienne, qui est rapporté dans les Actes des Apôtres.

Outre les trois difficultés ou raisons générales que l'Auteur croit avoir de nous présenter une Genese composée de plusieurs Mémoires, & de différens Auteurs, il en a quelques-unes de particulieres qu'il est bon d'examiner.

» Abraham, dit-il, pag. 310, dans la » guerre de la Pentapole, joue un grand » rôle, mais un rôle tout différent de

» celui qui est représenté dans le reste
» la Genese, & d'ailleurs cette guerre 1
» tient ni à ce qui précéde ni à ce q
» suit «. Ces deux considérations le déte
minent à croire que l'Histoire de cet
guerre est tirée d'un cinquiéme Mémoire
& par conséquent d'une cinquiéme main
car chaque Mémoire, selon lui, a sa mai
particuliere. On lui répond qu'un Historie
doit suivre les hommes dans tous les diffé
rens personnages qu'ils ont faits, & qu
d'ailleurs la guerre de la Pentapole a de
liaisons marquées dans la Genese, par l'intérêt qu'avoit Abraham de délivrer Loth,
son neveu, qui venoit d'être emmené
captif, & que cette guerre est encore liée
dans l'ordre chronologique à ce qui précéde & à ce qui suit.

L'inceste des filles de Loth doit être placé, dit l'Auteur, dans un Mémoire séparé, & c'est selon lui, le sixiéme. Ce fait lui paroît *étranger* (pag. 311) *à l'Histoire des Hebreux*, & il juge que c'est une *interpolation manifeste*. D'autres pourront juger que ce fait est une suite naturelle de celui de l'embrasement de Sodôme, que l'Auteur ne place point dans un sixiéme Mémoire F, mais dans le Mémoire B, un des deux principaux de la Genese. L'Auteur ancien, qui nous raconte l'embrasement

de Sodôme, & qui nous apprend que Loth sortit de Sodôme avec ses deux filles, pouvoit-il se dispenser de nous dire ce que devinrent Loth & ses deux filles ? S'il ne l'avoit point fait, on en seroit surpris, & l'on auroit lieu de croire que ce morceau de son Histoire est perdu. Il est donc naturel de penser que la main qui a écrit l'Histoire de Sodôme, n'a point omis celle des filles de Loth, & qu'ainsi les deux Histoires étant d'une même main, la derniere n'est rien moins qu'une *interpolation manifeste*. Il en est de même du *fait étranger à l'Histoire des Hebreux*. Rien n'étoit plus à propos que de placer dans l'Histoire des Hebreux l'origine des Moabites & des Ammonites, qui ont été le fruit des deux incestes de Loth, & qui étoient voisins du Peuple de Dieu, & lui ont souvent fait la guerre.

L'Auteur juge encore, pag. 311. que le détail généalogique de la famille de Nachor est *une piéce étrangere au corps de la Genese*. C'est pourquoi il place ce détail dans un septiéme Mémoire G, comme venant d'une septiéme main.

Néanmoins l'Auteur venoit de dire que ce même détail *peut avoir rapport à l'Histoire des Patriarches..... en ce qu'on y apprend l'origine de Rebecca*. Ces deux remar-

ques de l'Auteur sont-elles bien d'accord & pouvoit-il regarder comme une chos *étrangere au corps de la Genese*, celle qu nous apprend qu'Abraham ne s'est point marié ailleurs que dans sa famille ?

L'Auteur (pag. 313.) appercevant que les femmes d'Esaü sont nommées différemment dans deux endroits de la Genese, ne fait point difficulté de nous dire que ces deux endroits sont de deux différens Mémoires. Il pouvoit dire de deux mains différentes, l'une de Moyse, l'autre d'un Copiste, qui s'est trompé aux noms des femmes d'Esaü, mais dont la méprise ne se trouve point dans le texte Samaritain.

Enfin l'Histoire de Joseph, que l'Auteur a placée presque toute entiere dans le Mémoire A, lui semble (pag. 318.) avoir été écrite par Joseph lui-même, *parce qu'elle contient des faits personnels, qui ne pouvoient être mieux sçus que de lui, & qu'elle est beaucoup mieux écrite que le reste, comme étant écrite par une personne qui avoit passé une grande partie de sa vie à la Cour d'Egypte.* Tout cela est bien léger. Juda, qui fit un Discours si touchant à Joseph, pouvoit sçavoir aussi bien que Joseph ce qu'il lui avoit dit, & le laisser en dépôt dans la maison de son pere ; & s'il ne s'agissoit que de bien écrire, Moyse avoit passé qua-

rante ans à la Cour d'Egypte, où il avoit appris, comme Joseph, *la politesse & les Sciences*, pag. 318.

En finissant, je demande à l'Auteur pourquoi il n'attribue à Moyse aucun des Mémoires qu'il nous représente dans ses colonnes; pourquoi, par exemple, il ne lui fait pas honneur du Mémoire A ou du Mémoire B, qui sont le principal corps de la Genese? car toutes les raisons qu'il étale ne lui défendoient pas d'avouer que Moyse a du moins composé ou dicté le principal de tous ces Mémoires. L'Auteur dit bien en général que Moyse a *composé la Genese*; mais dans le fait, *composer la Genese*, n'est, selon lui, que ranger des Mémoires qui existoient avant Moyse. Que peut-on penser, après avoir lû l'Auteur, d'un homme qui donne à un grand peuple des Mémoires qu'il a rassemblés de plusieurs Nations, & qui n'ose y toucher; mais qui semble dire aux Israëlites: » voilà des Mémoires que j'ai » ramassés dans les familles de vos ancêtres » & chez les peuples voisins; je n'y ajoute » rien, je n'y retranche rien; si je les avois » fait copier tout de suite l'un après l'autre, » vous auriez pû y voir des *bizarreries*, des » *repétitions choquantes*, des *antichronismes*; » c'est pour cela que j'ai pris la précaution » de les ranger sur différentes colonnes;

Attend-on un pareil discours d'un homme comme Moyse ? Celui qui parle ainsi est-il celui qui a *composé la Genese ?* Mais enfin Moyse garantit-il ces Mémoires ? & sont-ils devenus divins en passant par ses mains ? Ces deux questions sont de la derniere importance ; mais l'Auteur n'a pas jugé à propos d'y répondre.

P. S. L'Auteur, pag. 304, remarque que, suivant les régles de la Grammaire Hébraïque, *Jehova* signifie *sum qui sum*, quand c'est Dieu qui parle ; *es qui es*, quand l'homme parle à Dieu ; *est qui est*, lorsque l'on parle de Dieu en troisiéme personne. Une remarque de cette espéce ne peut pas être d'un homme qui entende la Langue Sainte.



La

Le Poëme qu'on va lire nous a paru rempli d'images, de goût & de volupté. Nous le croyons propre à prouver que les Lettres sont cultivées avec succès dans les Provinces du Royaume les plus éloignées de la Capitale, dans le Rouergue en particulier.

LES ELEM'ENS.

POEME GALANT.

Par M. de Lavergne, Conseiller au Présidial de Villefranche, de Rouergue.

A MADAME DE PERROZET.

MAtiere antique du cahos,
Long-tems masse informe & confuse
De terre, d'air, de feux & d'eaux,
C'est moins vous que chante ma Muse,
Que le Dieu charmant de Paphos.
Toi, qui d'une nuit si profonde
Perçant les voiles éternels,
Devins l'Architecte du monde,
Et le vrai pere des mortels;
Puissant Amour! source féconde!
Reçois l'hommage de ces Vers;
Et daigne exciter dans mon ame
Une étincelle de la flâme
Dont tu débrouillas l'univers.

LA TERRE.

L'ombre s'enfuit, & la lumiere
Dévelope les élémens;
Parois, ô Terre! auguſte mere
Des Dieux, des hommes & des tems;
'Amour! elle eſt ſtérile encore;
Hâte-toi de remplir ſes vœux:
Le Ciel qui l'embraſſe & t'implore;
N'attend qu'un rayon de tes feux....
C'en eſt fait; il part, il s'élance;
Et déja de ſon influence
Goûtant les fécondes chaleurs,
La Déeſſe, au Dieu qui l'anime
Rend, par un retour légitime,
Un tribut de fruits & de fleurs.
Croiſſez, enfans de la nature,
'Arbres épais, cachez le jour;
Naiſſez, agréable verdure,
Vous ſerez utile à l'Amour.
Tendres fleurs, hâtez-vous d'éclore,
C'eſt à vous d'orner les autels
Que l'homme, à ſa premiere aurore;
Doit élever aux immortels.
Et vous, favorable Cybele,
Cedez aux tranſports les plus doux;
S'il eſt des Dieux, l'Amour fidele
Ne les fit naître que de vous.....
Mais quel bruit! quels feux! c'eſt la foudre!
Ah! dit-elle au Maître des cieux,

Voudrois-tu me réduire en poudre
Pour ne regner que sur les Dieux ?
Suspends les coups de ta justice,
Terrible vainqueur des Titans !
Leur mere n'est point leur complice ;
Epargnes-lui l'affreux suplice
De survivre à ses habitans.
Calmez-vous, Déesse éplorée !
Le Dieu se rend à vos désirs ;
La Terre, ainsi que l'Empirée,
Va concourir à ses plaisirs.
Assise aux bords de l'onde amere ;
Auprès de ses troupeaux épars,
Europe arrête ses regards
Sur un troupeau qui sçait lui plaire :
Doux, amoureux, & carressant,
S'il vous enléve en bondissant,
Rassurez-vous, jeune Princesse ;
Voguez sur l'humide élément :
Vous abordez, le charme cesse ;
Et le taureau n'est qu'un amant.
Je vois un Cygne qui s'égare,
Effrayé d'un aigle inhumain ;
Aimable épouse de Tyndare,
Il vient se cacher dans ton sein.
Que d'attraits ! quel amas de charmes !
Dieux ! que cet azile a d'appas !
Cygne heureux, calmez vos alarmes ;
Léda vous reçoit dans ses bras.

Pour profiter de sa foiblesse,
Qu'attends-tu, Monarque des Cieux ?
Ta ruse a servi ta tendresse ;
Les momens sont chers, le tems presse
D'en cueillir les fruits précieux.
Vois sur sa gorge à demi-nue,
L'Amour qui donne le signal ;
Son cœur palpite ..... elle est émue .....
Parois, saisis l'instant fatal.
Que vois-je ? ... O Ciel ! ... sa voix expire ;
Ses beaux yeux semblent fuir le jour ;
Son ame incertaine soupire
De dépit, de honte & d'amour.
Vain couroux ! le Dieu qui l'embrasse
Sçait l'art heureux de l'appaiser ;
Un second & tendre baiser
Du premier assure la grace,
Est-il de larcin amoureux
Dont un double baiser n'efface
Le souvenir le plus fâcheux ?
Poursuis ta carriere galante ;
La Terre docile à tes loix
Posséde encor plus d'une amante
Qu'elle réserve à tes exploits.
De Danaë qu'un pere enchaîne,
Dieu puissant, vas dorer les fers :
Quitte Antiope pour Alcmene ;
Tu dois Alcide à l'univers.
Ainsi, volant de belle en belle,

Vainqueur & vaincu tour à tour,
Tu fournis à l'homme un modele
Du culte qu'il doit à l'Amour.
Qu'avec toi, tout ce qui respire
Reconnoisse à jamais l'empire
Et les attraits de la beauté :
Amour, abandonne Cythère ;
Nous allons de la terre entiere
Faire un temple à la volupté.

L'AIR.

Déja la Terre a pris sa place
Dans le centre de l'univers ;
Déja son immense surface
Se couvre d'animaux divers.
L'instinct, cette foible lumiere
Dont la nature les éclaire,
Pour les instruire de ses loix,
N'est sans doute qu'une étincelle
De ce feu pur, flâme immortelle,
Reservée à leurs premiers Rois.
Vous paroissez, êtres sublimes !
Que d'appas & de majesté !
Je vois sur vos fronts magnanimes
Les traits de la divinité.
Heureux époux, nobles prémices
Du souffle fécond des amours ;
Puissiez-vous par mille délices
Compter les instans de vos jours !
Mais, quel peuple léger s'élance

Et va se perdre dans les Cieux ?
Quel Dieu, dans cet espace immense,
Protége ces audacieux ?
D'une aîle assurée & rapide,
Charmans oiseaux, fendez les airs ;
L'Amour n'est-il pas votre guide ?
Volez au bout de l'univers.
Progné, commencez votre course,
Partez pour de nouveaux climats ;
Allez du Midi jusqu'à l'Ourse
Annoncer la fin des frimats.
Chantez l'Amour, ô Philomele !
Vous lui devez vos plus beaux sons :
Et vous, constante tourterelle,
D'une ardeur pure & mutuelle
Donnez à l'homme des leçons.
Cependant, un bruit effroyable
Trouble leurs amoureux concerts ;
Une secousse formidable
Ebranle l'empire des Airs :
Cherchez un séjour plus tranquille ;
Troupe timide, éloignez-vous,
La Terre vous offre un azile
A l'abri des vents en courroux.
Lassé des rigueurs d'Orithye,
Borée, en amant irrité,
N'écoute plus que sa furie
Contre une trop fiere beauté.
Volez, secondez ma vengeance ;

Dit-il aux Aquilons fougueux ;
Venez servir la violence
De ma colere & de mes feux.
Il parle ; les vents applaudissent
Par mille horribles sifflemens ;
Les monts au loin en retentissent,
Les Cieux étonnés en pâlissent ; ...
Vous seul riez, Dieu des amans.
Vous sçavez que c'est votre ouvrage,
Et que, facile à désarmer,
Si l'Amour excite un orage,
L'Amour sçait aussi le calmer.
Déja dans les bras de Borée
La Nymphe a vaincu ses remords ;
Déja, les plus ardens efforts
Du Dieu dont elle est adorée
Ont justifié les transports :
L'amant soumis fait disparoître
Le vainqueur & ses attentats ;
En amour, ainsi qu'aux combats,
Un crime heureux cesse de l'être.
Tandis qu'au centre des plaisirs
Leurs cœurs réunis se confondent ;
Et qu'à chacun de leurs désirs
Autant d'heureux succès répondent ;
Cruels Aquilons, gardez-vous
De troubler un si beau délire ;
Fuyez, en des momens si doux

L'Amour ne permet qu'à Zéphire
D'agir & seconder ses coups :
Lui seul de sa joyeuse haleine
Sçait à propos, d'une inhumaine
Dévoiler les secrets appas ;
Lui seul fait naître sous ses pas
Les roses dont l'Amour l'enchaîne ;
A peine il agite les airs,
Qu'il sçait rajeunir la nature,
Et réparer avec usure
Tous les ravages des hyvers.
Il vôle, hâtez-vous, jeune Flore ;
Recevez ses premiers soupirs ;
Il vient sur l'aîle des plaisirs
Vous rendre un cœur qui vous adore :
Il est déja dans vos jardins,
Qu'il préfere à ceux de Cythère ;
Où, sous un berceau de jasmins
Il attend l'heûre du mystère.
Qu'au gré de son souffle amoureux,
Ce voile importun se dégage ;
Que sans contrainte & sans nuage
Il en devienne plus heureux,
Et s'il se pouvoit moins volage.
Que d'appas vos tendres efforts
Voudroient dérober à Zéphire !
Foible secours ! plus il soupire,
Plus il découvre de trésors.

Il voit, il parcourt tous vos charmes ;
Vos dons vous coutent quelques larmes
Qui les rendent encor plus chers ;
Vainqueur enfin, le Dieu s'élance,
Et va célébrer ta puissance,
Tendre Amour, au plus haut des airs.

L'EAU.

La Terre est à peine entourée
Du voile transparent des airs,
Qu'un même instant l'a séparée
De celui des eaux & des mers.
Pour arroser son globe aride,
Un ordre immuable & nouveau
Enchaîne le fleuve rapide
Ainsi que le foible ruisseau ;
Et docile aux loix éternelles,
L'Océan, moins tumultueux,
Précipite ses flots rebelles
Dans les gouffres creusés pour eux.
De cette inépuisable source
Je vois par cent canaux divers,
Philtrer ces ondes, dont la course
Va fertiliser l'univers ;
Et rentrant au sein de leur mere
Je les vois, après cent détours,
Au bout d'une route contraire
Finir où commença leur cours.
Tel est, ô Neptune ! l'empire

Que le destin t'a préparé;
Par ce qui devroit le détruire
Il est sans cesse réparé:
L'Amour même au sein d'Amphitrite,
Eguise ses traits dangereux;
L'humide séjour qu'elle habite
N'en sçauroit éteindre les feux.
Paroissez sur l'onde azurée,
Tritons, qui lui devez le jour;
Accourez, filles de Nerée;
Et vous, Nymphes, formez sa cour;
Que de ses plus douces haleines
Zéphire parfume les airs,
Et que la troupe des Syrènes
Prépare ses plus beaux concerts.
Le char de la Déesse avance,
Et semble voler sur les eaux;
Reine des mers, que ta présence
Sera chere au Dieu de Paphos!
Pour mieux assurer sa victoire,
Deguisé parmi les Zéphirs,
Autour de ta conque d'yvoire
Il en imite les soupirs.
Que de succès suivent sa feinte!
Que d'heureux traits il a lancé!
Plus d'une Nymphe en est atteinte,
Plus d'un Triton en est blessé.
Ici, de la foule échappée,

Doris appelle son amant ;
Plus loin, sous un flot écumant ;
Glaucus embrasse une Napée ;
De Dauphins épars à l'entour
Une troupe les environne,
Et sous leur sein l'onde bouillonne
Des feux allumés par l'Amour.
Tandis que tout l'empire humide
Se range à l'envi sous ses loix,
Quelle insensible Nereïde
Suspend le cours de ses exploits ?
Pour en disputer la conquête,
Jupiter a quitté les Cieux ;
Et Neptune irrité s'apprête
A l'emporter sur tous les Dieux.
Quel bruit !... Le Trident & la foudre
Confondent les feux & les eaux ;
Les Elémens, réduits en poudre,
Vont-ils rentrer dans le cahos ?
La Terre, innondée & brûlante,
Jouet des flots & des éclairs,
Dans le désordre & l'épouvante
De ses clameurs trouble les airs.
Finis cette auguste querelle,
Amour, il y va de tes droits ;
Que Thétis, trop long-tems rebelle,
Soupire enfin, & fasse un choix.
C'en est fait ; ô sacré présage !
J'ai vû partir le trait vainqueur ;

Fiers rivaux, calmez votre rage,
Un mortel a touché son cœur.
Le goût décide quand on aime,
Il est le pere du désir,
Et jusqu'à la grandeur suprême,
Tout en amour céde au plaisir.
Mais que l'aveu de sa foiblesse
Coutera cher à son amant!
Tour à tour, arbre, oiseau, tigresse;
Thétis, nouvelle enchanteresse,
Echappe à son empressement,
Et se dérobe à sa tendresse.
Sommeil, fournis des traits nouveaux
Au Dieu que l'inhumaine offense,
Et qu'une douce violence
S'unisse enfin à tes pavots.
Thétis repose; accours, Pelée;
Venge l'Amour, & sers tes feux;
Qu'à la lumiere rappellée,
Ta bouche à la sienne collée,
L'oblige à resserrer ses nœuds;
Et que dans tes bras consolée,
Au milieu des ris & des jeux,
La Déesse à qui tu sçus plaire,
Pour premier gage de sa foi,
Prince, te rende enfin le pere
D'un fils encor plus grand que toi.

LE FEU.

Maître des cœurs, vive lumiere,
Amour, feconde encor mes vœux;
Je vais terminer ma carriere,
Et la consacrer à tes feux.

D'un double fluide humectée;
La Terre eut vû le jour en vain;
Si l'elément de Promethée
N'eût pénétré jusqu'à son sein.
Sans lui, sa surface obscurcie
D'un air sans cesse condensé,
Se verroit encore endurcie
D'un océan toujours glacé;
Lui seul, agissant au contraire
En elle, sur l'Air & les Eaux
La rendit à l'instant la mere
De mille utiles végétaux;
Et jusqu'à l'homme enfin, sa flâme
Lança ce rayon précieux,
Ce principe moteur, cette ame,
Qui le fit presque égal aux Dieux.
Amour, pere de la nature!
Ce sont autant de tes bienfaits;
Source de feux féconde & pure,
Nous ne les devons qu'à tes traits;
Le flambeau du monde lui-même
En emprunte l'éclat du jour;

S'il brille, c'est parce qu'il aime;
S'il pâlit, ce n'est que d'amour.

Partez, ô Reine de Cythère;
Ainsi l'ordonne le destin;
Allez d'un époux téméraire
Recevoir le cœur & la main;
Il n'est point de lointaines rives,
Où les jeux, les graces naïves
N'abordent bientôt sur vos pas;
Ni de plage si peu propice
Que la volupté n'embellisse
Et ne soumette à vos appas.
Elle arrive; un regard embrase
La Cour entiere de Lemnos;
Vulcain se livre à son extase,
Et laisse éteindre ses fourneaux;
Saisis d'une ardeur inconnue,
Les noirs Cyclopes, à sa vûe
Suspendent leurs marteaux affreux;
Et leur Chef, encor plus farouche,
Exhale de sa triste bouche
Ses premiers soupirs amoureux.
O Venus! charmante Déesse,
Quels feux venez-vous d'allumer!
Ceux de la foudre vengeresse
Sont-ils faits pour vous enflâmer?
Fuyez, & du Dieu de la guerre
Acceptez le tendre secours;
La main qui forge le tonnerre

Ne peut qu'effrayer les Amours.
Venus soupire .... Heureux présage
Pour un aimable séducteur !
Qu'il attaque avec avantage
Des nœuds désavouez du cœur !
Soupir ardent, vive étincelle
Du flambeau de l'amour naissant !
L'Hymen, à ta lueur nouvelle,
Se trouble, & fuit en gémissant.
Soudain une troupe folâtre
De badinages & de ris
Court se glisser au sein d'albâtre
Et sur la bouche de Cypris;
Le Dieu du plaisir, moins timide,
Se livre au transport qui le guide
Et va droit au cœur à son tour :
L'Olympe applaudit, & la Terre
Apprend par un coup de tonnerre
Qu'elle est la mere de l'Amour.

O toi, Dieu charmant, dont ma lyre
Vient de chanter les doux exploits,
Peux-tu souffrir dans ton empire
Un objet rebelle à tes loix ?
En vain, au char de ma bergere
Tu fixes la troupe légere
Des enjouemens & des attraits;
Faut-il qu'au printems de son âge
L'insensible ignore l'usage

Et tout le prix de tes bienfaits ?
Venge mes feux, & ton injure,
Amour, sers-toi du trait vainqueur
Qui par la route la plus sûre
Sçut parvenir jusqu'à mon cœur ;
Sur tout ménage avec adresse
Les intérêts de son amant,
Et ceux de sa délicatesse ;
Et souviens-toi que ma tendresse
Est la fille du Sentiment,
Et non celle de la foiblesse.
Amour ! pourroit-elle à ce prix
Te refuser une victoire,
Qui sçaura te combler de gloire
Sans offenser celle d'Iris ?

ASSEMBLE'E PUBLIQUE

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, du 13 Novembre 1753.

A L'ouverture de la Séance, M. de Bougainville, Secrétaire perpétuel, annonça que l'Académie proposoit pour le sujet du Prix qu'elle doit distribuer en 1755, de déterminer *en quel tems & par quels moyens le Paganisme a été entierement éteint dans les Gaules.* M. de Bougainville lut

ensuite l'éloge historique de M. de Boze. Cette lecture fut suivie de celle d'un Mémoire de M. de Sigrais, sur le Coin ou l'Ordre Rostral, *pour servir d'explication au Commentaire de Polybe, &c.*.. Nous allons donner l'extrait de cette curieuse Dissertation.

Ceux qui ont lu le Commentaire de Polybe par M. le Chevalier de Folard, si estimé pour l'érudition & les connoissances militaires, les vûes neuves & profondes sur la Tactique des Anciens, & sur la science de la guerre en général dont il est rempli, connoissent le système de ce sçavant Officier sur la *colonne*, qui a fait beaucoup de bruit chez les gens du métier.

La colonne est un corps de troupes rangé sur peu de front & beaucoup de profondeur. M. de Folard prévenu pour cette disposition, la regarde comme étant d'un usage très-avantageux en toute occasion, & sur toute sorte de terrein, & il en fait la base de toute la Tactique. Non-seulement il a fait voir que les Anciens en ont fait beaucoup d'usage, mais il a encore prétendu que la plûpart de leurs dispositions de troupes, quoique désignées dans leurs Ecrivains par des noms différens, n'étoient autre chose que la colonne. C'est le défaut des systématiques de ramener tout à leurs

idées ; le Chevalier de Folard voyoit sa colonne, sans doute, dans toutes les dispositions militaires.

M. de Folard s'est attaché sur tout à prouver que l'ordre de combat si fameux chez les Anciens, sous le nom de *Coin*, *Tête de porc*, &c. (*Cuneus*, *Caput porcicum*) que l'on avoit toujours crû de figure triangulaire, n'étoit rien qu'une colonne, & que le terme de *Cuneus* avoit trompé les Auteurs, qui l'avoient pris pour un triangle : il se sert habilement de quelques passages anciens pour appuyer ce sentiment ; » & comme sa Dissertation, dit M. de Sigrais, est pleine de chaleur, & décorée » de traits d'érudition qui ressemblent à » des preuves, il est arrivé effectivement » que la plûpart des Lecteurs militaires qui » sont obligés de croire sur sa parole, re» gardent le *Coin* comme une chimere.

C'est cette opinion que M. de Sigrais attaque vivement dans son Mémoire ; il fait voir que M. de Folard a abusé de quelques passages équivoques, où le mot de *Cuneus* ne présentoit pas une idée déterminée, & qu'il a éludé tous ceux qui détruisoient visiblement son systême ; il cite un grand nombre de traits très décisifs & très-clairs, par lesquels il semble démontré que le *Coin* étoit un ordre de figure

triangulaire très-différente de sa colonne.

» Le Coin, *dit Vegéce*, est une masse » de gens de pied, qui se détermine en » pointe par le front & s'élargit à la queue, » & qui rompt la ligne des ennemis, en » faisant qu'un plus grand nombre d'hom- » mes portent leurs traits sur un même » endroit ; les soldats nomment encore » cette disposition *Tête de porc.*

M. le Chevalier de Folard avoit dit que les différens termes de *Coin*, de *Tête de porc*, » *&c.* n'étoient que des expressions méta- » phoriques, par lesquels les Anciens qui » n'étoient pas fort opulens en termes mili- » taires, vouloient signifier une colonne «. M. de Sigrais le releve là-dessus par une réflexion fort judicieuse : » On ne peut » pas passer, dit-il, au Chevalier de Fo- » lard, admirateur des Anciens, & qui » soutient par tout qu'ils avoient porté la » guerre au dernier point de perfection, » d'avancer qu'ils n'étoient pas riches en » termes militaires ; ce qui implique con- » tradiction, parce qu'un art immense » qui embrasse une vaste théorie, suppose » nécessairement une grande opulence de » termes, tous les Arts augmentant en » mots à mesure qu'ils augmentent en per- » fection.

M. de Sigrais fait en passant quelques

autres remarques sur l'inexactitude de M. de Folard, » qui font voir, *dit-il*, » avec quelle précaution il faut lire un » Ecrivain, qui, pour parler son langage, » bronche à chaque pas, & combien il » faut se défier de son érudition & de ses » préjugés.

La fin du Mémoire traite de la force, des avantages, & des différentes espéces du *Coin*, qu'on appelle aussi *Ordre Rostral*. Il y en avoit d'ouverts & de fermés par la base, d'autres à centre plein & à centre vuide, des petits & des grands; il y avoit aussi des *Coins* d'Infanterie comme de Cavalerie, &c. M. de Sigrais croit qu'il y a plusieurs cas où l'ordre Rostral *convien-droit singulierement*.

M. de Sigrais, en critiquant M. de Folard, ne l'a fait qu'après lui avoir rendu toute la justice qu'il mérite; nous allons transcrire l'éloge qu'il en fait à la tête de sa Dissertation.

» Le Chevalier de Folard mort depuis » deux ans, conservera toujours un rang » distingué parmi les modernes qui ont » écrit sur la guerre, pour avoir été le » premier qui ait entrepris de donner un » corps complet de Science militaire, & » parce qu'il a traité son sujet en grand, » avec un esprit d'invention & un fond

» de connoissances beaucoup plus rare
» dans le tems où il commença à écrire,
» qu'elles ne le sont aujourd'hui. Guidé
» par les Anciens qu'il avoit reconnus
» pour nos maîtres, par une longue expé-
» rience, par son propre génie, & quel-
» quefois par une imagination féconde,
» il porta un nouveau jour dans des ma-
» tieres difficiles, presqu'entierement né-
» gligées par ceux qu'elles touchent per-
» sonnellement, & que les Sçavans, avec
» beaucoup de travail & de doctrine,
» n'ont jamais pû traiter d'une maniere sa-
» tisfaisante. S'il s'égara souvent, il ou-
» vrit au moins les routes, ou les montra;
» il offrit des secours à l'émulation, il ré-
» veilla la paresse, il fit rougir l'ignoran-
» ce, & inspira le désir de sçavoir :
» homme d'ailleurs capable de penser &
» d'exécuter les plus grandes choses, il
» fut souvent consulté par les Ministres de
» la guerre qui faisoient cas de ses lumie-
» res : plusieurs Genéraux se servirent uti-
» lement de ses projets & de ses conseils;
» quelques-uns se firent honneur d'avoir
» pris de ses leçons. Après un pareil éloge
il étoit permis de critiquer M. le Che-
valier de Folard; les erreurs que l'on peut
remarquer chez les grands hommes ne
dispensent pas des égards qu'on leur doit,

même quand ils n'existent plus, & c'est une régle dont les Critiques ne s'écarteroient jamais si la plupart d'eux avoient plus en vue d'éclairer le public, que de déconcerter les talens & d'humilier leurs contemporains.

La lecture de l'ouvrage de M. de Sigrais fut suivie d'un Mémoire de M. le Comte de Caylus, sur le tombeau de Mausole, qui termina agréablement la Séance.

Personne n'igore qu'Artémise, Reine de Carie, après avoir perdu Mausole son mari, voulut éternisér sa tendresse & sa douleur, en lui faisant élever un tombeau superbe, qui fut mis au rang des sept Merveilles du monde, & qui *a donné son nom à tous ceux qui ont été construits avec une sorte de grandeur & de magnificence.*

De tous les Auteurs anciens qui ont parlé de ce célébre tombeau, il n'y a que Pline qui nous ait laissé une idée de sa forme, & c'est sur le passage de Pline que M. le Comte de Caylus a fondé la description qu'il en a faite ; mais comme ce passage ne donne qu'une idée générale de sa hauteur & des principales parties de l'édifice, le sçavant Académicien a été obligé de le développer & de chercher l'ordre & les proportions de chaque par-

tie, selon les principes de l'art, & conformément à la maniere & au goût de construire des Anciens.

Il faudroit transcrire tout le Mémoire, & pouvoir offrir aux yeux du public les planches où sont gravées le plan & les élévations de ce fameux monument, pour en faire la description complette & détaillée ; nous nous contenterons d'en donner en quatre mots une idée générale.

Le plan du bâtiment étoit un quarré long, entouré d'une colonnade ; les deux grands côtés sont de 63 pieds, & ornés de 10 colonnes, les deux autres n'ont que 36 pieds & 8 colonnes ; tout cela posé sur un autre massif qui sert de soubassement, & dont le pourtour est de 411 pieds. L'entablement des colonnes soutient un ordre Attique, sur lequel s'élévent vingt-quatre gradins ; au dessus des gradins est assise une pyramide, qui est couronnée par un char de marbre à quatre chevaux ; la hauteur de tout cet édifice est de 140 pieds. Ce plan est bien différent de celui qu'on trouve sur quelques Médailles, mais qui sont reconnues pour fausses & pour modernes.

On doit sçavoir gré à M. de Caylus d'avoir fait revivre un monument sorti de la main des plus célébres Artistes de

l'antiquité, & qui a fait l'admiration du peuple le plus éclairé & qui avoit le plus de goût pour les grandes choses. D'ailleurs cette Dissertation est une nouvelle preuve de la vaste érudition & des connoissances profondes de cet illustre Sçavant, qui a sçu allier heureusement la naissance & la fortune à la Philosophie, à l'esprit & à la passion des beaux Arts qu'il protége & qu'il cultive.

L'APPRENTIF CHASSEUR,

FABLE.

IL convient en tout point d'être instruit, ou du moins,
De consulter quelqu'un, comment on doit s'y prendre;
Autrement je soutiens que c'est fort mal l'entendre,
Et toujours sans succès l'on en est pour ses soins;
Rien de plus véritable,
Le récit de ma Fable
Va le prouver au mieux.
Certain Cadet blondin, de la chasse amoureux,
Au point que chaque instant accroissoit son envie,

Brûloit

Brûloit d'en goûter les plaisirs :
Or, jugez je vous prie,
Quels étoient ses désirs.
Dans ce dessein que fait notre jeune écolier,
Qui l'étoit, croyez moi, des plus à ce métier ?
Muni d'un bon fusil & d'une gibeciere,
Lestement équipé, comme c'est l'ordinaire ;
Un jour qu'il faisoit beau, que l'air étoit serein ;
Il part de grand matin,
Et s'en va droit au bois, où bientôt il arrive ;
Là, se flattant de faire un assuré butin,
Afin d'y réussir, il est sur le qui vive ;
. . . .
. . . .
Il promene ses yeux, fierement il s'avance :
Tremblez, fuyez, peuple gibier ;
A quiconque de vous paroît en sa présence,
Il ne doit faire aucun quartier.
Que je vous plains d'être victime
D'une féroce passion !
Qu'avez vous fait, & pour quel crime
Poursuit-on votre nation ?
Hélas ! me direz vous avec quelque justice ;
Le voilà notre crime ; un barbare caprice
Fait trouver aux mortels,
Un charme à nous détruire ;
Et dès lors, parmi notre empire ;

Nous devenons tous criminels :
De leurs sanglans plaisirs la rage
Les rend nos ennemis jurés ;
Le fer, le feu, le plomb, la meute nous saccage ;
Et même des filets contre nous préparés,
Semblent ne nous laisser aucun lieu sur la terre,
Où nous puissions en sûreté,
A l'abri de leur cruauté,
Vivre & nous dérober à leur injuste guerre.
Hélas ! que le destin est pour vous rigoureux !
Que je suis touché de vos plaintes !
S'il ne tenoit qu'à moi vous seriez plus heureux ;
La paix feroit cesser vos craintes,
Et vous seriez exempts d'allarme & de péril.
Mais au bois suivons mon novice,
Et voyons dans cet exercice,
Pour la premiere fois, comment s'en tire-t'il ?
Il va lui-même nous l'apprendre ;
Examinons-le en ce moment :
Comme il s'approche doucement !
Eh quoi ! petits levreaux, vous vous laissez surprendre ?
C'est vous qu'il couche en joue... Ah ! le coup est parti....
Vous avez beau prendre le large,
Quelqu'un d'entre vous est péri ?
Non ... il avoit trop pris de marge.
Que je vous trouve heureux de l'avoir échappé !

Je vous en félicite ;
Courez, sauvez-vous vîte ;
Un autre plus au fait vous auroit attrappé.
Malheur donc à qui va s'offrir à sa rencontre,
Ses yeux étincelans, son fusil déja prêt,
Certes, vont le venger .... Quoi! .. Si-tôt en arrêt ! ..
Il se campe... Il ajuste... Une Biche se montre...
Ah! sa mort va payer ... Le coup part ... Elle fuit ;
C'est en vain sur ses pas qu'il court & qu'il la suit ;
De sang une légere teinte,
Lui prouve qu'elle est mal atteinte.
Bientôt ne l'appercevant plus,
Fatigué, furieux, confus,
Au pied d'un hêtre sur l'herbete,
Pour reprendre haleine, il se jete ;
Lorsque tout à coup les échos
Lui viennent, pour surcroît de maux,
D'un plus adroit que lui répéter le tonnere.
De ce coup en effet la Biche fut à terre.
A quelques pas de lui, non sans de grands regrets,
Il vit quelques instans après
Passer celui dont elle étoit la proye ;
Qui content du butin, s'en alloit avec joye ;
Tandis qu'outré de déplaisir,
Du peu de fruit de son loisir,

A son tour il tâche avec peine
De gagner sa maison lointaine.

Que conclure de là ? Qu'on voit maints indiscrets,
Ainsi que mon Chasseur, perdre au long tous leurs frais ;
Ils levent le Gibier, le font sortir du gîte ;
Il est perdu pour eux, mais un autre en profite.

Par M. M . . . . de Paris.

---

*VERS A MADAME *****,*

Qui joue très-bien de la Vielle.

Viens, descends ici-bas, pour ta félicité ;
Apollon, près d'Iris tu seras enchanté.
Les Graces & les Ris la rendent adorable ;
Les Cieux ne peuvent rien t'offrir de plus aimable ;
En la voyant ton cœur s'enflammera d'amour,
Et près d'elle bientôt tu fixeras ta cour.

Par le même.

LETTRE

A Monsieur l'Abbé Raynal.

ON a, Monsieur, épuisé l'antiquité ; le tour des langues vivantes est venu, elles sont la seule ressource qu'on a laissée à ceux qui, comme moi, ne peuvent penser que d'après les autres. Les Traducteurs, gens toujours dévoués au service des ignorans, ont abandonné la Grece pour la Latinité ; ayant tari ces deux sources, ils sont maintenant en Europe ; le Méchanisme de la traduction en est devenu plus difficile, cela est incroyable, & cela existe. Il est certain que nous connoissons mieux nos voisins, que les contemporains d'Homere & de Virgile, leurs mœurs nous sont plus familieres ; mais, il me le semble, ce n'est qu'après avoir vécu long-tems avec eux qu'on doit oser masquer leurs pensées avec d'autres mots : on pouvoit deviner avec les gens du tems passé ; maintenant il faut dire vrai. Un Sçavant feuilletoit trente volumes pour faire entrevoir que vous n'aviez pas raison ; aujourd'hui un garçon de boutique peut décider irrévocablement que vous

avez tort. L'Anglomanie est le goût dominant, c'est celui de Paris; la mode, qui conduit tout, m'a engagé à apprendre l'Anglois; le plaisir, l'utilité même, m'y ont fixé; je le parle assez mal, je l'écris de même, & crois l'entendre fort bien; c'est tout autant, & peut-être plus qu'il n'en faut, à un homme de mon état: cela est de convention, & l'on ne l'ignore pas; pourvû que nous ayons l'air de sçavoir de tout, il nous importe peu de ne sçavoir rien. Dans le nombre des livres Anglois qui donnent un air inintelligible à ma bibliotheque, le Spectateur tient un des premiers rangs: il ne traite pas long-tems du même sujet; quand il n'auroit point d'autre mérite, cela en seroit assez pour que je l'aimasse à la folie. Il a un successeur sous un autre nom; j'ai voulu l'avoir, son stile charmant, ses plaisanteries & ses peintures toujours nouvelles, m'ont tenté plusieurs fois; j'ai succombé enfin; j'ai traduit deux de ses feuilles: ce travail m'a couté environ trois heures; c'est bien peu en comparaison des vingt ans qu'on a mis jadis à faire de bonnes traductions; aussi en relisant la mienne une demi-heure après, je l'ai trouvée, sans contredit, détestable. Ses défauts feront peut-être une partie de son mérite; je marque quelques

unes de mes fautes, elles indiqueront celles que les autres peuvent faire en pareil cas. Ce que je ne peux pas dire, ce qu'on ne peut concevoir, c'est l'énorme différence de l'original à la copie; les graces ont disparu, la sécheresse & la langueur ont pris leur place; il reste la description des mœurs: elles se rapprochent trop des nôtres pour ne pas interresser; on y entrevoit la façon de penser actuelle de la partie dominante de la société, celle des femmes. Nous ne sommes pas encore bien persuadés de la galanterie Angloise. Si vous trouvez que ce que je vous envoye mérite une place dans le Mercure, les François ne douteront plus que Londres ne soit en tout le digne émule de Paris.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Joh. Ch. auk—d Sch.—r of P—s'-t-N.

L'UNIVERS.

FEUILLE XL.

Par Adam fils d'Adam.

Cet Ouvrage doit être continué chaque Mardi.

Du Mardi 4 Octobre 1753.

De toutes les Histoires Orientales qui ont paru en Anglois, aucune n'a pour

objet une morale aussi pure & aussi parfaite que celle du Prince de Ruzvanschald & de la Princesse Cheheristany; cette Histoire est dans le premier volume des Contes Persans. Ruzvanschald étoit Roi de la Chine, & Cheheristany, Princesse Souveraine d'une Isle des Génies: amoureux à la rage l'un de l'autre, ils s'épouserent après les délais ordinaires, & suivant les us & coutumes de l'Isle du Cheristan, patrimoine de la future épouse: mais avant la solemnité de cet auguste mariage, la Princesse des Génies parla ainsi (a) au Roi de la Chine. » Quoi- » que le pouvoir que votre amour me » donne & la supériorité de mon être » exigent de vous une obéissance exacte » en toutes choses, je ne prétens point » demander rien de déraisonnable à votre » Majesté, je ne désire qu'une promesse; elle » est nécessaire à l'honneur de celle qui

(a) *Parla ainsi*, est une expression basse; elle est indigne en tous points de l'auguste personnage qui va parler, & de l'élégance de l'Anglois; j'en fais humblement excuse à M. fils d'Adam; il se sert d'un mot usité pour les discours qu'on adresse aux Rois; trop peu habile pour bien tourner la phrase, en Traducteur paresseux, j'ai pris le plus court. Il est presque passé en usage de demander pardon; c'est plus facile que de tâcher de faire mieux.

» va devenir votre Reine, elle l'est aussi
» à notre bonheur mutuel ; c'est qu'il
» vous plaise consentir aveuglément à
» tout ce que je m'aviserai de faire. Les
» Génies n'ont jamais tort ; s'il arrivoit
» donc dans certains cas que mes actions
» fussent du nombre de celles dont on ne
» peut rendre compte, si elles vous pa-
» roissoient extravagantes, ayez soin de
» vous dire à vous-même, ma femme a
» ses raisons pour en agir ainsi ; car il est
» plus qu'impossible que vivant ensemble,
» l'amour & la bonne harmonie subsistent
» entre nous, à moins que vous ne
» croyiez, & cela sans examen, que j'ai
» toujours raison. Le Roi conséquemment
à l'usage généralement établi entre les
amans, promit sans hésiter de penser en
tout comme sa Princesse le voudroit, &
la nôce fut célébrée avec toute la splen-
deur imaginable.

La suite de l'Histoire nous apprend que
Sa Majesté Chinoise ne garda pas fort
scrupuleusement sa parole Royale. Pour
quelques petites niaiseries ; comme, par
exemple, lorsque la Reine jugea à pro-
pos de jetter son fils dans le feu, de faire
dévorer sa fille par une bête sauvage, & de
gâter toutes les provisions de l'armée ; ce
qui, pris allégoriquement, ne désigne

qu'une bonne maman, qui abandonne son fils au feu de ses passions, qui expose sa fille au danger d'un bal masqué, & qui ruine son mari : pour cela, & pour d'autres semblables miseres, il osa, non seulement imaginer que sa femme avoit tort, mais il eut la témérité de le lui dire. Ce fut là la fin de leurs plaisirs, & le commencement de tous leurs maux. Après dix années entieres, la Reine daigna consentir à revivre avec son époux ; elle n'exigea autre chose que cette même promesse, ratifiée, & rendue plus inviolable par la force d'un serment. L'histoire ajoute que le Roi de la Chine ayant reconnu son erreur, ne manqua plus d'admirer la sagesse de sa divine moitié dans tout ce qu'elle fit, & qu'ils vécurent, jusqu'à une extrême vieillesse, les plus heureux Monarques de l'Orient.

Si chaque (b) Anglois retenu dans les liens conjugaux pouvoit lire cette Histoire soir & matin, jusqu'à ce qu'il la sçut par cœur ; s'il pouvoit, à l'imitation de ce Roi de la Chine, se regarder seulement comme un des pauvres descendans d'A-

(b) Mot à mot. *Si chaque mari en Angleterre étoit pour lire* : mon galimathias, presque recherché, est bien éloigné de cette légere simplicité de la plaisanterie Angloise.

dam, & considérer sa femme comme de l'excellente & supérieure nature des Génies, il assuretoit par là le bonheur de sa vie. Car je suis intimement convaincu que les malheurs de l'état conjugal n'arrivent que parce que les hommes s'avisent de trouver des choses répréhensibles dans la conduite de leurs femmes, & s'imaginent être plus propres à gouverner qu'à obéir.

Quant à moi, j'ai toujours regardé un mari comme le chef, ou la source primitive de sa femme, de même qu'une fontaine est celle d'un ruisseau, & a seulement le droit de lui fournir l'eau nécessaire à sa course (c) & à ses différens détours, sans avoir celui de le régler, ni de lui tracer où il doit porter son cours. On pourra peut-être m'objecter que dans un certain Livre appellé la Bible, il est ordonné aux femmes d'obéir à leurs maris; mais une Dame de ma connoissance, bonne Casuiste, & fort profonde en Théologie, me semble avoir mis ce passage dans son véritable point de vûe; elle a observé que grand nombre de ceux qui ont com-

(c) Je chausse ici le Cothurne. M. fils d'Adam ne fait que peindre la nature; en Anglois les deux mots *tête* & *source* sont exprimés par le même, sa comparaison en est plus claire, plus vive, & plus courte.

menté le Nouveau Testament, sont convenus que quelques-unes des choses qui y sont ordonnées ou défendues, ne l'ont été qu'à cause des lieux & des tems, & n'ont eu d'autre objet que celui d'empêcher les Chrétiens de scandaliser les Juifs & les Payens, au milieu desquels ils vivoient; elle ne doute point que cette obéissance de la femme au mari, ne soit du nombre de ces commandemens, & que s'il a été prudemment fait de l'observer dans l'enfance du monde Chrétien, cela ne l'est plus maintenant. Nombre de gens, Chrétiens ou non, sont dans l'idée que le commandement n'appartient ni à la femme ni au mari; & que les avis & les prieres sont les seuls droits qu'ils ayent l'un sur l'autre. Je regarde cela comme une très-mauvaise politique : chaque famille forme en elle même un petit Etat; il lui faut nécessairement un supérieur & des loix, ou tout sera dans l'anarchie & dans la confusion. Peut-on disconvenir que la femme ne connoisse mieux que le mari les affaires de l'intérieur de la maison ? Il n'existe donc pas un seul prétexte pour prétendre arracher de ses mains le juste droit de gouverner.

Nous voyons tous ceux qui entretiennent des maîtresses, être dans le commen-

tement de leur amour les très-humbles ſujets d'un monarque abſolu : que l'autorité d'une femme ſoit moindre, c'eſt à mon avis une choſe inſoutenable, ſur tout ſi l'on ſe rappelle que non ſeulement la femme eſt la propre chair de ſon mari, mais auſſi qu'elle eſt très-réellement ce qu'on a coutume de l'appeller, la meilleure partie de lui-même. On n'ignore pas non plus que la bonne humeur d'une femme, eſt de toutes ſes vertus celle qui aſſure le plus le bonheur de ſon époux : comment cette gayeté pourroit-elle ſubſiſter, ſi la femme étoit aſſujettie à un examen continuel ? On le ſçait, & il y a longtems que le premier de tous les déſirs féminins eſt la domination. Si vous mettez le ſceptre dans la main de votre femme, & la ſuppliez en toute humilité de dire & faire ſuivant ſon bon plaiſir, j'imagine preſque impoſſible qu'elle ſoit toujours en colere.

La ſubordination des maris paroîtra d'une bien plus grande néceſſité, ſi l'on conſidere combien preſque tous les hommes ſont incapables de ſe gouverner eux-mêmes. J'ai connu des maris qui promettoient beaucoup, & qui abandonnés entierement à leur propre conduite, avoient donné dans toutes ſortes d'excès & de dé-

bauches : il est démontré que quand leurs femmes se sont servies de leur autorité sur eux, ils sont devenus les plus sobres & les plus doux des humains. Combien donc d'actions de graces ne devons nous pas rendre de ce que nos femmes sont portées à prendre sur elles la charge importune du gouvernement, & veulent bien abandonner à leurs maris les faciles devoirs de l'obéissance ? devoirs qu'un enfant de six ans peut remplir aussi bien que son pere qui en a quarante.

J'ai entendu dire, il est vrai, que toutes les femmes n'étoient pas également capables de bien gouverner leurs maris ; mais par qui cette objection a-t-elle été faite ? par quelques vieux têtus de Docteurs, qui assez malheureux pour ne pas vivre avec celles dont ils parlent, ont élevé des opinions erronées, contraires en tout point à la dignité & à l'excellence du sexe. Il me suffit pour décider cette question, d'en appeller à ces maris, qui constamment attachés à la domination de leurs femmes, ont toujours vécu sous leurs loix : si aucun d'entre eux ose dire qu'il a désiré une seule fois d'être son propre maître, s'il le dit, je deviendrai moi-même Docteur en incrédulité. On a aussi prétendu que la tyrannie d'une femme étoit par fois un

peu plus absolue que son époux ne pouvoit le désirer : c'est une maxime de tous les âges, que le pouvoir Monarchique (*d*) est le meilleur, pourvû que nous ayons le droit de nommer notre maître, & que nous possédions l'art de le bien choisir. Un mari auroit-il donc raison de se plaindre de ce qu'un Monarque, non seulement de son propre choix, mais auprès duquel il a employé les moyens les plus séduisans pour l'engager à daigner regner sur lui, veut étendre un peu ses prérogatives ?

Cette matiere ne me donne pas peu de satisfaction en vengeant la souveraineté des femmes ; je rends service à mon Roi & à ma patrie. Tant que les hommes seront perpétuellement asservis dans leur propre maison, ils s'en soumettront avec plus de promptitude aux loix, ils senti-

(*d*) Il y a, *qu'une Monarchie absolue est la meilleure* ; les mots rendus suivant leur propre signification diroient cela en François : je ne sçaurois croire qu'ils expriment la même chose en Anglois, cette maxime est trop opposée au génie de la nation ; en la lisant, j'ai tremblé pour la réputation de mon ami fils d'Adam. Comme j'ai sçu depuis que ses feuilles ne s'en vendoient pas moins, j'ai cru le sens différent ; peut être le ridicule d'une proposition aussi choquante pour la Chambre des Communes, & pour tout bon patriote Anglois, est une critique sur les femmes ; en tout cas, ma stupidité m'aura tenu lieu de galanterie.

ront bientôt qu'ils n'ont plus cette vigueur d'esprit, qui lorsqu'elle n'a point de frein, peut les entraîner dans le tumulte & les rebellions. Il seroit, sans doute (*e*), à souhaiter que les Dames abandonnassent l'étude de notre politique nationale, & voulussent bien se restreindre à gouverner uniquement chez elles ; car lorsqu'un mari n'est précisément que le vassal de sa femme, une femme Jacobite, à moins qu'elle ne soit par hazard ou laide, ou vieille, peut devenir une fort dangereuse créature. Je finirai cette feuille en recommandant au Gouvernement d'avoir sur tout l'œil sur ces séminaires de femmes sçavantes, connues sous le nom d'Ecoles femelles. (*f*) Il n'en seroit pas plus

(*e*) J'ai mis *sans doute* pour *en effet*; le premier est plus coulant, le dernier plus expressif; j'ai changé quelquefois les adverbes, c'est une licence, c'est ma faute d'autant plus grande que tout bien calculé, je ne parle la plûpart du tems ni François ni Anglois, pour vouloir trop parler l'un & l'autre; c'est souvent l'histoire de mes chers & fréquemment ennuyeux confreres les Traducteurs.

(*f*) L'Anglois ne dit point *femelles*; rendu exactement en François, il faudroit se servir des mots Ecoles, ou Pensions, qui sont des noms généraux; ils ne le sont pas dans M. fils d'Adam, son substantif est précédé d'un participe du présent, qui, quoiqu'il veuille dire la même chose,

mal d'exiger les fermens d'allégeance & d'abjuration des Supérieurs & des Demoiselles, membres aimables (*g*) de ces Colléges ; ou que la tête de sa présente Majesté le Roi George, fut dessinée par chaque jolie fille dans le milieu du patron de son ouvrage.

L'UNIVERS.

FEUILLE XLI.

Du Mardi 11 *Octobre* 1753.

LE sincere attachement & la très-profonde vénération que j'ai pour le sexe de ceux qui m'ont écrit les deux Lettres suivantes, m'engagent à n'en pas retarder d'un instant l'impression. Je ne doute pas que les maux dont mes correspondans se plaignent, n'excitent l'attention de mes Lecteurs.

désigne cependant une société particuliere. Cette note est digne de la petitesse d'esprit d'un homme qui ne peut & ne doit penser que d'après un autre.

(*g*) L'Anglois masqué en François, a dans quelques endroits besoin de couleur de rose ; c'est ce qui m'a fait ajoûter le titre d'*aimable* : d'ailleurs je traduis dans une Langue dans laquelle femme & aimable sont presque synonimes.

A Monsieur fils d'Adam.

Je suis, Monsieur, une joyeuse fille, un peu vieille d'ailleurs, âgée de 63 ans, & munie de plusieurs impertinens neveux & niéces, qui prétendent parce que j'ai conservé ma bonne humeur, que j'ai perdu quelqu'autre chose; je vous prie, mon cher Monsieur fils d'Adam, d'être assez bon pour prouver à mon impolie parenté, qu'il n'est pas impossible à une femme d'avoir deux vertus à la fois, & qu'elle peut aussi facilement être gaye & vertueuse, qu'il lui est facile d'avoir de la gayeté sans folie. Mais comme je suis sans cesse importunée sur ce sujet, la tentation me prend quelquefois de renoncer à mon nom de fille, j'assurerois par-là ma bonne humeur, car je tremble en vérité, qu'à force de contester tous les jours avec eux pour ce qu'ils disent que j'ai perdu, il ne m'arrive enfin de perdre très-réellement ce qu'ils avouent que je posséde; je vous supplie de me donner vos avis sur une affaire aussi critique, & suis, Monsieur, votre très-humble servante.

Prudentia Holdfast (*b*).

(*b*) Mon Auteur, digne émule de l'ancien Spectateur, donne comme lui des noms mysterieux

Pour répondre à Miss Holdfast, je dirai seulement que si j'étois fille, & importunée sur ce nom, j'aimerois mieux que ce fût par quelqu'un assez aimable pour être (i) l'homme du monde le plus importun, que par des parens si peu respectueux.

à ses correspondans; celui de *Holdfast* a plusieurs significations. Si M. fils d'Adam eût été Grec & que j'eus l'honneur de le mettre en François deux ou trois mille ans après sa mort, je choisirois, sans doute; & en bon & zelé Traducteur, je déciderois définitivement ce qu'il auroit voulu dire & penser; je défendrois au besoin mon opinion par trois cent célations, & par un petit volume. On me la disputeroit peut-être; l'on ne me convaincroit certainement pas; mais il est vivant, & est bon Anglois, c'est-à-dire juste & vrai. Si par malheur j'allois lui donner plus d'esprit qu'il n'a prétendu en avoir, il pourroit fort bien me remercier par un démenti, je me contenterai de copier d'après mon Dictionnaire, ce que le nom de cette antique Miss veut dire; on verra celui qui lui convient le mieux: j'enrichirai ma Traduction d'une note importante, & ne compromettrai en rien mon érudition. *Holdfast* veut dire *Crampon*, *tenir ferme*, *avare*, *garder le jeûne*, *&c.*

(i) Je suis, je l'avouerai, un Traducteur aussi impudent que le compagnon qu'on conseille en Anglois à la bonne Miss. J'ai pris des licences qui sont de leze-Traduction; les expressions m'ont paru trop fortes, je les ai couvertes de la gaze Françoise; j'ai ajoûté, j'ai retranché, & je dis à peu près la même chose, excepté que je ne la dis pas si vîte.

Je suis, Monsieur fils d'Adam, un
jeune femme de qualité, qui aime passion
nément la vie qu'on mene dans les Villes
mais pour mon malheur, je suis depui
trois mois condamnée à une campagne af
freuse, & aux plus tristes plaisirs que l'o
goûte dans ces sortes de lieux ; & j'y sui
par complaisance pour une vieille tante
qui excepté ses deux filles, & les gen
qu'elles voyent, est pour moi ce qu'il y
de plus odieux dans toute mon avanture
ce n'est point dans le désir de me moque
de mes amis, ni de tourner en ridicule l
vie champêtre que je vous importune ; j'a
réellement échapé à de si grands danger
dans cette retraite, qu'ils serviront d'avi
à mon sexe, ils l'empêcheront de préfere
aux innocens amusemens de la Ville, le
dangereux plaisirs des champs (*k*).

A peine avois-je passé une semaine che
ma tante, que je commençai à perdre tou
tes ces délicatesses, heureux appanage
d'une femme de qualité. J'avois aupara
vant le teint de la plus grande blancheu
du monde, & si blanc que j'en étois pâle
je n'avois jamais appétit, preuves, sans con

(*k*) En Anglois, des *forêts* (& de leurs om
bres.) Ces expressions charmantes dans cette Lan
gue, paroîtroient dans la nôtre un peu trop pa
torales pour une citoyenne de Londres.

credit, les meilleures qu'on puiſſe donner d'une haute naiſſance, & des gens aimables avec qui l'on vit. Je devins bientôt auſſi vermeille qu'une laitiere, & mangeois autant qu'un garçon de charrue. Non, je n'oublierai jamais les mauſſades complimens que l'on me fit ſur ces défauts ; mais la nouvelle mortification qui m'arriva, m'éloigna encore bien davantage de ma vie précédente ; il n'en falloit, hélas (*l*), pas davantage pour me faire périr de deſeſpoir ; je commençai très-décidément, Monſieur fils d'Adam, à devenir graſſe. Que ferai-je maintenant, diſois-je, à tout le monde ? Ce que vous ferez, me répondit-on froidement, eh mais vraiment, vous vous promenerez : je m'étonne de ce qu'ils ne m'ordonnerent pas plutôt de voler ; car pour une femme de condition qui jamais ne ſortit de ſa porte qu'en chaiſe, il eſt tout auſſi difficile d'avoir des jambes que des aîles. Mais ma maladie étoit deſeſperée, & je n'avois plus de guériſon à attendre ; en un mot, ils m'apprirent comment on marchoit, & je

(*l*) Comme une femme Françoiſe auroit indubitablement dit *helas* en pareille occaſion, & que mes phraſes n'étoient déja que trop découſues, j'ai pris ſur moi d'en ſurcharger la perſuaſive ſimplicité de l'Anglois.

crois en vérité, que dans moins d'une semaine j'ai bien voyagé la valeur d'un mille (*m*).

On me tourmenta bientôt sur d'autres sujets; mes cousins, qui déja étoient dans la plus grande intimité avec moi, & ce qu'ils appellent en terme campagnard, de fort jolis garçons, me reprochoient continuellement le négligé de mon deshabillé du matin: j'eus dabord réellement pitié de leur ignorance, & pouvois à peine m'empêcher de rire, lorsque je les voyois descendre pour déjeuner aussi ajustés que si leur projet avoit été d'aller rendre des visites: je leur répétai inutilement que les femmes de qualité étoient au dessus de tels égards; je fus encore obligée d'acquiescer (*n*), & de m'habiller avec au-

(*m*) J'ai manqué trop d'occasions de déraisonner en Politique & en Philosophe, pour en saisir une qui ne regarde que la Géographie; je pourrois donner ici une Dissertation sur les différentes mesures de milles, tant anciens que modernes; cela jetteroit indubitablement une grande clarté sur le passage de mon Auteur; je me contenterai d'imaginer qu'il veut parler du mille Géométrique, & pour satisfaire mon Lecteur, lui éviter un calcul épineux, & cependant lui faire concevoir avec justesse l'étendue des voyages de la Lady, je lui dirai qu'elle devoit parcourir par jour quatre mille cinq cens pouces de terrein.

(*n*) *Et d'enfoncer épingles dans mes habits, com-*

tant de soin que si j'avois dû aller au spectacle.

Je suis bien éloignée de disconvenir que l'air, l'exercice, & la propreté n'ayent contribué à ma santé ; mais ce n'est qu'avec confusion que je me rappelle le mal qu'ils m'ont fait. J'avois vêcu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans au milieu de tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, sans jamais faire d'autres réflexions sur les hommes, que celles qui avoient rapport à l'utilité dont ils sont pour meubler les promenades (*o*) publiques, pour faire des

me si habillant pour un tambour. Voila un des passages les plus épineux du travail immense que j'ai entrepris : que j'ai regretté, en le lisant, de n'avoir pas passé une vingtaine d'années en Angleterre ! que j'ai admiré les Traducteurs de la gent Grecque & Latine ! Ils connoissoient mieux les mœurs des Anciens qu'ils avoient, je crois, peu vû, & dont les ouvrages ne sont pas en fort grand nombre, que moi, infortuné Moderne, je ne connois ceux de mes bons amis les Anglois, que je vois le plus que je peux, & que je lis encore davantage. Sans les Marionetes j'étois perdu sans ressource ; je me suis ressouvenu de la Foire, & j'ai conclu que peut être à Londres on annonçoit le commencement des spectacles, par le son bruyant du tambour.

(*o*) Les deux mots que je rends par *meubler les Promenades publiques*, signifient mot à mot *dans les Places publiques* Il seroit très nécessaire de sçavoir si la Miss veut dire par là dans les postes impor-

parties sur l'eau, & pour jouer au Brag ; le tourbillon continuel de la Ville fait oublier tout le reste, on n'y pense qu'à cela. Mais la fainéantise est la route qui conduit à tous les maux ; en moins de quinze jours mon cœur m'apprit que j'avois autant de passion que d'appétit. Pour ne vous rien cacher, Monsieur fils d'Adam, faute d'avoir autre chose à faire, je tombai fortuitement malade d'amour, je l'avoue à ma honte ; je fus prise d'une façon incompréhensible, car mon provincial, quoique rempli de toutes sortes d'égards pour moi, & quoique possesseur d'une fort jolie figure, & d'un bien considérable, n'avoit certainement aucune de ces perfections qui touchent une femme de qualité. Il avoit été à l'Université, où il ne s'étoit occupé uniquement que de ses études ; il ne connoissoit dans la Ville que des gens que personne ne connoît ; il n'avoit été à la Cour qu'une fois, détestoit le

tans, si elle entend seulement les carrefours, ou comme j'ai cru les promenades. Si par hazard le Brag, au lieu d'être un jeu, étoit une maison où l'on joue, qu'un Anglois riroit de ma bévûe ; ce seroit comme s'il disoit je vais jouer le Marly, au lieu de dire je vais jouer à Marly : comme Traducteur on ne pourroit me faire mon procès ; aucun Dictionnaire ne fait mention ni du jeu ni de la maison du Brag.

jeu ;

peu, & n'avoit nulle idée des assemblées nombreuses ni des Spectacles; ses vertus, car ma tante & mes cousines en parloient continuellement, ne s'étendoient pas plus loin qu'à un peu de charité pour les pauvres, à beaucoup de ce qu'ils qualifioient du nom de bon naturel, à des devoirs sans fin qu'il rendoit à sa très-vieille mere, & à une amitié ridicule qu'il avoit pour sa sœur, laquelle étoit, par paranthese, la femme la plus simple que j'aye vûe de ma vie. Pour tout ce qui regardoit la galanterie & les manieres, il étoit aussi ignorant qu'un Hottentot; on parvenoit quelquefois, à la vérité, à lui faire jouer une partie de Wihst aux petits écus, ce qu'il disoit être un fort gros jeu; mais il étoit un vrai idiot pour mêler & relever les cartes, il ne sçavoit ni changer de place, ni donner des avis tout bas à son camarade; il ignoroit l'art d'arranger (*p*) ses cartes de façon à faire croire qu'il plaçoit celles qu'il n'avoit réellement point, & étoit aussi mal adroit pour tous les autres agrémens, parties

(*p*) Si j'avois traduit *de mettant en haut honneurs sans tenant eux*, peu de gens m'auroient entendu, parce que tout le monde n'est pas assez heureux pour sçavoir le Whist, & qu'on ignore que les Anglois appellent honneurs, le Roi, la Dame & le Valet.

essentielles du jeu ; il le regardoit, à ce qu'il prétendoit, comme un amusement, & supportoit aussi indifféremment la perte que le gain. Cependant en dépit de moi-même, & d'un aussi peu séduisant Seigneur, je devins amoureuse de lui, & cet amour me posséda si parfaitement, que j'imaginai de faire la malade, & gardai ma chambre trois matinées de suite, pour tâcher de le voir seul. Pourrez-vous bien le croire, Monsieur fils d'Adam, il ne me touchoit pas seulement la main que je ne ressentisse des frissonnemens & des craintes en dedans de moi même, qui faisoient que j'avois peine à sçavoir le lieu où j'étois : je tremblois à chaque parole qu'il me disoit, & s'il avoit tenté quelqu'une de ces petites libertés indifférentes que l'on permet dans les Villes, sans que la modestie la plus exacte puisse s'en scandaliser, je suis convaincue que j'en serois morte. Mais son éducation campagnarde me sauva la vie : j'apperçus que ses intentions étoient de me faire sa femme ; état de tous les états de l'univers que j'abhorre le plus, & vraisemblablement il m'auroit surchargé des soins d'une mere, & de mille autres devoirs & affections ridicules, pour lesquelles une femme bien née n'a jamais de tems de reste. Quelle malheureuse créature

n'aurois-je pas été, si tout-à-coup, & j'ignore pourquoi (à moins qu'il n'imaginât que c'étoit un crime pour mon sexe d'être trop sçavante sur la Bible) si tout d'un coup, dis-je, il ne s'étoit mis en fantaisie de me traiter comme une étrangere ? Cet homme étoit très-évidemment fou, car au lieu de s'adresser toujours à moi comme de coutume, il se mit à chuchoter avec la plus jeune de mes cousines, & à parler pendant des heures entieres en l'honneur de l'éducation de Province.

Mais grace à mon étoile, il existe un lieu appellé Londres, où dans peu de tems les soins du jeu & les amusemens d'une vie aimable me guériront de ma folie ; ils me rendront à mon naturel, je volerai à la table du Brag comme à un asyle contre les passions ; c'est là qu'on ne pense jamais à l'amour ; les hommes y sont sans désirs, les femmes sans tentations ; elles me rappellent l'état heureux d'innocence que nos premiers peres ont perdu, elles pourroient y paroître nûes sans être honteuses, & sans s'appercevoir de leur nudité.

Votre feuille n'est pas assez étendue pour déployer tous les avantages du jeu ; jamais le scandale n'habite à une table où il y a des cartes ; lorsque nous nous rencon-

trons, nous ne nous demandons point qui a perd son cœur la derniere soirée, mais qui a perdu son argent. Nous n'allons jamais à l'Eglise pour nous mocquer des Prédicateurs, ni ne demeurons jamais dans nos maisons pour y desespérer nos maris & nos gens; en un mot, si les femmes veulent échaper aux attaques des hommes, aux petitesses des femmes, aux soins de leurs parens, aux ennuis du domestique, leur ressource est le jeu; ce que je sçais, c'est que tout le mal qu'on en peut dire se réduit à prétendre qu'il gâte peut-être le cœur, qu'il cause des querelles, apprend à tromper & à se ruiner. Je suis, Monsieur, votre constant Lecteur, & votre bien humble servante,

Sophia Shuffle (q).

(q) *Shuffle* veut dire *mêler les cartes, ruser, n'aller pas droit.*



VERS

Addressés à Mlle C. D. de Nismes, par M. Lebeau de Schosne.

Les sons de votre voix, tous les jours dans nos cœurs
Causent quelque nouveau ravage :
Faites cesser leurs charmes séducteurs ;
Ou souffrez qu'on leur rende hommage.
Quand on chante aussi bien l'Amour & ses douceurs,
Peut-on dédaigner son langage ?

REPONSE de Mlle C. D.

Je chante tous les jours du fier tyran des *cœurs*,
Et les plaisirs & le *ravage* ;
Mais de ce Dieu les charmes *séducteurs*,
N'auront de moi que cet *hommage*.
Je fuis de ses transports les trompeuses *douceurs*,
Je m'amuse de son *langage*.

REPLIQUE par l'Auteur des premiers vers.

N'étoit-ce pas assez des accens enchanteurs
Qu'Amour vous donna pour séduire ?

Falloit-il d'Apollon, implorant les faveurs,
Nous subjuguer dans l'art d'écrire ?
Cruelle, quand vos sons ont enchaîné nos cœurs,
Vous nous forcez encore à briser notre lyre.

EXPLICATION

D'un monument antique qui appartient à la Pharmacie Romaine ; par le P. Beraud, Jésuite.

CE monument se trouve dans le cabinet des antiquités de notre Collége de Lyon, mais je n'ai pas pû sçavoir comment il y étoit entré. C'est un caillou verdâtre qui a la forme d'un quarré long. La plus grande longueur est de deux pouces ; & la plus petite de vingt-une lignes ; il a quatre lignes & demie d'épaisseur. L'on voit sur une de ses grandes faces, que je crois l'inférieure, un creux circulaire, dont le diametre du fond est seulement de huit lignes, & le diametre supérieur est de quatorze lignes. Chaque face des côtés présentent des lettres Romaines, qui forment deux lignes ; ces lettres sont tracées dans un sens contraire à leur état naturel. Après en avoir tiré l'empreinte, il a été facile d'appercevoir que les mots qui

y sont gravés, désignent des maladies des yeux & des remédes pour les guérir; la voici.

1. C. CINTVSMINI. BLANDI
EUUODES AD ASPR.
2. C. CINTVS. BLAN
DI DIAPSOROPO.
3. C. CINTVS. BLAN
DI. DIASMYRNE
4. C. CINTVS. BLAN
DI. SPONC. LENI.

M. le Comte de Caylus vient de donner dans son Recueil d'Antiquités, pag. 224, la description & l'explication de onze semblables pierres qu'il a vues dans différens cabinets de l'Europe. Cet illustre Académicien, qui sçait si bien dévoiler tous les mysteres de l'antiquité, pense avec plusieurs autres Sçavans, que ces cailloux appartenoient à des Médecins Oculistes; qu'ils s'en servoient pour garantir l'autenticité de leurs remédes, en appliquant sur les paquets de drogues qu'ils distribuoient, l'empreinte qui y avoit rapport. Celle dont il est ici question n'a pas encore paru; elle est nouvelle, & par rapport au nom du Pharmacopole & par rapport à quelques-uns des remédes qui y sont indiqués.

Ce Médecin Oculiste s'appelloit Caius Cintusminius Blandus; son nom est répété sur chaque côté de la pierre : j'appelle le premier côté ou le premier bord, celui où le nom du Médecin se trouve gravé tout entier.

Le premier Collyre est désigné par ces mots EUUODES AD. ASPR. que j'explique ainsi : Ευωδες *ad aspritudinem.* L'ortographe n'est pas ici exactement gardée ; l'Oculiste a écrit EUUODES, au lieu de Ευωδες, mot Grec qui signifie odoriferant. La maladie appellée *Aspritudo*, est la sécheresse de l'intérieur des paupieres ; le Médecin Oculiste annonce donc ici un Collyre odoriferant, propre à guérir cette sécheresse ophtalmique ; mais qu'étoit ce que ce Collyre odoriferant ?

Scribonius Largus nous l'apprend dans son livre *de Compositionibus Medicamentorum*, c. 26. Parmi les Collyres qu'il appelle légers, il met celui-ci, *præcipuè hoc Collyrium quod quidam Athenipum, quidam diasmyrnes, quidam* Ευωδες *vocant, quia boni odoris est.* Et plus bas il ajoute que ce Collyre est bon contre la sécheresse interne des paupieres, *ad palpebrarum recentem aut in corporibus tenuioribus aspritudinem.* Le Collyre nommé Ευωδες, est donc, selon Scribonius Largus, le même que celui

qui est appellé Diasmyrnes ou Diasmyrnon, dont nous parlerons bientôt. Cependant comme ces deux Collyres se trouvent sur cette même pierre, il faut qu'il y ait quelque différence entr'eux ; car pourquoi ce Pharmacopole Oculiste auroit-il donné à un même Collyre deux noms différens ? Je crois donc que dans celui qu'il appelloit Ευώδες, outre la myrrhe, il y mettoit encore quelque baume qui donnoit au Collyre une odeur agréable, & qui par là le distinguoit de celui qui étoit dit simplement Diasmyrnes. DIAPSOROPO, est le second Collyre ; ces lettres signifient vraisemblablement *Diapsoricum opobalsamatum*. Le Diapsoricum des Anciens étoit ainsi nommé du mot Grec Ψώρα, *Psora*, *Scabies* ; aussi Marcellus Empiricus dit que le *Psoricum* est pour les Ophtalmies séches. Scribonius Largus a parlé de ce Collyre, & dans la recette qu'il en donne, il y entre une drogue appellée elle-même *Psoricum*. C'est apparemment cet ingrédient qui a donné le nom au reméde. Celse nous apprend liv. 4. que c'est un Médecin Grec, Evelpides, qui est l'auteur de ce Collyre, qu'il appelle à cause de sa bonté, Βασιλικόν. Celse met aussi du *Psoricum* dans la composition de ce Collyre Royal : il nous

apprend en même tems que le *Psoricum* n'est point une matiere simple, un minéral, une plante, mais une mixtion dont le fond est la calamine broyée & délayée dans du vignaire. Dans les pierres de cette espece, publiées par M. de Caylus, il y est souvent fait mention du Diapsoricum; mais Cintusminius distingue le sien par l'épithére qu'il lui donne, *Opobalsamatum* : apparemment que c'est encore ici le baume dont il composoit son premier Collyre Ευωδες.

Le troisiéme Collyre est le Diasmyrnes de Scribonius Largus, ainsi appellé de la myrrhe σμυρνα, qui en étoit la principale drogue.

Je ne trouve point le quatriéme Collyre dans les anciens Auteurs que j'ai consultés; peut être étoit-il particulier à notre Médecin & de son invention. Dioscoride, *liv.* 5. dit que les éponges brûlées & délayées dans du vinaigre, sont salutaires dans la lippitude séche & dans tous les cas qui exigent des détergens & des astringens: de là on peut conjecturer que Cintusminius se servoit des éponges pour en faire des Collyres adoucissans, qu'il appelloit pour cela, *Sponcialenia*, du mot Grec Σπογγος, σπογγιον.

On voit à côté des caractères qui dé-

fignent les Collyres Εὐώδες & Diasmyrnes, des représentations de plantes : c'est peut-être l'arbre d'où découle la myrrhe dont on se servoit pour la composition de ces deux remédes.

Il y auroit bien d'autres recherches à faire sur ces monumens de la Pharmacie Romaine ; car pourquoi est-ce que dans toutes ces pierres, il n'y est parlé que de remédes pour les yeux ? N'y avoit-il donc que les Médecins Oculistes qui eussent droit de contresigner leurs drogues & de les marquer de leur nom ? ou bien ceux-ci étoient-ils plus charlatans que les autres ? Pourquoi cette forme quarrée ; cette gravure sur les quatre bords de la pierre ? Etoit-ce pour pouvoir donner plus commodément l'empreinte tout à la fois à quatre paquets de drogues différentes ?

A en juger par la pesanteur & la grossiereté de la gravure, ce monument ne paroît pas être du tems des premiers Empereurs Romains ; mais aussi il peut très-bien se faire que ce soit l'Oculiste lui-même qui ait tracé ces caractères ; dans ce cas il ne seroit pas surprenant que dans un siécle où les Arts fleurissoient, il y ait eu un habile Médecin Oculiste qui fût un mauvais Graveur.

VERS D'UN FILS A SA MERE.

Voilà le jour de votre fête ;
Que faut-il vous offrir ? des fleurs ?
Ce n'est pas un présent honnête
Pour vous qui craignez les odeurs.
Mais comment faire, c'est la mode :
Or pour la suivre exactement,
Cherchons-en dont l'odeur commode
Sçache vous plaire innocemment.
J'en connois deux, pas davantage,
Sans risque je puis les offrir ;
Elles ont un grand avantage,
C'est de ne se jamais flétrir.
Le lieu qui leur donna naissance,
Du tems maîtrisant l'inconstance,
Les garantit de sa fureur :
Vous les verrez croître sans cesse ;
On les nomme respect, tendresse ;
Je les ai trouvés dans mon cœur.



REFLEXIONS

*Sur divers sujets, par M. ***, Avocat au Parlement de Besançon.*

DE L'ESPRIT.

CHacun, au sentiment de M. de la Bruyere, dit du bien de son cœur, & rarement de son esprit; j'oserois pourtant assurer qu'il n'est personne qui ne se croye de l'esprit: pourquoi cette différence? c'est qu'on croit trouver toujours assez d'occasions pour faire briller son esprit, & que celles qui font remarquer les bonnes qualités de notre cœur, sont plus rares.

Tel qui se croit un grand fond d'esprit est aussi avare envers les autres qu'il est prodigue envers lui-même. On accorde difficilement de l'esprit à tout le monde; & notre amour propre humilié par cet aveu, se venge, en nous laissant penser que nous surpassons ceux mêmes que nous sommes forcés d'admirer.

On peut distinguer en général deux sortes d'esprit; l'esprit de compagnie, ou du monde, & l'esprit qu'on peut appeller particulier; c'est proprement ce qu'on nomme esprit de cabinet. Ces deux espéces,

d'esprit se trouvent rarement dans le même sujet ; & tel qui brille dans la conversation, n'a que cet esprit superficiel, que n'attrapera jamais un homme grave & propre aux affaires.

M. Arnaud avoit coûtume de dire qu'il n'y avoit point de Livre si mauvais où ne l'on ne pût trouver du bon ; on en peut dire autant des hommes, par rapport à l'esprit. Il n'est homme si sot qui dans quelque circonstance heureuse ne montre au moins un peu d'esprit ; ainsi c'est mal parler de dire, *un tel n'a point d'esprit.*

Il est plus d'un moyen assez sûr de passer pour avoir de l'esprit. Un de ceux que les grands esprits mettent eux-mêmes en usage par rafinement, c'est de parler peu en compagnie ; il est difficile en suivant cette maxime, de ne passer pas pour avoir de l'esprit, soit parce qu'on pense toujours plus favorablement d'un homme qui sçait se taire que d'un discoureur ennuyeux ; soit parce qu'en parlant peu, on ne le fait qu'à propos. Chacun sçait l'ingénieuse réponse de Solon à un homme qui le railloit de ce que pendant plusieurs heures il n'avoit pas dit un mot. *Solon*, disoit cet homme, *est un sot qui ne sçait pas*

parler : vous vous trompez, lui dit Solon, *un sot ne sçait pas se taire.*

Il est nombre de gens qui pensent que c'est avoir de l'esprit, que d'avoir la tête meublée de mille pensées, mille mots, souvent mille rébus entassés sans ordre dans un cerveau vuide de sens. Vous les entendez continuellement faire un étalage pompeux des traits qu'ils ont lûs ; ces gens-là se piquent d'avoir de l'esprit. Parlons plus juste d'eux-mêmes ; leur mémoire est heureuse. Rien n'est plus fatigant & plus ennuyeux que ces sortes de gens d'esprit, on leur préfere des sots & des stupides.

Quoique chacun croye avoir de l'esprit, on se trahit souvent, & on marque par la maniere dont on s'attache à ceux qui en ont, ou par l'air dont on en parle, qu'on n'en a pas assez pour se soutenir seul.

N.. .. est en liaison avec tous les beaux esprits, il les connoît tous & en parle sans cesse.... C'est donc un homme d'esprit, direz-vous ? point du tout. N... veut se faire honneur d'un commerce dont il fait tous les frais ; il pense qu'en ayant continuellement à la bouche des noms respectables, il parviendra enfin à se faire respecter lui-même. N... loue à outrance tel Auteur, dont il ne connoît que le nom.

Il est des gens d'un caractere bizarre qui croyent n'avoir de l'esprit qu'à proportion du ridicule qu'ils répandent sur les autres. Ces sortes de gens s'établissent d'eux-mêmes les juges du bon & du bel esprit; mais ce sont d'ordinaire de vrais frélons, qui portant envie à l'industrie des abeilles, voudroient dans le sein de l'indolence jouir du fruit du travail de celles-ci.

Je ne sçais lequel défaut est le plus ridicule, ou de louer tout avec excès, ou de blâmer tout à outrance & avec passion : les premiers passent pour des flateurs lâches, qui n'ont pas la force de trouver mauvais ce qui l'est réellement; les seconds sont des hérissons insoutenables, qui n'ont pas assez de générosité pour accorder aux gens d'esprit les louanges qui leur sont dûes à juste titre.

Ce qu'on appelle *esprit du monde*, n'est pas proprement de l'esprit; c'est une façon aisée de faire & dire certaines choses, que l'usage, plus que l'étude & la réflexion, apprendra aux moindres esprits. Un homme avec un fond d'esprit merveilleux, mais qui n'aura pas l'usage du grand monde, sera emprunté, déconcerté même, où un sot avec cette teinture brillera.

Pour passer pour homme d'esprit, il ne suffit pas d'en avoir réellement, il faut sçavoir le faire voir. On connoît à la seule façon de se présenter, un homme qui n'a jamais hanté le grand monde; de même un homme d'esprit qui n'est point cultivé par la conversation, a une maniere grossiere de s'énoncer, qui saute d'abord aux yeux. Mais tout de même que le mauvais air, n'est pas une raison d'assurer qu'un homme ait le corps mal fait, il ne faut pas aussi conclure qu'un homme n'a point d'esprit quand il ne sçait pas le développer.

Il est plus difficile d'acquerir la réputation d'homme d'esprit, que celle de bel esprit; un Sonnet, un Madrigal, un impromptu ménagé souvent à la longue, mais qu'on place à propos, suffit pour décider un homme bel esprit: mais pour passer vraiment pour homme d'esprit, il faut de la conduite & de la pénétration.

Il y a bien loin *du bel esprit* à *l'esprit*; on peut dire qu'il y a bien des *beaux esprits* qui n'ont gueres d'esprit; & rien ne ruine plus l'esprit que la fureur qu'on a de vouloir devenir bel esprit.

Il est des jours où l'on est tout esprit:

ce ne sont que saillies, sentences, bons mots, maximes, décisions, & tout est juste : il en est d'autres au contraire, où l'on est si maussade, qu'il semble qu'on n'ouvre la bouche que pour dire des sottises ; pour l'esprit comme pour l'humeur, il est des tems où l'on ne devroit pas paroître.

Il est aussi des gens avec qui on a toujours de l'esprit, & il y en a avec qui l'on n'en a jamais ; il semble que l'esprit se communique. Deux sots ensemble auront aussi peu d'esprit l'un que l'autre, parce qu'aucun des deux ne fournira matiere à briller ; mais mettez ensemble deux gens d'esprit connus l'un de l'autre, vous les verrez faire à frais communs une dépense d'esprit qui fera également honneur à tous deux.

Il est des gens d'un esprit éminent dans un genre, qui rampent dans un genre inférieur : pourquoi cela ? c'est qu'on ne doit pas dans la condition humaine aspirer à la gloire d'être universel ; la vie ne suffit pas pour acquerir ce titre : un homme d'esprit peut être capable de tout ; mais cet homme, s'il est vraiment homme d'esprit, sçaura toujours se borner.

BOUQUET.

DE Philis, c'est demain la fête,
Amour, il lui faut un bouquet;
Et je viens pour l'avoir te présenter requête:
Vois-tu, dit-il, au bout de ce bosquet,
Cet oranger qui croît sur la terrasse?
Porte-lui; mais avant, trace ces mots autour:
Il fut planté par les mains de l'Amour,
Il sera cultivé par celles d'une Grace.

Brunet, de Dijon.

A MADAME DE CHAV....

NOn, tu n'es point une mortelle:
Tes graces, ton esprit, ta candeur, ta beauté;
Et ce feu qui sans cesse en tes yeux étincelle,
Sont les garans de ta divinité.

Par le même.



LETTRE

A M. le Président de Ruffey, sur l'élection de Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont à l'Académie Françoise.

VOtre amour, Monsieur, pour les Sciences que vous avez si heureusement cultivées, amour dont vous venez de donner une nouvelle preuve, en rassemblant chez vous une troupe d'amis éclairés, qui ont, comme vous, la louable ambition d'illustrer leur Patrie, en se rendant utiles à leurs Concitoyens; votre sensibilité pour tout ce qui intéresse nos Muses Françoises, & qui, vû les faveurs que vous en avez reçues, peut bien passer pour reconnoissance; tout ce que je connois de vous me répond du plaisir que vous causera infailliblement l'événement le plus glorieux pour les Lettres que j'ai à vous annoncer. Vous avez vû le Public battre des mains à l'Académie Françoise, lorsqu'en M. de Buffon elle fit l'acquisition d'un des premiers Philosophes de ce siécle: je puis vous assurer, Monsieur, que la derniere élection n'a pas moins été suivie de l'applaudissement général de tout Paris,

quoiqu'on n'y fût pas autant préparé. Cette Compagnie par là vient d'obtenir une nouvelle gloire, & c'est la seule qui lui manquoit; c'est de voir le nom d'un Prince du Sang sur cette liste, qui fera passer à la postérité la plus reculée ceux qui y sont écrits; honneur immortel qui rejaillit sur toute la République des Lettres. Lorsque M. le Comte de Clermont daigne prendre place parmi les *Peres Conscrits* de la Littérature, le simple Plébéien acquiert une nouvelle dignité.

Tout le monde sçait que son Altesse a toujours aimé, protégé & cultivé les Talens & les Arts qui sont du ressort de l'esprit & du goût. Ce Prince en avoit reçu l'exemple de ses augustes Ancêtres: il est, (s'il m'est permis de me servir d'une expression qui n'a rien de contraire au respect dû à son rang) d'une Famille Patricienne dans les Lettres. Il a prouvé depuis long-tems qu'il n'a pas moins hérité de l'esprit que du courage de celui des Princes de son Sang, à qui toute l'Europe a donné le nom de Grand, parce qu'il l'étoit autant par ses autres qualités que par sa valeur même; modéle parfait d'héroïsme que son Altesse s'est proposée, comme le seul digne d'elle, & qu'elle a si parfaitement imité en tout. Les lauriers dont M.

le Comte de Clermont sera couronné dans le sanctuaire des Muses, quoique differens de ceux qu'il a si glorieusement moissonnés dans le champ de Mars, n'ont rien pourtant qui ne puisse s'allier à ceux-ci : au contraire, la sorte d'éclat particuliere à chaque espéce, qu'ils se réflechiront réciproquement, augmentera le prix des uns & des autres. C'est une nouvelle conquête qu'il fait en tems de paix, & l'une des plus flateuses pour l'amour propre. La palme des Lettres sied bien dans les mains d'un Héros ; elles ont toujours fait le plus digne amusement de ceux de tous les tems.

Quel encouragement pour les talens que cette nouvelle association, si digne de ceux qui l'ont faite & de celui qui l'a désirée ! Les Gens de Lettres dans leurs efforts pour être admis à l'Académie Françoise, ne peuvent être soupçonnés de vûes intéressées ; elle ne promet point de pension ; elle ne peut donner que de la gloire. Voilà ce qu'elle offre de flateur à l'amour propre, le premier mobile de toutes nos actions.

Quel avantage pour ceux qui posſédent les dons précieux de l'esprit, & qui n'ont d'autre titre que celui qui en est la véritable récompense, qu'un Prince du Sang de France pense assez dignement de l'homme

de Lettres pour chercher à lui être associé ? D'un autre côté, quelle satisfaction pour ce Prince même ! Ceux qui protégent les Sciences & les Arts sont sûrs d'être aimés de ceux qui les cultivent. M. le Comte de Clermont devient en quelque sorte le pere de ces hommes éminens par leurs talens, que, pour les honorer autant qu'il est en lui, il consent de reconnoître pour ses confreres. L'amour & le respect remettront en ses mains le sceptre de la Littérature. Quelle autorité que celle qui est fondée sur de pareils sentimens ! Et qu'il est aisé de soumettre les esprits, quand on a le don de gagner les cœurs ! C'est ainsi que ce Prince régnera dans le plus libre de tous les Empires, je pourrois dire aussi dans un des plus vastes qui ayent jamais existé. La République des Lettres s'étend par tout l'Univers. Nous sommes vraiment ces hommes, je n'ose dire sages, mais du moins ces êtres heureux, qui affranchis de ces préjugés dont le vulgaire est l'esclave, quoiqu'attachés à notre Patrie, ne laissons pas d'être en même tems les Citoyens du monde. L'honneur que ce Prince vient de faire à tout le Corps de s'en déclarer Membre, portera dans quelque pays que ce soit, ceux qui ont cet amour propre qui naît de l'élévation de l'ame,

à le reconnoître pour Chef. La France, &, bientôt l'Europe entiere, joindront leurs acclamations à celles dont tout Paris retentit encore.

M. le Comte de Clermont est le premier Prince du Sang qui ait fait un pareil honneur à l'Académie Françoise. Il s'en est peu fallu qu'il n'y ait été dévancé par un de ses ancêtres, le fils du Grand Condé, Henri-Jules, si connu par son esprit & par la bienveillance dont il honoroit les hommes de Lettres de ce tems-là. Des gens plus jaloux de la gloire de l'Académie, que véritablement attachés à celle de M. le Prince de Conti, l'empêcherent seuls aussi d'écouter ce qui lui paroissoit à lui-même une ambition, à lui qui s'est montré en tout si digne du sang dont il sortoit, & dont les Muses Françoises chériront toujours la mémoire.

Le nouvel Académicien ; que cette expression ne vous étonne pas, Monsieur, elle acquiert une nouvelle noblesse, lorsqu'elle devient le seul titre qui puisse ajouter quelque chose à la dignité d'un Prince qui ne voit au-dessus de lui que des Couronnes, & qui en auroit conquis dans les tems où elles étoient le prix de la valeur : M. le Comte de Clermont, dis-je, prouve combien la protection qu'il accordoit

doit aux Sciences & aux Arts étoit éclairée, en leur faisant un honneur qui le met désormais à la tête des Princes qui en ont mieux connu le prix. En daignant s'associer à ce Corps, composé de ce qu'il y a de plus respectable dans la Littérature Françoise, il le comble d'une gloire qui ne peut qu'augmenter la sienne propre, puisqu'il reçoit en échange toute celle qui ne s'accorde qu'au mérite littéraire. C'est une connoissance éclairée & réfléchie de la dignité de son rang, qui lui a fait sentir qu'il ne risquoit pas de la compromettre. Il sçait que l'acte qu'il fait pour en descendre en prouve l'élévation, & que loin qu'il s'abaisse en s'approchant des Muses, il ne fait qu'augmenter le respect avec lequel elles lui offriront leurs hommages; il sçait que ce n'est que d'elles qu'il peut tenir cet autre rang que les titres & la naissance ne peuvent donner, & qui a toujours été en si haute estime dans tous les âges & chez tous les peuples policés, à ce rang qui est le prix du mérite & du talent.

C'est ainsi que pensoit, pour me servir des termes de M. de Fontenelle, cet *Académicien Roi & Empereur*; titres qu'a bien voulu allier un Prince, le Réformateur, ou plutôt le Fondateur de son Empire. Ce fameux Czar qui vint apprendre parmi

nous à rendre ses peuples plus sages, & par conséquent plus heureux; Pierre le Grand ne dédaigna pas de prendre séance à notre Académie des Sciences, & retourné dans ses Etats, permit que cette illustre Compagnie eût la gloire de le compter parmi ses Membres.

Aujourd'hui même encore, on voit un Prince, digne en effet par ses vertus de la premiere Couronne du monde, dépouiller le faste de la Majesté Royale, descendre dans la lice comme un simple particulier, pour y défendre les Sciences outragées; & sans y employer d'autres armes que le flambeau de la raison, confondre l'orgueil de cette Philosophie, aussi dangereuse qu'amie du paradoxe, qui éblouit plus qu'elle n'éclaire, & dont la foible lumiere ne fait qu'égarer ceux qui la suivent. C'est dans ces exercices que ce Prince, l'ami, le favori des Muses, adoré de tous ses Sujets, admiré de tous les Sçavans, dans une Académie à laquelle à ce seul titre il auroit droit de présider, prouve autant par son exemple que par ses leçons, que les Sciences ne sont faites que pour rendre les hommes plus sages, & que le vrai bonheur ne se trouve que dans la vertu.

Quel exemple de sagesse ne donne pas aussi ce Monarque, qui dès les commence-

mens de son régne mérita d'être appellé le Salomon du Nord, lorsqu'il honore de sa présence cette sçavante Société qu'il a fondée, & à laquelle un Académicien François a l'honneur de présider?

Les Arts & les talens ont encore la gloire de compter parmi les Princes qui s'en font une de les aimer & de les protéger, ce Souverain qui par là, comme par ses autres grandes qualités, se rend si digne du nom d'Auguste qu'il porte, & dont la France bénit de plus en plus l'alliance dans l'heureuse fécondité d'une Princesse, à qui le Ciel vient d'accorder une nouvelle récompense de ses vertus. L'amour de ce Prince pour les Arts, est le fruit de la connoissance la plus parfaite & du goût le plus exquis. De quelque pays que soit celui qui par ses talens s'est fait un nom dans les Lettres, il n'a besoin que d'être honnête homme pour être admis à la Cour.

Après tout ce que je viens de dire, je ne craindrai pas d'ajoûter, Monsieur, que les Sciences ne sont cependant ni plus honorées, ni plus puissamment encouragées dans aucun Gouvernement que dans celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Lorsque François I. & Léon X. donnerent aux Lettres une seconde vie, l'Italie fut leur berceau; dans leur adolef-

cence elles ont parcouru avec différens succès les Républiques & les Empires dont l'Europe est composée ; parvenues à leur maturité, la protection signalée qu'elles reçurent de Louis XIV. les fixa dans ses Etats. Cette même protection sous le regne de son digne successeur, leur a fait adopter la France pour leur patrie. C'est là ce qui détermine aujourd'hui plusieurs Princes à chercher parmi nous ces sages qu'ils appellent à leur Cour, pour y répandre ce goût, qui n'est autre qu'une supériorité de lumiere. Ce même Monarque, qui ayant forcé par ses victoires ses ennemis à recevoir la paix, a préferé aux titres de Grand, de Victorieux, de Pacificateur, celui de Bien-aimé, dont aucun ne fut plus digne, & qui est en effet le plus flateur pour un Roi : Louis XV daigne lui-même aimer & protéger les Lettres & les Talens, les Sciences & les Arts. Les délassemens nécessaires qu'exigent les soins pénibles de l'Empire, sont pour ainsi dire, encore occupés utilement par le jeu de nos Muses Françoises qui ont le bonheur d'approcher de ce trône auguste, d'où il les comble de bienfaits. A l'exemple de Louis XIV. il permet que celui qui est destiné à la gloire de transmettre à la postérité la splendeur de son regne, admire quelquefois dans le

plus tendre, le plus heureux de tous les pe-tes; & dans un des plus grands Rois de la Monarchie, ce caractère de bonté qui n'honore pas moins le Trône que l'humanité même. Il est des exploits dans les Sciences comme dans les Armes. Telle est la découverte de la figure de la terre, que les peuples qui habitent ſous le Ciel brûlant de Quito, ou ſur les glaces de Torno, ont vû, avec autant d'admiration que d'étonnement, meſurer à des François. Ce n'eſt point dans le ſens d'une exagération poëtique, c'eſt véritablement & à la lettre que ces hommes célébres ſe ſont immortaliſés, en portant la gloire du Roi aux extrémités de la terre. L'utilité publique dont les Sciences tirent leur plus grand honneur, en eſt le véritable but. Cette Nation qui cherche en tout à paroître rivale de la France, n'a pû voir ſans jalouſie qu'elle lui ait ravi la gloire d'une découverte ſi avantageuſe au commerce dont ce peuple induſtrieux eſt principalement occupé.

Si les Arts paroiſſent refleurir parmi nous avec un nouvel éclat, c'eſt l'heureux effet de l'attention du Prince à tout ce qui peut illuſtrer ſon regne, & contribuer à l'avantage de la nation, qui les a ranimés par ce qu'il y a de plus puiſſant pour les Artiſtes du premier ordre. La

sensibilité à l'honneur peut faire seule exceller les hommes en quelque genre que ce soit.

C'est là ce qui a déterminé le Vainqueur de Fontenoy, l'Arbitre de l'Europe, Louis le Bien-aimé, à la faveur éclatante qu'il a faite aux Arts, en daignant lui-même être le protecteur de cette Académie de Peinture, qui en est l'école, & que son auguste prédécesseur s'étoit contenté de fonder.

Sans m'en tenir à notre siécle, il m'est aisé, Monsieur, de vous démontrer que les grands hommes de tous les tems ont tous pensé & agi de même. Cette Lettre en deviendra peut-être plus longue que je ne le voudrois, peut-être aussi ne vous en plaindrez-vous pas; elle pourra devenir le sujet d'une de vos lectures Académiques. Quoique la matiere ait été traitée plus d'une fois, elle est de celles dont pour l'utilité publique, autant que pour l'avantage des Lettres, on ne peut s'entretenir trop souvent.

Remontons jusqu'aux Grecs, le Peuple le plus poli de la terre. Plusieurs de ces Auteurs si célébres, dont les ouvrages sont encore aujourd'hui pour nous des leçons de sagesse ou des objets d'amusement, étoient ou Gouverneurs de Province, ou

occupoient d'autres places importantes dans la République.

Sophocle, qui à cause de la douceur de ses vers fut surnommé l'Abeille Athénienne, commanda l'armée avec Periclès. Il est assez étonnant que les Historiens ayent laissé passer ce fait, comme si une pareille circonstance ne relevoit pas la dignité de son caractère. Ils ne parlent de lui que comme Poëte Tragique, & laissent là le général, sans doute par une erreur un peu trop commune parmi quelques Sçavans, qui leur fait trop estimer les talens agréables, & pas assez ceux d'un ordre bien supérieur, puisque le salut de la République en dépend. On ne peut nier cependant que l'esprit & le génie ne donnent plus de réputation à un homme dans la postérité que le pouvoir & le commandement.

Il y a peu de grands hommes, soit dans les Armes, soit dans le gouvernement des affaires, qui, s'ils n'ont pas écrit, ne se soient du moins distingués comme ayant la connoissance & le goût pour juger des Ecrits des autres. Les Scipions & les Césars, les plus grands noms de l'antiquité, après avoir subjugué les Nations, s'entretenoient avec les Muses. Le premier des deux étoit l'ami de Térence, & ne dédai-

gnoit pas de l'aider lui-même dans la composition de ses Comédies. César a écrit une Tragédie, & on ne peut nier que ses Commentaires qui sont venus jusqu'à nous, ne soient une preuve suffisante de la grande force de son éloquence.

Lorsque le sage Auguste se fut rendu maître de l'Empire-Romain, le Temple de Janus fut fermé, de sorte que la paix régnant sur toute la terre, ce grand Empereur eut le loisir de suivre ses généreuses inclinations, & d'encourager les Lettres & les beaux Arts. Ainsi il n'est pas étonnant qu'il fît Mécène son premier Ministre, & qu'il prît plaisir à s'entretenir avec Virgile, Horace & Tite-Live; & quoiqu'il soit vrai que l'Empereur ait par là extrêmement honoré ces grands hommes, il n'est pas moins certain qu'il s'est encore plus honoré lui même. Virgile & Horace auroient été également estimés de la postérité, quand même Auguste n'auroit pas eu pour eux la moindre considération; mais Auguste l'eût été beaucoup moins, & la moitié de la gloire qu'il a acquise eût manqué à sa réputation. C'est le plaisir qu'il prenoit dans leur conversation qui encore aujourd'hui nous donne une idée si avantageuse de l'excellence du jugement & de la délicatesse du goût de ce Prince.

Un exemple tel que celui-ci nous prouve que jamais un homme dépourvu d'entendement & de lumiere, n'a goûté la compagnie des gens sensés & éclairés; comme au contraire, il n'y a jamais eu homme de sens qui se soit plû dans la compagnie de ceux qui passent leur vie à l'outrager sans s'en appercevoir.

Les Grands ne pensent pas assez combien le monde s'intéresse à l'accueil que l'on fait aux gens d'esprit. Le grand homme qui est le Patron des Sciences, oblige toute une nation; chaque citoyen croit partager les faveurs que l'on répand sur les personnes de ce caractere, parce que chacun en particulier espere de recevoir d'un pareil protecteur de l'encouragement & des récompenses.

Rapprochons-nous encore de notre tems, Monsieur, & de l'Académie Françoise qui a donné lieu à cette Lettre. Telles étoient assurément les idées du Cardinal de Richelieu, qui l'a fondée: il est naturel de les lui supposer, puisqu'il étoit en effet le plus grand politique de son siécle & que peut-être n'en a-t'il pas existé depuis un semblable. On croiroit par les bienfaits qu'il a prodigués à tous ceux qui découvroient quelque étincelle de génie qu'il faut qu'il y ait une espece de sympatie entre les

ames des hommes qui ont des lumieres dans l'esprit. Je dois remarquer, à sa gloire, qu'il n'est personne parmi nous qui ne croye la France autant obligée à ce Ministre, pour avoir fait revivre les Arts & les Sciences, que pour avoir abaissé l'orgueil & la puissance des ennemis de la Monarchie. Je crois même que nous pouvons pousser cette observation plus loin, & je ne crains pas d'avancer, que depuis dix-sept cens ans il n'y a pas eu un homme sensé, de quelque Nation que ce soit, qui n'ait respecté la mémoire de Mécène, en considération de l'amitié & de la protection qu'il accordoit à Horace & à Virgile, qui l'en ont si bien payé, en faisant passer à la postérité un nom qu'ils ont rendu célébre, au point qu'il est devenu celui de tous les protecteurs des Muses.

On a toujours regardé comme un homme d'un goût barbare, celui qui n'en a aucun pour les gens d'esprit & pour les Lettres ; il seroit aisé de prouver qu'il n'y a jamais eu de grands Princes ou de grands Ministres à qui l'on puisse reprocher de les avoir négligées. Les grands hommes pensent à tout. Dans le tems de la plus profonde ignorance, Charles-Magne connut le prix des Sciences : c'est lui qui le premier en a rallumé le flambeau éteint depuis tant de siécles.

Lorsque Martial a dit que les Virgiles ne manqueront pas où se trouveront les Mécènes, que veut-il faire entendre autre chose, sinon qu'il se rencontrera toujours quelques génies parmi le peuple, mais qu'ils ne peuvent s'élever & se faire connoître que par l'encouragement des Grands ? Un arbre ne portera pas son fruit, à moins qu'il ne reçoive les rayons bienfaisans du soleil. C'est la chaleur & l'influence de cette planette qui le fécondent. De même l'esprit fleurit plus, lorsque les Princes l'encouragent, & que pour ainsi dire, la chaleur amie de la protection, féconde les dispositions de la nature.

Un Prince qui veut faire régner le goût & la politesse à sa Cour, sçait trop quel ornement elle peut recevoir de la compagnie des gens d'esprit, pour ne pas les y admettre. Il n'y a que ces hommes nés, pour leur malheur, avec un esprit étroit ou un cœur mal formé, qui évitent les gens de mérite. Celui qui n'est pas organisé heureusement pour penser, ne sçauroit goûter la conversation de ceux dont les sentimens ne sont pas à la portée de son entendement borné. L'amour-propre qui nous aveugle si fort sur les qualités de l'esprit, ne nous flate pas même sur celles de l'ame. C'est un effet de la Pro-

vidence, qui ne permet de goûter de bonheur sans mêlange que dans l'observation de l'ordre qu'elle a si sagement établi pour le bien de la société. Un méchant sçait qu'il l'est ; celui qui recele au dedans de lui-même quelques-uns de ces vices qui en troublent l'harmonie, trouve la compagnie des gens de mérite dangereuse pour lui, parce qu'ils voient & qu'ils entendent trop. Il craint la lumiere qui peut éclairer ses actions, & va jusqu'à haïr l'homme qui peut voir la corruption de son cœur à travers le masque qu'il prend pour en imposer.

Je vous fais excuse, Monsieur, sur cette longue Lettre, sans être pourtant honteux qu'elle se sente du premier mouvement dans lequel elle a été écrite. Dans ce grand événement pour les Lettres, quoique simple citoyen de la République, je n'ai pû retenir mes transports : la joie imprévûe n'est pas maîtresse d'elle-même ; elle s'épanche toujours avec diffusion & abondance, & on doit le lui pardonner. Je me suis livré au plaisir de justifier la mienne ; elle est trop légitime pour ne pas mériter quelque indulgence, même pour les fautes qui ont pû m'échapper en vous la communiquant. *Emendaturus, si licuisset, eram.* Je suis, &c. *L'Abbé le Blanc.*

A Paris, le 3 Décembre 1753.

Le mot de la premiere Enigme du second volume de Décembre est *Patrie*. Celui de la seconde est *Sommeil*. Le mot du Logogryphe est *Hypocrisie*, dans lequel on trouve *Porche*, *soye*, *cire*, *copie*, *ris*, *or*, *oye*, *rose*, *Io*, *Chypre*, *Roye*, *Héros*, *&c.*

ENIGME.

Contre la terre pécheresse
Je sers le bras du Tout-puissant,
Et de ce Dieu plein de tendresse,
Je suis le plus riche présent.
L'univers devient ma pâture,
Si l'on n'arrête mes progrès ;
Et cependant à mes bienfaits
Il doit sa plus belle parure.
Par ma faveur le genre humain
Reçoit & conserve la vie ;
Des malheureux en proye à ma furie
Trouvent le trépas dans mon sein.
C'est moi qui peins les traits qu'on vient de lire ;
J'anime le Poëte, ainsi que l'Orateur :
J'aiguise Epigramme & Satyre :
Et quand je n'y suis plus, tremble pauvre lecteur.

*Par M ***. . . âgé de dix-sept ans, Pensionnaire au Collége de Thouars.*

AUTRE.

OU je suis, on ne cherche, hélas ! qu'à m'outrager,
Jour & nuit on s'occupe à pouvoir me détruire :
Mais où je ne suis plus, on me prise, on m'admire ;
Et par un travers qui fait rire,
On fait tout pour me ménager.

A Bapaume, par M. L. S.

LOGOGRYPHE EN VAUDEVILLES.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

JE suis native de la Gréce ;
Sans être Reine ni Princesse
Je regne en beaucoup de pays :
J'ai cent mille sujets en France ;
Mais c'est notamment dans Paris
Que l'on revere ma puissance.

Air : *J'te casserai la gueule & la machoire.*

De nos jours un Auteur fameux
A voulu, par des vers pompeux,
Abolir mon nom & ma mémoire :
Ses efforts n'ont pas réussi ;
J'ai toujours grand nombre d'amis,
Abbés & Robins,
Financiers, Médecins,
Tous à l'envi célébrent ma gloire.



Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Des dix pieds qui forment mon nom,
Lecteur, fais la dissection ;
Tu verras le Mont qui d'Alcide
Renferme les os précieux ;
Le lieu d'exil du triste Ovide ;
Un Statuaire très-fameux.

Air : *Du cotillon couleur de roses.*

Ce que l'amant veut plusieurs fois
Entendre dire à sa maîtresse ;
Et sur quoi s'asseyent les Rois ;
Une Province de la Gréce ;
De l'année un des plus beaux mois ;
Sous son nom le charmant *Dehesse*
A fait un fort joli Ballet ;
Chose nécessaire au soufflet.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Ce qu'un avare avec plaisir entasse ;
Ce qui m'embarrasse,
Et qui fit souvent enrager *Despreaux* ;
Deux animaux ;
Un élément perfide ;
Un Roi parricide ;
Une étoffe, un Saint, l'arme des matelots.

Air : *Non, non, Colette n'est pas trompeuse.*

Ce qui sur la nature domine,
Sur tout dans le tems présent ;
Celle à qui tu dois ton origine ;
Du siécle l'amusement.
Poursuis, tu verras encore
Un Curé des Musulmans ;
Ce qu'un bon François adore ;
La Ville prise en dix ans ;
Ce que fait la coquette pour plaire ;
Un métal, une couleur ;
Le membre que l'on coupe au faussaire ;
L'antithese de douceur.

Air : *Ah ! c'est une merveille.*

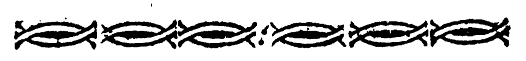
Ce que fille brûle d'avoir,
Et qui sur elle a tout pouvoir ;
Ce que tu desires sçavoir ;
Une fameuse Ville ;
Un pronom ;
Le surnom
Du sçavant Virgile....

Air : *Eh, comment pourroit-on.*

Mais c'est assez t'ennuyer,
Lecteur, je crains de t'ouir crier :
» Ah, quel conteur ! bon Dieu ! finira-t'il bientôt ;
» Oui. J'éprouve que tel blâme un défaut,

» Qui le premier y tombe;
» Par tes fades chansons
» Tu me mene à la tombe... :
Eh bien!... finissons.

P. J. Dur....



NOUVELLES LITTERAIRES.

DICTIONNAIRE portatif des beaux Arts, ou abrégé de ce qui concerne l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Gravure, la Poësie & la Musique, avec la définition de ces Arts, l'explication des termes & des choses qui leur appartiennent; ensemble, les noms, la date de la naissance & de la mort, les circonstances les plus remarquables de la vie & le genre particulier de talent des personnes qui se sont distinguées dans ces différens Arts, parmi les anciens & les modernes, en France & dans les Pays Etrangers : par M. Lacombe, nouvelle édition. *A Paris*, chez Jean *Hérissant* & les Fréres *Estienne*, 1753. *in*-8°. 1 vol.

Ce Livre est trop répandu, pour qu'il soit nécessaire d'en donner l'extrait; il suffira de dire qu'on y trouvera des ma-

tieres bien choisies, bien distribuées & bien développées.

SYPHILIS, ou le Mal vénérien, Poëme Latin, de Jérôme Fracastor, avec la traduction en François & des notes. *A Paris*, chez Jacques-François *Quillau*, rue Saint Jacques. 1753. *in*-12 1. vol.

» Nous présentons cet Ouvrage, disent » M. M Macquer l'Avocat, & Lacombe, » qui l'ont traduit, aux personnes qui ai- » ment à retrouver le génie & le goût des » Poëtes du siécle d'Auguste dans les écrits » de leurs heureux imitateurs. Nous le » présentons encore à celles qui veulent » que l'instruction soit toujours à côté de » l'agrément. En effet, il n'y a point de » sujet plus intéressant & traité avec plus » d'élévation, plus d'art & de connois- » sance. Tout paroît ici sous un air de » grandeur & de majesté; le Poëte a sçu » même imprimer ce caractère à ce qui en » étoit le moins susceptible; son stile est » pur, ses expressions châtiées, sa poësie » pleine de choses & d'invention, ses » vers doux & harmonieux; cependant il » n'a retranché rien de ce qui pouvoit in- » téresser; il entre dans le moindre détail, » & dans l'énumération des plus petites » circonstances. On voit toujours d'un cô-

» té le Médecin exact, attentif; & de l'au-
» tre, le Poëte fécond, ingénieux.

» Ceux qui liront ce Poëme composé
» dans les premieres années du seiziéme
» siécle, seront sans doute étonnés d'y
» rencontrer tout ce qu'il est essentiel de
» sçavoir sur la matiere qui en fait l'ob-
» jet, & les systêmes qui sont le plus en
» crédit de nos jours.

» On peut reprocher à notre Auteur
» son Astrologie, mais c'étoit la folie de
» son tems; d'ailleurs il en fait un usage
» modéré, & loin de paroître ici déplacée,
» elle embellit son Ouvrage. L'imagina-
» tion se repaît volontiers, sur tout dans
» les Poëtes, de ces belles chimeres qui
» donnent lieu à des descriptions pom-
» peuses & à des descriptions pittores-
» ques.

» Il manquoit en notre langue une ver-
» sion de la Syphilis, & nous avons osé
» l'entreprendre. Nous ne dissimule-
» rons point que dans le dessein de faire
» connoître & de multiplier en France ce
» bon Ouvrage, nous avons pensé qu'u-
» ne version fidéle & comme littérale
» étoit nécessaire à côté du texte, parce
» qu'il y a des termes peu familiers & en
» grande quantité qui demandent beau-
» coup de recherches pour en avoir l'ex-

» plication. Ces termes obscurs ou peu
» connus sont l'essentiel du Poëme, puis-
» qu'ils concernent la plûpart, soit l'état
» de la maladie, soit les remédes qu'on
» y employe. Nous avons joint à la tra-
» duction des notes courtes, mais essen-
» tielles, pour applanir au lecteur les diffi-
» cultés en tout genre.

Les Traducteurs ne disent dans leur Préface du Poëme de Fracastor, que ce qu'en pensent tous ceux qui ont le goût de la Poësie Latine. C'est une des meilleures Poësies qui soit sortie des mains des modernes. La traduction est fidéle, élégante & facile; peut-être trouvera-t'on qu'elle se seroit passée de quelques-unes des notes qui l'accompagnent, & qu'elle auroit eu besoin de quelques autres. Toutes celles que les Traducteurs ont jugé à propos de faire, sont courtes & bien écrites.

Nous venons de recevoir une brochure intitulée, *le Salon*. Comme le tems de parler de ces productions est passé, nous avertissons ceux qui voudront connoître celle que nous annonçons, qu'ils la trouveront chez *Quillau*, rue Saint Jacques, aux armes de l'Université.

Les voyages de Cyrus, avec un discours sur la Mythologie ; par M. Ramsay, nouvelle édition. *A Paris*, chez *Quillau*, rue Saint Jacques ; & *Babuty* fils, Quay des Augustins, 1753. *in*-12. 16 vol.

Cet Ouvrage imprimé pour la premiere fois en 1728, & réimprimé souvent depuis, est jugé & fort connu. L'édition que nous annonçons est correcte & assez jolie.

Histoire de Rufpia, ou la belle Circassienne. *A Amsterdam*, & se trouve *à Paris* chez *Babuty* fils, Quai des Augustins, à l'étoile.

Lettres & Négociations du Marquis de Feüquieres, Ambassadeur extraordinaire du Roi en Allemagne en 1633 & 1634. *A Amsterdam*, chez *Neaulme* ; & se trouvent *à Paris* chez *Desaint* & *Saillant*. 1753. *in*-12. 3 vol.

Toutes les piéces originales qui ont rapport au Traité de Westphalie, sont précieuses pour ceux qui envisagent l'Histoire du côté du Droit public & de la Politique ; ce n'est gueres qu'à ces sortes de lecteurs que peut convenir le Livre que nous annonçons. On trouve à la tête une longue Préface sur les événemens qui ont amené ce fameux Traité : elle pouvoit être mieux.

DISCOURS prononcé le 20 Octobre 1753, à la Séance publique de la Société Royale & Littéraire de Nanci; par le R. P. de Menoux, de la Compagnie de Jesus, Supérieur du Séminaire des Missions, Prédicateur ordinaire du Roi, Censeur Royal, & l'un des Membres de la Société Littéraire de Nanci, de l'Académie de Rome & de la Rochelle. *A Nanci*, chez Pierre *Antoine*, 1753. *in*-4°. pag. 53.

Le but de ce discours est de donner à l'Académie de Nanci une idée de la perfection où elle doit travailler à porter l'Histoire de Lorraine qu'elle est chargée par ses illustres fondateurs de composer. L'Auteur ne pouvoit exécuter ce projet qu'en traçant comme il a fait, les régles que doit suivre un Historien pour parvenir à faire un bon Ouvrage. Quoique cette espéce de Traité soit écrit avec esprit, nous aimons mieux le sentiment qui le termine.

» Ah! Messieurs, dit le Pere de Menoux aux Académiciens, qu'il est heureux pour vous d'avoir à écrire l'Histoire du Régne qui fait notre bonheur! Mais permettez moi de vous le dire, soyez en garde contre votre zele; n'écoutez pas votre cœur, ne consultez que la vérité, ne cherchez pas même à

» l'embellir; contentez vous de narrer in-
» génument; détaillez tout uniment les
» faits; retracez simplement aux yeux de
» la postérité ce que nous voyons, ce que
» nous éprouvons, ce que nous admirons.
» Dites seulement qu'après le régne glo-
» rieux & le gouvernement paisible du
» sage Léopold, la Maison de Lorraine
» réunie à la Maison d'Autriche donna
» un digne Chef à l'Empire; qu'à Fran-
» çois I. Empereur d'Occident, Grand
» Duc de Toscane, succéda en ces heureu-
» ses contrées Stanislas I. Roi de Pologne,
» Grand Duc de Lithuanie; qu'il ne vint
» prendre possession de ce Duché, qu'a-
» près avoir sacrifié un Royaume à la paix
» de l'Europe; qu'accompagné d'un sage,
» son allié & son ami, ce Prince toujours
» cher à la Providence, quitta sa patrie
» éplorée pour en trouver une autre qu'il
» consola par sa présence; qu'il regarda
» ses nouveaux Etats comme sa propre
» famille, qu'il aima ses sujets comme
» ses enfans, qu'il les gouverna en pere,
» qu'il en fut moins le maître que le bien-
» faiteur. Si vous ne pouvez suffire à re-
» tracer ses grandes actions, attachez-vous
» à bien peindre son cœur, sensible &
» généreux, ami des Arts qu'il protégeoit,
» des Sciences qu'il cultivoit, ennemi de

» la flaterie qu'il méprisoit, zélé pour
» la Religion qu'il honoroit, qu'il pra-
» tiquoit.

» En vous lisant, Messieurs, nos der-
» niers neveux seront attendris. Au récit
» touchant que vous leur ferez de ce qui
» se passe sous nos yeux, leurs cœurs se-
» ront aussi vivement émus que les nôtres;
» ils envieront notre sort. Les peres re-
» diront à leurs enfans, & les enfans d'â-
» ge en âge entendront les vieillards leur
» répéter sans cesse : il fut un Roi, deux
» fois jugé digne de l'être avant qu'il mon-
» tât sur le trône, & qui en parut encore
» plus digne après y être monté. Il régna
» pendant quarante ans sur nos ancêtres;
» il leur fit tout le bien qu'il put, bien
» moins encore qu'il n'auroit voulu; voi-
» là les Palais qu'il occupoit & qu'il a em-
» bellis; c'est là que ce Chef venérable,
» de la plus auguste famille reçut le Roi
» son gendre, la Reine sa fille, Louis
» Dauphin, Mesdames de France, enfans,
» petits enfans; il les serra entre ses
» bras, il les réunit sur son sein; mais
» avec quels doux transports de sa part!
» quelle tendresse respectueuse de la leur!
» Voilà les Eglises qu'il fréquentoit & qu'il
» a fait bâtir. Aux pieds de ces Autels ornés
» par sa magnificence, repose la Reine son
» épouse,

» épouse ; quelle Princesse ! dans elle tout
» respiroit décence & dignité, droiture &
» générosité, dévotion tendre & solide pié-
» té. Voilà les jardins, les maisons de plai-
» sance où pour se délasser, ce Roi Phi-
» losophe venoit converser avec les Sça-
» vans ou s'entretenir avec lui-même des
» projets qu'il formoit pour le bonheur de
» l'humanité. Dans ce lieu écarté est un
» asyle où à la faveur de ses largesses & à
» l'abri de sa protection, essuient leurs
» larmes & vivent en paix les veuves &
» les orphelins. Là il a établi ce Collége,
» où la Médecine, l'Anatomie, la Chirur-
» gie & la Botanique préparent des armes
» contre les maladies & des préservatifs
» contre les surprises de la mort. Ici est un
» licée où fleurissent les sciences, où les
» talens se rassemblent, où la sagesse pré-
» side, & où chacun peut venir avec con-
» fiance puiser des lumieres au gré de ses
» désirs & de ses besoins. C'est lui qui en
» tels & tels endroits a fait élever ces sanc-
» tuaires à la justice, à la charité, au zele.
» Sur leurs frontispices on voit son chiffre
» & ses armes posés malgré lui, & par la
» reconnoissance. Son nom se lit en grand
» caractère sur les portes de nos Villes,
» (il est encore mieux gravé dans nos
» cœurs) ; à chaque pas qu'on fait dans nos

» rues, on voit ou des magazins publics
» qu'il a remplis, ou d'utiles manufactu-
» res qu'il a établies, ou de grands éta-
» blissemens qu'il a fondés, ou d'ancien-
» nes fondations qu'il a renouvellées ; par
» tout on retrouve les traces de ses vertus
» & les preuves de ses bienfaits. C'est au
» centre de cette Capitale que ce Monar-
» que dressa lui-même le plan, & qu'il
» posa de sa main Royale la premiere
» pierre de cet arc triomphal & de ce mo-
» nument immortel, où les races futures
» reconnoîtront à jamais l'air héroïque &
» les traits inimitables du Vainqueur de
» Fontenoy & du Pacificateur de l'Euro-
» pe. De tous les pays du monde, n'en
» doutez pas, Messieurs, on viendra voir
» ces places, ces trophées, ces édifices, ces
» ouvrages dignes de l'ancienne Rome. On
» se rappellera les regnes des Auguste ;
» des Antonin, des Marc-Aurele, des
» Trajan. A la curiosité satisfaite succéde-
» ra la plus profonde admiration, écla-
» teront ensuite les acclamations les plus
» sinceres & les plus tendres ; François,
» Polonois, le Saxon, le Prussien, l'An-
» glois, le Batave, le Germain, le Russe,
» Amis, Ennemis, Etrangers, tous par-
» leront le même langage ; tous à l'envi
» célébreront de concert Stanislas le *Bien-*

» faiteur, tous prendront pour lui les
» ſentimens Lorrains. Tout eſt Romain
» pour Titus.

MEMOIRE ſur la Lorraine & le Barrois, ſuivi de la Table alphabétique & topographique des lieux; par M. D.... un vol. *in-4°. A Nancy*, chez Henri *Thomas*, Imprimeur - Libraire, à la Bible d'or; & *à Paris*, chez Etienne *Ganeau*, Libraire, rue Saint Sévetin, aux armes de Dombes, 1753.

» Ceux qui cherchent l'amuſement
» dans les Livres, peuvent ſe paſſer de ce-
» lui-ci, dit l'Auteur; je n'y ai pas négli-
» gé les curioſités, mais je me ſuis plus at-
» taché à ce qui eſt utile.

» Les deſcriptions de la Lorraine & du
» Barrois faites avant 1700, ſeroient de
» peu d'uſage aujourd'hui; ce qui s'en trou-
» ve dans les Géographies eſt rempli de fau-
» tes. Nous n'avons pas même de bonnes
» cartes de deux belles Provinces qui ſont
» ſous nos yeux, tandis qu'il y en a d'e-
» xactes de tant de pays éloignés.

» Didier Bugnon, Géographe du Duc
» Léopold, entreprit au commencement
» de ce ſiécle une deſcription très détail-
» lée, ſous le titre de *Polium Géographique*
» *& Chorographique du temporel des Duchés*

» *de Lorraine & de Bar*, & présenta cet Ou-
» vrage au Prince en 1711 ; j'ai vû l'abrégé
» que l'Auteur en fit en 1717, & qu'il cor-
» rigea après le Traité de Paris, l'année
» suivante. Cela étoit destiné à l'impres-
» sion & n'a point été imprimé.

» Le P. Benoît Picard, Capucin, fit
» imprimer à Toul en 1711 deux volumes
» in-8°. : *le Poüillé Ecclésiastique & Civil*
» *du Diocèse de Toul*, qui comprend une
» partie considérable de la Lorraine & du
» Barrois. Cet Ouvrage rempli de sçavantes
» recherches, ne peut être consulté qu'avec
» précaution, à cause des changemens arri-
» vés depuis. Il mériteroit d'être revû.

» M. de Maillet, Maître des Comptes à
» Bar, y fit imprimer en 1749 un gros
» in-[illegible]. sous le titre de *Mémoires alpha-*
» *bétiques pour servir à l'Histoire, au Poüil-*
» *lé & à la description générale du Barrois.*
» Quelques omissions & les fautes qui se
» trouvent dans ce livre n'empêchent pas
» qu'il ne soit fort bon.

» Le R. P. Dom Augustin Calmet, Ab-
» bé de Senones, qu'une ame ferme, une
» excellente constitution, une mémoire
» prodigieuse & un travail opiniâtre de
» soixante-dix années ont rendu l'un des
» plus sçavans hommes du monde, prépare
» depuis long-tems une *Notice des Villes*,

» *principaux Bourgs & Villages de Lorraine.*
» Cet Ouvrage qui aura le caractère de
» ceux de ce célébre écrivain, porte prin-
» cipalement sur les tems anciens, & doit
» former un *in-folio.*

» Tous ces Auteurs ayant négligé la
» Topographie de mon pays, j'ai crû qu'il
» me seroit permis de la saisir; & sans
» être sçavant, j'ose publier un nouvel
» Ouvrage, dans lequel je me propose de
» représenter les Duchés de Lorraine &
» de Bar, tels que les possede le Roi de
» Pologne.

» On ne sçauroit écrire trop vîte sur l'é-
» tat présent des choses. Aussi je n'ai pas
» employé plus de tems à l'arrangement des
» notes que j'assemble depuis plusieurs an-
» nées, qu'il n'en a fallu pour l'impression :
» elle a commencé au mois d'Octobre
» 1752.

» Cette observation doit faire excuser
» les défauts de l'ouvrage ; ma principale
» attention a été d'y éviter les fautes : c'est
» dans cette vûe, & pour me procurer
» quelques corrections & de nouvelles re-
» marques, que je fis l'année derniere tirer
» un petit nombre d'exemplaires d'un *Essai*
» de mon Mémoire.

» Après avoir parlé de la situation du
» pays, de sa division, du climat, des

» productions de la terre, des Diocèses, » des loix & de quelques usages, des rivieres & des principaux ruisseaux, lacs, » eaux minérales, sources salées, du » Gouvernement militaire, des Conseils, » Cours Souveraines & autres Tribunaux, » des choses relatives à l'administration, » de l'Universiré & de ce qui a rapport » aux Sciences & aux Arts.

» J'entre dans le détail des Bailliages » Royaux créés en 1751, qui font une » nouvelle division; je les ai rangés de sorte qu'ils répondent à l'ancienne autant » qu'il est possible : je remarque la situation » de chacun, de quels Diocèses ils sont, » sous quelles coutumes, quelles sont les » principales productions du sol. Je me » suis étendu autant qu'il m'a paru nécessaire, sur les Villes, Bourgs & autres » lieux principaux ou remarquables, & je » donne à la fin de chaque Bailliage la liste » par Communautés des lieux qui se trouvent dans son district.

» Je finis par une Table générale, alphabétique & topographique; elle avoit » déja été imprimée, mais je l'ai beaucoup » augmentée, & je la regarde comme la » partie nécessaire de l'ouvrage. Elle comprend confusément tous les lieux qui

» sont dans les deux Provinces. Il n'est » plus possible de les distinguer l'un de » l'autre; j'y supplée par de petits carac» tères qui marquent si tel Village est Lor» rain, ou s'il est du Barrois, ce qui est » nécessaire à cause de la mouvance des » Fiefs. Je dirai le plus exactement qu'il » me sera possible la situation de chaque » lieu, sa distance d'un lieu principal ou » connu, de quel Bailliage il dépend, ce » qu'il y a de particulier à y remarquer.

» Il y a beaucoup d'endroits qui portent » le même nom, je les distingue les » uns des autres, soit par des surnoms, » soit par d'autres remarques. «

Nous n'ajoûterons rien à ce plan, nous dirons seulement qu'autant que nous en pouvons juger, il nous a paru bien exécuté.

Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance Civile du mois d'Avril 1667. par M**. Conseiller au Présidial d'Orléans. *A Paris*, chez *Debure* l'aîné, Quai des Augustins, 1743. *in*-12. 1 vol.

Nouveau Commentaire sur l'Ordonnance criminelle du mois d'Août 1670. par M**. Conseiller au Présidial d'Orléans, chez le même Libraire. 1753. *in*-12. 1 vol.

Ces deux Ordonnances ont toujours passé pour un des plus beaux monumens du dernier regne. Toute l'Europe les regarde comme un modéle d'exactitude, de précision, de clarté & de sagesse ; nous avons oui dire souvent à plusieurs Etrangers, que leur goût ou leurs places avoient mis à portée d'approfondir ces matieres, qu'ils n'avoient trouvé nulle part plus d'instruction & de lumiere, que dans les deux Ordonnances dont nous parlons. Il faut espérer que les François, (nous parlons de ceux qui ne sont pas dans la Magistrature) sentiront un jour que l'étude de leurs loix n'est ni aussi inutile, ni aussi désagréable qu'ils paroissoient l'avoir pensé jusqu'ici. Le nouveau Commentaire leur rendra ce travail plus facile & plus utile.

Nous avons annoncé en son tems le Dictionnaire Etymologique des termes d'Architecture ; l'Auteur, M. Gastelier, vient de publier un Supplément à son ouvrage ; il éclaircit quelques termes, dont l'explication paroissoit n'avoir pas été assez étendue, & il ajoute les mots *Chambranle*, *Guillochis*, *Trumeau*, sur lesquels il n'avoit rien dit, parce qu'il n'en avoit pas trouvé l'étymologie. Son Supplément

finit par un Catalogue des livres nécessaires aux Architectes.

HISTOIRE Militaire des Suisses au service de la France, avec les piéces justificatives; dédiée à S. A. S. Monseigneur le Prince de Dombes, Colonel Général des Suisses & Grisons; par M. le Baron de Zur-Lauben, Chevalier de l'Ordre militaire de Saint Louis, Brigadier des Armées du Roi, Capitaine au Régiment des Gardes Suisses de Sa Majesté, & Honoraire Etranger de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. *A Paris*, chez *Desaint* & *Saillant*, rue Saint Jean de Beauvais; Jean-Thomas *Hérissant*, rue Saint Jacques; & *Vincent*, rue Saint Severin. 1753. *in*-12. volumes 6, 7 & 8.

On a loué dans les cinq premiers volumes de cet ouvrage, les recherches, les discussions, l'exactitude, l'ordre & l'impartialité. Les volumes qui viennent de paroître ont un grand mérite de plus, ils renferment des événemens considérables, arrivés presque de nos jours. L'Auteur, qui écrit avec modération & avec sagesse, a dû avoir dans son travail une consolation bien rare; il n'a eu presque que du bien à dire de sa Nation.

ETRENNES pour les Dames ; Abdeker ; ou l'art de conserver la beauté ; *in-12.* 2 vol. petit format ; se trouve chez *Ganeau*, Libraire, rue Saint Severin, aux Armes de Dombes.

PENSÉES sur l'interprétation de la Nature. On les trouve *à Paris*, chez *Pissot*, Quai de Conti, *in-12.* 1 vol. 1753.

Les Pensées sur l'interprétation de la Nature sont des réflexions sur l'état actuel de la Philosophie, & sur les moyens de la perfectionner. Cette nouvelle production est comme toutes les autres de M. Diderot, remplie de vues, de feu, de Philosophie & de génie ; nous allons transcrire quelques-unes des réflexions qui peuvent se détacher de l'ouvrage.

II. Une des vérités qui ayent été annoncées de nos jours avec le plus de courage & de force, qu'un bon Physicien ne perdra point de vûe, & qui aura certainement les suites les plus avantageuses, c'est que la région des Mathématiciens est un monde intellectuel, où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses, perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'étoit à la Philosophie expérimentale

à rectifier les calculs de la Géometrie, & cette conséquence a été avouée même par les Géometres. Mais à quoi bon corriger le calcul géometrique par l'expérience ? N'est-il pas plus court de s'en tenir au résultat de celle-ci ? D'où l'on voit que les Mathématiques, transcendantes sur tout, ne conduisent à rien de précis, sans l'expérience ; que c'est une espéce de Métaphysique générale où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles, & qu'il resteroit au moins à faire un grand Ouvrage qu'on pourroit appeller *l'Application de l'expérience à la Géométrie*, ou *Traité de l'aberration des mesures.*

IV. Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les Sciences. Au penchant que les esprits me paroissent avoir à la morale, aux belles Lettres, à l'Histoire de la Nature & à la Physique expérimentale, j'oserai presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans on ne comptera pas trois grands Géométres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court, où l'auront laissée les Bernoulli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaines & les d'Alembert ; ils auront posé les colonnes d'Hercule, on n'ira point au-delà ; leurs ouvrages subsisteront dans les siécles à venir, comme ces pyramides d'Egypte,

dont les masses chargées d'hiéroglyphes, réveillent en nous une idée effrayante de la puissance & des ressources des hommes qui les ont élevées.

V. Lorsqu'une science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les Inventeurs, le désir de connoître par soi-même une chose qui fait bien du bruit, l'espérance de s'illustrer par quelques découvertes, l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les esprits de ce côté. En un moment elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différens ; ce sont ou des gens du monde à qui leur oisiveté pése, ou des transfuges qui s'imaginent acquérir dans la science à la mode une réputation qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences qu'ils abandonnent pour elle ; les uns s'en font un métier ; d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'où elle peut aller ; mais à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se racourcissent : on n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité, alors la foule diminue ; on cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares

& difficiles. Il ne reste à la science que des mercenaires à qui elle donne du pain, & quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer long-tems encore après que le prestige est dissipé & que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux ; on regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la Géométrie, & celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire ; je n'en excepte pas même l'Histoire de la Nature.

VII. Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions ; ce sont des notions qui peuvent être vrayes ou fausses, accordées ou contredites ; elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne ininterrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raisonnemens, qui tient d'un bout à l'observation, & de l'autre à l'expérience ; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnemens, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités ; sans ces poids le fil deviendroit le jouet de la moindre agitation qui se feroit dans l'air.

XVI. Le Philosophe qui n'apperçoit souvent la vérité que comme le politique mal adroit, apperçoit l'occasion par le côté chauve, assure qu'il est impossible de la saisir dans le moment où la main du maneuvre est portée par le hazard sur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que parmi ces Manouvriers d'expériences il y en a de bien malheureux : l'un d'eux employera toute sa vie à observer des Insectes, & ne verra rien de nouveau ; un autre jettera sur eux un coup d'œil en passant, & appercevra le polype ou le puceron hermaphrodite.

XVIII. La véritable maniere de philosopher, c'eût été & ce seroit d'appliquer l'entendement à l'entendement, l'entendement & l'expérience aux sens, les sens à la nature, la nature à l'investigation des instrumens, les instrumens à la recherche & à la perfection des Arts qu'on jetteroit au peuple pour lui apprendre à respecter la Philosophie.

XXII. L'entendement a ses préjugés ; les sens, leur incertitude ; la mémoire, ses limites ; l'imagination, ses lueurs ; les instrumens, leurs imperfections. Les phénomènes sont infinis ; les causes, cachées ; les formes, peut-être transitoires. Nous n'avons contre tant d'obstacles que

nous trouvons en nous, & que la nature nous oppose au dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée; voilà les leviers avec lesquels la Philosophie s'est proposée de remuer le monde.

Choix d'amusemens, ou Almanach des plaisirs, contenant les curiosités de Paris & de ses environs, & qui indique le tems des divertissemens de la Cour & de la Ville, avec des Vaudevilles en pot-pourris sur plusieurs danses de caractères les plus en usage; dédié aux Dames, par *M. C.* * *.

Etrennes badines, curieuses & amusantes, avec des devises galantes pour l'amusement de la jeunesse; *par le même*.

L'Art de deviner, ou la Curiosité satisfaite, Almanach lyrique pour l'année 1754; *par le même*.

Ces agréables Almanachs se vendent chez *Valleyre* fils, Libraire, rue Saint Jacques, au bon Pasteur; & chez *Caillau*, Libraire, Quai des Augustins, au-dessus de la rue Gilles-cœur, à l'Espérance & à Saint André.

Nouveaux Elémens d'Odontologie;

contenant l'Anatomie de la bouche, ou la description de toutes les parties qui la composent, & la pratique abrégée du Dentiste, avec plusieurs observations; par M. *Lecluse*, Chirurgien Dentiste de Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, Chirurgien Dentiste, pensionnaire de la ville de Nanci, & reçu à Saint Côme. *A Paris* chez *de Laguette*, rue Saint Jacques, 1754. *in*-12. 1. vol.

Quoique le principal but de l'Auteur soit de donner au public une Anatomie de la bouche, débarrassée de tout ce qui est étranger au Dentiste, il n'a pas borné à ce projet tout à fait bien exécuté, le désir d'être utile. Il y a joint des leçons qui apprendront aux Dentistes tout ce qu'ils doivent sçavoir pour procurer de belles dents, les entretenir, les conserver, les arracher, &c. Ses observations ne sont pas toujours d'accord avec la pratique qui a été suivie jusqu'ici par les grands Maîtres; mais il les appuye communément sur des réfléxions si sensibles, qu'il est bien difficile de n'être pas de son avis. Ce second Traité est suivi d'un troisiéme sur les maladies des dents des enfans, fondé sur des expériences que l'Auteur a faites en Lorraine & ailleurs. L'Auteur a eu l'honneur

de présenter au Roi & à la famille Royale l'ouvrage tout à fait pratique que nous annonçons.

AVIS AU PUBLIC, touchant la nouvelle édition de la Mathématique universelle du Pere Castel, Jésuite, de la Société Royale d'Angleterre, &c. par M. Ro.

IL y a vingt-cinq ans que le P. C. imprima sa Mathématique en un volume *in-quarto*. Il s'en donna tous les soins, en fit tous les frais, qui ne furent pas grands, le Public sans aucune annonce de souscription, lui ayant fait l'honneur de venir au devant de cet Ouvrage, jusqu'à en enlever les feuilles successives, une à une, à mesure qu'on l'imprimoit, de gré à gré de toutes parts jusqu'au bout : quatre cens vingt exemplaires partis de la sorte, épuiserent l'édition, qui n'étoit que de cinq ou six cens. Les exemplaires restans furent hors de prix.

Depuis 1730 le commerce peu étendu de ce Livre n'a roulé que sur la revente des exemplaires, dont les acquereurs sont morts, ou ont bien voulu se désaisir à des prix onéreux au Public, nul Livre n'ayant droit de le rançonner au-delà du juste prix du Libraire.

Il y a plus de vingt ans qu'on pressoit le P. C. de renouveller cette édition. Il a cela, qu'infiniment laborieux pour la premiere façon de ses ouvrages, il aime à les perdre de vûe, & ne veut plus en entendre parler dès qu'il les a une fois confiés au Public, dont il est vrai qu'il se loue volontiers. De nouveaux ouvrages l'occupent assez : il en a accumulé beaucoup, & plus qu'on ne le croiroit depuis vingt ans.

Il n'en a pourtant publié que deux, l'Optique & le Newton, pour ne rien dire de ce qu'il a donné dans les Journaux, où il a travaillé trente années consécutives. On diroit que cet Auteur a été puni du peu d'attention qu'il a voulu donner à sa Mathématique ; celui-là laissé là, ou arrêté, a arrêté tous les autres. Ce sont les façons extérieures d'un Livre, les tracas de l'impression, les avenues de la publicité que le P. C. n'aime pas, & qu'il redoute même.

Ainsi en 1740, une personne riche, amie & même charitable, ayant suscité une sorte d'Editeur volontaire, l'Auteur lui transporta tous ses droits, permissions & privileges, à condition toujours d'éviter tout tracas de sa part, & d'une prompte expédition. Le P. C. donna même à cet Editeur de bonne volonté, la premiere

édition de son Newton, qui facilita d'un tiers juste tous les frais de l'édition de la Mathématique.

Le Newton alla tout de suite, mais ne fit point aller la Mathématique, qui resta comme l'a souvent dit le P. C., embourbée, & très embourbée en effet dans les ornieres de la Littérature, de la Librairie ou de l'impression; celle ci coûta plus qu'on n'avoit prévu. La personne respectable qui étoit le vrai Editeur honoraire, manqua, & est même morte depuis, au grand regret des gens de bien, & l'Editeur onéraire manque de fonds, laissa tout là.

L'abandon fut tel que l'Auteur, on devoit s'y attendre, ayant aussi tout laissé là après les premiers tracas qu'il fut forcé de subir, le Livre à moitié imprimé, & plus qu'à moitié, a été oublié dans des galetas dont personne n'avoit la clef, tout le monde l'ayant; la pluye sur tout, les vers, les araignées, les rats & souris, sans parler des Couvreurs & Maçons, ausquels les piles du Livre servoient tantôt de siége, de table, de lit de repos, tantôt pour plier, non du poivre, comme on l'a tant de fois dit, mais du plâtre, &c.

On croit que ce sont des exagérations, lorsqu'on dit qu'un Livre est rongé des vers, ou va chez l'Epicier ou chez la Beu-

tiere. Pis que tout, cela forme ici une anecdote, une époque si l'on veut, bien propre à humilier la vanité de Messieurs les Auteurs. Le P. C. veut que parmi les exemplaires qui doivent lui revenir de cet ouvrage, on mette tous ceux qui, en assez grand nombre, sont ainsi maléficiés, mutilés, deshonorés, pour imiter, sans doute, ce Roi qui gardoit précieusement ses premiers haillons de Berger parmi les plus rares joyaux de sa couronne.

Or il y a douze ans que ce Livre dépérit ainsi. Par charité cependant pour les intéressés pécuniaires, le P. C. vient de consentir à retirer ce Livre du bourbier ou du néant : l'honneur de son Livre n'a pas laissé de le déterminer ; il s'est souvenu que son Livre, après tout, est son enfant.

Quis tibi tunc sensus cernenti talia Dido.

Il s'est donné la peine de se transporter pendant quinze jours sur les lieux : ce fut le premier coup d'œil qui en fut horrible pour lui ; le coup d'œil d'un Livre dont par prédilection il avoit voulu que la devise spéciale fût au frontispice.

Ordinis hæc virtus erit & Venus, aut ego fallor.

Horat.

Oh, oui, il avoue qu'il s'est trompé, &

il exige même pour toute recommandation, que le Public soit instruit de bonne foi de la chûte & du deshonneur de ce Livre, par ce principe, que

Qui se exaltat, humiliabitur;
Et qui se humiliat, exaltabitur,

La premiere édition, peut-être trop exaltée, a sans doute préparé cette chûte dont l'humble aveu, croit-il, peut la relever au gré du Public & des Editeurs. Le P. C. ne connoît d'autres voyes pour mener la Littérature & toutes sortes d'affaires que la probité, la vérité. Dès son premier ouvrage (la Pesanteur universelle) il disoit qu'on seroit bien à plaindre, si pour être Auteur il falloit cesser d'être honnête homme, & qu'un mensonge sçavant étoit un mensonge tout court: il est Géometre jusqu'à ce point là.

Et comme il me défend d'ajoûter aucun éloge du Livre auquel je dois mon propre état de Géometre, je me contente d'ajouter que dans ce moment on va donner cette Mathématique avec l'Optique du même Auteur, traduites en Anglois. Je crois pouvoir dire aussi que ce fut sur le premier coup d'œil de cette Mathématique que la Société Royale fit l'honneur à l'Auteur de le recevoir, le premier, le seul même de son état.

LETTRE à l'Auteur du Mercure.

JE me hazarde à vous communiquer, Monsieur, quelques réflexions qui m'ont fait suspendre ma lecture en un endroit de la Dissertation historique sur le Droit & le Barreau de Rome, insérée dans vos derniers Mercures, où il est parlé de l'établissement des Tribuns populaires : l'Auteur s'est trompé assurément, en faisant succéder cet établissement à la suppression des Décemvirs. Il est bien vrai que le peuple révolté contre la tyrannie de ces derniers Magistrats se retira sur le Mont Aventin; mais ce n'est pas de cette fois là *que Menenius Agrippa lui fut député avec neuf Sénateurs, pour prendre des arrangemens, & qu'il fit son bel apologue*; car pour lors il étoit mort. Ce peuple se retira plus d'une fois sur le Mont Aventin : la premiere est celle dont l'Auteur veut parler ; c'est à elle qu'on doit rapporter l'apologue d'Agrippa & la création des Tribuns populaires. Eutrope dit qu'elle arriva seize ans après l'expulsion des Rois, c'est-à-dire l'an de Rome 260 : les Décemvirs ne furent créés que l'an 302 de la même époque, & leur Gouvernement ne dura que quatre ans. Ce qui a pû être

cause de la méprise de l'Auteur, c'est qu'après que les Décemvirs eurent été dépouillés de leur Magistrature, & que la République eut repris sa premiere forme de Gouvernement, les Patriciens s'étant opposés au rétablissement des Tribuns populaires, qui avoient été supprimés lors de la création des Décemvirs, ainsi que toutes les autres espéces de Magistrature qui l'avoient précédé, le peuple battit encore une fois la retraite, & ne voulut rentrer dans la Ville qu'à condition qu'on rétabliroit ses Tribuns, ce qu'il obtint. Tout cela n'est guere intéressant aujourd'hui, mais il faut dire les choses comme elles sont. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien insérer ma Lettre dans un de vos Mercures. Je suis, &c.

BEAUX ARTS.

LA Dlle de Briancourt, encouragée par la bonté avec laquelle la Reine & Madame la Dauphine lui ont fait l'honneur d'accepter son ouvrage lors de la convalescence de Monseigneur le Dauphin *, a

* Mlle de Briancourt a eu l'honneur de présenter

en l'honneur, le 2 Décembre 1753, de présenter à ce Prince à son lever, une miniature pour tabatiere, qu'il a reçue avec les marques de la plus grande bonté. Le sujet en est allégorique; il représente Madame la Dauphine couchée sous un pavillon bleu & or, enrichi de fleurs de lys; auprès de cette Princesse est une femme couronnée de tours, ayant un lion à ses pieds, représentant la terre. Cette figure est assise & soutient Mgr. le Duc d'Aquitaine; au dessus de lui est un petit Amour qui seme des fleurs sur le jeune Prince; au pied du pavillon est couché sur un riche tapis un autre Amour, qui jouant avec un lys, représente le Génie de la France; en face de ce grouppe, sont sur des nuages, Jupiter, Apollon, Mars, Minerve & Cerès : ces Dieux expriment par leurs attitudes l'instant où il douent le jeune Prince.

Il est aisé de comprendre que Jupiter le partage du pouvoir suprême, qu'Apollon lui donne l'amour des sciences, que Mars le favorise du bonheur des armes,

à la Reine deux tableaux allégoriques en pastel, le 23 Août 1752, & à Madame la Dauphine un bracelet en miniature le 30 du même mois; on trouve dans le Mercure d'Octobre 1752 l'explication de ces deux allégories, ingénieusement imaginées & agréablement rendues.

que

que Minerve lui imprime la sagesse, & que Cerès répand sur lui toute son abondance; entre le grouppe & celui qui entoure Madame la Dauphine, sont l'Hymen & l'Amour enchaînés ensemble par des guirlandes de fleurs, & qui demandent aux Dieux de dispenser leurs dons précieux sur le nouveau Prince; la Renommée soutenue de ses aîles paroît au-dessus de ces deux grouppes, occupée à annoncer à l'Univers cet heureux événement. Dans le bas de ce petit ouvrage, sont quatre enfans, qui désignent par leurs jeux l'amour de la patrie & l'allégresse de la France. Le devant est orné de bas reliefs, de colonnes & de draperies. Quoique ces figures soient extrêmement petites & que les têtes soient au moins de la quatriéme partie plus petites que celles des portraits en bagues, l'on reconnoît Madame la Dauphine, & le Roi, dont Mlle de Briancourt a mis la tête sur la figure de Jupiter. Cet ouvrage est peint à l'épargne : cela veut dire que les clairs viennent seulement du velin, & que le blanc, qui est une couleur épaisse, en est absolument banni. C'est la seconde occasion interressante pour la famille Royale & pour la Nation, où Mlle de Briancourt a fait éclater son zéle & ses talens.

Le sieur Julien de l'Hôtel de Soubise, qu'un goût vif & décidé pour tout ce qui a rapport à l'Astronomie & à la Géographie, a mis en relation avec les premiers Astronomes & Géographes de l'Europe, a une collection fort considérable de leurs Cartes ; il en a fait imprimer le catalogue dont nous allons donner une idée, aussi bien que de plusieurs morceaux qu'il a reçus depuis peu de tems.

1°. Catalogue général des Cartes Astronomiques, Géographiques & Topographiques, recueillies des meilleurs Auteurs de France, d'Allemagne, de Russie, de Hollande & d'Angleterre, divisé en deux parties.

La premiere partie contient de suite les Cartes de chaque Auteur, avec le titre de chacune, dans le plus grand détail. La seconde partie forme un second catalogue, dans lequel les mêmes Cartes sont distribuées dans un ordre Géographique ; qui peut servir de modéle pour dresser des Atlas plus ou moins volumineux ; les Cartes Astronomiques y sont séparées des Cartes Géographiques, & celles-ci des plans des Villes, siéges & batailles. On y a joint une liste des Cartes en plusieurs feuilles, propres à orner des galleries & maisons de campagne, avec la hauteur &

longueur de chacune, en pieds & pouces. Le tout est terminé par un Supplément dans lequel on a marqué le prix de chaque Carte à côté de son numéro, & distingué par des étoiles celles qui sont de la grandeur du papier de grand aigle.

2°. Carte de France & de ses Frontiéres, divisée par Provinces & Gouvernemens militaires, dressée sur les meilleures Cartes qui ont paru des Provinces du Royaume, & sur celles des Triangles levés par ordre du Roi, en 24 feuilles grand *in-4°.* précédées d'une Carte générale, & suivies de Tables alphabétiques des principales Villes, ainsi que des Provinces & Gouvernemens militaires, avec leurs villes capitales.

Cette Carte est augmentée d'un nombre de cercles & portions de cercles, servant à connoître non-seulement la distance de Paris à tous les lieux qui sont dans la Carte, mais encore tous ceux qui sont également éloignés de cette ville.

Cet Ouvrage, qui est d'un goût nouveau, sera extrêmement utile à un grand nombre de personnes. On a tous les jours besoin de sçavoir la distance de Paris à quelque ville du Royaume & de ses frontieres; c'est ce que l'on verra d'un coup d'œil, par le moyen des cercles dont on vient de parler.

Ces distances sont marquées en lieues de 2000 toises, afin de compenser, par la petitesse de la lieue, les sinuosités du chemin ausquelles on n'a point eu égard. Elles s'accordent parfaitement avec celles que Monsieur Cassini de Thuri a marquées à la marge de sa Carte de Triangles publiée en 1745; ce qui prouve que la nouvelle Carte est assujettie aux Observations Astronomiques & Géométriques rapportées dans celle de Triangles.

Enfin la Table alphabétique des principales villes, sert à trouver la position de chacune dans la Carte : on s'en servira également pour y trouver celles des bourgs & des villages.

Le prix est de 9 liv. en feuilles, 9 liv. 12 s. brochée, 18 liv. colée sur toile & montée sur gorge & rouleau de bois peint en noir.

On ne la délivrera pas avant le premier du mois de Janvier prochain, afin d'avoir le tems de faire sécher l'impression, pour pouvoir mettre en couleur les cercles & portions de cercles dont on a parlé ci-dessus.

Les personnes qui en seront amateurs, sont priées de voir d'avance les différens modéles qu'on en a faits, afin de choisir

ceux qui leur conviendront. On ne délivrera au premier de Janvier que les exemplaires qui auront été retenus avant le premier de Décembre, les autres seront fournis au commencement de Février.

On jouira de 1 liv. 10 f. de remise par exemplaire jusqu'au premier de Janvier; & ceux qui en retiendront six exemplaires auront encore le septiéme *gratis*. Cette diminution est faite en faveur des personnes qui ont eu cet Ouvrage avant les augmentations qu'on vient d'y faire, & comme il nous est impossible de les connoître, nous accordons le même avantage à tous ceux qui en voudront profiter.

Nota. Les personnes qui voudront prendre cette Carte sans que les cercles des distances soient colorés, pourront l'avoir actuellement.

3°. Nouvel Atlas Géographique & Militaire de la haute & basse Lombardie; divisé en deux parties de 25 feuilles chacune, & dont la premiere partie est entierement gravée. M. d'Anville ayant été sollicité de contribuer au mérite de cet ouvrage par son habileté & ses connoissances, s'est engagé à diriger la composition, & à faire exécuter les desseins sous ses yeux; mais la seconde partie ne sera point entreprise que le Sieur Julien ne

soit assuré qu'il trouve des Souscripteurs pour 600 exemplaires, comme il l'a annoncé dans son *Prospectus*.

Il délivre actuellement la premiere partie pour 6. liv. avec un billet pour retirer la seconde partie au même prix. Il n'en sera pas délivré au-delà de 600 exemplaires, ceux qui n'en auront pas profité payeront 9 liv. pour chaque partie.

4°. Nouvelle Carte d'Amérique en 6 feuilles, édition de Londres, publiée par M. Jefferis, Géographe de S. A. R. Monseigneur le Prince de Galles, avec un Mémoire ou Analyse *in-4°.* par M. Gréen. Le prix est de 12. liv.

Le même Auteur publiera incessamment la Pensilvanie, en 4 feuilles, dressée par ordre du Bureau de l'Amirauté, sur les Mémoires qu'elle lui a fournis.

Nouvelle Carte de toutes les Mers connues, en 2 feuilles, avec les variations de l'Aiguille aimantée, tirée des observations recueillies par feu M. Halley, & sur un grand nombre d'autres qui ont été faites jusqu'à présent ; cette Carte paroîtra avec la précédente. Ceux qui en seront amateurs auront la bonté de remettre leurs commissions au Sieur Julien, à qui elles seront envoyées aussi-tôt qu'elles paroîtront, de même que l'Ouvrage suivant,

qu'on promet enfin de délivrer après la rentrée publique de la Société Royale.

Uranographie Britannique, proposée par souscription en 1748. Prix 60. liv.

5°. Atlas de la Chine, de la Tartarie Chinoise & du Tibet, en 42 feuilles, avec une description de la Boucharie, par un Officier Suédois. Prix 36. liv.

6°. Grand Plan de Rome en 12 feuilles, avec une Table alphabétique de 4. feuilles, un frontispice, & deux plans réduits de cette ville, ancien & moderne, d'une feuille chacun.

Le tout peut être relié en un volume *in-folio*, ou assemblé en une seule Carte, à l'exception du frontispice & des plans réduits. Prix 48 liv.

7°. Nouvelle Mappemonde divisée en deux Hémisphères, Terrestre & Maritime, avec un Mémoire physique sur la formation primitive de la Terre, sur les différentes révolutions qui semblent y être arrivées, &c. par M. B * * *. Le prix de la Carte, avec le Mémoire, est de 2 liv. On peut avoir l'un & l'autre séparément.

8°. Carte des Isles Britanniques, en 2 feuilles, avec un Journal de l'expédition du Prétendant, depuis son embarquement à Nazaire en Bretagne, jusqu'à son retour; édition de Rome. Prix 3 liv.

9°. Neuf plans de Paris, dans lesquels on a représenté cette ville avec ses accroissemens, depuis son origine jusqu'en 1753.

Ces plans, qui étoient très-rares, & que l'on a payés jusqu'à deux louis, ont été fort communs l'année derniere chez les Etaleurs, qui en avoient trouvés quelques centaines d'exemplaires chez un particulier : ce Magasin ayant été épuisé en fort peu de tems, on a cru faire plaisir aux Curieux qui n'en ont pas eu connoissance dans le tems, d'en acquérir quelques exemplaires, dont le prix est de 7 liv. 10 sols.

Le neuviéme plan n'étoit pas compris dans ceux dont on vient de parler, il est le seul qu'on peut avoir séparément. Le prix est d'une liv. 10. sols.

Il a été levé en 1735 par M. l'Abbé de la Grive, qui y a marqué les dernieres limites de cette ville, conformément aux Ordonnances du Roi. Il est d'ailleurs plus étendu qu'aucun de ceux qui ont paru depuis, & il est parfaitement bien gravé.

10°. Neptune Oriental, ou Routier général des Côtes des Indes Orientales & de la Chine, par M. d'Après de Mannevillette, Capitaine de Vaisseau de la Compagnie des Indes, & Correspondant

de l'Académie Royale des Sciences, Prix 45 liv.

Estampes Angloises.

11°. Antiquités d'Egypte, levées tout récemment sur les lieux par M. d'Altons, qui vient de les mettre au jour, en 42 morceaux. Prix 72 liv.

NOUVELLES Observations concernant les dernieres connoissances venues de Russie, qui confirment les vûes indiquées dans les *Considérations Géographiques, &c.* de Philippe Buache, sur le voisinage de l'Amérique & de l'Asie, séparées uniquement par un long Détroit, & sur la grande presqu'isle supposée; présentées à l'Académie des Sciences le 24 Novembre 1753. Douze pages *in-quarto.*

Ce Mémoire, qui a été approuvé par l'Académie le premier Décembre, est la suite des Considérations Géographiques, &c. dont nous avons parlé dans notre Mercure d'Octobre dernier, pp. 166. & suiv. en annonçant les Cartes de M. Buache qui y sont relatives. Il y a deux cens ans qu'on cherche la liaison de l'Amérique avec l'Asie, & c'est une des plus importantes questions géographiques qui ait été agitée depuis qu'on cultive solidement

cette Science : on sçait d'ailleurs combien elle a trait à l'Histoire de la Religion & des Peuplades. M. Buache, après l'avoir traitée dans ses *Considérations*, y revient dans l'Ouvrage que nous annonçons, & il a profité de l'examen qui est fait de la grande Carte des Nouvelles découvertes, publiée en 1752. dans un nouvel imprimé de Berlin, traduit de l'original Russe, & qui a pour titre, *Lettre d'un Officier de la Marine Russienne, &c.* M. Buache y a trouvé que le plan qu'il a suivi jusqu'ici dans ses recherches géographiques y est confirmé, comme l'a dit l'Académie. En effet on avoue expressément dans la Lettre Russienne, 1°. le prochain voisinage de l'Asie & de l'Amerique sous le cercle polaire : 2°, que les terres des deux continens ne sont séparées que par un petit Détroit, qui s'élargit à mesure que l'on s'avance du côté du Midi : 3°. qu'il y a une longue suite de côtes au Nord de la mer du Sud : ce qui confirme les conjectures de M. Buache sur la presqu'isle du Nord-Ouest de l'Amerique, qu'il avoit supposée d'après divers indices. Celà se trouve maintenant prouvé par le récit détaillé des navigations que les Russes ont faites en 1741. à la vûe de ces côtes, & dont M. Buache donne la relation d'après la Lettre Russ-

sienne. Cette relation est très-intéressante & se fait lire avec plaisir. Aussi l'Académie dit-elle qu'on ne peut qu'applaudir au travail de M. Buache, qui nous donne tout ce qu'il y a de curieux dans la Lettre Russienne : son travail fait voir d'ailleurs ce qu'on a lieu d'espérer de la méthode qu'il a employée, en réunissant nombre de témoignages & d'indices pour découvrir ce qui étoit en question.

Il fait encore dans ce Mémoire quelques remarques sur la grande terre reconnue en 1723 par les Russes au Nord de la Siberie, & sur les terres ou Isles de Ieso & de Gama, dont l'Officier Russien conteste l'existance. Enfin il finit par observer que comme cet Auteur désire qu'on donne à ces vastes Régions, qui ne sont (dit-il) assujetties à aucune Puissance, le nom de Nouvelle Russie, il se pourroit bien faire que le parti qu'il a pris de s'inscrire en faux contre l'Amiral de Fonte (dont M. M. Buache a fait voir l'accord avec tout ce qu'on connoît d'ailleurs) seroit un effet de la politique Russienne. Mais indépendamment de cette considération, qui fait impression sur les personnes capables de refléchir, nous croyons devoir mettre ici l'extrait d'une Lettre d'un homme de condition fort instruit, qui après avoir lû

avec attention les *Considérations* de Mr Buache, s'exprime en ces termes : » on y » voit avec quelle justesse les diverses re- » lations s'accordent sans s'être concertées, » & il est difficile de se refuser à une con- » venance si marquée. C'est ainsi que les » Généraux de Sparte reconnoissoient l'au- » tenticité & la vérité des instructions » qu'on leur envoyoit, & discernoient ces » instructions en les appliquant sur le » moule qu'ils avoient par devers eux, » de toute piéce inventée à plaisir qu'on » auroit eu la témérité de leur présenter » pour les surprendre.

L'EMBARQUEMENT au Port de Brest, dédié à l'Académie de Marine ; par *Ozanne* l'aîné.

C'est, à ce que nous croyons, le premier hommage qui ait été rendu à l'Académie de Marine : l'hommage est digne d'un établissement si utile.

CERTIFICAT de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, donné à M. Loriot, à l'occasion de son beau secret pour fixer le Pastel.

LE sieur Loriot ayant fait voir à l'Académie Royale de Peinture & de Sculp-

ture de nouvelles épreuves de son secret pour fixer le pastel, la Compagnie après l'examen le plus sérieux, a jugé lesdites épreuves non seulement conformes à son premier Certificat, en date du six Octobre dernier, mais elle a vû avec plaisir, comme un nouveau mérite, que ledit secret ôte les taches de moisissures, & fait revivre les couleurs qui ont changé, telles que le bleu qui a noirci, & le rouge qui a perdu sa vivacité, &c. ce que l'Assemblée a connu par le pastel de Mlle Rosalba Cariera, que ledit Sieur a fixé.

De plus, le sieur Loriot a montré des Tableaux au pastel, tant anciens que modernes, fixés par moitié, sans qu'il soit possible à l'œil de s'appercevoir de la partie fixée d'avec celle qui ne l'est pas, le tact seul pouvant le faire connoître.

Je, soussigné, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, certifie que les choses ci-dessus mentionnées sont vrayes, & telles qu'elles se sont passées à ladite Assemblée; en foi de quoi j'ai délivré le présent Certificat, pour servir & valoir ce que de raison. A Paris le 10 Décembre 1753. *Signé* L'EPICIE.

M. Loriot demeure aux Thuileries, dans l'avant-cour des Princes: il rend au bout de huit jours les pastels qu'on l'a

chargé de fixer. Comme le Public a désiré de sçavoir au juste & à quelles conditions il pourroit jouir de l'ingénieuse & heureuse découverte que nous annonçons, l'Auteur a fixé les prix suivans.

Toile de 6 cont.	15 po. de h.	sur 12 de lar.	6 l.
Toile de 8	17	14	8
Toile de 10	20	16	10
Toile de 12	22	18	12
Toile de 15	24	20	15
Toile de 20	27	22	20
Toile de 25	30	24	25
Toile de 30	34	27	30
Toile de 40	37	30	40
Toile de 50	42	32	50

AIR.

A MADEMOISELLE...

De la Rose qui vient d'éclore
Le Zéphire amoureux caresse la fraîcheur;
Est-ce la seule, Iris, que son hommage honore?
Les Roses de la veille ont part à son ardeur.
Pourquoi dire toujours que ton bel âge cesse?
Du tems c'est sans raison que tu crains les fureurs;
Si tu perds quelque jour l'éclat de la jeunesse,
Jamais tu ne perdras tes charmes ni nos cœurs.

J. F. Guichard.

SPECTACLES.

L'Académie Royale de Musique continue à donner *Titon & l'Aurore* le Vendredi & le Dimanche. Les Mardis & les Jeudis sont toujours consacrés aux représentations du *Devin du Village* & de *Bertholde à la Cour*.

Les Comédiens François ont représenté le Samedi 15 & le Lundi 17 Décembre, la Tragédie d'*Alzire*, dans laquelle le Sr Chevalier qui a joué quelque tems dans les Provinces, a représenté deux fois le rôle de Zamorre ; il doit jouer incessamment dans Oedipe & dans quelques autres Piéces. Nous rendrons compte dans le prochain Mercure des suites de son début. Les mêmes Comédiens ont reçu le Samedi 15 une Tragédie nouvelle du Sr de Châteaubrun, qui a pour titre, *les Troyennes*.

Les Comédiens Italiens continuent les *Amours de Bastien & de Bastienne*, dont on a donné le Mercredi 19 Décembre la cinquantiéme représentation ; c'est le succès le plus constant & le plus brillant qu'il y ait jamais eu à ce Théatre. Les Amours de Bastien sont precédés mainte-

nant de *Raton & Rozette*, Parodie de Titon & l'Aurore, qui est beaucoup plus goûtée que dans sa nouveauté.

CONCERT SPIRITUEL.

LE 8 Décembre, jour de la Conception, le Concert commença par une Symphonie de M. Hasse, ensuite *Cantate*, Ps. 95, Motet à grand chœur de M. Martin. M. Lacroix chanta un petit Motet. M. Canavas joua un Concerto d'une maniere agréable pour les Musiciens & pour ceux qui ne le sont pas. Mlle Lepri chanta deux Airs Italiens. Le Concert finit par *Cœli enarrant*, Motet à grand chœur de M. Mondonville.

SPECTACLES donnés à Fontainebleau pendant le séjour de leurs Majestés en 1753.

LE Mardi 16 Octobre, les Comédiens François représenterent *les Menechmes*, Comédie en cinq Actes en vers de Regnard ; & *le Retour imprévu*, petite Piéce du même Auteur. Le Sr Préville joua dans la premiere Piéce le rôle de Menechme, & le Sr Chanville son frere, Pensionnaire de la Comédie Italienne, celui du

Chevalier : leur parfaite ressemblance produisit une illusion complete.

Le Jeudi 18, les mêmes Comédiens donnerent *le Mercure Galant*, Comédie en cinq Actes en vers de Bourfault ; & *Crispin Médecin*, Comédie de Hauteroche, en prose, en trois Actes.

Le Samedi 20, les Comédiens Italiens représenterent *les Déffis d'Arlequin & de Scapin*, Comédie Italienne en cinq Actes ; suivie de *l'Amour piqué par une Abeille*, Ballet pantomime, de la composition du Sr Dehesse, exécuté par les Danseurs de la Comédie Italienne.

Le Mardi 23, les Comédiens François donnerent *les Fées*, avec trois Intermédes exécutés par les Danseurs & Acteurs de l'Opéra. Cette Piece fut précédée du *Prologue de Phaëton*, dont l'allégorie se rapportoit à la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine : on y avoit ajoûté plusieurs couplets qui en rendoient encore l'application plus convenable à cet heureux événement ; le rôle de Saturne étoit rempli par le Sr de Chassé, & celui d'Astrée par la Dlle Chevalier.

PREMIER INTERMEDE.

Les Ambassadeurs de Zirphilin & leur cortege venoient saluer Cléonice ; ensuite

la Fortune & l'Amour réünis en faveur de cette Princesse, s'avançoient pour lui rendre hommage avec toute leur Cour.

ACTEURS CHANTANS.

Le Sr Poirier, *suivant du Prince.*
La Dlle Duperrey, *suivante de la Fortune.*
Le Sr Gelin, *suivant de l'Amour.*

PERSONNAGES DANSANS.

Ambassadeurs.

Le Sr Laval.
Les Srs Malter c. Desplace c. Texier, Hyacinthe, Feuillade, Baletti.

La Fortune, la Dlle Lionnois.

Suite de la Fortune.

Les Dlles Marquise, Chevrier, Grenier.
Les Srs le Lievre, Gobert, Vestris.

L'Amour, la Dlle Catinon.

Suite de l'Amour.

Les Dlles Courcelle, Coupée, Himblot.
Les Srs Beate, Galini, Lépi.
Le Sr Vestris, seul.

Pas de Trois.

Le Sr Vestris.
La Dlle Lani, La Dlle Puvigné.

Pas de Deux.

Le Sr Laval, La Dlle Carville.

SECOND INTERMEDE.

Les Sages de la suite d'Astibel formoient une entrée.

La Décence qui accompagne toujours la Sagesse, paroissoit personifiée avec sa suite, & s'unissoit à la gayeté qui sied si bien aux Sages lorsqu'elle est dirigée par la Décence.

ACTEURS CHANTANS.

Les Srs. Gelin & Veë, *Suivans d'Astibel.*
La Dlle Lamal, *Suivante de la Décence.*
La Dlle Fel, *Suivante de la Gayeté.*

PERSONNAGES DANSANS.

Suivans d'Astibel.

Le Sieur Lionnois, seul.

Les Srs Laval,	Desplaces c.
Hyacinthe,	Gobert,
Feuillade,	Texier,
Le Lievre,	Baletti.

La Décence.

La Dlle Puvigné.

Suite de la Décence.

Les Dlles Chevrier, Renco,
Himblot, Grenier

La Gayeté.

La Dlle Raix.

Suite de la Gayeté.

Les Dlles Riquet, Dumiray.

Habitans de l'Isle inconnue.

Le Sr Lani, La Dlle Lani.

TROISIE'ME INTERMEDE.

L'Hymen représenté par la Dlle Raix, & l'Amour par la Dlle Catinon, paroissoient avec leur suite dans le milieu d'un Temple, où l'on voyoit les chiffres d'Inégilde & de Zirphilin, de Cléonide & d'Astibel, couronnés de fleurs. Ces deux Divinités unissoient plusieurs amans & amantes qui les imploroient.

Suite de l'Hymen & de l'Amour.

Les Srs Galini, Lepi,
Beate, Hamoche.
Les Dlles Courcelles, Riquet,
Dumiray, Chevrier.

Amans & Amantes.

Le Sr Vestris,	La Dlle Vestris,
Les Srs Lionnois,	Hyacinthe,
Laval,	Vestris c,
Les Dlles Lionnois,	Labatte,
Ponchon,	Marquise.

Jeudi 25, les Comédiens François jouerent *Amasis*, Tragédie du Sr Delagrange, & *le Consentement forcé*, Comédie en un Acte en prose, du Sr Guyot de Merville.

Le Samedi 27, les Comédiens Italiens donnerent *les Brouilleries nocturnes*, Comédie en deux Actes, du Sr le Grand; suivie de *Raton & Rosette*, Parodie de Titon & l'Aurore, du Sr Favart, avec des Divertissemens de la composition du Sr Dehesse.

Mardi 29, les Comédiens François jouerent *la Fausse Antipathie*, Comédie en trois Actes, en vers, du Sr de la Chaussée; suivie de *Daphnis & Eglé*, Pastorale nouvelle en un Acte, Musique du Sr Rameau, paroles du Sr Collé.

Daphnis & Eglé sont épris d'amour l'un pour l'autre, & ne croyent ressentir que de l'amitié.

Allons, *disent-ils*, presser les immortels
D'augmenter encore & de rendre

Notre amitié plus vive, & plus forte & plus tendre,
Et d'enchaîner nos cœurs par des nœuds éternels.

Ils entrent ensemble au Temple de l'Amitié, & au moment qu'ils présentent leurs offrandes & qu'ils prononcent leur serment, ils sont interrompus par un bruit de tonnerre. Le Grand Prêtre les repousse, & leur dit :

Retirez-vous, couple prophane,
Vous n'aimez point comme l'on doit aimer,

Aussi-tôt le Temple se referme : Daphnis & Eglé restent seuls frappés d'étonnement. La bergere accuse son amant d'être infidéle à l'Amitié : & après une Scene très-tendre où leurs sentimens commencent à se développer, l'Amour paroît, & acheve de les éclaircir. Les deux amans s'écrient :

Ah ! l'Amour étoit avec nous ;
Nos cœurs sont éclairés en le voyant paroître ;
Nous le sentions sans le connoître ;
C'est lui qui m'inspiroit ce que je sens pour vous.

Le Théatre s'embellit ; les Jeux & les Plaisirs conduits par les Graces, paroissent à la voix de l'Amour. La troupe des bergers rentre en dansant ; l'Amour chante :

Sous le voile favorable
D'une amitié véritable
L'Amour cache ses sentimens:
Auprès d'un objet adorable
Tous les amis sont des amans.

Les Suivantes de l'Amour exécutent avec les bergers une fête qui termine l'Acte.

ACTEURS.

Daphnis, berger, Sr Jeliotte.
Eglé, bergere, Dlle Fel.
Le Grand Prêtre du Temple de l'Amitié, Le Sr Gelin.
L'Amour, Dlle de Riancour.

Samedi 3 Novembre, les Comédiens Italiens donnerent *les deux Arlequins*, Comédie en deux Actes; suivie des *Amours de Bastien & Bastienne*, Parodie du Devin du village, par la Dlle Favart & le Sr Harny, avec un Divertissement par le Sr Dehesse.

Mardi 6, les Comédiens François donnerent *les Hommes*, Comédie Ballet en un Acte, en prose. Cette nouveauté fut encore rendue plus piquante par l'exécution des danses: on fut sur tout frappé de la beauté d'un pas de trois pittoresque, dansé par les Sieurs Vestris & Lionnois, & la Dlle Hus. La Dlle de Riancour chan-

ta dans le second Divertissement. Cette piéce devoit être suivie de *Lisis & Délie*, Pastorale nouvelle ; mais comme elle étoit du même genre que la Pastorale donnée le 29 Novembre, & que l'Amour déguisé sous les traits de l'Amitié étoit le sujet de l'une & de l'autre, la représentation de Lisis & Délie fut remise à un autre tems, & l'on donna à la place le troisiéme Acte des *Talens lyriques*, qui fut extrêmement goûté.

Jeudi 8, les Comédiens François représenterent *Brutus*, Tragédie du Sr de Voltaire ; & l'*Indiscret*, Comédie en un Acte & en vers, du même Auteur.

Le Samedi 10, les Comédiens Italiens donnerent la seconde représentation de *Raton & Rosette*, & des *Amours de Bastien & Bastienne*, avec leurs Divertissemens. Les Sr & Dlle Vestris danserent dans le dernier un pas de deux au milieu d'un Ballet, figuré avec des berceaux de fleurs. Ces piéces furent suivies du troisiéme Acte des *Talens lyriques*.

Le Mardi 13, on donna *les Sibarites*, Acte d'Opéra du Sieur Rameau & ***, suivi de *la Coquette trompée*, Comédie en Musique des Srs Favart & d'Auvergne.

Extrait

EXTRAIT DES SIBARITES.

Hersilide nouvellement élûe Reine de Sibaris, reçoit sur un trône de fleurs l'hommage de ses sujets ; elle leur dicte ses loix, & ces loix sont celles de la volupté, des plaisirs & de l'amour. La fête est interrompue par un bruit de guerre ; on vient annoncer que les Crotoniates ont surpris les remparts de Sibaris ; Hersilide rassure ses peuples, & leur dit :

Volez au devant des vainqueurs,
Recommencez vos jeux paisibles :
Ils vous portent des fers, présentez-leur des fleurs ;
L'empire des plaisirs s'étend sur tous les cœurs.

Les Crotoniates paroissent ; les Sibarites les reçoivent en dansant. Astole Chef des troupes de Crotone, excite en vain les habitans de Sibaris à fuir la volupté : frappé de la beauté d'Hersilide, il s'attendrit par gradation, fait retirer ses guerriers, & céde au pouvoir de l'amour. Les Crotoniates rentrent avec les Sibarites ; Astole leur dit :

Guerriers, la paix succéde à nos sanglans projets ;
Adorez cette Reine, épargnez ses sujets :
Chantez, célébrez la victoire

Et l'empire de la beauté ;
Elle désarme la fierté,
Elle triomphe de la gloire.

L'Acte finit par un Ballet figuré, dont le sujet est Mars ramené par les Graces auprès de Venus.

Les principaux rôles de cet Acte digne de la réputation du célébre Rameau, furent exécutés par le Sr Chassé & la Dlle Chevalier ; les rôles accessoires par les Srs Poirier & Bêche ; la Dlle Boiran y débuta dans le rôle de Philoë, femme de la Cour d'Hersilide. Le Sr Dupré représentant un Chef des Sibarites, y dansa avec ces graces & cette noblesse qui l'ont toujours rendu un des plus parfaits modéles dans son art. Le Sieur Lionnois dansoit à la tête des Crotoniates ; les Sr & Dlle Vestris représentoient Mars & Venus dans le Ballet figuré. Les Graces étoient rendues par les Dlles Camille, Catinon & Masson.

Argument de la Coquette trompée.

Florise amante abandonnée de Damon, sur le point d'être unie avec lui, apprend qu'il lui préfere Clarice, jeune coquette, & qu'il lui a fait un dédit. Florise se travestit en homme, s'introduit chez Clarice sous le nom de Doriman, se fait aimer de sa rivale, retire le dédit & son portrait que

Damon avoit sacrifié : elle se fait ensuite connoître à son amant qui reprend ses premiers nœuds, & Clarice est confondue ; mais cette coquette s'en console aisément, & participe à la fête que le faux Doriman lui avoit préparée.

Cet Ouvrage des Srs Favart & d'Auvergne eut le succès le plus général & le plus marqué. Le Sr Jéliotte qui représentoit Damon, mit beaucoup d'action & d'intérêt dans son jeu. La Dlle Fel joua la Coquette avec beaucoup de finesse & de légereté, & la Dlle Favart qui étoit chargée du rôle de Florise, le remplit très bien, mieux même qu'on ne l'avoit espéré, quoiqu'on dût beaucoup espérer d'un talent aussi aimable que le sien.

Les Sr & Dlle Vestris danserent des menuets avec beaucoup d'élégance. Les Srs Lani, Lionnois, la Riviere, Baletti, & les Dlles Lani, Lionnois, Raix & Cationon, exécuterent des danses Allemandes qui terminerent cet Acte avec gayeté.

Le Jeudi 15 on donna le *Magnifique*, Comédie en trois Actes en prose de la Mothe. Trois intermédes qui avoient été préparés pour une autre piéce, furent conservés & liés au *Magnifique* par un Prologue, espéce d'impromptu qui avoit rapport aux circonstances, & qui fit tout l'ef-

fet que l'on en avoit eſpéré : les rôles en furent rendus avec une grande vérité par les Srs Grandval, la Noue, Armand, Debeſſe & Rochard.

Une entrée d'un Faune, d'une Nimphe & d'un Satire, exécutée par le Sr Veſtris, la Dlle Veſtris & le Sr Lani, offroit dans le premier intermède un des plus beaux tableaux dont la danſe ſoit ſuſceptible : ce pas étoit de la compoſition du Sr Veſtris. On fut ſatisfait de la danſe réguliere de la Dlle Carville, & l'on entendit avec plaiſir la Dlle Chevalier & le Sr Bêche qui chantoient les airs de ce divertiſſement. Le ſujet du ſecond intermède étoit, *la naiſſance de Venus qui ſortoit du ſein des flots, entourée des Graces & des Plaiſirs*; elle rétabliſſoit l'harmonie ſur la terre, & détruiſoit l'antipathie qui diviſoit les mortels. Les talens de la Dlle Puvigné, du Sr Jeliotte & de la Demoiſelle Davaux enrichirent ce divertiſſement. On admira la netteté, la juſteſſe, l'étendue de la voix de la Dlle Davaux, & l'on en conçut la plus grande eſpérance.

Arueris, Acte de Ballet des Srs de Cahuſac & Rameau, formoit le troiſiéme intermède. Les principaux rôles de cet ouvrage étoient remplis avec toute la perfection poſſible par le Sr Jeliotte & la Dlle Fel; le Sr

Poirier & la Dlle de Riancour y chanterent avec applaudissement. On vit avec plaisir un pas de trois du Sr Dupré avec le Sr & la Dlle Vestris, dans lequel le Sr Dupré paroissoit présenter ses deux éleves; on applaudit à la danse des Dlles Puvigné, du Sr Lani & de la Dlle Raix, & l'on admira sur tout le pas de cinq, composé des Dlles Vestris, Lani, Lionnois & des Srs Vestris & Laval.

Le Samedi 17 on représenta l'Opera d'*Atis*. Ce spectacle fut mis en quatre jours, & rien ne se ressentit de la précipitation. Le Sr Jeliotte joua & chanta le rôle d'*Atis* dans la derniere perfection. La Dlle Fel répandit dans celui de Sangaride un intérêt vif & tendre; le Sr Chassé qui représentoit Celenus, ne laissa rien à désirer pour l'expression, le feu & la dignité de son rôle; & la Dlle Chevalier rendit celui de Cibele avec beaucoup de force & de noblesse; ceux d'Idas, du fleuve Sangard & des Songes, furent très bien remplis par les Srs Gélin, Benoist, Poirier, Richer & Joguet; ainsi que ceux de Doris, Mélisse & de la Nayade, rendus par les Dlles Boiran, Canavas & Lamal. Les ballets étoient très-bien dans leur caractere, & furent parfaitement exécutés. Tout le Spectacle eut un grand succès, & il fut

redemandé avec empressement.

Le Mardi 20 on donna une seconde représentation d'*Atis*, qui fut encore plus goûtée que la premiere.

Le Jeudi 22 on représenta pour la seconde fois le *Magnifique*, avec le Prologue nouveau & les intermedes. Cette représentation eut le même succès, & termina les Spectacles d'une façon brillante. L'arrangement & le choix des airs des differens intermedes avoient été faits par les Srs Rebel & Francœur, Sur-Intendans de la musique du Roi.

Les ballets étoient de la composition du Sr Laval, Maître des ballets du Roi.

Ces spectacles ont été ordonnés par Mgr le Maréchal Duc de Richelieu, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, en exercice, & conduits par les soins de M. de Curis, Intendant des menus plaisirs du Roi, en exercice.



NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, le 1er Novembre.

PLusieurs Puissances Chrétiennes s'étant plaintes à la Porte du peu d'attention de la Régence d'Alger à l'observation de ses Traités; le Grand Seigneur a mandé à cette Régence, qu'il ne lui accorderoit point sa protection dans le cas où elle seroit en faute à cet égard, & qu'ainsi elle eût soin de contenir ses Corsaires, & de les punir sévèrement quand ils s'écarteroient des bornes qui leur sont prescrites.

DU NORD.

De Moscou, le 15 Novembre.

Le 12 de ce mois, le feu prit au nouveau Palais que l'Impératrice avoit fait construire, & cet édifice a été presqu'entierement consumé, avec une grande quantité de meubles & d'effets précieux. Heureusement cet accident étant arrivé en plein jour, l'Impératrice n'a couru aucun risque, non plus que le Grand Duc & la Grande Duchesse. Sa Majesté Impériale demeura jusqu'à six heures du soir à donner ses ordres, pour empêcher que les flammes ne se communiquassent aux maisons voisines du Palais. Lorsqu'elle fut assurée qu'il n'y avoit rien à craindre pour la Ville, elle se fit conduire à une maison qui lui appartient

dans le Quartier de Pokrofka, & où elle ne peut avoir auprès d'elle que les personnes dont le service lui est le plus indispensablement nécessaire. Le Grand Duc & la Grande Duchesse se sont retirés dans une maison du Quartier de Slabode.

De Stockholm, le 20 Novembre.

On vient de désarmer à Carelscroon les Frégates & les Galeres qui ont croisé pendant une partie de l'Automne dans la mer Baltique. Le Baron de Hillebrand, que le Roi a nommé son Envoyé Extraordinaire auprès du Roi d'Espagne, partira vers la fin du mois prochain pour Madrid.

De Coppenhague, le 30 Novembre.

On lança le 24 à l'eau, en présence de leurs Majestés, un vaisseau de quatre-vingt-dix canons, qui fut nommé *Frédéric*, & une Frégate qu'on nomma *l'Aigle Blanc*. Trois Navigateurs revenus depuis peu de la pêche de la Baleine, donnerent ensuite à la Cour le spectacle d'une chasse sur l'eau. Chacun d'eux, en habit Groënlandois, étoit dans un Canot. Après qu'ils se furent exercés quelque tems à ramer dans le Port, on leur lâcha plusieurs oiseaux, qu'ils tuerent à coups de fléches.

ALLEMAGNE.

De Vienne, le 1er Décembre.

Avant-hier l'Empereur nomma Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'Or le Feld-Maréchal Comte de Neuperg, le Comte de Stainville, le Feld-

Maréchal Comte de Cordoue, le Duc de Croy, le Comte François-Louis de Salabourg, le Comte Léopold de Daun; le Comte Pallavicini, le Marquis Philippe Visconti-Doria de Caravaggio, & le Comte François de Caprara. Hier, jour de la Fête de Saint André, Patron de l'Ordre; Sa Majesté Impériale fit la cérémonie de recevoir Chevaliers le Feld-Maréchal Comte de Cordoue, le Comte de Salabourg, le Comte de Daun & le Comte de Caprara, qui sont en cette Ville. Les quatre autres nouveaux Chevaliers sont absens.

DE DRESDE, *le 3 Décembre.*

Le Collége Suprême de la *Steur* avertit les Intéressés qui sont dans les Provinces Unies, de produire avant le huit du mois prochain les Obligations dont ils sont porteurs, & une spécification exacte des arrérages qu'ils ont à répéter. Ils pourront s'adresser aux Bureaux que le Collége a indiqués en Hollande, ou directement au Comptoir établi ici. Aussi-tôt qu'on aura vérifié leurs titres, on prendra des arrangemens pour acquitter tout ce qui est dû des années précédentes.

DE BERLIN, *le 1.er Décembre.*

En conséquence de la convention faite avec le Roi de Pologne Electeur de Saxe, le Roi vient de défendre à ses Sujets, sous de rigoureuses peines, d'acheter à l'avenir ou de recevoir en payement des Obligations de la *Steur*; l'intention de Sa Majesté étant que la Cour de Dresde ne soit pas dans le cas d'en acquitter au-delà du nombre porté par l'accomodement.

M v

De Schewedt, *le 28 Novembre.*

Demain on célébrera le mariage de la Princesse Frédérique-Dorothée-Sophie, fille aînée du Margrave, avec le Prince Frédéric-Eugene de Wirtemberg. Le Prince de Prusse, le Prince Ferdinand son frere, le Prince Louis de Wirtemberg, & le Prince Frédéric d'Anhalt-Cothen se sont rendus ici pour assister à cette cérémonie. Le Comte de Beess, Grand-Maréchal de la Cour de Berlin, y assistera de la part de Sa Majesté Prussienne. Les fêtes qu'on a préparées pour ces noces seront de la plus grande magnificence, & elles dureront huit jours consécutifs.

D'Embden, *le 25 Novembre.*

Plusieurs Maîtres de Navires Suédois hazardoient de faire voile pour Lisbonne, sans se pourvoir de Passeports de la Régence d'Alger; par là ils s'exposoient à se faire enlever par les Pirates de cette Régence, & à commettre l'honneur du Pavillon de Suede. Les lettres de Gothenbourg annoncent que le Roi de Suede a rendu une Ordonnance, par laquelle il enjoint à tous ceux de ses Sujets qui se mettront en route pour doubler le Cap de Finisterre, de se munir des Passeports ci-dessus mentionnés. Sa Majesté Suédoise, par la même Ordonnance, déclare qu'elle ne réclamera point les Vaisseaux dont les Propriétaires auront négligé de prendre cette précaution.

ESPAGNE.

De Lisbonne, le 8 Novembre.

On a publié une Relation des avantages remportés sur le Roi de Sunda, & elle contient les détails suivans. Le Marquis de Tavora, Viceroi des établissemens que les Portugais possedent dans les Indes, s'étant plaint inutilement de plusieurs infractions faites aux Traités par le Roi de Sunda, prit enfin la résolution de lui déclarer la guerre. Alors le Roi de Sunda tâcha de détourner cet orage, en envoyant un Ambassadeur au Marquis de Tavora, pour l'assurer qu'il étoit prêt à donner une entiere satisfaction aux Portugais. Cette démarche trop tardive ne changea rien au projet du Viceroi; ayant donné ordre à l'Ambassadeur de se retirer, il fit voile de Goa le 3 Novembre 1752, avec quelques Vaisseaux de guerre & plusieurs Bâtimens de transports sur lesquels étoient des troupes de débarquement, & il alla descendre sur la côte de Sunda près de Piro, Place importante qu'il avoit dessein d'attaquer. Elle étoit munie de soixante piéces de canon, servies par des Canonniers Européens. Malgré le feu de cette artillerie, les Portugais monterent à l'assaut, & se rendirent maîtres de la Ville. Pendant qu'ils attaquoient cette place, le canon de leurs Vaisseaux battoit le Fort de Ximpin, qui défend l'entrée du Port de Piro. La Garnison de ce Fort capitula aussi-tôt après la prise de la Ville. Les Portugais, indépendamment de plusieurs Navires & de cent vingt-cinq piéces de canon dont ils se sont emparés, ont fait un très-grand butin. Ils n'ont eu que seize soldats de tués, & environ soixante blessés dans cette expédition.

Le prise de Piro est d'autant plus importante, qu'elle exemptera les Portugais de payer les droits ausquels ils étoient assujettis lorsqu'ils vouloient tirer de cette Côte le poivre & le bois de Sandal. Le Roi a ordonné d'envoyer trois nouveaux Vaisseaux de guerre & un renfort de trois mille hommes au Marquis de Tavora, pour le mettre en état de conserver sa conquête.

De Cadix, le 21 Novembre.

Ces jours derniers le Vaisseau de Regiftre *la Sainte Trinité* est arrivé de la Havane ; il a fait le trajet en quatre-vingt quatre jours. A la sortie du Canal de Bahama, un coup de vent l'a séparé du Navire *le Gavilan*, avec qui il avoit fait voile de conserve.

ITALIE.

De Rome, le 28 Novembre.

Avant-hier, jour auquel le Pape avoit indiqué le Consistoire, Sa Sainteté s'y rendit avec les cérémonies accoutumées. On y préconisa l'Evêque de Torcello dans l'Etat de Venise, & l'Evêque de Nusco, dans le Royaume de Naples. Le Pape accorda le *Pallium* à l'Archevêque Prince de Saltzbourg. Les Cardinaux Orsini & Jerôme Colonne opterent les nouveaux titres qui leur ont été conférés. Ensuite Sa Sainteté déclara qu'elle nommoit Cardinaux MM. Joseph Marie Ferroni, Florentin, Archevêque Titulaire de Damas, Secrétaire de la Congrégation des Evêques & Réguliers, & Chanoine de la Basilique de Saint Pierre, né le 30 Avril 1693; Fabrico Sorbelloni, Milanois,

Archevêque Titulaire de Patras, Nonce à Vienne, né le 7 Novembre 1695; Jean-François Stoppani, Milanois, Archevêque Titulaire de Corinthe, Président de la Légation d'Urbin, né le 16 Septembre 1695; Luc-Melchior Tempi, Archevêque Titulaire de Nicomédie, Nonce en Portugal, né le 13 Février 1688; Charles François Durini, Milanois, Archevêque Titulaire de Rhodes, nommé depuis peu Evêque de Pavie, & ci-devant Nonce en France, né le 20 Janvier 1693; Henri Enriquez, Napolitain, Archevêque Titulaire de Nazianze, Nonce en Espagne, né le 29 Septembre 1701; Cosme Impériali, Génois, Vice-Camerlingue du Saint Siége, & Gouverneur de Rome, né le 24 Avril 1685; Vincent Malvezzi, Bolonois, Maître de Chambre de Sa Sainteté, nommé depuis peu à l'Archevêché de Bologne; Louis Mattei, Romain, Auditeur de Rote, né le 17 Mars 1702; Jean-Jacques Millo, de Casal, dans le Monferrat, Dataire & Garde des Sceaux de la Pénitencerie; Flavio Chigi, Romain, Auditeur de la Chambre Apostolique, né le 8 Septembre 1711; Jean François Banchieri, de Pistoye, Trésorier Général de la Chambre Apostolique; Marie Joseph Livizzani, Modenois, Secrétaire des Mémoriaux, né le 20 Mars 1688; Louis-Marie Torrigiani, Florentin, Secrétaire de la Congrégation de la Consulte, né le 18 Octobre 1697; Clément Argenvilliers, Romain, Auditeur de Sa Sainteté, Avocat Consistorial, Canoniste de la Pénitencerie, Recteur du Collége de la Sapience, & Chanoine de la Basilique de Saint Jean de Latran; & Pierre Galli, Général des Chanoines Réguliers de Saint Sauveur, connus sous le nom de Congrégation de Saint Pierre aux Liens. Après le Consistoire, les onze nouveaux Cardi-

naux qui se trouvoient en cette Capitale, allerent en grand cortége à l'audience du Pape, & ils reçurent la Barette des mains de Sa Sainteté. On dépêcha le même jour des Couriers aux Cardinaux Sorbelloni, Stoppani, Tempi, Durini & Enriquez, pour leur annoncer la nouvelle de leur Promotion. La Barette sera portée au Cardinal Sorbelloni par le Comte Pertoni; au Cardinal Stoppani, par l'Abbé Veterani; au Cardinal Tempi, par Don Antoine Reggio; au Cardinal Durini, par l'Abbé Dadda, & au Cardinal Enriquez, par l'Abbé d'Arragona.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres, le 6 Décembre.

La Chambre des Communes a accordé deux cens trente six mille quatre cens vingt livres sterlings pour l'entretien des Garnisons de Gibraltar, de Port-Mahon, & des Colonies de l'Amérique; cent dix-huit mille trois cens quarante-sept pour l'artillerie de terre, & cinq mille deux cens dix-huit pour quelques dépenses extraordinaires ausquelles le Parlement n'avoit pas pourvû. Le Bill pour révoquer l'Acte qui autorisoit les Juifs à demander des Lettres de Naturalisation, a passé d'une voix unanime dans cette Chambre. Elle a réglé aujourd'hui que la taxe sur les revenus des Terres continueroit d'être de deux schelins par livre sterling. La même Chambre a ordonné qu'on lui remît une Liste des noms des personnes qui ont souscrit à la nouvelle Lotterie.

On mande de Terre-Neuve que le Commandant du Vaisseau de guerre *le Pensance* a fait une nouvelle tentative pour découvrir l'Isle inconnue,

qu'on prétend être vers le cinquantiéme degré de latitude & le vingt-troisiéme de longitude occidentale ; mais que cet Officier n'a pas été plus heureux que le Capitaine Rodney dans sa recherche.

La Chambre des Communes a passé le Bill contre les Soldats mutins & les Déserteurs, celui pour continuer les droits sur la Dreche, & celui pour indemniser les Officiers de Justice de certains frais extraordinaires qu'exigent souvent les procédures criminelles.

On doit travailler incessamment à la construction d'un Bâtiment, pour y placer les curiosités des Cabinets de Harley, de Cotton & du Chevalier Sloane. Les Commissaires chargés par le Parlement de l'inspection de cette Collection, sont l'Archevêque de Cantorbery, le Grand Chancelier, le premier Commissaire de la Trésorerie, le Président du Conseil, le Garde du Sceau Privé, le premier Commissaire de l'Amirauté, le Grand Maître de la Maison du Roi, le Grand-Chambellan, l'Evêque de Londres, les deux Secrétaires d'Etat, l'Orateur de la Chambre des Communes, le Chancelier de l'Echiquier, le premier Juge de la Cour du Banc du Roi, le Garde des Archives, le premier Juge du Tribunal des Plaidoyers communs, le Procureur & le Solliciteur Généraux, le Président de la Societé Royale, & celui du Collége des Médecins.

DE LA HAYE, *le 7 Décembre.*

On a fait ces jours derniers l'échange des ratifications du Traité de Commerce conclu entre le Roi des Deux Siciles & cette République. Voici la traduction de l'Acte de ratification de Sa

Majesté Sicilienne. » CHARLES, par la grace de
» Dieu, &c. Nous avons fait examiner avec at-
» tention le Traité de Commerce & de Naviga-
» tion que le Comte de *Faulon-Finochietti*, Co-
» lonel dans nos troupes, & notre Ministre Plé-
» nipotentiaire auprès de nos très-chers & fideles
» Amis les Seigneurs Etats Généraux des *Provin-*
» *ces-Unies*, a signé, en vertu des pouvoirs que
» nous lui avons donnés, avec les Plénipotentiai-
» res desdits Etats Généraux...... Nous avons
» accepté, approuvé, ratifié & confirmé ce Trai-
» té dans tous & chacun des points qui y sont
» contenus ; & par ces Présentes, signées de notre
» main, nous en acceptons, approuvons, rati-
» fions & confirmons tous les articles : promet-
» tant en foi & parole de Roi, de les maintenir &
» observer inviolablement, sans jamais faire chose
» qui y soit contraire, soit directement, soit in-
» directement. En témoignage de quoi, nous
» avons aux présentes fait apposer notre Sceau
» Royal, & avons ordonné qu'elles fussent con-
» tresignées par notre premier Secrétaire d'Etat,
» de Guerre & de Marine. Donné à *Portici*, le 15
» Octobre 1753. CHARLES. Et plus bas, *Jean Fo-*
» *gliani d'Arragona*.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE Roi qui jouit à présent d'une parfaite santé, entendit le 7 de ce mois la Messe dans la Chapelle du Château. Sa Majesté se promena l'après-midi en carrosse dans les environs de Versailles.

Le 8, la Reine communia par les mains de l'Archevêque de Rouen, Grand-Aumônier de Sa Majesté. Madame la Dauphine communia par celles de l'Archevêque de Sens, son premier Aumônier.

La Reine assista l'après-midi à la prédication du Pere Culhiat, de la Compagnie de Jesus.

Leurs Majestés, accompagnées de la Famille Royale, entendirent ensuite les Vêpres chantées par la musique, ausquelles l'Abbé Gergeoy, Chapelain ordinaire de la Chapelle-Musique, officia, & le Salut célébré par les Missionnaires.

Le même jour, la Duchesse de Beauvilliers fut présentée à leurs Majestés & à la Famille Royale.

Le 9, le Roi alla souper & coucher à Trianon. Sa Majesté en revint le lendemain, & elle y est retournée le 11.

Madame la Dauphine fut purgée le 10 par précaution.

Les Comédiens François représenterent le 6 à la Cour la Comédie du *Menteur*, de Pierre Corneille; & la petite Piéce de l'*Indiscret*, du M. de Voltaire. Le 11, les mêmes Comédiens jouerent le *Chevalier à la mode*.

Les Comédiens Italiens donnerent le 12 la Parodie de l'Intermede du *Joueur*.

Par la mort du Marquis de Marcieu, le Vicomte de Merinville, premier Enseigne de la Compagnie des Gendarmes de la garde du Roi, est devenu second Capitaine Sous-Lieutenant de cette Compagnie; & le Baron de Wangen, premier Guidon, est monté à l'Enseigne. Le Marquis d'Entragues, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Berri, a obtenu le Guidon vacant dans la même Compagnie.

Le 13 de ce mois le Roi vint à Versailles pour

assister à la Comédie, & Sa Majesté retourna ensuite souper & coucher à Trianon.

Madame Victoire, dont la santé est parfaitement rétablie, rendit visite le même jour à Madame Adélaïde qui avoit pris des eaux.

Le Roi revint le lendemain de Trianon à Versailles.

Le 15 de ce mois, la Statue pédestre que les Etats de Bretagne ont résolu de faire ériger en mémoire de la convalescence du Roi en 1744, & des victoires de Sa Majesté, a été fondue au Roule par le Sieur Gors, en présence des Députés & du Trésorier de la Province. M. Lemoyne fils, Sculpteur du Roi, a fait le modele de ce monument, & M. Duclos, Historiographe de France, un des quarante de l'Académie Françoise, en a composé l'Inscription.

Le 16, troisiéme Dimanche de l'Avent, leurs Majestés accompagnées de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine & de Madame Sophie, entendirent le Sermon du Pere Culhiat, de la Compagnie de Jesus, & assisterent ensuite aux Vêpres & au Salut célebrés par les Missionnaires.

Le 17, le Roi partit pour Choisy, d'où il revint le 20.

Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Adélaïde, & Mesdames Sophie & Louise se sont rendues le 19 à ce Château.

Le 17, pendant la Messe du Roi, l'Archevêque de Sens, & l'Evêque d'Evreux prêterent serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté.

Le 18, l'Evêque de Meaux remit le *Pallium* de la part du Pape à l'Archevêque de Sens. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine & Madame Adélaïde assisterent à cette cérémonie qui se fit dans la Chapelle du Château.

Le Roi a accordé au Marquis de Tauriac la Lieutenance de Roi de la Province de Rouergue, vacante par la mort du Marquis de Tauriac son pere.

L'Abbé Vatry, Professeur Royal en Langue Grecque, Inspecteur du Collége Royal, & Associé de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, a été élu Pensionnaire de cette Académie, à la place de feu M. de Bose.

Le 20 de ce mois, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-sept cens trente livres; les Billets de la premiere Loterie Royale à six cens quatre-vingt seize, & ceux de la seconde Loterie Royale à six cens trente-huit.

M. de Villefroy, Professeur en Langue Sainte au Collége Royal, Abbé, Seigneur de l'Abbaye & Châtellenie de Blazimont, érigée en 721 pour le service personnel des Ducs d'Aquitaine, & en cette qualité premier Aumônier du Prince qui vient de naître, a donné récemment des marques éclatantes de son zele & de son attachement respectueux à la Famille Royale. Il a ordonné à son Juge de Blazimont de faire chanter solemnellement un *Te Deum* en action de graces, pour la naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine.

Le 27 Octobre dernier, la fête & les réjouissances furent annoncées à l'entrée de la nuit par le son des cloches. Le même jour M. Bonnet, Juge de Blazimont, avoit fait publier que le lendemain chaque habitant illuminât sa maison, & fît un feu devant sa porte.

Le Dimanche 28, sur les dix heures, Dom Dupuy, Religieux de la Communauté, prononça un discours devant une nombreuse assemblée. Il s'étendit beaucoup sur la miséricorde du Seigneur, qui venoit d'accorder aux vœux des François un

Prince dont la naissance assuroit de plus en plus la Couronne dans la Maison Royale : il fit ensuite l'éloge du Roi & de Monseigneur le Dauphin.

A deux heures après-midi, la Bourgeoisie qui forme deux Compagnies d'environ 50 hommes chacune, les Drapeaux déployés, se trouva sous les armes dans la place : M. M. Augan, de Lisle & Boutet, Capitaines, étoient à leur tête ; ils partirent de là au bruit des tambours, fifres & autres instrumens, & marcherent vers l'Abbaye sur deux colonnes, commandés par M. Thouneuf, Major, qui fit mettre en haye cette troupe, lorsque les Religieux de l'Abbaye vinrent au devant des Juges, Officiers de Justice & Jurats ; ces Magistrats furent introduits dans l'Eglise par Dom Prieur.

Les Musiciens que le Juge avoit fait venir de Bordeaux, chanterent en musique les Vêpres & le *Te Deum*, qui furent précédés & suivis de plusieurs décharges de mousqueterie.

Les deux Compagnies, les Juges, Officiers, Jurats, & les Curés du voisinage qui y étoient invités, se rendirent dans le même ordre au lieu où étoit le feu de joie. M. Bonneau de Montauzier, Seigneur de Madaillan, Capitaine dans le Régiment de Bourbonnois ; & M. de Saint Maudé de Donery, ancien Lieutenant [illegible] Chevaliers de S. Louis, qui avoient assisté au *Te Deum*, allumerent le feu avec M. M. les Juges & Jurats.

On fit couler des fontaines de vin & distribuer du pain & de la viande au peuple ; le soir toutes les maisons furent illuminées.

La place dont les illuminations étoient ordonnées avec goût, formoit un coup d'œil des plus gracieux. L'on y avoit placé des inscriptions de vive le Roi, la Famile Royale & Monseigneur le Duc d'Aquitaine.

Après le feu tous les invités se rendirent chez M. le Juge, où il y avoit deux tables de vingt couverts, qui furent servies abondamment & délicatement.

A la suite du souper, M. Bonnet, de son propre mouvement, donna un bal composé des personnes de l'un & l'autre sexe les plus distinguées, qui dura toute la nuit, aussi bien que les décharges de mousqueterie que l'on répéta jusqu'au jour.

Cette fête s'est passée avec un ordre & une tranquillité admirables. On eût pris tout le peuple pour une seule famille uniquement animée du désir de répondre aux sentimens de M. l'Abbé, & de témoigner comme lui à son Roi un attachement inviolable à tout ce qui l'intéresse.

BE'NE'FICES DONNE'S.

SA Majesté a accordé l'Abbaye de Chors, Ordre de Saint Benoît, Diocèse d'Autun, à l'Abbé Gourmont de Laval, Vicaire Général de l'Evêché de Dijon ; & l'Abbaye Réguliere d'Origny, même Ordre, à la Dame de Sabran, Religieuse de l'Ordre de Citeaux.

MARIAGES ET MORTS.

LE 21 Octobre dernier, M. Dedelay de la Garde, Maître des Requêtes, ci-devant Conseiller au Grand Conseil, épousa Mademoiselle de Salignac de Fénelon, fille de feu M. de Salignac, Marquis de la Mothe-Fénelon, Chevalier des Or-

dres du Roi, Conseiller d'Etat d'Epée, Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté, Gouverneur du Quesnoy, Ambassadeur du Roi auprès des Provinces-Unies, & auparavant son Ministre Plénipotentiaire au Congrès de Soissons; & de Madame le Pelletier. La Bénédiction nuptiale leur a été donnée dans la Chapelle de l'Hôtel le Pelletier.

Adrien-Louis de Guines de Bonnieres de Melun, Comte de Souastre, fils de Guy-Louis, Comte de Guines, Lieutenant de Roi de la Province d'Artois; & de feue Isabelle-Françoise-Adrienne de Melun, Marquise de Cottes, épousa à Gand le 28 Novembre dernier, par Contrat signé par le Roi à Fontainebleau le 11 du même mois, Caroline-Françoise-Philippine de Montmorenci, fille de feu Louis-François, Prince de Montmorenci, Comte de Lognies, Vicomte de Roulers, de la branche de Neuville-Witas, & de feue Marie-Therése Ryn, Baronne de Bellem.

Il est issu en ligne directe & masculine de la seconde Maison des Comtes de Guines, formée par Wenemar, Châtelain de Gand; & Gilles, Comtesse héritiere de la Maison de Guines, qui eurent pour fils Arnould premier de ce nom; lequel eut de Mahaud de Saint Omer, Bauduin second, marié avec Christine, héritiere d'Ardres, & pere d'Arnould II. Celui-ci ayant laissé pour Comte du Pays de Guines Bauduin III. l'un de ses fils, ledit Bauduin légue à Robert son frere, par testament de 1244, reposant à l'Abbaye de Saint Bertin, la Terre & Maison de Bavelinghem. Ledit Robert avoit eu pour appanage celles de Urelenghem, de Bonnieres-lez-Guines, de Fontaines, &c. & laissa de sa femme Maroitte, Dame de Hames, Robert de Guines II. du nom, nommé par le Comte Arnould de Guines III. du nom (1270) *son chier*

cousin & fiaulx Monseigneur Robert, Chevalier, Seigneur de Urelenghem & de Hames. Ce Robert est dit frere de Jean I. Seigneur de Bonnieres-lez-Guines, Bavelinghem & Fontaines, dans un titre de 1295, & y sont nommés cousins de Jean de Guines, Vicomte de Meaux, fils dudit Arnould III. Ce Jean, Seigneur de Bonnieres, laissa de Marguerite de Neuville Jean II. lequel écartela les Armes de Guines de celles de sa mere, comme puîné des Seigneurs de Hames, qui porterent en plein après la mort du dernier Comte de Guines en 1294. Il laissa d'Antoinette d'Humieres Jean III. Seigneur de Bonnieres, Gouverneur de Boulogne, qui l'an 1410 laissa de la fille du Seigneur de Montigny-Saint-Christophle, Guillaume, Chambellan du Roi & des Ducs de Bourgogne Jean & Philippe, Gouverneur d'Arras, Bapàume & Avesnes (1409) lequel eut de Jeanne de Fiennes, Jean IV. Chambellan du même bon Duc Philippe (1424) qui de Jeanne de Baynes, Dame de Souastre, du Mesnil, &c. laissa Philippe, dit de Bonnieres, Seigneur de Souastre, du Mesnil & la Thieuloye, Conseiller & Chambellan du Duc Charles de Bourgogne (1460) lequel de Marguerite de Fremaux, Dame de Los & de Flers, eût Pierre, Chevalier, Seigneur comme son pere, qui de Marguerite, fille de Sohyer, Seigneur de Wignacourt & d'Ourton, laissa Jean V. du nom, Gentilhomme & Echanson de la Reine de Hongrie, Gouverneur d'Arras, lequel épousa Jeanne de Lannoy, Dame d'Ogimond, & Dame d'Honneur de ladite Reine. Il en eut Jean VI du nom, Seigneur de Souastre, &c. Gentilhomme de la Bouche de Philippe II. Roi d'Espagne, Gouverneur de Dunkerque (1559) qui prit les armes pleines de Guines (1565) à la mort de Claude, Seigneur

de Hames, Chef desdites Armes, & laissa de Claudine de Hallwin, sœur héritiere de Jean, Seigneur de Nieurlet, Gouverneur de Dunkerque, puis de Saint Quentin, Charles, Chevalier Seigneur desdits lieux, Gouverneur de Bethune, puis en 1600 de Saint Omer; qui d'Isabelle, héritiere de François de Buissy, Dame d'Agnies, Noulette, &c. eut Charles-Albert de Guines, Comte de Souastre, Député des Etats d'Artois, & Gouverneur de Binche; lequel laissa de Marie de Beauffort, Dame de Vandegies, Boisleux, &c. fille de Louis, Gouverneur du Quesnoy, & Général des hommes d'armes, le Comte Charles-Ignace, Député aux mêmes Etats; qui eut de Jeanne-Marie-Anne de Crequy, Dame de Rimboval, fille d'Antoine, Marquis de Villersbruslin, Charles-Eugene-Jean-Dominique de Guines, dit de Bonnieres, Comte de Souastre, Marquis de Villersbruslin, Mestre-de-Camp d'un Régiment de Cavalerie au service de France; lequel de Marie-Françoise, fille de François, Comte de Montbront, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général de Flandres, Gouverneur de Cambray, précédemment Colonel du Régiment du Roi, Infanterie, & Capitaine Lieutenant de la seconde Compagnie des Mousquetaires du Roi, eut Guy-Louis, d'abord Chevalier de Malthe, puis marié en 1734, pere d'Adrien-Louis, qui donne lieu à cet article.

La branche de Montmorenci de Neuville-Witas est issue de Charles, fils de Bauduin, Seigneur de Croisilles, Wancourt, la Chapelle, Neuville-Witas, Amongies, &c. & de Catherine de Rubempré, sa seconde femme.

Le 23 Novembre est décédée Madame Adelaïde

Jaïde-Louise de Chambon d'Harbouville, épouse de M. Jean-Baptiste-Thomas de Pange, Trésorier Général de l'Extraordinaire des Guerres.

Le 27, a été inhumée à Saint Eustache Marie-Josephe Rigaud de Vaudreuil, fille de Joseph-Hyacinthe Rigaud, Marquis de Vaudreuil, Commandant à Saint Domingue, & de Marie-Claire-Françoise Guyot de la Mirande.

Le 2 Décembre, est mort à Paris M. Joachim-Marie, Marquis de Salviati.

Le 12, a été enterré à Saint Jean-en-Grève M. Etienne Bourdin, Président-Trésorier de France au Bureau des Finances d'Alençon.

Le 16, mourut à Paris Messire Jean-Felix d'Athénes de la Peyrouse, Maréchal des Camps & Armées du Roi, âgé de 68 ans.

LETTRE de M. Museux, Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu de Reims, au Frere Côme, pour servir de preuve aux succès de l'opération de la taille faite par le Lithotôme caché.

VOilà, Monsieur, sept tailles faites avec votre Lithotôme, qu'il faut ajoûter à la liste des quatre-vingt-deux qui ont été publiées ci-devant, & une huitiéme à la dilatation. Quoique celle-ci ne soit pas de votre méthode, j'ai cru être obligé de vous en parler dans celle de Marie Leclerc, pour servir de réponse à M. le Cat. J'ai été surpris de trouver dans sa cinquiéme Lettre une partie de l'observation de cette fille. M. Caqué, mon Confrere, Correspondant de l'Académie Royale de Chirurgie, & Chirurgien-Major de

l'Hôtel Dieu de Reims par sémestre, donna avis à M. Benomont, Maître en Chirurgie à Paris, de cette taille aussi-tôt après l'ouverture de son cadavre; ce Confrere auroit dû réfléchir, que M. Benomont, qui est en relation avec M. le Cat, ne manqueroit pas de lui communiquer sa lettre; j'ignore s'il a eu bonne ou mauvaise intention dans ce procédé; mais je remarque que M. le Cat a supprimé le nom de M. Caqué, par je ne sçai quel motif, dans la liste qu'il donne de vos sectateurs: je ne crois pas cependant qu'il lui prenne envie de quitter votre instrument, il lui a rendu de trop bons services au Printems dernier, comme vous le verrez par la liste ci-après; car pour une seule fois qu'il s'est écarté de cette méthode, il a rencontré une pierre qui a fait périr son sujet en trois jours; vous pouvez par conséquent le mettre au nombre de vos zelés partisans, mais de ceux qui peuvent avoir quelque raison pour ne se pas montrer.

J'ai taillé au commencement du mois de Juillet, à la coupe d'onze lignes, la fille dont il s'agit, qui avoit les fiévres depuis trois mois; elle se nommoit Marie-Jeanne Leclerc, âgée de dix-neuf ans. La pierre qui pesoit six onces & demie, n'a pû s'extraire qu'en employant beaucoup de force, & la malade est morte le vingt-septiéme jour après.

La raison qui m'a déterminé à faire une coupe dans cette opération, est principalement la suite d'une taille faite par M. Caqué, à l'épouse de Joseph Blondeau, Paroisse S. Thimotée, à Reims. Il a fait son opération par la dilatation ménagée, tant recommandée par M. le Cat; la pierre qui pesoit dix onces, a fait un délabrement & des contusions si considérables, que cette femme en est

morte le troisiéme jour après son opération : son cadavre n'a point été ouvert, parce qu'elle n'a pas été taillée à l'Hôtel-Dieu.

L'ouverture de celui de Marie Leclerc m'a assûré que le Lithotôme caché n'a eu aucune part à sa mort.

1°. Parce qu'on ne peut tirer une pierre entiere de ce volume sans causer une violente contusion, qui sans autre cause, pourroit seule faire périr la malade, malgré les plus exactes précautions.

2°. Il est évident qu'après une pareille extraction, il auroit été absolument nécessaire de prévenir l'inflammation & ses suites par des saignées copieuses & réitérées ; mais l'indocilité & l'horreur de cette malade pour une simple piqûre de lancette étoient si grandes, que la crainte d'une seule saignée qu'on lui fit après la taille, la mit dans un état de peur plus violent que quand elle fut opérée ; ce qui m'a forcé, malgré l'évidence du plus grand danger, d'abandonner le reste de cette cure aux seules forces de la nature.

3°. En conséquence de cette omission forcée des saignées indispensables, j'ai trouvé deux abscès qui s'étoient formés dans le tissu cellulaire des parties latérales & presque supérieures de la vessie, dont la contusion étoit visiblement la cause. Malgré ces circonstances défavorables, cette malade a donné les plus flateuses espérances de succès pendant vingt-sept jours qu'elle a survêcu ; sa mort subitement arrivée, ne peut avoir pour cause qu'un prompt reflux de la matiere suppurée & retenue dans les deux abcès, qui n'avoit pû se faire d'issue.

Au surplus, il est faux, comme le suppose gratuitement M. le Cat dans sa cinquiéme lettre, que le plancher du vagin ait été coupé dans le tems de

l'incision, mais qu'il est plutôt vrai qu'il s'est fait une déchirure dans le moment de l'extraction de la pierre, à l'endroit le plus foible du vagin, & que cette déchirure s'est continuée latéralement jusqu'à un demi-travers de doigt de l'orifice de l'uretere gauche. Il est d'ailleurs très-certain en considérant la grosseur de la pierre, que si cette fille a survêcu vingt-sept jours en donnant de l'espérance, malgré son obstination, que c'est au Lithotôme dont je me suis servi, & aux manœuvres ménagées, qu'elle en a eu l'obligation.

Le huit Mai dernier, j'ai taillé à Marle, petite Ville à quatorze lieues de Reims, à la coupe de neuf lignes de votre Lithotôme, le fils de Madame la Veuve Gayard, Marchande Brasseuse, âgé de quatorze ans; il a eu des signes de calcul dès sa plus tendre jeunesse: je lui ai tiré une pierre murale de la grosseur d'un moyen œuf de poule; il est guéri en vingt-cinq jours sans aucun pansement.

J'ai taillé dans la même Ville, le lendemain neuf Mai, le fils de M. Pelletier, âgé de douze ans, à la même coupe que le précédent. Je lui ai tiré une pierre ovale, plus petite que celle de Gayard; il n'a plus passé d'urine par sa playe vingt-quatre heures après l'opération, & elle a été parfaitement cicatrisée dans huit jours.

Le vingt-deux du même mois de Mai 1753, j'ai taillé à l'Hôtel-Dieu de Reims, Jean-Baptiste Mingot, âgé de seize ans, natif de la même Ville, Paroisse de S. Denis; j'ai tiré par une coupe d'onze lignes une pierre d'une grosseur médiocre; il a été parfaitement guéri, & sorti de l'Hôtel-Dieu le quinze après son opération sans aucun pansement: ces trois taillés sont maîtres de leurs urines.

Voici ce que je sçais des opérations de mon Confrere ; je n'en ai vû faire qu'une, j'étois malade quand il a fait les autres.

Le vingt-deux Mai 1753, Gilles Boudet, âgé de cinq ans, natif de Cernay-lès-Reims, a été taillé à l'Hôtel-Dieu par une coupe de sept lignes, guéri sans pansement en trente jours.

Dans le courant du même mois de Mai, il a taillé le fils d'Edme Blondel, Boulanger à Reims, à la coupe de neuf lignes, guéri en trente jours sans pansement.

Il a aussi taillé le fils d'Edme Savoye, Maître Maréchal à Reims, à la coupe de sept lignes, guéri en quinze jours sans pansement : tous retiennent leurs urines.

Autre Lettre écrite au Frere Côme, de Besançon, le 26 Novembre 1753.

Le 5 de ce mois, j'ai fait faire avec votre Lithotôme, une taille par un Chirurgien de la ville, dans l'Hôpital bourgeois ; le malade est un jeune homme de 12 à 14 ans, d'une mauvaise santé, rendant beaucoup de graviers, de petites pierres, & du pus dans ses urines. On lui avoit ôté une pierre dans l'urethre, dont l'incision resta fistuleuse ; il a été sondé nombre de fois, sans que personne voulût lui faire l'opération à cause que sa vessie paroissoit une carriere, & racornie ; enfin ayant engagé ce Chirurgien de se servir de votre instrument, que je lui prêtai, & lui ayant donné les notions nécessaires pour s'en servir, que j'ai reçues de vous, il l'a faite, a tiré deux pierres, l'une ronde murée, & dont le dessus étoit assez mol ; & l'autre longue & comme enchâssée derriere le pubis ; on eut même de la peine à l'avoir.

Celle-ci sembloit en recevoir une autre par son extrêmité : effectivement 12 heures après elle se présenta à la playe ; celle-ci étoit plus ferme que les deux autres. Je mis le doigt dans la vessie ; elle me parut très racornie & remplie de graviers ; il en est sorti beaucoup par la playe. Huit jours après l'opération, la fiévre augmenta par l'intempérence du malade ; mais malgré tous ces accidens, il est guéri parfaitement en vingt jours ; ce qu'il n'auroit jamais fait si on l'avoit taillé de l'ancienne méthode. J'ai voulu attendre la cure radicale pour vous en instruire ; s'il étoit besoin de Certificats, il seroit aisé d'en avoir.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ferrier, Chirurgien Major d'un Bataillon de Royal-Artillerie, en garnison à Besançon.

LETTRE sur les effets surprenans du Mercure de M. de Torres, Médecin, &c. à M. Morand, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, &c.

MOnsieur, lorsque j'eus l'honneur de vous parler de la nouvelle Méthode de M. de Torres, Médecin Espagnol, qui dans le traitement des maladies vénériennes employe le mercure aux plus fortes doses sans produire de salivation, je ne connoissois encore ce remede singulier que sur la foi du Public ; & vous me chargeâ-

tes d'en acquérir une connoissance plus particuliere pour déterminer votre jugement.

Je ressens, Monsieur, le prix d'une commission qui me prouve votre confiance, & flaté de me voir en quelque sorte associé à votre zéle pour les progrès de notre Art, je vais du moins tâcher d'y contribuer, sous vos auspices, par le récit de mes observations sur une découverte aussi intéressante.

Loin de déguiser à l'auteur du nouveau Spécifique l'objet de ma curiosité, je l'ai prié au contraire de me procurer le moyen de la satisfaire, en permettant que je le suivisse dans ses différentes cures. Il s'y est prêté sans peine, & m'a admis auprès d'une partie de ses malades, dont j'ai suivi le traitement avec la plus grande attention.

Ma premiere observation regarde une femme infectée depuis plusieurs années, & dont l'état fut constaté par vous-même. A différens symptômes vénériens se joignoit une gonorrhée dont rien n'avoit encore pu arrêter le cours ; la malade avoit même passé plus d'une fois sans succès par le grand remede. En trois semaines M. de Torres l'a radicalement guérie. Elle vous fut représentée, Monsieur, & vous assurâtes sa parfaite guérison.

L'objet de ma seconde observation est un riche particulier, âgé de plus de 50 ans, & depuis 30 dans le cas de la malade précédente : il avoit comme elle plusieurs fois passé inutilement par le grand remede ; mais il est si disposé à saliver, que quoiqu'on ne lui eût donné le mercure ordinaire qu'en très-petites doses & en observant de longs intervalles, il éprouvoit toujours la plus abondante salivation, accompagnée des accidens les plus terribles ; ainsi on n'osoit plus lui en propo-

fer de nouveau l'usage. M. de Torres fut obligé pour le guérir, de lui administrer 43 frictions, chacune d'environ trois gros de sa pommade mercurielle, moitié graisse, moitié mercure. Tout-cela s'est passé sous mes yeux; on laissoit ordinairement un jour de repos au malade entre deux frictions. Il n'a jamais ressenti la moindre incommodité à la bouche; mais les sueurs étoient si abondantes, qu'il trempoit presque tous les jours 5 à 6 chemises. Cependant son appétit & ses forces ne diminuerent point pendant le cours du traitement que j'ai suivi sans interruption. Le plus heureux succès répondit aux soins que M. de Torres s'étoit donné pour réussir.

Une fille de 19 ans, après avoir été traitée par la méthode ordinaire, & avoir fait un long & inutile usage de tout ce que connoît la Médecine pour arrêter le cours d'une gonorrhée, se confia aux soins de M. de Torres: il la fit frotter sept à huit fois avec sa pommade mercurielle, & lui donna intérieurement quelques doses de sa préparation de mercure pendant quinze jours, au bout desquels tous les symptômes disparurent. L'écoulement fut totalement supprimé. Vous sçavez, Monsieur, avec quelle opiniâtreté ce dernier accident résiste quelquefois aux remedes les plus appropriés.

J'ai vû M. de Torres traiter par la même méthode & avec le même succès, une femme grosse de six mois, qui souffrant depuis très long-tems toutes les incommodités qui caractérisent une maladie vénérienne, avoit encore contracté depuis sa grossesse une gonorrhée virulente.

Un homme d'un état respectable, mais que le danger des occasions rappelloit une cinquiéme fois au repentir d'y avoir succombé, a été sous mes

yeux entierement guéri par M. de Torres en moins de quinze jours.

Le même espace de tems a suffi pour la guérison d'un Marchand de Chevaux & d'un Cocher, tous deux malades d'une gonorrhée que leurs exercices ordinaires avoient fait tomber dans les bourses.

Je terminerai, Monsieur, le détail de mes observations par une cure frapante, entreprise & achevée sous les yeux du célébre M. de Vernage. Un Gentilhomme de Bretagne étoit depuis long tems dans un état cruel; différentes parties de son corps étoient couvertes d'ulceres; les os du nez & du palais étoient cariés, il en découloit continuellement de la morve purulente. Une autre ulcere très-considérable dans la partie postérieure du femur, y faisoit des ravages affreux. En vain le malade avoit réclamé les lumieres & le secours des plus grands Maîtres de l'art; victime d'un mal regardé comme incurable, accablé de douleurs, sans soulagement, sans espoir, il tomboit dans le marasme, il périssoit en détail. M. de Torres entreprit de l'arracher aux horreurs de sa situation. Vous jugez bien, Monsieur, que je redoublai d'attention pour observer la conduite du Docteur Espagnol dans un cas si extraordinaire; chaque jour je visitai le malade avec lui, & dès la seconde friction nous apperçûmes le plus heureux changement; une partie des ulceres commença à se cicatriser; tous les jours étoient marqués par un progrès sensible qui annonçoit une prochaine guérison; elle fut en effet entierement achevée dans l'espace d'un mois. Ce qu'il y eut d'extrêmement singulier, c'est qu'une salivation fétide dont le malade étoit incommodé depuis plus de trois ans par une suite du grand remede, fut supprimée dès les premiers jours du traitement.

C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient d'expliquer comment il est possible que le mercure donné en très fortes doses & dans de très courts intervalles, n'excite pas de salivation. Ce phénomène auroit-il son principe dans une préparation du mercure, assez parfaite pour en favoriser la distribution jusques dans les dernieres ramifications des plus petits vaisseaux, sans en altérer le tissu ? ou bien M. de Torres seroit-il parvenu à dépouiller entiérement ce minéral des parties arsénicales qu'il apporte avec lui du sein de la terre ? ou seroit-ce l'effet d'une heureuse association du mercure avec un correctif quelconque que nous ignorons, mais suffisant pour empêcher tous les accidens dangereux qu'il peut produire ? Cette singularité enfin ne s'expliqueroit-elle par les grandes évacuations qu'ont éprouvé les malades dont j'ai suivi le traitement ? Tous ont eu des sueurs extrêmement abondantes; tous ont uriné copieusement sans que leurs forces ayent diminué. Ne pourroit-on pas croire que toute l'action du mercure portée à la peau, & vers la route des urines, n'est plus capable de faire impression sur les glandes salivaires ?

Mais, Monsieur, vous ne voulez que des faits ; & je ne dois pas me permettre des raisonnemens. J'ajoûterai seulement que l'un des plus grands avantages de la Méthode de Mr de Torres sur la nôtre, est celui de pouvoir administrer le mercure sur le champ, & sans le faire précéder par la saignée, les bains & autres accessoires que nous mettons en usage ; j'en ai vû l'épreuve sur trois des sujets que je viens de citer, & je n'ai pas observé que les effets du remède ayent été retardés ou qu'ils ayent été moins heureux. Je ne crois pas ma remarque indifférente ; il est mille occasions dans lesquelles le malade pressé par le mal même, ou gêné par

ſes circonſtances, n'a ni le tems, ni les facilités de s'aſſujettir à des préparations toujours néceſſaires dans les méthodes que nous connoiſſons, & bien moins propres à en aſſurer l'effet qu'à en prévenir les dangers.

Je ne doute point, Monſieur, que vous ne regardiez à préſent le reméde de M. de Torres comme une des plus heureuſes découvertes de la Médecine. Au reſte, ma Lettre que je pourrois charger d'une multitude d'autres détails, ſi je les croyois néceſſaires pour vous donner une plus haute idée de la nouvelle méthode, eſt un hommage rendu à la vérité, mais ne ſatisfait que foiblement aux ſentimens d'admiration dont je ſuis pénétré, comme Chirurgien & comme citoyen, pour les travaux d'un homme qui a conſacré ſon tems, ſes veilles, & une partie de ſa fortune au bien de l'humanité.

J'ai l'honneur, &c.

Dieuzaide.

JUGEMENT de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, au ſujet des pierres ſorties du corps d'une fille du Village de Saint-Geomes, au Diocèſe de Langres.

LA Faculté de Médecine de Paris étant aſſemblée le premier jour du mois de Septembre, ſelon ſa coutume, pour délibérer ſur les maladies courantes, M. Morand, Docteur, Régent de ladite Faculté, a préſenté de la part de Mgr. l'Evêque-Duc de

K vj

Langres, une boîte légalisée par M. son Grand-Archidiacre, contenant nombre de pierres de différente grosseur, que l'on prétend avoir été formées au corps d'une fille de son Diocèse, & être sorties par le vomissement, ou avoir été tirées de la vessie par l'opération.

La Faculté a nommé pour examiner lesdites pierres & les Mémoires qui y étoient joints, M.M. Malouin, Guettard & Morand, & les a chargé d'en faire leur rapport à la Compagnie assemblée. Donné aux Ecoles de Médecine, à Paris le premier Septembre 1753.

BARON, Doyen.

Oui le rapport de M. M. Malouin, Guettard & Morand, Docteurs, Régens de la Faculté de Médecine de Paris, & Commissaires par elle nommés pour examiner lesdites pierres, que l'on dit être sorties ou avoir été tirées du corps d'une fille du Diocèse de Langres, desquelles pierres les plus petites sont de la grosseur d'une féve, & la plus grosse du poids de deux onces deux gros. Vû les Mémoires envoyés avec lesdites pierres, & aussi ceux qui ont été communiqués par M. Morand, l'un des Commissaires, qui s'est transporté sur les lieux avec Mgr. l'Evêque de Langres, pour examiner les choses de plus près; tout considéré :

La Faculté a jugé premierement, que les pierres qui lui ont été présentées comme étant sorties du corps d'une fille du Diocèse de Langres, ne sont point de la nature de celles qui se forment dans le corps humain, & que quoique quelqu'une de ces pierres examinées chimiquement ayent donné des signes d'alkali fétide, cependant elles ne l'ont donné que dans leur superficie la plus extérieure, &

parce que vraisemblablement elles ont été mises dans l'excrément humain pour en imposer.

Secondement, que les pierres sont absolument de nature minérale, & que quelques-unes paroissent même avoir été exposées au feu & avoir reçu différens dégrés de calcination.

Troisiémement, qu'il est très possible que cette fille ait contracté successivement & par gradation la facilité ou d'avaler desdites pierres pour les vomir ensuite, ou de se les introduire dans la vessie pour les faire ensuite tirer par l'opération, ainsi que l'on a vû dans tous les tems, des filles hystériques imaginer différens stratagêmes pour séduire les esprits crédules, se donner en spectacle, & s'attirer de la considération ou des aumônes. Fait aux Ecoles de Médecine de Paris, en l'Assemblée générale tenue le 18 Octobre 1753.

BARON, Doyen.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

JE viens de tenter, Monsieur, l'opération du bubonocêle sur une femme enceinte d'environ quatre à cinq mois, dans qui une hernie accompagnée d'étranglement, étoit formée depuis huit jours, & d'où, par une suite presque inévitable, la gangrêne s'étoit emparée de l'intestin engagé dans l'anneau. Malgré la grossesse, les chaleurs excessives de la saison, trente-cinq vers qui sont sortis par la playe, & la mort imprévue de son mari, qu'on vint lui annoncer le huitiéme jour après l'opération, la femme a été guérie en trente-cinq jours, sans anus artificiel, ni la moindre in-

commodité, après avoir rendu pendant l'espace de vingt-cinq les excrémens par la playe : la partie de l'intestin qui étoit en dehors ayant été serrée dans ce passage, comme par une ligature, & tombée en gangrène, a été détachée par la suppuration. La sortie des matieres stercorales a été facilitée par la dilatation de l'anneau, & les deux bouts de l'intestin ont été rapprochés par son resserrement; les chairs en se regénerant, ont recouvert & consolidé le reste.

On pourroit inférer de là qu'on peut se dispenser de faire l'opération dont M. de la Peyronnie a donné la description dans les Mémoires de l'Académie, lorsque les intestins sont adérans à l'anneau, que celui-ci n'est point trop dilaté naturellement, & qu'on ne soupçonne pas que la gangrêne se soit prolongée jusqu'aux portions de l'intestin qui sont au de-là du passage; dans ce cas l'opération devient indispensable; il faut, comme le décrit ce grand Maître, détacher les parties adérantes, retrancher ce qui est gangrêné, tenir les deux bouts de l'intestin rapprochés, en faisant un pli au mesentere, & les assujettir contre la playe, afin qu'ils puissent s'y coller, & qu'en attendant que cette agglutination soit faite, les excrémens qui peuvent s'échapper, ayent leur écoulement libre par cette ouverture; joignant à cela un régime extrêmement févere. Enhardi par les deux observations qu'avoit données M. de la Peyronnie, & porté pour le bien de la Société, j'ai fait la tentative, elle a été heureuse; tout autre peut avoir le même avantage, sans être contrarié par un nombre d'accidens, dont le moindre étoit capable de rendre l'opération infructueuse. N'est-on pas trop satisfait dans une pareille entreprise,

lorsqu'on peut sauver la vie sans aucune incommodité, à des personnes à qui la mort étoit inévitable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PARET, Maître en Chirurgie.

A Saint-Etienne en Forez, le 12 Août 1753.

REPONSE à une Lettre du Sieur le Paute, par le Sieur Leplat, touchant un Remontoir à vent.

IL n'y a rien à répondre à des gens qui nient les faits les plus évidens. M. le Paute déclare qu'il n'est pas venu chez moi, & qu'il n'a jamais vû ni moi ni mon remontoir à vent. On sent bien que je n'ai pas dû me précautionner d'un certificat des visites qu'il m'a rendues, ne le connoissant pas assez alors pour croire me trouver jamais dans le cas d'avoir besoin de prouver ce fait; si je n'en puis pas donner une preuve physique, au moins la présomption est en ma faveur. Le Sieur le Paute déja connu par tant d'autres traits, a fait un remontoir à vent en tout semblable au mien, & cela après la publication du rapport & du Certificat que l'Académie des Sciences a accordés à ma machine. J'ai un moulin qui fait tourner un rouage & qui remonte le poids; il en a imaginé un tout pareil. J'ai une vanne que le poids ferme en arrivant à la hauteur qu'on lui a prescrite, & cela pour que l'air ne communique aux aîles du moulinet que lorsque la marche de la pendule a commencé à faire redescendre le poids autant qu'il en faut pour ouvrir la vanne: le Sieur le Paute en a imaginé un tout pareil. Enfin quelques

perfections que j'y ajoûte, je vois le génie du Sieur le Paute me suivre comme à la piste, & lui inspirer tout de suite le même projet. Nous nous sommes rencontrés, dit il; cet homme là rencontre tout le genre humain : quelle fécondité! il est cependant fâcheux qu'il ait affaire à un Public soupçonneux; mais comment se tire-t'il de la revendication que je fais de mon remontoir ? rien de plus aisé, il jette un vernis de ridicule sur ma machine dans l'exposé qu'il en fait, & la rend même si grossiere & si impuissante, que le ridicule passe d'un seul trait, de moi aux Commissaires éclairés que l'on m'avoit nommés, & à la sçavante Académie qui m'a donné le Certificat de sa bonté, & pour lors il conclut qu'on doit l'en croire l'Auteur.

Je dois pourtant justifier ma découverte de toutes les faussetés que le Sieur le Paute débite sur son compte. Si le rapport des Commissaires dit qu'il ont vû ma cheminée fermée par en bas, c'est qu'elle ne m'étoit d'aucun usage alors, & j'avois si peu besoin d'une cheminée, & qu'elle fût bouchée, que je déclare que je mettrai ma pendule dans des endroits où il n'y a point de cheminée,& que j'ai un moyen de faire sortir l'air près du lieu par où il entre.

Je déclare encore que je n'ai pas besoin d'une ouverture aussi grande que le diametre de mon moulinet, pour le faire tourner; que le moindre tuyau me suffit & au-delà; & j'assure le Sieur le Paute que les brouillards, les poussières, les pailles & toutes les ordures dont il l'enterre gratuitement, n'empêcheront pas que le Public ne soit très-persuadé que je suis le seul inventeur de cette machine, & que la rencontre que le Sieur le Paute en a fait, est aussi mal-adroitement ima-

ginée, que le ridicule qu'il a voulu répandre sur toute la maniere dont je l'exécute.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris le 20 Décembre 1753. *Le Plat.*

Lettre à l'Auteur du Mercure.

J'Ai vû, Monsieur, dans le second volume de votre Mercure du mois de Juin dernier, une Lettre de M. Boulanger, Sous-Inspecteur des Ponts & Chaussées ; il est aisé d'appercevoir, par plusieurs observations d'Histoire naturelle qui y sont rapportées, tant sur l'uniformité de la formation de nos terreins & de nos carrieres, que sur d'autres remarques physiques très-judicieuses, qu'elle sort d'une main habile, & qu'elle est le fruit de la réflexion d'un Naturaliste curieux, qui ne met au jour ses observations sur cette vaste matiere qu'après les avoir long-tems & scrupuleusement examinées. Je n'ai pû cependant y voir sans une vraye mortification, quelques traits indiscrettement lancés contre M. Mussard, au sujet d'une de ses Lettres addressée à M. Jallabert de Genêve, du 29 Mars dernier, & qui a été insérée dans le Mercure du mois de Mai.

M. Boulanger entreprend de vouloir ravir à M. Mussard l'honneur qu'il s'est acquis en faisant part au Public de la découverte qu'il a fait de cette fine semence de coquilles & petits corps marins dont les coquilles fossiles se trouvent remplies, & dont sont entierement formées, & leurs moules, & certaines couches de pierres où elles se trouvent.

Si j'ai différé jusqu'à présent à vous envoyer

mes observations sur cette Lettre, c'est que je voulois laisser à M. Mussard l'avantage d'y répondre lui-même, s'il l'eût voulu faire; mais plus j'y refléchis, & plus je me confirme dans l'idée que c'est par modestie qu'il ne l'a point fait.

C'est en vain que M. Boulanger voudroit dérober à M. M. l'honneur de cette découverte: quand il seroit vrai que M B. l'eût fait aussi-tôt que lui, & que M. M. n'eût que l'avantage de l'avoir donné le premier au Public, l'honneur lui en seroit toujours bien dû, & M. B. seroit justement puni d'avoir gardé pour lui seul une découverte qu'il devoit au reste des Physiciens.

Mais il y a plus; la Lettre de M. B. donne à M. M. l'honneur de la découverte: ce premier s'excuse de n'avoir pas donné au Public des Mémoires rédigés dès 1745, & son prétexte est de n'avoir rien voulu publier dont il ne fût lui-même certain; dès lors, puisqu'avant la Lettre de M. M., M. B. n'étoit pas encore certain de sa découverte, l'on a droit de conclure que ce qu'il appelloit de ce nom, n'étoit chez lui qu'une simple conjecture, & qu'au contraire, elle avoit atteint le dernier dégré d'évidence dans les mains de M. M. qui étoit parvenu au but de la carriere dans laquelle M. B. n'avoit fait qu'hazarder les premiers pas.

En effet, cette belle collection & cette suite de morceaux précieux que M. B. avoue avoir vû dans son Cabinet de Passy (pag. 39, lig. 15, & suivantes) cette magnifique tabatiere sur tout, qui forme un coquillier très nombreux en petits fossiles, si connu de tous les Sçavans, & que M. B. a admiré lui-même il y a quelques années, n'a pû être que le fruit du plus long & du plus prodigieux travail; ce qui prouve bien qu'indépen-

damment de ses autres talens, M. M. étoit un Sçavant du premier ordre dans ce genre de science, & que les voyages qu'il peut avoir faits depuis ce tems, ont seulement servi à confirmer ses connoissances, sans avoir pû les augmenter.

Au lieu de réclamer l'honneur des découvertes dans lesquelles il se trouve malheureusement prévenu, M. B pourroit ne pas laisser plus long-tems languir le Public dans l'attente de ses Mémoires, & continuer des recherches dans lesquelles il est bien à portée de réussir; on auroit tout à espérer du travail d'un Physicien aussi décidé qu'il le paroît pour cette partie de l'Histoire Naturelle, & de sa hardiesse à placer au centre des eaux l'origine de notre globe, qu'il ne regarde que comme un point comparable au néant, qui, selon lui, ne s'est accru que successivement, & des dépouilles des corps marins : ses réflexions sur ce sujet donneroient un grand jour à l'histoire de notre globe, & son systême développé lui mériteroit un nom célébre parmi les Philosophes. Cet ouvrage seroit assuré d'un accueil favorable dans un siécle où la passion des coquilles est devenue générale, par la conviction que nous avons que la masse de nos terreins n'est formée que de coquilles & autres corps marins plus ou moins fondus & défigurés. Cette vérité, dont tout Physicien est à portée de s'assurer, est suffisamment prouvée par les Lettres de Mrs M & B.

Si M. B. eût attaqué M. M. par un endroit plus sensible, quoiqu'il ne s'attache à l'Histoire naturelle de la terre que pour sa propre satisfaction, il y a lieu de croire qu'il auroit répondu à sa Lettre : il est du nombre de ces grands hommes, qui tendant tous au bien commun & à l'avantage de la société, ne sont jamais jaloux de leurs senti-

mens & ne cherchant que le vrai, rassemblent toutes leurs observations, pour pouvoir perfectionner les connoissances qui sont du ressort de l'esprit humain.

Quelles lumieres les Sçavans n'auroient-ils pas tiré de ses réflexions & de ses remarques, si elles eussent paru dans un écrit public ? & si par quelques moyens obligeans on l'eût engagé à faire part des observations qu'il a semblé promettre, sur la destruction des couleurs des coquilles fossiles ?

Par la Lettre de M. Mussard, qui a occasionné celle de M. B. il est dit que lors de la fonte & destruction des coquilles dans les lieux où la mer les a déposées, leurs couleurs se sont dispersées dans la terre, & que vrai-semblablement elles y sont l'origine & la cause des belles couleurs de divers corps fossiles : qu'il ne peut croire qu'une si prodigieuse quantité de couleurs de plusieurs couches fort épaisses, sur diverses espéces de coquilles, se soient évaporées & anéanties. Nous aurions eu la satisfaction de sçavoir de lui s'il détermine & s'il donne à la couleur un corps particulier & indépendant de la lumiere. Ce systême qu'il est bien en état de soutenir, auroit augmenté l'estime qu'il mérite à si juste titre.

Pour moi, Monsieur, j'ai toujours regardé la couleur, non comme un corps, mais comme un pur accident, & voilà l'idée que je m'en suis formée. La lumiere seule occasionne les couleurs par la réflexion sur un corps solide, dont les petites lames & les pores plus ou moins serrés, plus ou moins denses & inégaux, & différemment inclinés, occasionnent différentes réflexions ou couleurs. Ce systême est trop connu pour avoir besoin d'une explication plus étendue.

En le suivant, la couleur est donc une modification de la lumiere, dont la variété est occasionnée par la différente tissure & les divers rangemens & ouvertures des pores du corps qui la réfléchit.

La couleur ainsi définie, n'est certainement pas un corps, mais une simple apparence ou un accident du corps coloré, qui n'ajoute rien à son volume. Les coquilles fossiles ne perdent donc rien de leur substance en cessant d'avoir la propriété de réfléchir les différentes couleurs qui distinguent leurs analogues marins. La couleur blanche qu'elles retiennent, vient de ce que les sucs lapidifiques & autres parties très-déliées, en s'insinuant dans leurs pores, les retrécissent au point de ne pouvoir plus absorber aucun rayon de lumiere, & c'est précisément cette réflexion générale de tous les rayons de lumiere qui occasionne leur couleur blanche.

Le noir est un accident opposé, & qui n'est tel que parce que la surface du corps où il paroît, n'est qu'un amas d'élémens poreux, ou de lames si criblées, que presque tous les rayons y sont admis & entiérement absorbés Ainsi pour cesser d'être colorées, les coquilles fossiles n'ayant rien perdu de leur substance, il s'ensuit que les corps fossiles colorés ne tiennent point ces accidens des coquilles fossiles, & que ces mêmes coquilles fossiles ne pouvoient avoir de couches épaisses de couleurs, puisque la couleur n'étant point un corps, ne peut former de couches.

Si ma Lettre pouvoit déterminer M. Muffard à donner au public ses idées sur cette matiere, combien ce même public ne me seroit-il pas redevable ? & combien en mon particulier serai-je flaté d'y avoir contribuer.

Je suis, &c. CLOZIER.

Etampes, ce 20 Novembre 1753.

ALMANACH Dauphin, dédié à Monseigneur le Dauphin, avec des complimens des douze mois de l'année à Monseigneur le Duc d'Aquitaine, sur son heureuse naissance, pour l'année 1754; par un Solitaire. *A Paris*, chez *Flahault*, Libraire, rue de la vieille Boucleric, à la Botte d'or.

Fautes à corriger dans le second volume du Mercure de Décembre.

PAg. 198, lig. 27, *effacez* la.
Pag. 199, lig. 15, Chevray, *lisez* Chevreuse.
Même pag. lig. 18, Verdun, *lisez* Verdue.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercure de France* du mois de Janvier 1754.

A Paris, le 31 Décembre 1753.

LAVIROTTE.

TABLE.

La Chanson notée doit regarder la page 158.

De l'Imprimerie de J. BULLOT.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
FEVRIER. 1754.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JEAN DE NULLY, au Palais.
PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf.
DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

L'ADRESSE du Mercure est à M. MERIEN, Commis au Mercure, rue des Fossez S. Germain l'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre-sec, pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter ; & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers, qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main, & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste, aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur Merien, Commis au Mercure ; on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'il payeront, sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le sieur Merien chez lui, les mercredi, vendredi & samedi de chaque semaine.

PRIX XXX. SOLS.



MERCURE DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

FEVRIER. 1754.

PIECES FUGITIVES, en Vers & en Prose.

VERS

Adressés à M. N.... de Marseille.



Ce n'est plus pour vous un mystère,
Que cet amour fatal dont je fais ma chimère ;
Il a fallu céder au pouvoir de vos loix.
En vain, sur cet amour, la raison trop sévere
A forcé ma bouche à se taire ;
Mes timides regards ont trahi mille fois

Le secret que j'en voulois faire.

Ma langue prête à s'exprimer,
Souffre impatiemment qu'on veuille la conduire
Dans les sons qu'elle veut former;
Et de ce que ceux-là n'ont point osé vous dire;
Celle-ci veut vous informer.

Ah! c'est aussi trop de contrainte;
C'est acheter trop cher l'art de dissimuler:
Quoi! n'oser sur ses maux former la moindre plainte?
C'est trop tarder à réveler
Les tourmens rigoureux dont on a l'ame atteinte;
C'est un projet formé qu'on ne peut reculer.
Je suis las d'affecter l'air discret & la feinte:
Plus de ménagemens, il est tèms de parler.

Hélas! en exposant ma peine & mon martyre,
Pour un amour proscrit, prêt à se revolter,
Quel bien en peut-il résulter?
Je sens que mon cœur en soupire;
ur votre ame tranquille il tremble d'attenter:
e dédain qu'en vos yeux vous me forcez de lire,
N'attend qu'un mot pour éclater.

Ah! n'allez pas le rebuter,
Thémire, cet amour que vous voulez proscrire:
Du détail de mes feux ce Dieu s'est fait instruire,

Il s'est chargé du soin de vous le rapporter.
Comme pour moi, pour vous il est à redouter :
Moderez ce couroux que le mépris inspire ;
A votre âge il sied mal de vouloir l'éconduire ;
Il vous parle, il faut l'écouter.

Cruelle, vous tremblez ; & ce feu qui va luire....
Mais non, rassurez-vous, adorable Thémire,
Ma bouche pour jamais sçaura vous respecter ;
Et jusqu'au fond du sombre empire
Avec moi je veux emporter
Ce qu'avec tant d'envie elle cherche à vous dire.

Sur moi vous avez tout pouvoir ;
Et sous le voile épais d'un scrupuleux silence,
Je vais ensevelir avec mon desespoir,
Mes désirs, mes soucis, mes feux & ma constance.

Justes Dieux ! qu'il m'eût été doux
D'oser, sous votre aveu, tracer à vos genoux,
Le tableau d'un amour que le malheur opprime,
Tendre, respectueux, & dont l'unique emploi !..
Mais, ô cruels regrets ! que la douleur exprime ;
Un bonheur si marqué n'étoit pas fait pour moi.

Je sens que ma raison s'égare ;
Il est juste que je répare
Des torts que vous pourriez un jour me reprocher :
Je renonce au projet bizarre

D'attendrir votre cœur, que je voulois toucher
Par la constance la plus rare.

Aux plus ardens désirs je sçaurai m'arracher,
Pour suivre une raison inhumaine & barbare :
Thémire, en vous perdant, rien ne peut m'attacher,
Puisque rien ne peut rapprocher
La distance qui nous sépare.

A l'unique bien de vous voir,
A nos yeux enchantés exposer tant de charmes ;
Dévorant en secret mes soupirs & mes larmes ;
Je vais borner tout mon espoir.

Animé d'un nouveau courage,
Mes regards, il est vrai, vous suivront en tous lieux :
Et si je viens par fois m'offrir à vos beaux yeux,
C'est pour leur consacrer l'hommage
D'un cœur qui trouve en eux le plus parfait courage
Dont se soient applaudis les Dieux.

D. L. C. A. P. D. R.

A Marseille, le premier Février 1753.



L'AMOUR TIMIDE.

DIALOGUE.

DAMON, MENALQUE.

DAMON.

Tu me parois bien gai. Peut-on sçavoir le sujet de ta joye ?

MENALQUE.

Et toi, tu me parois bien triste. Peut-on connoître les raisons de ta douleur ?

DAMON.

Je suis dans ma situation ordinaire.

MENALQUE.

Et moi dans la mienne. Mais je ne comprends pas pourquoi tu aimes mieux te plaindre toujours, que de tenter quelque moyen qui puisse te tirer de la langueur où je te vois. Parions que je trouverai un remède à tes chagrins.

DAMON.

Le remède pourroit bien être pire que le mal. Mon chagrin est de nature à se

tourner en desespoir, si tu ne réussissois pas à le calmer.

MENALQUE.

Et pourquoi n'y réussirois-je pas ? Je suis heureux. Peut-être....

DAMON.

Non. Laisse-moi, te dis-je, ta vûe m'afflige encore davantage : je ne puis comparer ta position avec la mienne, sans sentir croître mon desespoir. Je suis dans un état.....

MENALQUE.

Eh bien, acheves.

DAMON.

Je ne puis resister plus long-tems au désir de t'ouvrir mon cœur. J'aime, mon cher Ménalque, & jamais amour ne fut plus tendre, ni plus mal récompensé que le mien. Que dis-je, mal récompensé ? comment pourrois-je me plaindre ? Depuis plus de six mois je ressens pour Felime la passion la plus vive, & ce que tu ne pourras pas croire ; Felime, peut-être ne le sçait point encore.

MENALQUE.

Felime ne le sçauroit point encore !

DAMON.

Cela t'étonne, & cela est vrai. Cette façon de penser ne se comprend plus à présent : tout autre que toi, mon cher Menalque, la trouveroit même ridicule, elle n'est cependant qu'une suite naturelle du véritable amour. Aujourd'hui, on se connoît, on se dit que l'on s'aime, on en plaisante, ou on fait semblant de le croire; le dénoument suit de près la déclaration, & l'on se quitte aussi légerement qu'on s'étoit pris : voilà le monde; ce monde-là donne le ton, mais il ne sçait point aimer.

MENALQUE.

Je ne te conçois pas avec tes scrupules : tu te proposes donc d'aimer toute ta vie Felime, & de ne le lui jamais dire. La résolution est belle, elle est neuve; mais l'exécution en est assez difficile, je t'en avertis.

DAMON.

Tu plaisantes. Je voudrois te voir dans le même embarras, je ne sçais comme tu t'en tirerois : si Felime s'offensoit de ma hardiesse, si elle me défendoit de la voir, je ne supporterois jamais ce malheur; je crois que j'en périrois de chagrin.

MENALQUE.

Cette crainte-là te feroit tort..... Il faut un peu d'amour propre dans la vie.

DAMON.

Je vois bien que tu ne connois pas Felime. Imagines-toi tout ce que la nature fit jamais de plus beau, de plus noble, de plus engageant, & de plus modeste tout ensemble, & tu auras quelque idée de l'impression que cette aimable femme a fait sur moi. Tiens, quand je la quitte, ou que j'approche du moment de l'aller voir, j'ai les choses du monde les plus tendres à lui dire, je trouve des tours de phrase si heureux pour lui expliquer mes sentimens, qu'il lui seroit impossible de s'en offenser; les expressions me viennent en foule.... Eh bien, dès que je la vois, je demeure tout interdit, les politesses les plus simples, & qui viennent si naturellement pour tout le monde, ne se présentent même pas à mon esprit pour elle....... Plus je me veux de mal de ma timidité, & plus elle augmente... Je la regarde, & quand je l'ai bien regardée, je crois n'avoir plus rien à faire... Justes Cieux! peut-on devenir imbécille jusqu'à ce point là?.... Pour dissiper mon

embarras, je n'aurois peut-être qu'à dire un mot; mais si ce mot fâchoit Felime!....
Non, je ne le dirai jamais.

MENALQUE.

Va, mon cher Damon, rassure-toi, les femmes ne répondent pas toujours aux sentimens que l'on a pour elles; mais elles ne peuvent haïr ceux qui les leur font connoître, leur amour propre se pare des hommages dont leur cœur n'est pas touché: il n'est même point d'homme si disgracié de la nature, qui ne perde quelque chose de sa laideur auprès d'une femme qu'il ose aimer. Que mon exemple t'encourage. J'ai succombé comme toi aux atteintes de l'amour; celle qui m'a rendu sensible est une femme de la figure du monde la plus agréable, sans être décidément jolie; un air fin, une phisionomie noble, pleine de douceur & de fierté tout ensemble, de ces tons qui engagent, qui séduisent, & qui toutefois n'assurent rien: voilà Chloé, je la vis quelque tems sans me déclarer; mais les traits de l'amour peuvent-ils long-tems demeurer cachés? Chloé s'appercevoit de mes assiduités & n'en disoit mot; je hazardois quelques propos, elle n'y répondoit pas, mais elle ne s'en fâchoit pas non plus. Enfin,

emporté par la violence de ma passion ; un jour que nous étions seuls, je résolus de lui découvrir mes sentimens ; tout mon corps frémit au moment où je voulois ouvrir la bouche ; j'hésitai, je repris courage : belle Chloé, lui dis-je enfin, avec un désordre & une précipitation que l'on ne parviendroit pas à peindre, ne vous appercevez-vous jamais de tout l'amour que je ressens pour vous ?... Je vous aime.... Pourriez-vous m'en punir..... Cet aveu que je vous fais n'est pas volontaire, la force de ma passion me l'arrache..... Je pris sa main en achevant ces mots, je la baisois avec transport ; Chloé toute interdite, ne songeoit ni à se défendre ni à me répondre.... J'augurois bien de ce silence, lorsque se levant tout à coup ; laissez-moi, Monsieur, me dit-elle, de l'air du monde le plus courroucé : souvenez-vous de ce que je viens d'entendre pour vous convaincre que je ne puis vous revoir jamais. Je voulus parler pour tâcher de l'appaiser, mais elle passa brusquement dans une autre chambre, & me laissa seul.

DAMON.

Eh bien, que devins-tu après ce coup de foudre ?

MENALQUE.

Ce que je devins ? A ma place tu te ſerois deſeſpéré ; moi je pris un autre parti : je retournai chez Chloé le lendemain tout comme à mon ordinaire.

DAMON.

Et elle te reçut ?

MENALQUE.

Si elle me reçut ! Chloé m'aimoit quoiqu'elle n'en voulut rien croire. J'entrai avec un air extrêmement ſerieux, je pris enſuite un ton plus dégagé, nous parlâmes de choſes indifférentes : la converſation s'égaya, je plaiſantai beaucoup ; je remarquois que ma gayeté donnoit du ſérieux à Chloé, cela m'encourageoit encore, elle n'y pût tenir long-tems : en vérité, Monſieur, me dit-elle d'un air piqué, je ne ſçais pourquoi vos plaiſanteries ne me réjouiſſent pas aujourd'hui, je les trouve fades ; le compliment ne l'eſt pas, Madame, lui répondis-je ; effectivement il y a des jours où l'on eſt tout étonné que les autres ne ſoient pas ſérieux, parce que nous avons envie de l'être ; mais nous allons prendre votre ton..... Qu'appellez-vous, prendre mon ton ? me répliqua-t-

elle, il me semble que l'on ne m'accusera pas d'avoir de l'humeur, en tout cas c'est un malheur pour ceux qui s'en apperçoivent. On ne connoît plus de malheurs, lui dis-je d'un air galant, quand on a l'avantage de vous voir ; voilà qui est bien réparé, dit Chloé en souriant ; c'est un propos que l'on tient à toutes les femmes, & cela n'empêche pas qu'on ne se console très-aisément de les avoir perdues. Vous faites là le procès aux hommes, lui dis je, il me semble cependant qu'il y en a qui mériteroient d'être mis dans l'exception..... Oh ! pas un, répliqua-t-elle avec vivacité, du moins je n'en connois point. C'est apparemment que vous ne voulez pas ouvrir les yeux, lui dis-je, en la regardant avec tendresse : si vous vous rappelliez ..... Ah ! n'allez-vous pas reprendre vos propos d'hier au soir, me dit-elle, en m'interrompant ; Monsieur, je veux bien oublier que vous me les avez tenus, mais ne les repétez pas, je déteste les fadeurs ; vous me feriez quitter la place, & pour jamais...... Mais, Madame, lui répondis-je, il faudroit donc que je pusse oublier ce qui me les a fait tenir. Je mourrai plutôt..... Ne vous voila-t-il pas, dit Chloé ; vous, mourir !... Mais si cela arrivoit, lui dis-je..... Si cela arri-

voit, reprit Chloé, je ne sçais si je le croirois encore..... L'amour est donc bien redoutable, je veux prendre mes précautions, car je suis très poltronne, & je n'ai point du tout envie de mourir..... Ah, Chloé! si vous aimiez jamais, seriez-vous faite pour éprouver les rigueurs de l'amour? En disant cela je m'approchai d'elle avec un air plus passionné que jamais; Chloé voulut reprendre le même ton que la veille, mais il n'étoit plus tems, elle m'avoit trop écouté; je la vis s'attendrir, se remettre, combattre encore, me regarder, sourire..... Elle finit par m'écouter sans colere, peu à peu je l'accoutumai à me répondre; & je coule auprès d'elle depuis ce moment là des jours délicieux dans l'épanchement de l'amour le plus tendre.

DAMON.

Tu fus heureux dès le premier instant, Menalque; Chloé t'aimoit, & moi je doute si Felime n'est pas prête à me haïr.

MENALQUE.

Chloé m'aimoit, il est vrai, mais je l'ignorois lorsque je me suis hazardé de lui déclarer mon amour.

DAMON.

Que ferois-tu devenu, si au lieu d'y répondre, elle t'avoit interdit pour jamais sa présence ?

MENALQUE.

Ce que je ferois devenu ? J'aurois .... Je ne sçais ce que j'aurois fait si ce malheur m'étoit arrivé ; mais je ne fis pas toutes ces réflexions, elles n'auroient servi qu'à m'intimider. L'on n'entreprendroit jamais rien si l'on examinoit trop à fond tous les risques que l'on peut courir ; il faut prendre toutes les précautions raisonnables, & s'abandonner ensuite à sa fortune.

DAMON.

Non, tu n'aimois pas Chloé comme j'aime Felime, la crainte de la perdre t'auroit arrêté malgré toi.

MENALQUE.

Je l'adorois, Damon, & mon incertitude m'accabloit ; je rentrois chez moi tous les jours desespéré d'avoir été forcé de renfermer tous mes sentimens dans mon cœur, ce fut l'amour qui me força de parler.

DAMON.

Et c'eſt l'amour qui me retient. Il eſt bien capricieux dans ſes effets ! Je ne ſçais pourquoi je trouve des délices juſques dans les agitations où il me jette ; j'ignore ſi je ſuis aimé de Felime, me dis-je quelquefois à moi-même, mais je la vois du moins, elle ne peut ignorer entierement mon amour, tout en moi doit le lui faire connoître : c'eſt un langage qu'elle écoute ſans colere ; bornons-nous au plaiſir qu'on nous laiſſe, & ne perdons point par un mot le fruit de tant de ſoucis & de tant de ſoins.

MENALQUE.

Quoi, Feſime connoît ton amour ? tu le crois, & tu ne ſçais pas encore comment elle en recevroit l'aveu ?

DAMON.

Ecoute ; ſes procédés avec moi ſont inexpliquables. Hier encore je la quittai rempli de l'émotion la plus vive. Elle partoit pour la campagne, je l'ignorois en entrant chez elle ; ce fut un coup accablant pour moi ; je ne fus pas le maître de mon trouble, je crus en remarquer en elle.. . . . je me trompois peut-être. Lorſque je fus prêt

de sortir ; je l'embrassai en tremblant, je serrai l'une de ses mains, elle ne fit aucun mouvement pour la retirer, elle ne marqua pas de colere, & moi je ne pus lui dire un seul mot sur le chagrin que son départ me causoit. Je cherchai ses yeux, elle rencontra les miens, & ne les évita pas ; j'y crus découvrir de la tendresse, mais Menalque, ce pouvoit être une illusion. Elle a les plus beaux yeux du monde, & je l'adore ; en faut il davantage pour croire qu'ils s'attendrissent en se tournant sur moi, parce que je le souhaite avec ardeur ? Quelquefois je remarque que Felime se contraint quand il y a quelqu'un avec nous ; elle me regarde moins, ses yeux ne s'arrêtent que foiblement sur moi ; c'est tout le contraire quand nous sommes seuls ; mais ne pourrois-je pas dire aussi que c'est qu'elle m'oublie aisément quand d'autres se trouvent avec elle ?... Felime soupire, tantôt elle laisse échaper ses soupirs en liberté, tantôt elle s'efforce de les retenir. Malheureux que je suis ! oserois-je me flater de les pouvoir causer ? Peut-être un souvenir les excite, & j'ai la foiblesse de les attribuer à mon amour.... Lorsque nous causons ensemble, je tâche de ramener nos entretiens sur le chapitre de la tendresse ; je m'exprime alors avec

toute la vivacité d'un homme qui éprouve lui-même les sentimens dont il parle ; Felime paroît prendre plaisir à mes discours ; lorsqu'elle y veut répondre, je la vois quelquefois embarrassée, l'on diroit qu'elle craint d'en trop dire.... Sont-ce là des marques de retour ? Pourrois-je me flater d'être aimé d'elle ? Qu'en penses-tu, Menalque ? Parle.

MENALQUE.

Je n'ai qu'un conseil à te donner, & tu ne seras heureux qu'en le suivant ; c'est d'aller te jetter aux pieds de ta belle maîtresse, de lui déclarer ingénument tout l'amour que tu ressens pour elle ; cette naïveté a bien plus de force que les discours les mieux arrangés : elle te traitera peut-être d'abord avec rigueur ; ne te rebutes point, ta constance la fléchira ; si tu t'obstinois plus long-tems au silence, Felime pourroit te croire indifférent : en respectant l'objet qu'on aime, il ne faut pas lui ôter le plaisir de s'entendre dire qu'il est aimé, Si Felime ne vouloit pas t'écouter, il est de ces manieres froides & décidées qui te l'auroient déja fait connoître. Songe à vaincre ta timidité, c'est presque une vertu dans la morale, c'est un mérite auprès des belles, quand elle n'est

pas poussée trop loin. Puisses-tu être un jour aussi heureux que je le désire. Adieu.

H. L. D.

EPITRE

A M. Foote, Anglois, pour lors à une petite Maison de Campagne qu'il avoit louée près d'Angers. Par M. de la Sorinière.

ENtre la paresse & l'étude,
Vous voyez couler vos beaux jours
Dans une aimable solitude,
Où vous enchaînez les Amours.

Dans l'essain qui vous environne,
Je vois Philis qui papillonne
Avec les Jeux, avec les Ris ;
Et Momus qui sur vos écrits
Répand ce goût, ce sel attique,
Ce délicat, ce vrai comique
Dont Londre est justement épris. *

Ce Dieu d'accord avec Thalie,
Au mépris de tous vos rivaux,

* *Ce Gentilhomme a composé plusieurs excellentes Comédies, toutes représentées à Londres avec beaucoup de succès ; entre lesquelles on remarque, l'*Anglois à Paris.

Vous remit ces heureux pinceaux
Dont Plaute avec moins de génie
Peignoit les vices & les sots;
Et la finesse de Térence
Nous reproduit cette élégance
Qu'on admire dans Marivaux.

Bois isolés, rians Côteaux,
Maison sans faste, sans parure;
C'est là qu'en moderne Epicure,
Un Sage défend sa raison
Et des piéges de la Nature,
Et des sophismes de Zénon.

D'amis une troupe choisie
Y vient savourer les douceurs
Du Falerne & de l'Ambroisie.
Là, sans complimens, sans fadeurs,
La liberté fait les honneurs,
La vaine contrainte est bannie;
Tel est ce séjour enchanté:
Et Comus d'une main légere
Assaisonne la bonne chere
Du piquant de la volupté.

A Angers, 1753.

DU GOUST DE L'ECRITURE.

PErsonne n'ignore que l'Ecriture, comme tous les autres Arts, ne se soit perfectionnée par le goût exquis des Maîtres excellens qui s'y sont appliqués depuis près de deux siécles. Jusques-là négligée, sans honneur, même dégradée, elle s'étoit vûe contrainte de chercher un asyle dans l'obscurité des solitudes les plus reculées, & dans le sein des Cathédrales les plus célébres (a). C'est là qu'elle se vit obligée de s'asservir honteusement aux caprices & aux bizarreries d'un esprit dépravé. C'est là qu'une main toujours grossiere & sans adresse, ne sembloit s'animer que pour lui faire former un caractere, tantôt n'offrant qu'une masse informe, tantôt ne présentant qu'un affreux squelette. C'est là enfin où l'Ecriture se montroit toujours défigurée par des ornemens

(a) Il n'y avoit dans les sciécles d'ignorance que les Moines & les Prêtres pour ainsi dire, qui se servissent de la plume. Leurs occupations étoient de transcrire des Livres. Les Ecoles se tenoient dans les Cathédrales, c'étoit l'Evêque qui enseignoit, ou quelque Clerc distingué par sa vertu. *Discours sur l'Histoire Ecclésiastique, par M. l'Abbé Fleury.*

gothiques & superflus, ou embarrassée par des liaisons qui en rendoient la lecture également difficile & fatigante.

Il lui falloit donc un puissant secours pour l'arracher d'entre les chaînes qui la resserroient, & la faire paroître aux yeux avec tout son éclat, en fixant ses principes & en lui prêtant des régles sûres & constantes. C'est ce qu'ont fait ces célébres Ecrivains (*b*) qui depuis le rétablissement des Arts, se sont acquis la juste admiration des François & des Etrangers. Intimement convaincus que tous les beaux arts dépendent du bon goût, que c'est lui qui leur donne cette délicatesse & ces graces qui en font tout le prix, ils se sont uniquement étudiés à le consulter en tout, à le suivre comme un guide infaillible, & à viser au beau & au vrai. En effet, par la force & la solidité de leur jugement, &

(*b*) Jean Neuderfer, Allemand; Clement Perret, Flamand; Louis Curion, Romain, (Alexandre Jean: Guillaume le Gangneur, les Beaugrands, Lucas Materot, François Desmoulins, Jean Allais pere, Jean Petré, Philippes Limosin, Jacques Raveneau, Louis Barbedor, Louis Senault, Laurent Fontaine, Nicolas Duval pere, Jean-Baptiste Allais-de-Beaulieu fils, Etienne de Blégni, Nicolas Lesgret, Nicolas Duval fils, Olivier Sauvage, Alexandre-Louis Rossignol, &c.) tous François.

par la netteté & la finesse de leur discernement, ils ont ramassé dans un seul point de vûe les justes proportions d'un corps d'Ecriture, & ont saisi avec ardeur les momens qui le conduisent à sa vraie perfection. Par tout ils ont répandu de l'élégance, de la précision & de la justesse; ils ont employé les mouvemens les plus naturels & les plus recherchés. Par tout leurs effets legers, tendres, agréables & bien assortis, plaisent aux yeux, semblent même fasciner les esprits & emporter impérieusement les suffrages. Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'ils se soient écartés d'une noble simplicité; ils l'ont constamment & scrupuleusement suivie. Leurs Ouvrages qui sont entre les mains des Amateurs de la belle Ecriture, en sont une preuve évidente. Ils ont même impitoyablement retranché une espéce de multiplicité de traits dans lesquels des yeux moins clairvoyans ne verroient que des beautés.

C'est donc le goût, mais un goût pur, qui a été leur régle & leur modéle, & qui certainement doit être le nôtre? C'est en lui que consiste le fond & l'ame de nos productions. C'est ce sentiment vif d'une raison épurée qui doit embellir toutes nos piéces, distinguer l'Ecrivain d'avec l'Ecrivain, & donner de la correction, de la noblesse

&

& de la magnificence à nos ouvrages. En vain sans le goût nous voudrons régler notre esprit, reconnoître les travaux des grands maîtres en l'art d'écrire, diriger nos observations, raisonner dans nos études, sentir le fond du caractere & la profondeur du génie d'un Ecrivain. Sans lui, les plus ingénieuses compositions nous paroîtront insipides, & nous traiterons de nouveautés ridicules les principes les plus solides & les mouvemens les mieux conçus. Au contraire, il nous servira à découvrir la facilité de la main, le naturel & la tendresse du toucher. Une comparaison fera sentir la justesse de ce raisonnement. Je prends pour cet effet deux Ecrivains illustres qui ont vêcu dans le même tems & qui ont eu beaucoup de réputation; ce sont M. Rossignol (*c*), & M. Alexandre (*d*).

Que guidé par le bon goût, on examine sans prévention les ouvrages de ces Artistes, on trouvera que le génie du premier le portoit naturellement à la simplicité, que ses compositions étoient délicates, bien digerées & ménagées à la force de

(*c*) Louis Rossignol, Parisien, mort le 24 Février 1739, âgé de 45 ans.

(*d*) Alexandre, mort à Paris en 1738, dans le mois de Juillet.

ceux pour qui elles étoient destinées ; que l'habileté de sa main étoit heureuse & conduite avec modération ; que ses principes étoient justes, précis & toujours conformes à ceux fixés par Allais (*e*) ; que son toucher étoit tendre & moëlleux, ses ouvrages pleins d'agrémens, & ses moyens simples, faciles & immuables. Dans le second, on remarquera un génie inconstant, vif, errant, plein de feu, mais sans beaucoup de raisonnement, sans application, sans ordre, rempli assez souvent de traits tròp compliqués & de ces mouvemens que l'ón appelle passes ou abréviations. Hardi dans ses licences, outré dans sa distribution, entêté de je ne sçai quelle grandeur, emporté par trop de vivacité, il ne pouvoit jetter dans ses compositions ce charme précieux que l'on trouve dans le premier ; & pourquoi ? C'est que son goût n'avoit pas été cultivé par une judicieuse discussion des ouvrages de son Art, ni par une suite nécessaire de réflexions justes.

De tout ceci on doit juger combien avant tout il est important à un Maître de perfectionner son goût, en l'exerçant sur les plus parfaits morceaux qui concernent son

(*e*) En 1680, Allais de Beaulieu mit au jour un Livre sur l'art d'écrire, qui est le meilleur morceau qui se soit encore vu sur l'Ecriture.

talent : il doit même faire un choix des meilleurs en les accompagnant de remarques solides & justes ; alors il ne sortira rien de sa plume qui ne surprenne, qui ne flate & qui n'enchante ; toutes ses piéces seront marquées au coin d'une noble simplicité, & en même tems d'une variété merveilleuse. Liaisons régulieres & délicates, lettres uniformes & différentes, séparations mesurées, majeures & capitales proportionnées au tout ensemble, vuides sagement remplis, traits & passes simmétrisés, compassés, mais modérés; tout plaîra, ravira, transportera même ceux qui n'ont aucune connoissance des principes de l'Ecriture. On sent assez combien un tel succès est agréable, mais on n'y vient pas tout d'un coup. C'est un doux fruit qu'on n'a amené à sa maturité qu'avec des peines infinies ; le travail le plus assidu & le plus opiniâtre n'a pu le rendre précoce. Il faut cependant avouer qu'il n'est rien aujourd'hui de plus facile que d'arriver à la perfection de l'art d'écrire, si l'on a le goût pour guide, & si sous les yeux d'un grand Maître on sçait profiter de ses leçons & de ses avis. La route, comme on le voit, en est courte & riante, les grands hommes qui l'ont tracée, l'ont jonchée de fleurs, dont chacun pourra recueillir une

ample provision, & dont il sçaura sans doute faire un bon usage.

PAILLASSON, Ecrivain Juré, rue des Fossés S. Germain l'Auxerrois.

A MADEMOISELLE N.....

AUJOURD'HUI MADAME.....

CE fut dans un lieu solitaire,
Lieu retiré, séjour austere,
Que vos beaux yeux, pour la premiere fois,
Porterent au fond de mon ame
Ces traits charmans, ces traits de flamme
Qui la soumirent à vos loix.
De ce moment trop peu durable
Dont sans cesse avec moi j'aime à m'entretenir;
Sans doute vous avez perdu le souvenir?
Si, lorsque dans un lieu semblable
J'ai revu l'éclat de vos yeux,
Un Dieu.... le plus petit des Dieux,
Nous avoit rappellé ce moment favorable;
Mon bonheur seroit préférable
Au sort qu'il goûte dans les Cieux.



DISSERTATION

Sur les causes de l'exil de S. Loup, Evêque de Troyes. Par un Chanoine de l'Eglise de Troyes.

En finissant la Dissertation que j'ai faite & qui a paru dans le Mercure de France aux mois d'Avril & Mai de l'année 1753, pour déterminer le local du champ de bataille dans lequel Ætius & ses Alliés remporterent une victoire signalée contre Attila, j'ai dit que S. Loup ayant en qualité d'ôtage conduit Attila à la tête de son armée jusqu'au Rhin, revint paisiblement dans son Diocèse. L'Auteur de la vie de ce Saint nous apprend ensuite que cet Evêque de retour de ce voyage, fut mal reçu dans sa Ville Episcopale, qu'il fut presqu'aussi-tôt obligé d'en sortir, & même de quitter son Diocèse dont il fut long-tems absent; cette Vie a été donnée par Surius, conforme à d'anciens exemplaires, & le fait qu'il s'agit d'examiner y est exprimé en ces termes: Or l'homme de Dieu étant de retour, dès qu'il se vit abandonné par le désespoir des siens, prit son parti plus dili-

gemment que les autres, & se retira promptement à Latiscon ; son dessein étoit d'y attirer son peuple, qu'il avoit défendu au milieu des guerres & des désordres publics, par les suffrages de ses prieres : cette retraite est distante de quarante-cinq mille de la ville de Troyes ; il y demeura deux ans entiers, après quoi se sentant piqué du peu de Citoyens qui s'étoient rendus auprès de lui, il jugea à propos de se retirer jusqu'à la ville de Mâcon.

Reversus autem vir Dei, ut vidit se desperatione suorum, turbatum ad montis perfugium Latisconem cæteris solertior festinavit, ut eò transferret plebem, quam orationum suarum suffragiis discrimini jacentem inter excidia publica & arma defenderat. Illud perfugium distat ab Urbe milliaribus quinque & quadraginta. Manent vero biennis spatio offensus raritate suorum eò venientium, Matisconem sibi censuit expetendam.

L'Auteur de la Préface qui est à la tête des Offices de l'Abbaye de S. Loup, imprimés à Troyes, dans un cayer *in*-8°. chez François *Jaquard*, en 1657, s'inscrit en faux contre ce fait allégué par Surius ; voici ses termes traduits du Latin. Nous avons dit que S. Loup peu de tems avant sa mort, s'étoit retiré sur la Montagne de Latiscon, &c. tous les Auteurs qui

ont écrit la vie & les actions de ce Saint, l'ont également avancé ; mais nous ne sçavons point par quelles raisons Surius fait entendre que ce Prélat fut forcé de se refugier dans cette retraite, par l'ennui & la fureur de son peuple qui s'étoit imaginé qu'il vouloit trahir la Patrie, comme si on avoit voulu le soupçonner d'avoir le dessein de livrer sa Cité à Attila. On ignore aussi où cet Auteur a puisé ce qu'il avance : car après avoir ramassé & examiné avec soin tous les manuscrits de la Vie de ce Saint, nous n'y avons rien trouvé de semblable ; mais tous conviennent qu'il ne s'est retiré de sa Ville pour un tems, que parce que sentant ses forces s'affoiblir, & sa mort étant prochaine, il avoit choisi une retraite pour vaquer plus facilement au service de Dieu ; & certes ce qu'avance Surius est incroyable, & nous pourrions par mille raisons le réfuter, mais ce n'est pas à présent notre dessein.

Le Pere Cousinet, Souprieur de l'Abbaye de S. Loup de Troyes, dans ses Ouvrages qui sont encore manuscrits & qu'il a fait il y a plus de quatre-vingt-dix ans sur la Vie de ce Saint, & sur l'Histoire de cette Abbaye, qui ont été communiqués aux Bollandistes & au Pere le Cointe de l'Oratoire, a fait tous ses efforts pour laver

son Saint de cette tache. Ces fameux compilateurs semblent même avoir adopté son opinion, sous prétexte que dans différentes vies de ce Prélat il n'en est point parlé du tout : mais n'est-il point permis de penser autrement que ces Sçavans ? ne peut-on pas dire qu'il suffit qu'on ait lu dans quelques anciens exemplaires, autres que la vie donnée par Surius, ce fait en question, suivant cette régle de critique, que lorsqu'un Historien avance des faits qui ne semblent pas contribuer à l'éloge du Saint dont il écrit la Vie, il mérite mieux d'être cru que les autres, parce qu'il paroît qu'il aime la vérité, & qu'il ne veut pas la taire, quelque préjudice que sa bonne foi semble faire à la réputation de celui dont il parle ? que sçait-on si des plumes dévotes n'ont point supprimé ou déguisé ce fait dans les copies des anciens exemplaires, afin de ne pas laisser à la postérité le moindre doute sur la haute réputation de leur Patron ? c'est ce que je laisse à décider.

Le Pere Cousinet, ses confreres, ses partisans, & même les Bollandistes, dont les observations & les notes critiques sur les Actes des Saints sont d'un grand poids, conviennent que S. Loup, à son retour du voyage qu'il avoit fait pour reconduire

Attila jusqu'au Rhin, se trouvant fatigué, exténué & abbatu par une maladie languissante qui l'empêchoit de vaquer au saint ministere dont il étoit chargé, résolut d'aller prendre l'air; qu'à cet effet après avoir passé deux ans à Latiscon, il se retira dans la Ville de Mâcon sur la Saone; en vérité peut-on s'imaginer qu'un Evêque, tout au plus âgé de soixante-six ans, & qui a été d'un assez bon tempérament pour vivre encore plus de vingt-six ans, n'étant mort qu'à l'âge de 92 ans, soit tellement tombé dans une maladie de langueur qui auroit duré plus de trois ans? n'avoit-il pas dans son Diocèse des campagnes gracieuses où il auroit pu se retirer? & quand on supposeroit qu'un air particulier lui auroit été nécessaire, ç'auroit été l'air de la Ville de Toul, sa Patrie, & non pas celui de Mâcon: enfin je ne sçaurois me persuader qu'un aussi grand Saint, qui avoit été dans la disposition de se sacrifier avec tout son Peuple dans le tems de l'armée d'Attila, auroit voulu ou consenti d'abandonner son troupeau par délicatesse de santé.

En supposant donc la vérité du fait allégué par Surius, ainsi qu'il est très-probable de le croire, on demande pourquoi S. Loup reçut un traitement si indigne de

la part de son Peuple, après l'avoir sauvé l'année précédente du danger extrême dont il étoit menacé par l'armée d'Attila ? ce qui marqueroit une grande ingratitude, au cas qu'on eût eu des soupçons legitimes sur la conduite de ce saint Evêque. On veut sçavoir si ce saint Prélat a essayé de se soustraire à la domination des Romains, qui alors étoient maîtres de la Cité de Troyes, s'il avoit entrepris de livrer son Pays aux Huns ou aux Francs, c'est ce qu'il s'agit de bien examiner, & nous ferons voir que le projet de S. Loup étoit louable, qu'il agissoit avec prudence eu égard aux circonstances, qu'il n'a rien fait qui puisse préjudicier à sa réputation, & que tout au plus il s'étoit trop pressé de faire réussir un projet utile à sa Patrie, qui n'eut son exécution qu'environ sept ans après sa mort. Mais pour répondre à ces questions & appuyer mon sentiment, je crois à propos de faire quelques observations sur l'état général des Gaules dans ce tems-là, & en particulier sur le pays de Troyes.

Les Gaules qui étoient une des grandes Provinces de l'Empire Romain en Occident, n'avoient point encore été entamées au commencement du Ve. siécle, malgré les efforts des Germains & des Na-

tions Septentrionales ; ces Barbares faisoient bien quelques courses en deçà du Rhin, mais après y avoir fait le pillage, ils emportoient leur butin au-delà de ce fleuve ; enfin dès l'année 407, les Vandales, les Alains, les Suéves & les autres Peuples de leur voisinage qui se joignirent avec eux, excités par Stilicon, passerent le Rhin ; après avoir mis en fuite les Francs qui s'opposerent à leur passage, ravagerent toutes les Gaules & pénétrerent jusqu'aux Pyrennées ; ils ne firent que traverser ce grand pays comme un torrent, ils allerent bientôt après en Afrique, où ils s'établirent.

Les Alains en partie resterent, ils se mirent à la solde de l'Empire, qui leur accorda des terres sur les rives gauches de la Loire ; on leur confia la garde de la Ville d'Orléans, place importante par sa situation.

Peu de tems après, c'est-à-dire en 409, les Gaulois ou Romains, car il n'y avoit plus alors de distinction entr'eux, les Peuples, dis-je, de plusieurs Provinces maritimes firent une confédération & s'étigerent en République, reconnoissant toutefois l'Empereur pour leur Souverain ; elle étoit composée de cinq des dix-sept Provinces des Gaules ; sçavoir, les deux

Aquitaines, la ſeconde, la troiſiéme & la quatriéme Lyonnoiſes, avec une partie de la ſeconde Belgique ; & leur ſituation les fit appeller Armoriques.

Les Bourguignons d'un autre côté, après avoir paſſé le Rhin, vinrent prendre des quartiers dans les Gaules, ils envahirent l'Alſace, la premiere Lyonnoiſe & quelques Pays voiſins ; ils s'y cantonnerent. Cet événement arriva en 413.

Dans le même tems les Viſigots d'Italie vinrent auſſi s'établir dans les Gaules avec la permiſſion de l'Empereur Honorius ; ils prirent d'abord leurs quartiers dans les Cités qui ſont ſur les rives droites du Rhin, c'eſt-à-dire à l'Occident de ce fleuve.

Enfin les Francs avoient déja formé alors un petit établiſſement en déçà du Rhin, ils étoient à la ſolde de l'Empire, pour défendre contre les Nations Barbares le paſſage de ce fleuve : ils firent bien leur devoir contre l'irruption des Vandales ; mais ceux-ci ayant été ſecourus par les Alains, enfin les Francs après avoir perdu environ vingt mille hommes, furent obligés d'abandonner la partie & de leur laiſſer libre le paſſage du Rhin.

Il eſt bon d'obſerver que toutes ces différentes peuplades de Barbares ayant ob-

tenu l'agrément de s'établir en différentes contrées des Gaules, dont ils s'étoient d'abord rendus maîtres par force, n'eurent cette permission qu'à condition d'y vivre en Sujets de l'Empire Romain, d'en suivre les loix, & d'obéïr aux Officiers de l'Empereur; mais ces nouveaux Hôtes ne tinrent gueres leurs promesses, ils s'étendirent dans le voisinage de leurs Cantons, ils s'arrondirent, ils augmenterent leur autorité, & par la suite ils devinrent Souverains, c'est-à-dire en 475 environ, des Cités qu'ils ne possédoient d'abord qu'à titre précaire. Et comme l'Italie, l'Espagne & l'Afrique souffroient aussi beaucoup à cause des incursions des Barbares, on peut juger de la situation critique & dangereuse dans laquelle se trouvoit l'Empire d'Occident: Rome même avoit été prise par Alaric en 404.

On peut sur les faits de ce Tableau en racourci des Gaules, avoir une idée de leur position dans ces tems-là, ensorte qu'on voit qu'au milieu du cinquiéme siécle l'Empire ne possédoit pas réellement le tiers des Gaules: encore les Cités qui étoient demeurées fidéles sous l'obéïssance, ne faisoient pas un État joint & arrondi; elles étoient éparses en plusieurs portions, ce qui en faisoit la foiblesse.

On devine après cela aisément quelle devoit être la consternation des Romains, des véritables Sujets de l'Empire; entourés de toutes parts de Nations barbares, ils étoient continuellement exposés à leurs insultes, à leurs excursions, à leurs pillages; & quand on considere que les Visigots & les Bourguignons étoient Ariens, que les Alains & les Francs étoient Payens, on doit bien penser que les Gaulois, tant ceux des Provinces obéïssantes, que ceux qui étoient sous leur domination & dans leur voisinage, étoient dans de grandes allarmes au sujet de leur Religion, étant tous Catholiques & attachés à la Communion de l'Eglise romaine, dont la foi est toujours pure.

Si on ajoûte à ces considérations que les Provinces obeïssantes étoient maltraitées par les Officiers de l'Empereur, qui sous un gouvernement foible ne pensoient qu'à bien faire leurs affaires, comme cela arrive toujours dans des tems de troubles; si on fait attention que ces Officiers dans la répartition des impôts étoient injustes, qu'ils étoient cruels par la dureté avec laquelle ils en faisoient le recouvrement, qu'ils commettoient une infinité d'exactions, & qu'ils s'approprioient les confiscations qui appartenoient au fisc,

qu'en conséquence il suffisoit d'être riche pour s'attirer de mauvaises affaires, il sera aisé de se persuader que les Gaulois souhaitoient ardemment une réforme dans l'Etat, qu'il étoit nécessaire d'avoir un Maître sur les lieux, qui en les gouvernant les défendît, & contre les ennemis du dehors par son courage, & de ceux du dedans par son équité ; mais, où le trouver ?

Telle fut la situation fâcheuse des Gaules sous l'Empire d'Honorius : ceux qui ont voulu le louer, dit M. l'Abbé du Bos, ont été reduits à faire l'éloge de sa bonté, qualité aussi dangereuse dans un Prince qui n'a pas les qualités nécessaires aux Souverains, que les plus grands vices ; sa bonté même fut funeste à l'Empire, parce qu'il fut dépourvu du talent de se faire craindre ; ces désordres continuerent sous ses Successeurs.

Enfin au milieu du cinquiéme siécle, sous l'Empire de Valentinien, arriva cette fameuse irruption des Huns dans les Gaules : tout le monde sçait les ravages qu'y fit Attila leur Roi ; ce fleau de Dieu, Prince aussi formidable que courageux, fut combattu avec succès par Ætius & ses Alliés, & enfin obligé de quitter la Patrie. On peut juger dans quelles calamités furent plongées les Provinces que ce Conquérant

parcourut ; tant de malheurs excitoient les gémissemens des gens de bien, & quoique par l'habileté d'Ætius, ce Patrice romain, qui commandoit dans les Gaules pour l'Empereur, qui sçut réunir tant de Nations différentes qui habitoient ces Provinces pour faire tête à l'ennemi, les Huns eussent été défaits dans un combat général, néanmoins la retraite précipitée de ce Chef des Huns ne dédommagea pas des maux qu'il avoit faits, des dangers qu'on avoit à craindre, & de la confusion qui régnoit toujours dans les affaires du Gouvernement.

Les Evêques des Gaules étoient l'appui & la consolation de leurs compatriotes : dans ces conjonctures fâcheuses ils avoient un grand pouvoir ; ils jouissoient de revenus considérables, ils les employoient au soulagement des malheureux, & leur autorité jointe à une haute piété n'alloit qu'au bien de tous. Je me borne ici à les considérer comme des citoyens distingués, qui tenoient un rang considérable dans la patrie, & qui avoient beaucoup de part aux révolutions ; leur dignité leur donnoit une considération étendue dans la société. Les loix impériales les autorisoient à suspendre les jugemens rendus par les Tribunaux laïques, & même à les refor-

mer en quelques circonstances ; ils étoient les protecteurs des veuves & les tuteurs des orphelins, & ce qui achevoit de leur donner un crédit général, c'est qu'ils joignoient à la grandeur & aux droits de leur dignité, un mérite éminent & une piété solide. Nous voyons par l'Histoire, que ces saints Prélats ont été des citoyens courageux, & capables du gouvernement. Aussi le Clergé & le peuple dans le tems des élections, faisoient tout leur possible pour élire un Evêque qui eût des talens, de l'expérience, du génie & de la piété.

C'est pourquoi les Evêques des Gaules avoient droit de citoyens dans leurs Diocèses, ils pouvoient en cette qualité avoir inspection sur l'administration temporelle de leurs Cités ; c'est pour cette raison que dans ce siécle ils sont entrés dans tous les projets & les négociations qui se traitoient alors pour rétablir l'ordre, & empêcher la dévastation de leurs Diocèses. C'est par ces considérations que nous les voyons si bien figurer dans l'histoire de l'établissement de la Monarchie Françoise, comme on le voit clairement dans le sçavant ouvrage de M. l'Abbé du Bos sur cette matiere.

Nous connoissons par l'Histoire la grande réputation que s'étoit fait S. Loup, Evê-

que de Troyes ; on voit la haute estime qu'Attila même, ce fleau de Dieu, avoit pour ce Prélat, & la confiance avec laquelle il s'ouvrit à lui sur ses disgraces & sur ses projets : lui seul avec l'aide de Dieu, sauva son troupeau & ses citoyens du malheur qui les menaçoit, son génie le soutint, sa piété le seconda ; il désarma ce Prince par sa douceur, autant que par son éloquence : il accompagna ce Prince dans sa retraite, il lui servit d'ôtage comme il l'en avoit prié. Il est constant que ce Prince se plaisoit à avoir souvent des conversations avec notre Saint, il connoissoit la solidité de son mérite, & l'étendue de son esprit; d'ailleurs ce Prince n'avoit plus guéres de projets dans la tête à exécuter, il étoit ou piqué ou consterné de sa défaite, il se dissipoit, il se désennuyoit avec son compagnon de voyage.

Attila ayant pris congé de Saint Loup pour repasser au-delà du Rhin avec son armée, notre Evêque prit ses mesures pour retourner dans sa Ville épiscopale, mais est-il revenu dans la même année ? Je n'en sçais rien ; je présume que la petite armée de Francs qui avoit été envoyée à la suite de celle d'Attila, pour observer les Huns dans leur retraite, aura eu ordre de rester dans le voisinage des bords du Rhin, afin

d'empêcher le paſſage de ce fleuve aux partis qui auroient eu encore la fantaiſie de faire des courſes en deçà ; ainſi les Francs à la tête deſquels pouvoit être Mérouée leur Roi, auront pu hyverner en Alſace, & ne ſe seront mis en campagne pour leur retour qu'au printems ſuivant ; en ce cas Saint Loup qui pouvoit craindre quelques embûches ſur ſa route, s'il s'étoit mis en chemin ſans être accompagné, aura pu reſter avec eux pour profiter de leur eſcorte quand il s'en retourneroit.

Pendant un auſſi long ſéjour cet Evêque aura fait connoiſſance avec les Francs, avec les principaux de l'armée, avec leur Roi même, s'il étoit à leur tête, & rien n'empêche de croire qu'il y fut préſent ; il aura pris de l'eſtime pour ces Barbares qui n'avoient rien de féroce que le nom, il ſcavoit qu'ils faiſoient la guerre noblement, qu'ils avoient du courage & des ſentimens d'humanité. Mérouée qui s'étoit trouvé à l'armée d'Ætius, lorſqu'il combattit les Huns dans la plaine de Saint George, entre Troyes & Méry, avoit donné des preuves de ſa valeur : Saint Loup n'aura pas manqué d'écrire à Troyes les cauſes de ſon retard, il aura ſans doute dit bien des choſes avantageuſes des Francs, il aura fait un parallele de ceux-ci avec les

Huns, & il ne lui aura pas été difficile de faire voir que tout l'avantage étoit pour les premiers ; & de là on aura conclu que montrant du penchant pour les Francs, il aura eu quelque dessein en leur faveur.

Il n'est pas douteux que dans ces tems de trouble & pendant une si longue absence, il y aura eu des cabales contre le saint Evêque ; un tel homme dont la conduite pleine de sagesse étoit la censure de tous les désordres, dont l'éloquence s'étoit élevée plusieurs fois contre tant d'abus, aura eu des jaloux, des envieux ; ils auront semé des bruits affectés parmi le peuple, toujours si aisé à se laisser séduire par les premiers préjugés. Les Officiers Romains préposés aux impôts, ces exacteurs impitoyables dont nous avons déja parlé, endurcis dans l'habitude de commettre des concussions & des rapines, auront saisi l'occasion d'éloigner un surveillant si attentif & un censeur aussi exact ; ils l'auront accusé d'ambition, d'avoir, pour la satisfaire, traité avec les Barbares afin de se rendre maître de la cité de Troyes ; peut-être même de trahison, en débitant qu'il avoit pris des mesures pour se soustraire à l'obéissance de l'Empire : un peuple toujours crédule ne saisit que trop promptement ces idées pour

faire place dans son cœur à l'envie, contre un Evêque qui auparavant étoit l'objet de son amour.

Ces bruits tout desavantageux qu'ils paroissent d'abord à notre Saint, n'étoient pas tout à fait sans fondement. Il se pouvoit faire qu'il seroit convenu secrettement avec les principaux Sénateurs de la ville, avec les bons citoyens, de prendre des mesures pour parer à tous les dangers qui les menaçoient se trouvant dans une espéce d'anarchie, sans appui de la part des Empereurs, sans secours des troupes Romaines, & exposés à devenir la proye du premier tyran qui voudra les conquérir.

On demandera en ce cas, si S. Loup auroit traité avec Attila pour l'exécution de ses desseins? Ce Prince dont il avoit gagné la confiance, l'estimoit; il avoit fait entendre à son armée que l'année suivante il reviendroit dans les Gaules, & qu'évitant de tomber dans les inconvéniens où il s'étoit trouvé dans sa premiere campagne, il se flatoit de subjuguer ces Provinces : mais il n'est pas possible de se persuader que S. Loup, aussi prudent qu'il étoit, ait fait les moindres ouvertures à Attila sur un tel projet, pour deux raisons; la premiere, parce qu'il avoit com-

pris par l'habitude qu'il avoit eu avec ce Prince, qu'il étoit rusé & dissimulé; qu'il lui avoit donné de belles paroles sur le plan de sa conversion ; que cependant malgré ses soins, ses prieres & ses bons offices, il avoit vû ce dessein échouer presqu'aussi-tôt qu'il avoit été proposé : la seconde raison, c'est que ce Prélat avoit compris par les faits d'armes d'Attila, lors de son irruption dans les Gaules, que son intention n'avoit pas été de s'y fixer, d'y former un établissement, ni d'y régner ; qu'il vouloit seulement s'enrichir & son armée du pillage de ces belles Provinces. En effet, Attila après avoir passé le Rhin, mit tout à feu & à sang ; les villes de Treves, de Tongres, Cambray, Metz & Reims, furent presque toutes détruites ; un Prince qui agit de la sorte fait bien voir qu'il n'a pas dessein d'accoutumer à son Gouvernement ses Sujets conquis, qu'il ne veut pas les conserver pour leur faire goûter la douceur de son Empire : certes, ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend quand on veut régner sur des peuples subjugués.

Ainsi S. Loup, en supposant qu'il a pris le dessein de chercher de nouveaux maîtres, pour mettre sa Cité en sureté, se sera bien plutôt adressé aux Francs, par

préférence non-seulement aux Huns, mais encore aux Bourguignons ses voisins, & aux Visigots. En effet, quelle différence ne remarque-t-on pas dans les mœurs & la conduite des Francs d'avec les façons d'agir des Huns? Il ne sert de rien de répéter ce que je viens de dire de ceux-ci, au lieu que les Francs étoient braves, courageux & polis, leur vivacité plaisoit beaucoup; ils avoient alors adouci leur ancien naturel un peu féroce, & ils avoient eu soin de corriger les défauts de leur ancienne éducation par leur commerce avec les Romains. Plusieurs d'entr'eux s'étoient avancés jusqu'à obtenir les grades militaires les plus distingués, tant dans l'Empire d'Occident que dans celui d'Orient. Quand ils commencent à s'établir en deçà du Rhin, ils conservent les places dont ils se saisissent, ils laissent vivre leurs nouveaux Sujets selon leurs loix, ils moderent les impôts, leur joug devient aisé, ces vainqueurs gagnent l'amitié des vaincus; l'Empire qui connoît leur courage & leur équité, leur confie la garde du Rhin pour réprimer les courses des Barbares: enfin, pour donner aux peuples qu'ils subjuguent un des attraits les plus séduisans qui puisse les accoutumer à leur autorité, ils leur laissent le

libre exercice de leur Religion, ils respectent les Eglises & leurs Ministres, ils regardent leurs personnes & leurs biens comme sacrés. Quand des peuples ont de telles vertus & de tels sentimens, ils ont aussi bien des dispositions pour embrasser la foi & la morale de l'Evangile ; aussi voyons nous par la suite comment cette nation se convertit avec autant de célérité que de facilité.

Après ces considérations, S. Loup pouvoit-il jetter les yeux sur les Bourguignons ou sur les Visigots pour les rendre maîtres de son pays ? ils sembloient à la vérité avoir un attrait de plus, ils étoient Chrétiens, au lieu que les Francs étoient encore Payens ; mais ces prétendus Chrétiens professoient l'Arianisme ; ils étoient par conséquent plus nuisibles à la Catholicité que les Payens même. On sçait qu'en matiere de Religion, les Hérétiques sont les plus funestes & les plus dangereux ennemis de la Foi ; les Payens ne la connoissent pas, & ceux-là la déchirent, & en blasphêment les mysteres. Les Princes Payens contens de regner sur les peuples qui leur sont soumis, laissent les consciences en repos ; mais les Princes Ariens animés d'un faux zele, croyoient qu'il y alloit de leur honneur de soumettre à leurs erreurs les Catholiques :

tholiques : de là les intrigues, les persécutions, les violences, les confiscations, les exils, les prisons, les tourmens, & quelquefois la mort même. Si donc il y avoit dans ces tems critiques une nécessité d'état de se sauver au milieu des débris de l'Empire prêt à tomber, & de choisir une Puissance sous laquelle on pût vivre en sureté, il devenoit presque inévitable, & il étoit aussi salutaire qu'important de choisir les Francs, & de les avoir pour maîtres.

Mais, me dira-t-on, voilà des conjectures bien vagues, qui paroissent superficielles, & presque inutiles au sujet que vous avez à traiter : à quoi je répons que je les ai trouvées nécessaires. Quand il s'agit d'établir un fait qui paroît douteux ou qui n'est que probable, il faut rassembler tous les motifs qui peuvent venir à l'appui de l'opinion qu'on veut proposer; j'ai donc cru qu'il étoit à propos de remettre sous les yeux du Lecteur l'état fâcheux des Gaules, tel qu'il étoit au milieu du cinquiéme siécle, & la foiblesse de la Monarchie Romaine qui étoit à la veille d'une ruine totale, afin de faire voir clairement quels étoient les sentimens des Citoyens Gaulois, & quel parti ils avoient à prendre.

Les sentimens que je leur donne ne sont point de mon invention, ils sont réels ; quiconque est instruit de ce qui s'est passé dans ces Provinces lors des commencemens de la Monarchie Françoise, ne peut pas ignorer qu'alors tous les Evêques des Gaules désiroient la domination des Francs. Ces Prélats étoient Romains, issus de familles Gauloises, plusieurs étoient de maison Sénatoriale, quelques-uns avoient même été Sénateurs, tels que Sidoine Apollinaire. Si on veut se convaincre de ce que j'avance, on n'a qu'à jetter les yeux sur le sçavant ouvrage de M. l'Abbé du Bos, sur son Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules ; on y verra que les Evêques étoient comme indépendans sous les différentes Puissances des Barbares qui étoient établis dans ces Provinces ; ils tâchoient en toutes occasions de rétablir la tranquillité publique, & se voyant dans une espéce d'anarchie, sans esperance d'avoir des secours, ils ont non seulement pû, mais ils ont dû agir souvent de leur chef, & prendre dans les conjonctures pressantes le parti qui leur paroissoit le plus convenable aux intérêts de la Religion Catholique, & au salut de leur patrie : ils ont pû favoriser des Barbares au préjudice

d'autres Barbares, & appeller les Francs lorsqu'ils y ont mieux trouvé leur sureté. On lit en différens endroits de Grégoire de Tours, le pere de notre Histoire, que tous les bons Romains, les Citoyens, les Evêques, désiroient ardemment de voir regner le Franc dans toutes les Gaules, & de l'avoir pour Souverain; il nous dit même que quelques Evêques s'étoient attirés des affaires pour s'être trop pressés de les favoriser; & c'est le cas où je trouve que S. Loup s'est rencontré en pensant comme eux, & en ne réussissant pas mieux.

Quoique ce ne soit que par la suite des tems, c'est-à-dire plusieurs années après le milieu du cinquiéme siécle, que grand nombre d'Evêques travailla à étendre la domination des Francs, à s'intriguer en leur faveur, à faire même des traités avec eux, au préjudice des Princes dans les Etats desquels ils gouvernoient leurs Diocèses, il n'est pas douteux que dès le milieu de ce siécle les Evêques pensoient déja de même, & s'ils n'éclaterent pas, comme cela arriva par la suite, ce ne fut que manque d'occasions favorables Je ne prête donc rien à S. Loup qu'il n'ait dû penser lui-même; il aura traité avec les Francs pour les mettre en possession de sa Cité, avec certaines conditions que nous

ignorons; il aura pratiqué ses amis pour leur faire agréer ce parti ; mais il échoua par les intrigues de ceux qui n'étoient pas fachés d'avoir des maîtres éloignés, afin de gouverner à leur fantaisie, & de continuer leurs concussions. Le peuple séduit, fit du bruit, il fallut renoncer à ce projet si louable. S. Loup de retour à Troyes aura proposé son dessein, il aura tâché de le faire agréer ; on s'y opposa : les mutins avoient pris les armes, l'armée des Francs étoit éloignée ; l'Evêque ne vouloit que persuader, il ne vouloit point user de violence ; ses amis & ses confidens manquerent de courage ; ils l'abandonnerent, il fallut prendre la fuite, & quitter la Ville avec diligence, de crainte d'y être arrêté & peut-être insulté par la fureur d'une vile populace. *Cæteris solertior festinavit.*

S. Loup quitta non seulement la Ville & son Diocese, il n'osa même se retirer sur les terres des Romains, il n'auroit pas cru y être en sureté ; il se retira sur celles du Roi de Bourgogne, à Latiscon, qui étoit un endroit fort, sur une hauteur, près la petite riviere de l'Aine, à quinze lieues de Troyes au midi ; on a depuis appellé ce lieu Lansive, c'est-à-dire Lan-sur-l'Aigne ; ce fort a été détruit depuis plus d'un siécle. Son dessein, dit l'Auteur de sa vie

donnée par Surius, étoit d'y attirer ceux de ses Diocesains qui voudroient l'y venir trouver pour entendre ses instructions; afin de profiter de cette occasion pour leur déciller les yeux, les faire revenir de leurs préventions, & par là favoriser son rappel; & il avoit d'autant plus raison de l'espérer, qu'il avoit protégé son peuple dans des circonstances allarmantes, & qu'au milieu des armées dont il étoit menacé, il l'avoit sauvé du danger qui sembloit l'exposer à une ruine totale. Mais il fut trompé dans son attente; & se voyant abandonné de ses amis & de ses partisans, après être demeuré dans sa retraite deux années entieres, & craignant même d'y être exposé aux embûches des Romains, il se retira plus avant dans la Bourgogne, & vint jusqu'à Mâcon sur la Saône. Il n'y a pas lieu de penser que S. Loup voulut transferer ses Diocesains à Latiscon, comme s'il eût eu le dessein d'y faire ses fonctions épiscopales; en tout cas il n'auroit pas pû les y exercer sans le consentement de l'Evêque de Langres, dans le Diocese duquel il étoit, & sans l'agrément du Roi de Bourgogne.

Combien de tems a duré l'exil de S. Loup? On ne le sçait pas positivement, mais on peut conjecturer celui auquel il

fut rappellé dans sa ville épiscopale. En combinant plusieurs faits historiques de ces tems-là, il est à croire d'abord qu'il n'a pu revenir dans son Diocese du tems du regne de Merouée, avec lequel il avoit concerté son projet : l'événement étoit encore trop récent, puisque ce Prince mourut en 457 ; son fils Childeric lui succéda, mais les affaires fâcheuses qu'il eut au commencement de son regne, & qui l'obligerent, pour éviter les dangers d'une conspiration tramée par ses Sujets contre lui, de se retirer en Thuringe, ne lui avoient pas permis de rendre service à ceux d'entre les Romains qui s'étoient attachés à sa nation : on conjecture que peu de tems après son retour arrivé en 462, il fut revêtu de la dignité de Maître de la Milice Romaine de la part de l'Empereur ; c'est en cette qualité qu'il a pu faire le siége d'Orleans, faire des courses jusqu'aux portes d'Angers, non pas pour étendre ses conquêtes, mais pour le service de l'Empire. Il a pu même, comme on le voit dans la vie de Sainte Geneviéve, exercer dans Paris, dont il n'étoit pas le Souverain, des actes de jurisdiction militaire sur des soldats de son armée, parce que sa charge lui donnoit une grande autorité dans les Provinces obéissantes, & alors

il aura pû employer efficacement son crédit pour faire rappeller S. Loup ; ainsi cet Evêque auroit pû revenir à Troyes vers l'an 468 ou 470.

Toujours est-il vrai qu'il étoit rétabli sur son Siége en 472, sept ans avant sa mort, qui arriva en 479 ; parce que S. Sidoine Apollinaire, peu après avoir été élu Evêque de Clermont, lui écrivit une Lettre, où il le regardoit comme paisible dans son Evêché. Il ne lui parle point de l'événement qui avoit donné occasion à son exil : mais ce Prélat étoit trop poli pour lui parler d'une chose desagréable, & que dans le fond il approuvoit, suivant les sentimens qu'on sçait qu'il avoit en faveur des Francs. Mon opinion est fondée sur deux autres Lettres de ce Prélat ; (a) l'une adressée à Arboguste, Comte de Treves, qui l'avoit consulté sur quelques questions de Théologie, par laquelle il le renvoye pour être éclairci de ses doutes, à des Prélats sçavans qui étoient à sa portée, c'est-à dire à Auspicius, Evêque de Toul ; à Lupus, Evêque de Troyes ; & à l'Evêque même de Treves. L'autre est adressée à S. Loup, qu'il suppose à Troyes, & il le loue sur la bonne conduite avec laquelle il avoit

(a) Sid. liv. 4. Ep. 17.

gouverné ſon Diocèſe pendant plus de quarante-cinq ans : *ob novem quinquennia in Apoſtolatu decurſa.*

Le projet ſi ſalutaire & ſi utile que S. Loup avoit eu deſſein d'exécuter, ayant échoué par les raiſons que nous venons de dire, fut enfin exécuté par Camelien ſon ſucceſſeur, qui ſe trouva dans des circonſtances plus favorables. Il n'eſt pas douteux que S. Loup qui avoit elevé Camelien avec beaucoup de ſoin, qui le regardoit comme un ſujet de grande eſpérance, dont il connoiſſoit la piété & la diſcrétion, lui aura communiqué les meſures qu'il avoit priſes pour faire réuſſir ſon projet, qui auroit eu un fort bon ſuccès, ſans les intrigues de ſes ennemis & la pétulence du peuple. Il lui aura conſeillé de ne jamais le perdre de vûe; & comme il prévoyoit qu'il ſeroit élû pour lui ſuccéder, il lui aura recommandé de profiter des premieres conjonctures favorables pour l'exécuter; c'eſt ce qui arriva en 486, ſept ans après la mort de S. Loup. Clovis ayant ſuccédé à Childeric ſon pere en 481, âgé ſeulement de quinze ans, ſçut habilement profiter de la ſituation heureuſe où Childeric avoit laiſſé ſes Etats, & peu d'années après Clovis ayant eu quelque différent avec Syagrius, Officier Romain qui commandoit dans le

Soissonnois & dans quelques Cités du voisinage en qualité de Comte, voulut tirer raison de ses griefs par la force des armes; & ayant envoyé inutilement un Hérault pour appeller son ennemi à un défi, il alla le chercher jusques dans ses Etats, le combattit, le vainquit, le mit en fuite, & l'obligea d'aller chercher une retraite chez les Visigots. Alors Clovis se mit en possession de son Gouvernement, & par là il devint maître de la cité de Soissons, de celle de Troyes, & d'autres territoires; c'est ce que nous apprenons d'un ancien Historien cité par le P. le Cointe (*b*). Alors la France s'aggrandit, dit-il, car Clovis joignit à son Empire une partie considérable de la seconde Belgique, la ville de Reims Métropole, avec les cités de Soissons & de Châlons sur Marne; il devint aussi maître des cités de Meaux & de Troyes dans la quatriéme Lyonnoise. *Francia dilatatur, nam Imperio Clodovai accessit & secunda Belgicæ pars non ignobilis, civitas Remorum Metropolis, cum suis civitatibus Suessionum & Catuellanorum, nec non civitates Meldorum & Tricassium in Provinciâ Lugdunensi quartâ, cum pagis aliquot primæ Lugdunensis.*

(*b*) Tom. I. pag. 14.

Cv

La cité de Troyes après la défaite de Syagrius, se sera empressée d'envoyer faire ses soumissions au jeune vainqueur, de lui déclarer le désir qu'elle avoit de vivre sous sa domination, & de reconnoître son autorité. C'est de cette sorte que s'exécuta sous Camilien, & sans doute par ses conseils, le projet formé par S. Loup, qui avoit échoué par les raisons que nous avons dites : on reconnut alors combien il étoit avantageux de le voir exécuté ; on admira la prudence & la sagesse de celui qui l'avoit formé, on justifia la conduite qu'il avoit tenue pour le faire réussir, & cet heureux événement augmenta beaucoup dans l'esprit des peuples & des citoyens la haute vénération qu'on avoit pour la mémoire d'un Evêque aussi saint, aussi éclairé, & aussi prudent que l'avoit été S. Loup.

Et pour donner une idée plus claire de ce que je viens d'avancer dans cette Dissertation au sujet du texte de la vie de S. Loup qui y a donné occasion, je vais le répéter, & en faire une traduction paraphrasée dans le sens que fournissent les motifs & les raisons que j'ai alléguées.

Reversus autem vir Dei : S. Loup étant de retour du voyage qu'il avoit fait vers le Rhin pour y conduire Attila, en qualité

d'ôtage, & ayant passé l'hyver en ce pays-là, pour revenir en fureté avec l'armée des Francs qui avoit été envoyée à la suite de celle d'Attila pour l'observer, après qu'il eût pris des mesures pour ranger la Cité sous leur domination, comme une chose utile & nécessaire à sa patrie, du consentement des Sénateurs & des bons citoyens de la Ville; *ut vidit se desperatione suorum turbatum*, il fut bien étonné & troublé de la défection ou de la crainte de ses amis; car ayant proposé son projet, le petit peuple prévenu contre ce Prélat par les Officiers Romains, s'éleva contre lui, oubliant les obligations qu'il lui avoit, & excita un grand tumulte. Alors ses amis ébranlés l'abandonnerent: quoiqu'ils eussent donné les mains à son projet, ils desespérerent d'en pouvoir soutenir l'auteur; & résolurent de se mettre en sureté après avoir quitté la partie; ils crurent devoir s'absenter pour éviter la fougue du petit peuple, soutenu par les soldats qui étoient aux ordres des Officiers Romains.

Ad montis perfugium Latisconem cæteris solertior festinavit. Alors S. Loup ayant compris que cet orage le menaçoit personnellement, comme l'auteur du projet, usa de grande diligence pour se dérober à cette impétuosité. Il fut le premier qui crut de-

voir chercher son salut dans la fuite ; il chosit une retraite assurée dans les Etats du Roi de Bourgogne ; il se retira sur la montagne de Latiscon, où il y avoit un Château également fort par son assiete & sa construction.

Ut eò transferret plebem, quam orationum suffragiis discrimini jacentem, inter arma & excidia publica, defenderat. Son dessein étoit d'y attirer son peuple qu'il avoit sauvé des derniers malheurs par les suffrages de ses prieres, dans le tems qu'il se vit environné d'ennemis, qui avoient déja ruiné tant de Villes ; il espéroit que par ses soumissions il l'inviteroit, après être revenu de ses égaremens, & l'engageroit à venir à Troyes reprendre ses fonctions épiscopales.

Manens verò biennii spatio, offensus raritate suorum eò venientium, Matisconem sibi censuit expetendam : mais après avoir demeuré inutilement deux années dans cette retraite, son peuple l'ayant ce semble oublié, ou plutôt les Romains ayant donné de bons ordres pour empêcher tout commerce avec ce Prélat, considérant même que tous ses amis ne pouvoient ou ne vouloient pas travailler à son rappel, & piqué de voir qu'un très-petit nombre y étoit venu le consoler, jugeant même que ses

ennemis pourroient entreprendre de l'enlever dans sa retraite, il jugea à propos de se retirer à Mâcon, c'est-à-dire bien avant dans les terres du Royaume de Bourgogne.

Enfin après un exil d'environ dix-huit ans il revint dans sa Ville, où il mourut saintement, avec les regrets de tout son peuple, & tous les éloges des gens de bien.

LA BEAUTÉ,

ODE DEDIÉE AU BEAU SEXE.

EPITRE.

Beau Sexe, recevez ce tribut de mon zele;
De l'univers entier je suis l'écho fidele.
De mon hardi projet je connois le danger:
Mais j'ose dans la lice entrer en téméraire,
 Toujours trop assuré de plaire,
 Si vous daignez me protéger.
Qu'il est doux d'entreprendre une cause si chere!
J'admire moins en vous un éclat passager,
Que les talens heureux des filles du Génie,
Compagnes de Minerve & sœurs de Polhymnie;
 Tout céde à leurs attraits vainqueurs.

La Beauté passe & fuit, inconstante & volage,
Et toujours plus brillant, l'esprit croît avec l'âge;
C'est un présent des Dieux, c'est le charme des cœurs,
C'est l'ornement de la jeunesse,
Il prête à la Beauté les plus vives couleurs:
C'est le soutien de la vieillesse,
C'est le guide qui mene à l'immortalité;
Ses feux impétueux sont vos plus fortes armes,
Et vous réunissez, Beau Sexe, tous les charmes;
L'esprit, les Arts & la Beauté.

LA BEAUTE',
ODE.

TOI dont le vif éclat enchante
Les Mortels, les Héros, les Dieux;
De tes appas, Beauté touchante,
Orne mes sons harmonieux.
C'est toi que je chante, ô Déesse!
Descens avec cette noblesse
Dont tu sçais embellir tes traits;
Telle que parut Cytherée,
Quand de ris, de graces parée,
Elle obtint le prix des attraits.

Que vois-je ? Quelle audace excite
Les Héros qui portent tes fers !
Ils osent passer le Cocyte,
Et bravent le feu des enfers.
Epris de l'amoureux délire,
Orphée attendrit, charme, attire
Les rochers, les flots, les forêts :
O prodiges plus mémorables !
Du Styx les Dieux inexorables
Sont sensibles à ses regrets.

⁂

Quelle étrange métamorphose !
Jupiter est Cygne & Taureau ;
Le Dieu des combats se repose,
Hercule tourne le fuseau ;
Près d'une aimable enchanteresse
Jason dort, au sein de l'yvresse :
L'homme a surmonté le Héros ;
Phœbus dont la marche féconde
Eclaire & ranime le monde,
Soupire & pousse des sanglots !

⁂

Eglé de sa couche s'élance ;
Quelle fraicheur & que d'appas !
De la rose elle a l'excellence,
Et les lys naissent sous ses pas ;
Ses simples attraits sont ses armes,

Son front paré de mille charmes,
Brille sans le secours de l'art:
Elle est timide & languissante ;
Mais sa langueur est plus puissante
Que les ornemens & le fard.

❧

Elle est esclave de l'usage ; *Toilette.*
Paroissez, essences, couleurs ;
Que le corail, sur son visage
Succéde à la Reine des fleurs.
Vous, Nymphe, à lui plaire attentive ;
Vous par qui la bouche captive
Fléchit sous le fer & le feu ;
Répandez dans sa chevelure
Des Cieux la brillante parure ;
Et des flots l'agréable jeu.

❧

Telle l'Aurore matinale, *Parure.*
S'élevant du sein de Thétis,
Se pare pour son cher Céphale
De ses plus superbes rubis ;
Telle, & plus éclatante encore,
Ma belle Amante se décore
D'un majestueux vêtement,
Où le goût, Flore & l'opulence
Répandent avec élégance
L'or, l'émail & le diamant.

Ainsi, magnifique & brillante, Concert
Elle entre en un cercle pompeux,
Avec la troupe ravissante
Des plaisirs, des ris & des jeux.
Que de décence & de noblesse !
Que d'art! Que de délicatesse !
Dans ses yeux tu suis, tendre Amour,
Où ton éloquent badinage
Exprime le discret langage
D'un Dieu qui craint l'éclat du jour.

✠

J'entre avec Eglé sur la Scene, Tragédie.
Où, les yeux noyés dans les pleurs,
La gémissante Melpomene
Me pénétre de ses malheurs.
Tantôt innocente & fidele,
Et tantôt perfide & cruelle,
Toujours dans la route du cœur;
Elle m'inspire sa tristesse,
Les mouvemens de sa tendresse,
Ou les transports de sa fureur.

✠

Quelle est cette Muse charmante Comédie.
Qui vient soulager mes douleurs ?
Les ris la portent triomphante
Sur un Trône semé de fleurs.
Lisette ingénieuse & vive,

Se joüant d'une ame naïve,
Attache son tendre secret:
Elle querelle, sollicite:
L'Agnès rougit, pleure, s'irrite,
Soupire, enfin parle à regret.

❧

L'aimable & vive Therpsicore, *Danse*
Effleurant l'herbe des gazons,
Fuit, revient, disparoît encore,
Active ou lente au gré des sons;
Tel Zephire leger voltige,
Ou tel un feu, que l'art dirige,
Part & s'élance dans les airs;
La troupe riante des Graces,
Et l'élégance sur ses traces
Enfantent mille jeux divers

❧

Comus, d'un banquet délectable *Repas & Chant*
M'offre les somptueux apprêts;
Ah! que mon Amante adorable
Y répand de grace & d'attraits!
Sa vivacité m'éguillonne,
La voûte du Salon résonne
De ses accens mélodieux;
Je la vois, l'entends & l'admire;
Et dans mon ravissant délire
Je bois à la coupe des Dieux.

Que de plaisirs l'Amour m'apprête ! *Tête-à-tête.*
Loin du tumulte & des jaloux,
Chere Eglé, dans un tête-à-tête,
Je puis tomber à tes genoux ;
J'expose ma persévérance,
Tes beaux yeux calment ma souffrance ;
Par un regard doux & charmant ;
Tendre interpréte de ton ame,
Un soupir échape à ta flâme,
Eh, quel soupir pour un Amant !

Qu'entens je, Beauté ! quelle audace !
Mais quels sons heureux & flateurs !
Aux chants des Nymphes du Parnasse
Tu joins tes accords enchanteurs.
Je te vois, Amante terrible,
Amazône (*a*) fiere & sensible,
Captiver les cœurs attendris ;
Ou Muse (*b*) élégante & badine,
Carresser la troupe enfantine
Des Amours, des jeux & des ris.

Timides enfans de mon zéle,
De ma flâme & de mes loisirs,
Mes vers, d'une palme immortelle

(a) *Tragédie de Madame du Bocage.*
(b) *Madame Deshoulieres, Madame Grafini,*

Ornez la Beauté, mes plaisirs....
Mais que vois je ? l'Olympe s'ouvre ;
O ma Déesse, je découvre
L'Amour qui va te couronner....
Je tombe à tes pieds..... Quel hommage !
Tous les charmes sont ton partage,
Et je n'ai qu'un cœur à donner.

PLAN DE TRAGEDIE

Sur lequel on consulte le Public.

L'Histoire nous apprend qu'Annibal, pour se dérober à la haine des Romains qui le persécutoient dans Carthage, & qui devoient le poursuivre dans tout l'univers, passa d'Afrique chez Antiochus, Roi de Syrie. L'Histoire nous apprend de plus que le Héros Carthaginois engagea le Prince à déclarer la guerre aux Romains ; qu'il commanda contre eux une flote, qu'il fut battu, & que dès lors Xeulis, Ministre du Roi de Syrie, s'empara de toute la confiance de son maître, qui jusques-là s'étoit gouverné par les conseils d'Annibal. Ce dernier ne joua plus aucun rôle, ni dans la Cour d'Antiochus, ni dans les opérations militaires. L'Histoire

se taît absolument sur son compte. C'est ce silence de l'Histoire qui m'a donné lieu de supposer qu'Annibal indigné du peu de cas qu'on faisoit de lui, se retira chez Prusias, Roi de Bithinie. Comme d'ailleurs il est certain qu'Antiochus & Rome, durant la cruelle guerre qu'ils se firent, employerent toute leur adresse à mettre le Prince Bithinien dans leurs intérêts, j'ai feint qu'Antiochus & Flaminius, Ambassadeurs Romains, se trouvent tous deux à la Cour de Prusias, quelque tems après qu'Annibal eut passé dans les Etats de ce Prince. Les suppositions, les transpositions d'événemens, les fautes de chronologie sont permises en Poësie ; il me seroit aisé de les justifier par des exemples tirés des Auteurs tragiques, soit Grecs, soit François. Voici en racourci le plan de cette Piéce.

Flaminius sollicite Prusias de lui livrer Annibal. C'est le fond de l'action principale.... Les mesures qu'il prend, les obstacles qu'il rencontre, voilà l'intrigue. La nouvelle de la victoire de Publius Scipion sur Antiochus, jette le Roi de Bithinie dans d'étranges frayeurs ; il lui échappe des paroles ambiguës. Flaminius en profite. Annibal s'apperçoit qu'on veut se saisir de sa personne ; il se plonge son épée dans

le sein ; c'est le dénouement.

Il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la conduite générale de ce Poëme.

Arbate, Capitaine des Gardes de Prusias ; Phénice, fille de ce Prince, sont des Personnages de mon invention. L'Histoire ne dit point que le Roi de Bithinie eut une fille ; mais aussi ne dit-elle pas qu'il n'en eut point.

J'ai supposé qu'Antiochus & Flaminius sont amoureux de Phenice, & que l'un & l'autre souhaitent de l'épouser. J'ai crû pouvoir me permettre ces suppositions ; parce qu'il est certain que Flaminius n'étoit point marié : quand même il l'auroit été, je ne vois pas que cela fît une difficulté. Tout le monde sçait que le divorce étoit en usage chez les Romains : le pis aller seroit d'insérer quelques vers dans le premier Acte.

J'ai feint que Phénice a un amour d'inclination ou de sentiment pour Flaminius, & qu'elle a, s'il m'est permis de parler de la sorte, un amour de raison & d'honneur pour Antiochus. Si j'eusse supposé que Phénice & Antiochus sont épris l'un pour l'autre d'un amour mutuel, leurs caracteres seroient devenus trop intéressans ; ils auroient trop partagé l'attention des spec-

tateurs, que je voulois reunir sur Annibal, J'aurois contrevenu à la régle du Théatre, qui veut que tout soit tellement ordonné dans un Poëme Dramatique, qu'au dénouement l'esprit des spectateurs soit satisfait.

Supposons qu'Antiochus & Phenice s'aiment, dès lors on les plaint de voir leur mariage rompu par la mort d'Annibal, Supposons que Phénice n'aime pas Antiochus, dès lors on ne plaint pas Phenice, parce qu'on sçait quelle n'aime point : on ne plaint pas Antiochus, parce qu'on sçait qu'il n'est point aimé.

L'amour de Flaminius pour Phenice a des airs de fierté, & peut-être même de férocité. Ces airs m'ont paru ne pas mal convenir à la passion d'un Romain, qui avoit passé un tiers de sa vie dans les camps, & un autre tiers en voyages.

Par une raison opposée, j'ai donné de la délicatesse de sentiment à Antiochus : j'ai cru qu'un Prince né sous le climat, & dans le pays des plaisirs, élevé dans une Cour tranquille, & par conséquent voluptueuse, étoit naturellement susceptible d'un amour tendre. Je puis dire que j'ai toujours peint l'amour dans le grand : je n'ai rien souffert que de noble dans une Tragédie où les passions qui remuent le plus les hommes, je veux dire la haine, l'ambition & la politi-

que, doivent sur tout régner; dans une Tragédie où Rome, où l'univers entier prennent une grande part à l'action principale, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de la liberté d'Annibal, & par conséquent de celle du monde.

Ne doit-on pas attribuer le mauvais succès des Piéces qu'on a faites sur ce sujet, au peu de soin qu'ont pris leurs Auteurs de jetter de la noblesse & de grands interêts dans une action qui n'offre naturellement à l'esprit des spectateurs que des objets bas & odieux? Ce sont des lâches qui marchandent, en quelque sorte, la liberté & le sang d'un héros qu'ils détestent, parce qu'il les a vaincus; c'est-à-dire parce qu'il a été plus grand, plus courageux, plus héros qu'eux. C'est un Prince servilement timide qui tremble sur son trône à l'aspect d'un Romain; c'est un Prince qui mollit, qui trahit par foiblesse, qui ne connoît d'autre bien que celui de porter, sous le bon plaisir de Rome, un sceptre qu'il ne sçait point manier : enfin c'est un Roi qui n'ose point être vertueux, parce que les Romains ne trouvent pas bon qu'il le soit...., Aussi faut-il convenir que Prusias, qui est un grand homme dans l'Histoire, n'a pas même paru jusqu'à présent un honnête homme sur notre Théatre.

Pour

Pour dérober à la pénétration des spectateurs ce que l'action de ce Poëme a de bas, j'ai jetté des ombres sur ce que je ne pouvois envelopper d'un voile. J'ai supposé que le prétexte du voyage de Flaminius & d'Antiochus chez Prusias, est de l'engager chacun par une alliance qui favorise leurs armes. Par là je partage l'attention du spectateur, & je lui fais prendre heureusement le change : cet artifice sera sans doute du goût des maîtres de l'art. J'ai sauvé Prusias de la honte d'une trahison, en supposant que la nouvelle de la victoire des Romains, & les menaces de Flaminius, font éprouver à ce Roi des frayeurs qui suspendent l'usage de sa raison ; & que pendant les momens de trouble il dit des paroles ambiguës, dont Flaminius s'autorise pour arrêter Annibal. Par cette adresse je détourne l'odieux de la mort d'Annibal de dessus le Prince Bithinien, pour le faire tomber sur une passion qui n'est point libre, je veux dire la crainte.

Je n'ai point voulu mettre le caractere de Nicomede sur la Scene. Je n'ai point osé peindre ce Héros d'après le grand Corneille ; j'ai craint qu'au lieu d'imiter la maniere de ce créateur du Théatre François, je ne fusse tenté de dérober ses cou-

D

leurs. J'ai encore craint qu'en donnant à ce Prince une place parmi les Acteurs de cette Tragédie, je ne grossisse inutilement leur nombre, ou que je ne me trouvasse réduit à retrancher le rôle du jeune Antiochus, & par là même toute intrigue galante, faute que ma nation ne m'eût point pardonnée. Pour émouvoir vivement la pitié, & pour donner lieu à de belles situations, j'ai représenté Annibal ignorant dans le premier Acte le péril qui le menace, & le bravant dès qu'il le connoît.

Pour varier le ton monotone qui régne trop ordinairement dans les Piéces ou l'on ne fait presque entrer que des personnages héroïques, j'ai tâché de mettre toujours dans la bouche de mes Acteurs des discours qui conviennent parfaitement aux caracteres que je leur avois donné dès les premieres scenes, & à la nature des circonstances où ils se trouvent. C'est aux critiques délicats & profonds de deviner & de saisir ces dégrés de nuances imperceptibles que l'art ménage.

Je me suis efforcé de peindre dans Flaminius la fiere politique de Rome, je l'oppose à la timide sagesse de Prusias : j'oppose la fourberie rafinée d'Arbate à la prudence généreuse d'Antiochus ; les senti-

mens héroïques de Phenice aux basses flateries de sa confidente. Tous ces caracteres contrastent avec celui d'Annibal ; & le relevent infiniment.

Malgré tous les soins que j'ai pris, je n'ose me flater d'avoir réussi. Je me suis toujours tenu si fort éloigné de mon siécle, pour me rapprocher du siécle passé, qu'il est difficile que j'aye saisi le goût du Public d'aujourd'hui. Au cas qu'un accueil peu favorable de sa part me prive de l'avantage d'écrire pour lui, je sçaurai me réduire à celui de penser pour moi.

A MADEMOISELLE C...
Sur sa voix.

Air. *Muzette de Desbrosses.*

QUe votre voix est gracieuse & tendre !
Vous inspirez mille secrets desirs ;
Quand une fois on a pû vous entendre,
On ne sçait plus pousser que des soupirs.
N'ajoutez rien au pouvoir de vos charmes ;
Sans le secours de vos accens vainqueurs,
Vos yeux, hélas, ont d'assez fortes armes
Pour enchanter le plus foible des cœurs.

VERS A MADAME DE L...

Sur sa petite verole.

UNe cruelle maladie,
De votre vie éteignoit le flambeau ;
Et déja la Parque ennemie,
S'armoit de son fatal ciseau.

L'Amour vole à votre défense ;
Il arrête le coup qu'elle alloit vous porter :
De vos beaux jours la trame recommence ;
Un Dieu charmant vient de les ranimer.

Si de legers nuages
Alterent vos attraits,
Vous possedez des biens plus vrais
Que ces fragiles avantages.

La beauté fuit sur les aîles du tems ;
Un instant la détruit, sa fleur est passagere ;
Mais lorsqu'on réunit votre esprit, vos talens ;
On est toujours certain de plaire.

Sireuil.



LETTRE

*De M. de Voltaire à M. de*** Professeur en Histoire.*

VOUS avez dû vous appercevoir, Monsieur, que cette prétendue Histoire universelle imprimée à la Haye, annoncée jusqu'au tems de Charles-Quint, & qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'étoit point faite pour voir le jour. Ce sont des recueils informes d'anciennes études, ausquelles je m'occupois il y a environ quinze années, avec une personne respectable au-dessus de son sexe & de son siécle, dont l'esprit embrassoit tous les genres d'érudition, & qui sçavoit y joindre le goût ; sans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparois uniquement ce canevas pour son usage & pour le mien, comme il est aisé de le voir par l'inspection même du commencement. C'est un compte que je me rends librement à moi-même de mes lectures, seule maniere de bien apprendre, & de se faire des idées nettes ; car lorsqu'on se borne à lire, on n'a presque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avoit été de suivre les révolutions de l'esprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchois comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans Princes, ont pourtant à la longue établi des sociétés où les Arts, les Sciences, les vertus même ont été cultivées.

Je cherchois les routes du commerce qui répare en secret les ruines que les sauvages conquérans laissent après eux ; & je m'étudiois à examiner par le prix des denrées les richesses ou la pauvreté d'un peuple. J'examinois sur tout comment les Arts ont pû renaître & se soutenir parmi tant de ravages.

L'Eloquence & la Poësie marquent le caractere des nations. J'avois traduit des morceaux de quelques anciens Poëtes orientaux. Je me souviens encore d'un passage du Persan Sadi, sur la puissance de l'Etre suprême. On y voit ce même génie qui anima les écrivains Arabes & Hebreux, & tous ceux de l'Orient : plus d'imagination que de choix, plus d'enflure que de grandeur ; ils peignent avec la parole, mais ce sont souvent des figures mal assemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine & approfondie ; l'art des transitions leur est inconnu.

Voici ce paſſage de Sadi en vers blancs.

Il ſçait diſtinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point ſon oreille eſt remplie.
Prince, il n'a pas beſoin qu'on le ſerve à genoux;
Juge, il n'a pas beſoin que ſa loi ſoit écrite.
De l'éternel burin de ſa prévifion
Il a tracé nos traits dans le ſein de nos meres;
De l'aurore au couchant il porte le ſoleil,
Il ſéme de rubis les maſſes des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau, de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des meres;
L'être au ſon de ſa voix fut tiré du néant.
Qu'il parle & dans l'inſtant l'univers va rentrer
Dans les immenſités de l'eſpace & du vuide;
Qu'il parle, & l'univers repaſſe en un clin d'œil
Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

Ce Sadi né dans la Bactriane, étoit contemporain du Dante, né à Florence en 1265. Les vers du Dante faiſoient déja la gloire de l'Italie quand il n'y avoit aucun bon auteur proſaïque chez les nations modernes. Il étoit né dans un tems où les querelles de l'Empire & du Sacerdoce avoient laiſſé dans les états & dans les eſprits des playes profondes. Il étoit Gibelin & perſécuté par les Guelfes; ainſi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à peu près ainſi

ses chagrins dans son Poëme, en cette maniere :

Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui sans se nuire éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignoient les chemins :
Et nous montroient de l'Aigle impériale
Et de l'Agneau les droits & l'intervale.
Ce tems n'est plus, & nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carriere,
Voulut de l'autre absorber la lumiere.
La régle alors devint confusion,
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui tout brillant de sa pourpre usurpée,
Voulut porter la houlette & l'épée.

J'avois traduit plus de vingt passages assez longs du Dante, de Petrarque, & de l'Arioste, & comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice & celui des nations imitatrices, je mettois en parallele plusieurs morceaux de Spenser que j'avois tâché de rendre avec beaucoup d'exactitude. C'est ainsi que je suivois les arts dans leurs carrieres.

Je n'entrois point dans le vaste labyrinthe des absurdités philosophiques, qu'on honora si long tems du nom de *science*. Je

remarquois seulement les plus grandes erreurs qu'on avoit prises pour les vérités les plus incontestables; & m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettois devant mes yeux l'histoire des découvertes en tout genre, depuis l'Arabe Geber, inventeur de l'Algébre, jusqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'Histoire étoit sans doute mon plus cher objet, & les révolutions des Etats n'étoient qu'un accessoire à celles des Arts & des Sciences. Tout ce grand morceau qui m'avoit coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me sentois absolument incapable de recommencer un si pénible ouvrage.

La partie purement historique resta informe entre mes mains. Elle est poussée jusqu'au régne de Philippe II, & elle devoit se lier au siécle de Louis XIV.

Cette suite d'histoire débarrassée de tous les détails qui obscurcissent d'ordinaire le fond, & de toutes les minuties de la guerre, si intéressantes dans le moment & si ennuyeuses après, & de tous les petits faits qui font tort aux grands, devoit composer un vaste tableau, qui pouvoit aider la mémoire en frappant l'imagination.

Plusieurs personnes voulurent avoir le manuscrit tout imparfait qu'il étoit, & il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'étoit autant de matériaux que je mettois entre les mains de ceux qui pouvoient l'achever.

Lorsque M. de la Bruere eut le privilége du Mercure de France vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles, qui parurent dans son Journal. On les a recueillies depuis en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau sur les Croisades qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché, & le tout fut imprimé très-incorrectement, avec ce titre peu convenable, *Plan de l'histoire de l'esprit humain.* Ce prétendu plan de l'histoire de l'esprit humain, contient seulement quelques chapitres historiques touchant le neuviéme & dixiéme siécles.

Un Libraire de la Haye ayant trouvé un Manuscrit plus complet, vient de l'imprimer, avec le titre d'*Abregé de l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles Quint*, & cependant il ne va pas seulement jusqu'au Roi de France Louis XI : apparemment qu'il n'en avoit pas davantage, ou qu'il a voulu attendre pour don-

ner son troisiéme volume que ses deux premiers fussent debités.

Il dit qu'il a acheté ce manuscrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai oui dire, en effet, qu'un Domestique de M. le Prince Charles de Lorraine en possédoit depuis long-tems une copie, & qu'elle étoit tombée entre les mains de ce Domestique par une aventure assez singulière. L'exemplaire fut pris dans une cassette parmi l'équipage d'un Prince pillé par des Hussards dans une bataille donnée en Bohême. Ainsi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, & il est de bonne prise. Mais apparemment que les mêmes Hussards en ont conduit l'impression ; tout y est étrangement défiguré, il y manque les chapitres les plus intéressans. Presque toutes les dates y sont fausses, presque tous les noms y sont déguisés. Il y a beaucoup de phrases qui ne forment aucun sens ; d'autres forment un sens ridicule ou indécent. Les transitions, les conjonctions sont déplacées. On m'y fait dire très-souvent tout le contraire de ce que j'ai dit ; & je ne conçois pas comment on a pû lire cet ouvrage dans l'état où il est livré au Public. Je suis très-aise que le Libraire qui s'en est chargé, ait trouvé son compte & l'ait si bien vendu ; mais s'il avoit voulu

me consulter, je l'aurois mis en état de donner au moins au Public un ouvrage moins défectueux : & voyant qu'il m'étoit impossible d'arrêter l'impression, j'aurois donné tous mes soins à l'arrangement de cet informe assemblage, qui dans l'état où il est, ne mérite pas les regards d'un homme un peu instruit.

Comme je ne croyois pas, Monsieur, que jamais aucun Libraire voulût risquer de donner quelque chose de si imparfait ; je vous avoue que je m'étois servi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier & plus solide. Une des plus respectables Princesses d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuser, m'ayant fait l'honneur de me demander des annales de l'Empire, je n'ai point fait difficulté d'insérer un petit nombre de pages de cette prétendue Histoire, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de composer.

Dans le tems que je donnois à S. A. S. cette marque de mon obéissance, & que ces annales de l'Empire étoient déja presque entierement imprimées, j'ai appris qu'un Allemand qui étoit l'annee passée à Paris, avoit travaillé sur le même sujet, & que son ouvrage étoit prêt à paroître. Si je l'avois sçu plutôt, j'aurois assurément interrompu l'impression du mien. Je sçais

qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, & je suis très éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le Libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit a pris trop de peine & m'a trop bien servi, pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces annales de l'Empire étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les Sçavans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des faces différentes. Il est vrai que mon ouvrage est imprimé en pays étranger, à Bâle en Suisse, chez Jean-Henri Decker; & qu'on peut présumer que les Livres François ne sont pas imprimés chez les Etrangers avec toute la correction nécessaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands hommes que la révolution de 1685 y transplanta, & la multitude même des livres qu'on y imprime nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revûe par des hommes intelligens; & je peux répondre du moins qu'elle est assez correcte, &c.

Lettre au sieur Jean Néaulme, Libraire de la Haye & de Berlin.

J'Ai lû avec attention & avec douleur le Livre intitulé *Abrégé de l'Histoire universelle*, dont vous dites avoir acheté le Manuscrit à Bruxelles. Un Libraire de Paris à qui vous l'avez envoyé, en a fait sur le champ une édition aussi fautive que la vôtre. Vous auriez bien dû au moins me consulter avant de donner au Public un Ouvrage si défectueux. En vérité, c'est la honte de la Littérature. Comment votre Editeur a-t-il pu prendre le huitiéme siécle pour le quatriéme, le treiziéme pour le douziéme, le Pape Boniface VIII pour Boniface VII ? presque chaque page est pleine de fautes absurdes : tout ce que je peux vous dire, c'est que tous les Manuscrits qui sont à Paris, ceux qui sont entre les mains du Roi de Prusse, de Monseigneur l'Electeur Palatin, de Madame la Duchesse de Gotha, sont très-différens du vôtre. Une transposition, un mot oublié suffisent pour former un sens absurde ou odieux. Il y a malheureusement beaucoup de ces fautes dans votre Ouvrage. Il semble que vous ayez voulu me rendre ridi-

cule & me perdre en imprimant cette informe rapsodie, & en y mettant mon nom. Votre Editeur a trouvé le secret d'avilir un Ouvrage qui auroit pû devenir très-utile. Vous avez gagné de l'argent; je vous en félicite. Mais je vis dans un pays où l'honneur des Lettres & les bienséances me font un devoir d'avertir que je n'ai nulle part à la publication de ce Livre rempli d'erreurs & d'indécences, que je le désavouë, que je le condamne, & que je vous sçais très-mauvais gré de votre édition. *Voltaire.*

A Colmar, 28 Décembre 1753.

VERS

Sur l'élection de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont à l'Académie Françoise.

Oui, ce fameux Lycée où par tant de succès
L'esprit du grand Armand sert encor les François,
Est le vrai temple de Mémoire.
Je vois Minerve & la Victoire,
D'un Héros triomphant y conduire le char;
Et les fils d'Apollon, de l'aveu de la gloire,
S'y placer auprès de César.

Le Chevalier de Laurès.

REPONSE

De M. le Président de Ruffey, à la lettre de M. l'Abbé le Blanc; sur l'élection de son Altesse sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont, à l'Académie Françoise, en date du 3 Décembre 1753.

JE suis extrêmement flaté, Monsieur, des marques d'amitié que vous me donnez, en me choisissant pour me confier vos sentimens & votre joie, sur l'événement le plus heureux & le plus intéressant pour la République des Lettres.

Un grand Prince, qui dès ses plus tendres années a protégé les Sciences, veut s'associer aux travaux littéraires, & ne dédaigne pas d'occuper une place qui n'a jamais été remplie par des personnes de son rang. Quelle gloire pour l'Académie Françoise & pour tout le monde sçavant! Mais quelle gloire pour lui-même, d'avoir pû s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, & d'avoir pensé le premier que l'éclat de sa haute naissance n'étoit point incompatible avec les sciences & les lettres; qu'il pouvoit même en tirer un nouveau lustre, en traçant aux Princes une nouvelle route à l'immortalité!

S'il est permis aux provinces de s'intéresser à ce glorieux événement, celle de Bourgogne a droit d'y prendre le plus de part; accoutumée à recevoir les loix des Héros de l'auguste maison de Condé, elle voit avec plaisir approcher l'heureux moment qui doit lui rendre ses peres & ses anciens Gouverneurs; cette gloire doit rejaillir sur les sçavans que la Bourgogne a produits, & sur vous en particulier, Monsieur, qui, attaché depuis long-tems à ce grand Prince, avez sçu mériter ses bontés, moins par vos talens, applaudis des connoisseurs, que par l'intégrité de vos mœurs & la sincérité de votre caractère.

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

La noble ambition de protéger & de cultiver les sciences, a été de tout tems héréditaire dans la maison de Condé : Henri de Bourbon & le Grand Condé son fils, rassembloient les sçavans les plus illustres; ils se plaisoient souvent à présider à leurs conférences, & à ranimer leurs travaux par des applaudissemens. Henri-Jules leur continua la généreuse protection que leur avoient accordée son pere & son ayeul.

M. le Duc prenoit un singulier plaisir à converser avec nos plus sçavans Académiciens, & à étudier avec eux la nature ; l'immense & magnifique collection qu'il avoit faite à *Chantilly*, de toutes ses productions les plus rares, est un éternel monument de son goût & de son amour pour les sciences.

M. le Prince de Condé, digne héritier du nom & des vertus de ses ayeux, marche déja sur leurs traces ; les conseils & les exemples de M. le Comte de Clermont lui inspireront sûrement ce goût, qui contribuë, autant que leur rang, à élever les Princes au-dessus des autres hommes ; la protection qu'ils sont en droit d'accorder aux sçavans, n'est-elle pas un des plus beaux appanages de leur naissance ? C'est par là qu'Auguste & Louis le Grand ont autant immortalisé leur nom & leur siécle, que par leurs exploits les plus éclatans.

Quel encens plus flateur pour un Souverain, que celui qui lui est offert par ces hommes rares, que leur esprit & leur goût épuré par des connoissances sublimes, élévent au-dessus de l'humanité ? Ces hommes sont une noble & précieuse portion de ses sujets ; par eux un état devient florissant & acquiert la supériorité sur les autres nations. Quel plus digne objet de la

libéralité d'un grand Roi ? Quelle gloire plus pure, que celle de créer des génies & des talens ?

Pénétré de ces sages maximes, notre auguste Monarque se plaît à suivre l'exemple de Louis XIV ; il donne asyle aux Muses dans son palais ; il amasse leurs immenses thrésors dans sa bibliothéque, où il permet à tous ses sujets d'en jouir à leur gré. Son jardin & son cabinet sont devenus le temple de la nature ; elle y étale ses merveilles aux yeux avides de les admirer. Ce Prince prodigue ses richesses pour récompenser le zéle de ceux qui ont le courage & le talent de faire de curieuses & d'utiles découvertes ; sous son régne le goût des sciences est devenu le goût dominant ; ses Ministres joignent aux travaux de l'état les délassemens académiques ; il aime à trouver dans ses courtisans l'amour qu'il ressent pour les sciences & les beaux arts.

La république des Lettres fait chaque jour des conquêtes, l'émulation lui acquiert des sujets ; les climats les moins propres à ses travaux, ceux où le froid glace l'esprit & le génie, deviennent sensibles aux beautés des productions des sciences & des arts ; il y naît des Poëtes, il s'y forme des Orateurs, des Philosophes,

des Géométres, des Artistes, la politesse y a déja pénetré.

L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Russie, le Dannemarc, la Suéde, établissent à l'envi de nouvelles Académies: il est peu de provinces en France où de sçavantes sociétés, se communiquant leurs lumieres & leurs recherches, ne concourent à bannir l'ignorance.

La lecture des ouvrages de M. de Buffon a formé plus de Naturalistes depuis quelques années, qu'un siécle n'en avoit produit; vous connoissez la petite ville de *Montbard*, où notre illustre compatriote se dérobant au tumulte de Paris & aux empressemens de ses admirateurs, vient consacrer à l'étude des momens précieux au public. Sa présence l'a changée de face, ses habitans sont tous devenus artistes; on les voit aujourd'hui actifs & industrieux décorer à l'envi leurs maisons avec goût & symmétrie, il en a formé plusieurs aux sciences, & les a rendu capables de le seconder dans ses travaux, & de faire honneur à un aussi grand maître.

M. de Buffon, aidé par son seul mérite, par la force & l'élévation de son génie, est parvenu au comble de la gloire où peut aspirer un grand Philosophe. Il a marché à pas de géant dans la carriere épineuse

des sciences. Ce sçavant illustre également & la Bourgogne & la France ; il enleve l'admiration de nos voisins qui se font gloire de l'adopter, de traduire ses ouvrages, & d'étudier la nature dans les écrits de son historien : tout le monde convient que l'Académie françoise s'est fait autant d'honneur en le choisissant, qu'elle en a fait à l'Académicien.

Cette illustre Compagnie se plaît à lire dans ses fastes les noms célébres des *Bossuet*, des *La Monnoye*, des *Bouhier* ; les regrets dont elle les honore, en consacre à jamais la mémoire. Attentive à réparer dignement ses pertes, elle croyoit ne pouvoit jamais remplacer *Corneille* & *Racine* ; elle jette les yeux sur la Bourgogne, elle y trouve un émule de la gloire de ces grands Tragiques ; notre ville a l'honneur de lui fournir un homme digne de leur succéder.

La Bourgogne est le climat de l'esprit & du génie ; située dans la juste proportion d'une favorable température, elle ne reçoit du soleil que des rayons bienfaisans. Le degré de chaleur qui donne l'excellence à ses vins, donne aussi une heureuse maturité à ses esprits & à ses génies.

Il ne manque à cette Province que de l'émulation. Les grands hommes qu'elle a

produits en tout genre, sont la preuve de cette vérité. Quelle Province a fourni à Paris & lui fournit encore plus de génies & d'esprits sublimes? Cette ville nous doit une partie de ceux qui brillent dans ses Académies, & de ceux dont les ouvrages font briller ses théatres ; * ils sont assez connus, il seroit trop long de les nommer. Vous me permettrez d'y comprendre l'auteur d'*Aben-Said* ; content de la réputation que vous avoit acquis la Poësie, vous avez tourné vos talens vers des objets plus solides ; vos Lettres sur les Anglois & les François nous apprennent que vous avez fait une étude particuliere du cœur humain, si bien dépeint dans le caractère de ces deux nations : vous vous êtes appliqué depuis à l'étude des tableaux des grands maîtres ; elle vous a donné des connoissances supérieures dans un art difficile, & quelquefois arbitraire, vous les avez perfectionnées dans votre voyage d'Italie, rien n'a échapé aux sçavantes recherches d'un esprit curieux, pénétrant, & ami du vrai.

Votre goût pour la Peinture & pour les Arts, après vous avoir mérité une place dans cette illustre Société établie par M. le Comte de Clermont, vous a procuré

* Mrs de Crébillon, Piron & Rameau.

celle d'Historiographe des Bâtimens du Roi. L'esquisse que vous avez tracée des tableaux de nos plus fameux Peintres dans un ouvrage * que vous venez de donner au public, sert à faire connoître leur vrai mérite, à ceux même qui sont le moins à portée d'en décider; il est plein de réflexions judicieuses, d'anecdotes curieuses & singulieres, d'une saine critique sur l'inconstance du goût des François, qui aiment souvent mieux abandonner le beau pour saisir le médiocre, & quelquefois le ridicule que de ne pas changer de mode.

Le jugement d'un tableau exige de grandes qualités dans un connoisseur; un goût exquis, un coup d'œil juste, un sentiment intime des proportions, une idée nette de la correction du dessein & de l'harmonie des couleurs, une profonde connoissance de l'histoire & de la nature. Vous avez la réputation de posséder ces qualités, & votre jugement est d'autant plus flateur pour les Peintres dont vous faites l'éloge, que vous êtes connu pour ne louer

* Observations sur les ouvrages de MM. de l'Académie de Peinture & de Sculpture, exposés au salon du Louvre. *in*-12. 1753.

M. l'Abbé Leblanc avoit précédemment donné une Lettre sur l'exposition des ouvrages de Peinture & de Sculpture, de l'année 1747. *in*-12.

qu'à propos, & qu'ils auroient en vain brigué votre suffrage, si leurs ouvrages ne l'avoient mérité ; c'est la justice que vous rend le public : vous me pardonnerez, Monsieur, cette digression en faveur d'un ancien ami.

Je reviens à l'émulation que va produire la réception de M. le Comte de Clermont à l'Académie ; l'ardeur de plaire à ce Prince, & de mériter l'honneur d'être admis dans une Compagnie où il se fait gloire d'entrer, va ranimer tous les esprits. Quelles productions ne doit-on pas attendre de leur zéle & de leurs efforts ! Cette émulation passera jusqu'aux provinces ; les sciences y seroient plus florissantes si Paris ne les dépeuploit ; mais quoique chacun quitte leur séjour pour cette ville, il nous reste encore des hommes & des talens : ceux à qui leur état ne permet pas de paroître sur ce grand théatre, admirent & tâchent d'imiter les modèles que leur offre ce siége de l'empire littéraire.

Je me suis toujours senti une forte inclination pour tout ce que les Lettres & les Sciences offrent de beau & d'utile à un esprit curieux ; ce penchant m'a tenu lieu de talens. Il m'a engagé à rassembler chez moi l'élite d'amis dont vous me parlez avec complaisance, & aux travaux desquels vous

vous êtes associé : nous nous plaisons à cultiver notre esprit & à le nourrir des excellentes leçons des grands maîtres ; notre goût se forme par la lecture réfléchie de leurs ouvrages, nous osons quelquefois les suivre, & marcher dans les routes qu'ils nous ont tracées ; notre *Société*, unie par la liberté & l'égalité, par la conformité des goûts & des sentimens, animée par la curiosité naturelle à tous les bons esprits, prend plaisir à goûter le suc des fleurs de la Littérature & des Sciences, & à glaner dans le vaste champ de la nature ; nous bornons à cet amusement notre ambition & notre plaisir.

Le glorieux événement qui fait le sujet de votre lettre, mérite d'être célébré par les plus grands Orateurs & les plus fameux Poëtes ; peuvent-ils en trouver un plus digne de leurs chants ? leurs ouvrages immortalisent les Héros, mais les grandes actions des Héros immortalisent leurs ouvrages. Vous avez loué M. le Comte de Clermont avec la noblesse & la dignité qu'exigeoit un si beau sujet ; que pourrois-je ajouter à cet éloge ? Je partage la joie dont tous les esprits qui pensent, & les cœurs qui sentent, sont remplis. Ce grand Prince, en daignant devenir Citoyen de la république des Lettres, assure

à tous les sujets de ce vaste empire, un droit légitime à sa protection, & même à celle de tous les Princes, qu'un si bel exemple doit intéresser en leur faveur.

Vous allez, Monsieur, être l'heureux témoin de la gloire de M. le Comte de Clermont, & de son entrée triomphante au Temple des Muses : que j'envie le sort qui vous met à portée de le voir, de le connoître, & de l'admirer !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Dijon, le 15 Décembre 1755.

Le mot de la premiere Enigme du Mercure de Janvier, est *le Feu*. Celui de la seconde Enigme est *la Santé*. Le mot du Logogryphe est *Métromanie*, dans lequel on trouve *Œta*, *Tome*, *Miron*, *aime*, *Trône*, *Romanie*, *Mai*, *ame*, *or*, *rime*, *rat*, *âne*, *mer*, *Atrée*, *moire*, *Jerôme*, *rame*, *Art*, *mere*, *rien*, *Iman*, *Roi*, *Troie*, *mine*, *étain*, *noire*, *main*, *mari*, *nom*, *Rome*, *moi*, *Maron*.



ENIGME.

Que je tienne ce que je suis
De la Cicogne ou de l'Ibis ;
Qu'importe : on connoît qu'Esculape
Assez souvent, par mon secours,
Des Mortels prolonge les jours.
Mais si du péril on réchape,
Il s'en arroge tout l'honneur :
Et par un surcroît de malheur,
On voit plus d'un ingrat dont j'ai sauvé la vie
Que la Parque cruelle avoit presque ravie,
Qui pour prix de mes soins & de leur guérison ;
Après m'avoir traduit de prison en prison,
Me lâchent, il est vrai ; mais me tournent casaque
Pour me précipiter dans un vilain cloaque.
Tel est mon triste sort. Pourquoi, destin fatal,
Faisant du bien à l'homme, en reçois-je du mal ?

LOGOGRYPHE.

Voulez-vous attraper mes membres & mon tout ?
Cherchez, lisez, Lecteur, d'un bout à l'autre bout.
En premier lieu je donne une étoffe, un nom d'homme ;

Une épouse de Roi ; quatre Papes à Rome ;
Un Régent du Royaume, un Ministre d'Etat
Qui tint de Louis VII. le ministeriat :
L'aliment des Chinois. Dans moi l'on dévelope
L'époux de Bethsabée, & la fille d'Esope :
Des enfans d'Israël, favorisés des Cieux,
La huitiéme demeure, & le desert fameux
Où la manne céleste appaisa leur famine.
Un sot, un volatile, une grande machine ;
L'époque respectable au peuple Musulman,
D'où l'on compte les jours dans l'Empire Ottoman.
On me voit, d'un côté, ville de Picardie ;
Et d'un autre, je suis riviere en Normandie ;
Aux pays Coutumiers je résiste à la Loi :
Veut-on le premier mot pour un placet au Roi ?
Un grand fleuve de France. Un des peuples d'Afrique,
Conduit du Sénegal, esclave en Amerique.
Ce qu'une Iris coquette expose sans pudeur.
Voulez-vous de mes pieds le nombre & la valeur ?
On me divise en huit. C'est par moi que l'on drape,
Et qu'on fronde souvent les valets d'Esculape.

A S. N. lez Senlis.



AUTRE.

O Cité malheureuse ! ô puissante Illion !
Que votre sort cruel fut une affreuse image !
Je pouvois vous sauver ; tel étoit l'avantage
Attaché par les Dieux à ma possession.
Mais vos fiers ennemis, poussés par la vengeance,
Sçurent me dérober à votre vigilance.
Neuf pieds forment mon tout ; avec eux aisément
Vous trouverez, Lecteur, le nom du premier homme,
Un grand Saint, né payen, qui fut martyr à Rome,
Un titre Anglois, un mot synonime à rampant,
L'antithèse du bien, un thrésor admirable
Qui sçut toucher jadis un cœur impitoyable,
Et lui fit respecter les loix de l'amitié :
Ce qui surprend & donne un coup d'œil agréable ;
La mere de ce Dieu, qui, sans nulle pitié,
Bâtit certaine nuit l'infortuné Sosie.
L'opposé de femelle, un rolle embarassant,
Ce mont fameux de Gréce, où d'Helene l'amant
Un jour favorisa la Reine d'Idalie.
Un fâcheux adjectif à qui chérit Eglé,
Un Prêtre du Tibet, deux notes de musique,
Un bon légume, un nombre, un ornement sacré,
Un grand Musicien, une ville d'Afrique.

Mais c'est assez, Lecteur, cherche à me deviner;
Si ton esprit tardif ne peut rencontrer juste,
Le Poëte divin, le protegé d'Auguste
T'aprendra qui je suis, daignes le consulter.

NOUVELLES LITTERAIRES.

RECHERCHES sur différens points importans du systême du Monde; par M. d'Alembert, des Académies Royales des Sciences de France & de Prusse, & de la Société Royale de Londres, 2 volumes *in*-4°. *A Paris*, chez *David*, Libraire, ruë S. Jacques, à la Plume d'or, 1754.

Nous ne pouvons donner une idée plus exacte de cet important ouvrage, qu'en transcrivant ici une partie du Discours préliminaire de l'Auteur.

Si l'Astronomie, dit-il, est une des sciences qui font le plus d'honneur à l'esprit humain, l'Astronomie physique est une de celles qui en font le plus à la Philosophie moderne. Il a fallu, sans doute, une longue suite de siécles pour que les hommes pussent parvenir à connoître avec quelque précision le mouvement de ce globe qu'ils habitent, & celui des autres corps de notre systême planétaire; & ce

seroit un ouvrage très-utile & très-philosophique, que celui où l'on exposeroit en détail le progrès de l'Astronomie; dans l'ordre, ou réel; ou du moins vraisemblable que ce progrès a dû suivre. Mais ce n'est pas une recherche moins digne d'un Philosophe, que celle des différentes causes des phénomènes célestes. Il est même impossible qu'un pareil travail ne contribue très-efficacement à l'avancement rapide de l'Astronomie. En effet, on ne pourra se flater de sçavoir les véritables causes des mouvemens des Planétes, que lorsqu'on pourra assigner par le calcul les effets que doivent produire ces causes, & faire voir que ces effets s'accordent avec ceux que l'observation nous a dévoilés: or la combinaison de ces effets est assez considérable, pour qu'il en reste encore beaucoup à découvrir: par conséquent, dès qu'une fois on en connoîtra bien le principe, les conclusions géométriques qu'on en déduira, feront en peu de tems appercevoir & prédire même des phénomènes cachés & fugitifs, qui auroient peut-être eu besoin d'un long travail pour être connus, démêlés & fixés par l'observation seule.

Soit que les Anciens ne fussent pas assez exactement instruits des phénomènes cé-

lestes pour entreprendre de les expliquer en détail, soit que leur Physique consistât plus dans la connoissance des faits que dans la recherche de leurs causes, soit enfin qu'ils n'eussent pas fait assez de progrès dans les sciences physico-mathématiques, pour être en état de réduire aux loix de la Méchanique les mouvemens des corps célestes, leurs ouvrages n'ont été presque d'aucun secours sur ce point aux Philosophes qui sont venus depuis. Il est vrai que les différentes hypothèses imaginées par les Modernes pour expliquer le systême du Monde, l'avoient déja été par les Anciens; & on n'en sera pas surpris, si l'on considere qu'en ce genre les hypothèses vraisemblables se présentent assez naturellement à l'esprit, que les combinaisons d'idées générales doivent être bientôt épuisées, & par une espéce de révolution forcée être successivement remplacées les unes par les autres. C'est par cette raison sans doute, pour le dire en passant, que nous n'avons aujourd'hui dans notre Physique presque aucuns principes généraux dont l'énoncé ou du moins le germe ne se trouve chez les Anciens. C'est peut-être aussi pour cela que la Philosophie moderne s'est rapprochée sur plusieurs points de ce qu'on a pensé dans le pre-

mier âge de la Philosophie, parce qu'il semble que la premiere impression de la nature est de nous donner des idées justes, que l'on abandonne bientôt par incertitude ou par amour de la nouveauté, & ausquelles enfin on est forcé de revenir. Quoiqu'il en soit, ce que les Anciens ont imaginé sur le systême du Monde, ou du moins ce qui nous reste de leurs opinions là-dessus est si vague & si mal prouvé, qu'on n'en sçauroit tirer aucune lumiere réelle. On n'y trouve point ces détails précis, exacts & profonds, qui sont la pierre de touche de la vérité d'un systême, & que quelques Auteurs affectent d'en appeller l'appareil, mais qu'on en doit regarder comme le corps & la substance, parce qu'ils en renferment les preuves les plus subtiles & les plus incontestables, & qu'ils en font par conséquent la difficulté & le mérite. En vain un Sçavant illustre, en revendiquant nos hypothèses & nos opinions à l'ancienne Philosophie, a cru la venger d'un mépris injuste que les bons esprits & les vrais Sçavans n'ont jamais eu pour elle. Sa dissertation sur ce sujet * ne fait, ce me

* Voyez les Mémoires de l'Académ. royale des Inscriptions & Belles-Lettres, to. 18. p. 97.

ſemble, ni beaucoup de tort aux Modernes, ni beaucoup d'honneur aux Anciens, mais ſeulement beaucoup à l'érudition & aux lumieres de ſon auteur.

Deſcartes eſt proprement le premier qui ait traité du ſyſtême du Monde avec quelque ſoin & quelque étenduë. Ce grand Philoſophe, dans un tems où les obſervations aſtronomiques, la Méchanique & la Géométrie étoient encore très imparfaites, imagina, pour expliquer les mouvemens des Planétes, l'ingénieuſe & célébre hypothèſe des tourbillons; mais ſi elle parut au premier coup d'œil conforme au gros des phénomènes, les détails & l'examen approfondi de ces mêmes phénomènes ont fait voir qu'elle ne pouvoit ſubſiſter; ce qui obligea *Newton* à lui ſubſtituer l'hypothèſe de la gravitation univerſelle, qui a ceſſé preſque entre ſes mains d'être une hypothèſe, par ſon accord admirable avec les obſervations aſtronomiques les plus délicates & les plus ſingulieres.

Les principes fondamentaux de ce ſyſtême ont été expliqués dans un ſi grand nombre de livres, & avec tant de force & de clarté, qu'il ſeroit inutile d'en rien répéter ici. Je les ſuppoſerai tels qu'ils ſont connus, réſervant pour la fin de ce

Discours quelques réflexions générales sur ces principes mêmes. Mon but principal est d'exposer d'abord le plus exactement & le plus succintement qu'il me sera possible, le résultat du travail de M. *Newton*, ce qui reste à ajouter à ce travail, & l'objet que je me suis proposé dans cet ouvrage.

Je commencerai par la Lune, parce qu'elle est après le Soleil celui de tous les corps de notre système qui nous intéresse le plus ; & parce que son mouvement est altéré par des inégalités plus nombreuses, ou du moins plus sensibles que celles d'aucune des autres Planétes.

La Lune est attirée non-seulement par la terre, mais encore par le Soleil ; & c'est à cette derniere attraction qu'on doit attribuer les irrégularités de son cours. Il faut pourtant remarquer que si l'attraction que le Soleil exerce sur la Lune étoit égale & parallele à celle qu'il exerce sur la terre, ces irrégularités seroient nulles, du moins pour nous. Car l'effet de l'action du Soleil sur les deux Planétes étant le même, elles se trouveroient dérangées de la même maniere par cette action ; ainsi quoique le mouvement de la Lune dans l'espace absolu en fût altéré, son mouvement relatif, c'est-à-dire

ſon mouvement par rapport à la terre ne le ſeroit pas ; or ce dernier mouvement eſt le ſeul que nous ayons beſoin de connoître, & dont il ſoit queſtion ici. La cauſe des irrégularités de la Lune vient donc de l'inégalité & de la direction différente des deux attractions, & il n'eſt pas difficile de comprendre ni la cauſe de cette inégalité, ni comment cette inégalité jointe à la différence des directions, altere les mouvemens de cette Planete. La Lune par ſon mouvement autour de la terre, ſe trouve tantôt plus près tantôt plus loin du Soleil que la terre, & par conſéquent, ſuivant les loix de l'attraction, elle doit être tantôt plus, tantôt moins attirée par le Soleil que la terre ; de plus, il eſt aiſé de voir que la ligne menée du Soleil à la Lune fait preſque toujours un angle avec la ligne menée du Soleil à la terre, & qu'ainſi quand les deux attractions ſeroient égales, leurs directions ne ſeroient preſque jamais paralleles.

Cela poſé, au lieu de la force ſimple par laquelle le Soleil attire la Lune, on peut par le principe de la décompoſition des forces, en ſubſtituer deux autres ; l'une ſera égale & parallele à l'action du Soleil ſur la terre, & par conſéquent ne produira aucun dérangement dans l'orbite de la

Lune autour de la terre ; & l'autre sera celle par laquelle le mouvement de la Lune est altéré.

Mais si on est d'abord naturellement porté à regarder cette derniere force comme la cause des irrégularités de la Lune, on ne peut aussi en être pleinement convaincu qu'après avoir calculé les effets qu'elle doit produire, & après s'être assuré qu'ils répondent aux phénomenes. Autrement l'hypothese Newtonienne n'auroit aucun avantage sur l'hypothese des tourbillons, par laquelle on explique à la vérité bien des circonstances du mouvement des Planetes, mais d'une maniere si incomplette, & pour ainsi dire si lâche, que si les phénomenes étoient tout autre qu'ils ne sont, on les expliqueroit toujours de même, très-souvent aussi bien, quelquefois mieux.

M. *Newton* ne s'est donc pas contenté de donner dans le premier livre de son Ouvrage une explication des principales inégalités de la Lune, suffisante à ceux qui en matiere d'explications physiques se bornent à une espéce de coup d'œil général, & qui s'imaginant être instruits sans qu'il leur en coûte, croyent satisfaire en même tems la paresse & le désir de sçavoir. Comme ce grand homme écri-

voit pour l'avantage réel des Sciences, il a jugé nécessaire d'entrer dans une discussion plus sévere, en déterminant la quantité précise des effets que la gravitation de la Lune vers le Soleil doit produire. C'est l'objet d'une partie du troisiéme Livre de ses *Principes*. Il y calcule plusieurs des inégalités de la Lune, & les trouve conformes aux observations.

Rien ne paroît plus propre que ces calculs à assurer au systême de M. *Newton* toute l'autorité qui lui a donné tant de sectateurs. Cependant pour arriver dans cette matiere au plus haut dégré possible de certitude, il faut que les calculs soient non-seulement exacts, mais appuyés sur des suppositions géométriques certaines ou évidentes par elles-mêmes ; il faut de plus, que le calcul & l'observation soient d'accord sur toutes les inégalités de la Lune. Si on se bornoit à n'en examiner qu'un certain nombre, il résulteroit sans doute du succès de ce travail une prévention plus ou moins favorable, selon le nombre & l'importance des points qu'on auroit discutés ; mais le Physicien sage suspendroit encore son jugement ; encouragé seulement par ce premier trait de lumiere, il n'en mettroit que plus de soin à approfondir le reste. Un seul article où l'obser-

vation démentiroit le calcul, feroit écrouler l'édifice, & rélégueroit la théorie Newtonienne dans la classe de tant d'autres systêmes que l'imagination a enfantés, & que l'analyse a détruits.

On n'a point à craindre ici cet abus du calcul & de la Géométrie, dans lequel les Physiciens ne sont que trop souvent tombés pour défendre ou pour combatre des hypotheses, & dont nous avons nous-mêmes fait sentir les inconvéniens en plus d'une occasion. Les Planetes étant supposées se mouvoir, ou dans le vuide, ou au moins dans une espace non résistant, & les forces par lesquelles elles agissent les unes sur les autres étant connues, c'est un problême purement mathématique que de déterminer les phénomenes qui en doivent naître; on a donc ici le rare avantage de pouvoir juger irrévocablement de la validité du systême Newtonien, & cet avantage ne sçauroit être saisi avec trop d'empressement. Il seroit à souhaiter que toutes les questions de la Physique pussent être aussi incontestablement décidées.

M. d'Alembert expose ici assez au long les différentes parties de la théorie que M. Newton a donnée des mouvemens de la Lune, ce qu'il a fait & ce qu'il a laissé à faire. C'est ce qu'il faut voir dans le Dis-

cours même ; après quoi l'Auteur continue.

Concluons de ce détail, que malgré tout le cas qu'on doit faire de la théorie de M. *Newton* sur la Lune, malgré les tables qui ont résulté de cette théorie, & qui sont beaucoup plus exactes que toutes les précédentes, il s'en faut beaucoup que cette matiere soit épuisée. Peut-être même, si on ose le dire, son illustre Auteur n'a fait qu'en ébaucher les premiers traits. Mais la Philosophie naturelle a tant d'obligations à ce grand homme, & il a montré tant de génie & de sagacité dans les choses même où il a été le moins heureux ; que nous ne devons point cesser de l'admirer, & de le regarder comme notre maître, même lorsque nous nous écartons de ses principes, ou lorsque nous ajoûtons à ses découvertes. Quelque lumiere qu'il ait portée dans le systême de l'univers, il n'a pu manquer de sentir qu'il laissoit encore beaucoup à faire à ceux qui le suivroient. C'est le sort des pensées d'un grand homme, d'être fécondes, non seulement entre ses mains, mais dans celles des autres. M. *Newton* lui-même ne s'est élevé si haut, que par l'usage heureux qu'il a sçu faire de quelques principes trouvés avant lui, & dont les

Auteurs, ou n'avoient pas senti toute l'étendue, ou n'avoient pas eu le tems de l'appercevoir. Il n'y avoit qu'un pas de la Méthode de *Barrow* pour les tangentes, au calcul des fluxions; la théorie des forces centrifuges dans le cercle, trouvée par M. *Huyghens*, & rapprochée de la théorie des développées du même auteur, qui réduit toutes les courbes à des portions d'arcs de cercle, conduit immédiatement & comme nécessairement à la théorie générale des forces centrales sur lesquelles le systême du Monde est appuyé. M. *Newton* a fait le premier ces deux pas importans qui paroissent aujourd'hui si simples; plus heureux ou plus habile que *Barrow* & qu'*Huyghens*, il a, en généralisant seulement leurs principes, ouvert une carriere immense à l'avancement de la Philosophie; cependant, quelque loin qu'il ait été dans cette carriere, il ne l'a pas, à beaucoup près, entierement parcourue. L'accord singulier qu'il avoit trouvé dans un grand nombre de phénomènes entre la théorie & les observations, a pu l'autoriser à penser que ce même accord auroit lieu dans tous les autres cas; mais il ne nous dispense pas d'examiner si cette conséquence est exacte. D'ailleurs, quoiqu'il se servît de l'analyse très fréquemment,

& avec beaucoup d'adresse & de succès ; il a marqué dans ses ouvrages une sorte de prédilection pour la synthèse, & la théorie de la Lune dépend d'élémens trop multipliés & trop compliqués, pour qu'il soit possible de la traiter sans employer le calcul analytique.

Heureusement ce calcul a acquis depuis M. *Newton* différens degrés d'accroissement, & étant devenu d'un usage tout à la fois plus étendu & plus commode, il nous met en état de perfectionner l'ouvrage commencé par ce grand Philosophe. Il suffit à sa gloire que plus d'un demi-siécle se soit écoulé sans qu'on ait presque rien ajouté à sa théorie de la Lune ; & il y a peut-être plus loin du point d'où il est parti à celui où il est parvenu, que du point où il en est resté à celui auquel nous pouvons maintenant atteindre.

C'est donc par le calcul analytique ; employé avec toute l'attention possible, que j'ai recherché les inégalités du mouvement de la Lune. Quand je parle de ces inégalités, j'entends ici seulement celles qui sont produites par l'action du Soleil. Car il est facile de voir que l'action des Planétes sur la terre & sur la Lune n'étant pas la même, cette différence doit produire aussi quelque altération dans les

mouvemens de notre Satellite. Mais il y a beaucoup d'apparence que ces inégalités doivent échaper à l'obſervation. M. d'Alembert en donne la raiſon à laquelle nous renvoyons le Lecteur.

La queſtion ſe réduit donc, dit-il, à déterminer l'orbite que la Lune décrit en vertu de l'action que la terre & le Soleil exercent ſur elle ; & cette queſtion, quoique déja très-réduite dans cet énoncé, renferme encore aſſez de difficultés pour qu'on ne ſoit pas tenté d'y en ajouter de nouvelles. C'eſt là le fameux problême que les Géométres ont appellé *Problême des trois corps*, parce qu'il conſiſte à déterminer l'orbite d'un corps céleſte, attiré par deux autres.

L'Auteur entre ici dans le détail des difficultés qu'il a fallu vaincre pour déterminer l'orbite & les inégalités de la Lune, des différentes attentions qu'il faut avoir pour ne rien négliger d'eſſentiel, des nouvelles tables qu'il a conſtruites en conſéquence de ſa théorie. Tout cela demande à être lû dans le diſcours, & n'eſt point ſuſceptible d'extrait.

Ce travail pénible, continue M. d'Alembert, dont l'importance & le détail ne peuvent être bien connus que de ceux qui l'ont entrepris, ou du moins tenté,

& dont on ne peut donner aux autres qu'une idée légere, m'a enfin conduit à une formule qui exprime le lieu de la Lune pour un tems donné, & d'après laquelle j'ai construit de nouvelles tables des équations de cet Astre. . . . . . .

C'est à l'usage seul & à la comparaison des différentes tables à nous faire connoître celles qui répondront le mieux aux observations. Quelque soin que j'aye apporté dans la construction des miennes, la nature de la matiere & diverses réflexions que je n'ai point dissimulées, m'empêchent de rien décider sur le dégré de précision qu'elles peuvent avoir ; je crois même que plus on aura approfondi & discuté les différentes équations du mouvement de la Lune, plus on sera circonspect à prononcer sur ce sujet.

Il est vrai qu'un Géométre moderne qui a publié depuis peu des tables de la Lune, calculées, si l'on l'en croit, d'après la théorie *, assure que ses tables sont infiniment plus exactes qu'aucunes de celles qui les ont précédées. Je ne prétends point détruire les prétentions de cet Auteur ; mais deux choses sont nécessaires pour les

* Voyez les Mém. de la Société Littéraire de Gottingen, to: III.

affermir, le détail de ses calculs qu'il n'a pas donné, & une comparaison longue & suivie qu'il ne paroît pas avoir faite des observations avec ses calculs. D'ailleurs, de sçavans Mathématiciens qui ont aussi construit des tables d'après la théorie, qui ont fait entrer dans ces tables beaucoup plus d'élémens que lui, & qui les ont comparées avec quelques observations seulement, ont trouvé plus de 4 minutes de différence, & peut-être en poussant la comparaison plus loin, en auroient trouvé davantage. C'en est assez, ce me semble, pour nous rendre très-réservés dans nos assertions.

La seule chose que je doive remarquer ici, c'est que par la comparaison de nos tables avec celles de M. *Newton*, on trouvera dans les nôtres plusieurs équations que les tables de ce grand Géométre ne donnent pas; qu'il y a presque toujours des différences sensibles entre les équations qui nous sont communes, & que souvent même ces différences sont assez considérables......

Il est impossible, par une infinité de raisons, que les résultats de ces recherches s'accordent exactement avec ceux que pourront donner d'autres calculs. Pour n'être point étonné de cette différence, il suffit de faire

attention, non seulement aux élémens que les différens calculateurs peuvent employer, & qui pour la plûpart n'étant pas fixés dans la derniere rigueur, ne sçauroient être absolument les mêmes, mais encore à la quantité d'équations qu'on peut employer ou négliger, aux parties mêmes qu'on peut employer ou négliger dans les équations ausquelles on a égard; enfin aux légeres erreurs de toute espéce, presque inévitables dans un travail où il est difficile & dangereux de se faire aider par personne. Quelque méthode que l'on suive, il est certain au moins, pourvû qu'on apporte un peu d'exactitude dans les calculs, que les tables construites uniquement sur la théorie, différeront toujours assez peu des tables Newtoniennes, dont on a jusqu'ici fait usage, & qui elles-mêmes ne s'écartent que peu des observations. Ce qui suffit pour démontrer que la gravitation de la Lune vers le Soleil est la principale & peut-être l'unique cause sensible des irrégularités de cette Planete, & que si d'autres forces se joignent à celle-là, leur effet, ou inconnu, ou non calculé jusqu'ici, est infiniment moins considérable.

Je ne doute point que par la comparaison des différentes Tables que la théorie

pourra produire dans la ſuite, on ne parvienne à connoître plus exactement les mouvemens de la Lune. Mais pour mettre les Aſtronomes plus à portée de juger de l'exactitude de mes tables, & des corrections qu'il ſera à propos de leur faire, j'ai conſtruit des Tables à part de toutes les différences qui ſe trouvent entre les équations de M. *Newton* & les miennes, & des équations qui me ſont particulieres. Ainſi après avoir calculé le lieu de la Lune par les tables Newtoniennes les plus exactes qui ayent été données juſqu'ici, & que je crois être celles des *Inſtitutions aſtronomiques* de M. *le Monnier*, & après avoir pris la différence du lieu calculé & du lieu obſervé, on pourra s'aſſurer aiſément & promptement, ſi en ayant recours aux tables des différences, on approchera davantage des obſervations.

Pour faciliter l'avancement d'une partie auſſi importante de l'Aſtronomie que la théorie de la Lune, j'exhorte tous ceux qui ont calculé ou qui calculeront dans la ſuite des tables de cette Planete, ſoit d'après la théorie, ſoit d'après les obſervations, à former de même des tables à part des différences de leurs réſultats avec ceux des *Inſtitutions aſtronomiques*. Par ce moyen, non ſeulement on reconnoîtra bientôt quelles

seront les Tables que l'on devra préférer aux autres, mais il sera même facile avec le secours des observations, de rendre les différences les moindres qu'il sera possible, & de perfectionner ainsi de nouveau ces tables même.

Je n'entrerai point ici sur ces différens objets, dans un plus grand détail, que je réserve pour mon Ouvrage, & d'après lequel mon travail doit être jugé par ceux à qui il appartient d'en connoître. Mais il est un point important dans la théorie de la Lune, sur lequel je ne puis me dispenser de m'étendre ici, à cause des discussions géométriques & philosophiques ausquelles il a donné lieu : c'est le mouvement de l'apogée.

L'apogée de la Lune, c'est-à-dire le point où elle est le plus éloignée de la terre, n'est pas fixe dans le ciel ; il répond successivement à différens dégrés du Zodiaque, & sa révolution suivant l'ordre des Signes, s'acheve dans l'espace d'environ neuf ans, au bout desquelles il revient à peu près au même point d'où il étoit parti.

Si la force qui attire la Lune vers la terre étoit unique, & qu'elle fût exactement en raison inverse du quarré de la distance, l'apogée seroit immobile, puis-

que la Lune décriroit alors exactement & rigoureusement une ellipse dont la terre occuperoit le foyer, comme l'a démontré M. *Newton*, & une foule d'Auteurs après lui. Mais cette force est altérée, & dans sa direction & dans sa quantité, comme nous l'avons vû plus haut; il n'est donc pas surprenant qu'il en résulte un mouvement dans l'apogée de la Lune.

On expose ici les différentes difficultés qui se rencontrent dans la détermination du mouvement de l'apogée, & les raisons qui ont fait croire pendant un tems que le mouvement de l'apogée déterminé par le calcul, étoit la moitié plus lent que les Astronomes ne l'ont établi. Des Géométres célébres, dit l'Auteur, & des Physiciens très-habiles avoient cru pouvoir tirer de là quelques conséquences contre la loi de la gravitation, en raison inverse du quarré des distances. Pour moi, j'ai toujours pensé qu'il ne falloit pas se déterminer si vîte à abandonner cette loi, & cela par deux raisons que je ne ferai qu'indiquer, les ayant développées plus au long dans cet Ouvrage. La premiere est fondée sur un principe, qu'il est également dangereux d'employer quand les phénomenes s'y opposent, & de négliger quand ils ne s'y opposent pas; c'est que toute autre loi

substituée à la loi du quarré, ne seroit pas aussi simple, puisqu'alors le rapport des attractions ne dependroit plus simplement des distances ; la seconde, c'est que la loi substituée ne pourroit servir, comme quelques personnes l'avoient pensé, à expliquer tout à la fois les phénomenes de la gravitation, & ceux de l'attraction qu'on reconnoît ou qu'on suppose entre les corps terrestres. Je croyois donc, sans rien changer à la loi de la gravitation, qu'il y avoit seulement quelques forces particulieres qui s'ajoûtoient à celles-là, & sur la nature desquelles je m'abstins absolument de prononcer. M. *Newton* en avoit d'ailleurs soupçonné de telles, & quoiqu'il n'eût point fait entrer ces forces dans le calcul du mouvement de l'apogée, il étoit possible qu'elles en produisissent une partie ; c'en étoit assez du moins pour suspendre nôtre jugement sur ce point. Enfin j'avois déja calculé assez exactement la plûpart des autres inégalités du mouvement de la Lune, pour être assuré que ces inégalités répondoient assez bien aux observations ; j'étois donc d'autant moins inquiet sur la différence que tous les Géometres avoient trouvée entre le mouvement calculé de l'apogée & son mouvement observé, que le systême gé-

néral du monde ne me paroissoit par là recevoir aucune atteinte.

M. *Clairaut*, en calculant plus exactement la série qui donne le mouvement de l'apogée, s'est apperçu le premier qu'il ne suffisoit pas de s'en tenir au premier terme. A cette importante remarque, j'en ajoute une autre qui ne me paroît pas moins essentielle ; c'est qu'il ne suffit pas même de s'en tenir au second terme de cette série, qu'il faut pousser l'exactitude du calcul jusqu'au troisiéme & au quatriéme terme ; car c'est le seul moyen de s'assurer que la série est assez convergente après son second terme, pour que les termes qui sont au-delà des quatre ou cinq premiers puissent être négligés sans crainte. Il est vrai que la nécessité d'avoir égard à tous ces termes engage dans des calculs difficiles par leur objet, & rebutans par leur longueur. Mais on en est suffisamment récompensé par le résultat qu'ils donnent, & qui se trouve tel qu'il doit être, pour confirmer entierement le systême de la gravitation universelle.

M. d'Alembert termine cette partie de son Discours, en faisant voir que le problême du mouvement de l'apogée de la Lune n'avoit été résolu ni par M. Newton ni par aucun de ses Commentateurs.

Les inégalités qu'on observe dans le mouvement de la terre, sont l'objet du premier chapitre du second Livre. Elles sont beaucoup moins sensibles que celles de la Lune. Ce n'est même que depuis un assez petit nombre d'années qu'on a remarqué ces inégalités. Deux causes peuvent concourir pour les produire ; l'action de la Lune sur la terre, & celle des Planetes tant supérieures qu'inférieures. Il est nécessaire d'examiner d'abord quelle peut être l'action de la Lune seule.

M. d'Alembert rend compte de son travail sur ce sujet, & d'une méthode particuliere par laquelle il a trouvé que l'effet de cette action est fort petit, d'où il conclut que les inégalités remarquées par les Astronomes dans le mouvement de la terre, sont l'effet de l'action des autres Planetes ; & ce qui le confirme, c'est que Jupiter n'est gueres plus éloigné de la terre que de Saturne, & qu'il dérange sensiblement le mouvement de cette derniere Planete.

M. *Newton* dans ses *Principes*, avoit déja remarqué en général que l'action de Jupiter sur Saturne peut produire un effet qui n'est pas à négliger ; mais ce n'est que depuis peu d'années qu'on a recherché avec soin les inégalités du mouvement de

Saturne. L'Auteur expose ici les différentes méthodes qu'il a trouvées pour déterminer les inégalités d'une Planete premiere, dont se mouvement est altéré par une autre Planete premiere.

Il resteroit, ajoute-t-il, à tirer de ces différentes méthodes la valeur des inégalités de Saturne, pour la comparer avec celle que donnent les observations, ou peut-être même pour y suppléer, les observations de Saturne, depuis deux siécles; n'ayant été ni toutes exactes ni assez nombreuses. Mais le travail considérable que demandent ces recherches, & des occupations d'un autre genre ausquelles des circonstances imprévues m'ont obligé, me forcent de remettre ces opérations à un autre tems.

Non seulement les Planétes agissent les unes sur les autres, & alterent par ce moyen leurs mouvemens; elles agissent encore, suivant M. *Newton*, sur le Soleil, qui par ce moyen n'est pas immobile dans l'espace absolu. Il est vrai que le mouvement du Soleil importe peu aux Astronomes; premierement, parce que ce mouvement est très-peu considérable par rapport à celui des Planétes; & de plus, parce que les Astronomes n'observent & n'ont besoin d'observer que le mouve-

ment relatif des Planétes par rapport au Soleil considéré comme immobile, soit qu'en effet cet astre ait du mouvement, ou qu'il n'en ait pas. Néanmoins il m'a paru à propos de traiter cette question dans un ouvrage où je discute les principaux points du système du Monde. D'ailleurs cette recherche ne sera peut-être pas tout-à-fait inutile pour connoître le mouvement de certaines Etoiles, dans lesquelles on observe des aberrations particulieres, occasionnées peut-être par l'action de quelque Planéte qui tourne autour d'elles. J'ai donc déterminé le mouvement du Soleil en embrassant d'abord la question dans toute sa généralité; puis en la simplifiant par degrés, je suis parvenu à une méthode fort facile, par laquelle on trouve à très-peu près le lieu de cet astre dans un tems quelconque.

Ces recherches sont suivies de quelques remarques nouvelles sur le problême des trois corps, sur les différens moyens qu'on peut employer pour le résoudre, & sur certaines difficultés analytiques relatives à ce problême. Je souhaite que ces remarques dans lesquelles j'ai été le plus court qu'il m'a été possible, paroissent dignes de quelque attention aux Géométres.

Dans le dernier chapitre du second li-

vre, j'applique la solution générale du problême des trois corps au mouvement d'un projectile sollicité par des forces quelconques, & mu dans un milieu résistant. Quoique cette matiere ait déja été traitée avec grand soin par de très-sçavans hommes, j'ai tâché de me renfermer ici dans des recherches absolument nouvelles, & ausquelles peut-être les méthodes connues ne s'appliqueroient qu'avec difficulté. Si l'espace dans lequel les Planétes se meuvent n'est pas absolument vuide, comme il est permis de le croire, nos remarques sur le mouvement d'une Planéte dans une orbite peu excentrique & dans un milieu résistant, pourront avoir leur application. Je n'entre point sur cela dans un plus grand détail, & je renvoye mes Lecteurs à l'endroit de mon ouvrage où cette matiere est traitée.

Le troisiéme Livre est destiné à la discussion de différens autres points du systême du Monde. Il commence par de nouvelles réflexions sur la précession des Equinoxes, sur les deux solutions que j'ai données de ce problême, sur la route que j'ai suivie dans la premiere de ces solutions, sur la nécessité dont elle est pour assurer l'exactitude de la seconde, sur les méthodes fautives qu'on pourroit em-

ployer pour traiter cette question, sur les conséquences qu'on peut tirer de ma théorie par rapport à la figure de la terre & à la masse de la Lune, sur l'influence que l'action des autres Planétes peut avoir dans cette précession, enfin sur la maniere de calculer les variations des Etoiles en déclinaison & en ascension droite qui résultent du mouvement de l'axe de la terre.

Ces différentes recherches sont suivies de plusieurs autres que je n'ai pas crû moins nécessaires. Elles ont pour objet le mouvement que l'action du Soleil peut produire dans l'axe de la Lune considérée comme un sphéroïde, la libration de cette Planéte, sa figure, la rotation des Planétes sur leur axe, celle de la Lune en particulier, & l'insuffisance des raisons par lesquelles quelques Sçavans ont prétendu expliquer pourquoi cet astre nous montre toujours à peu-près la même face. Je me contente d'indiquer en général ces différens objets, les bornes & la nature de ce Discours ne me permettant pas d'en parler ici plus au long.

Enfin le dernier chapitre de cet ouvrage roule sur la figure de la terre. Ce sujet déja sçavamment & profondément discuté par plusieurs Géométres, est envisagé

ici sous un point de vûe plus étendu. Après quelques observations préliminaires sur la parallaxe de la Lune, la terre étant considerée comme un sphéroïde, & sur la maniere de déterminer la figure de la terre par la mesure de plusieurs degrés du Méridien, sans s'assujettir d'ailleurs à aucune hypothèse, je viens à des recherches méchaniques sur cette figure même. Par une route assez singuliere & entierement nouvelle, je détermine l'attraction d'un sphéroïde quelconque, sans supposer, comme on l'a fait jusqu'à présent, que ce sphéroïde soit elliptique, mais seulement qu'il soit peu différent d'un cercle. Je fais voir ensuite comment cette théorie peut être appliquée à la recherche de la figure de la terre. Il y a lieu de croire que ces remarques, jointes à celles que j'ai données ailleurs * sur les loix hydrostatiques d'où dépend le problême, pourront conduire à un nouveau traité sur cette importante question, plus général, ce me semble, & moins hypothétique que ceux qui ont paru jusqu'à présent, quelque estime que l'on doive faire d'ailleurs de ces excellens ouvrages.

* A la fin de mon Essai sur la résistance des Fluides, p. 208. & suiv.

Tels sont les principaux objets traités dans ce livre, auquel je travaille depuis plusieurs années, & que divers obstacles m'ont empêché de publier plutôt. Je ne doute point que les différentes matieres que j'y ai discutées, ne puissent être encore plus exactement & plus utilement approfondies ; il n'en est même presqu'aucune sur laquelle je ne sente que je pourrai moi-même aller plus loin avec le tems & de nouvelles recherches. Je connois les engagemens que cet ouvrage m'impose, & je leur consacrerai avec autant d'ardeur que de scrupule tous les momens que pourront me laisser mes autres occupations. C'est à quoi je suis d'autant plus disposé, que je crois avoir développé dans ce traité la partie la plus difficile des principales questions qui regardent le systême du Monde, c'est-à-dire avoir donné le moyen de les résoudre. L'espérance que ces méthodes pourront être de quelque secours pour ceux qui travaillent à l'avancement de l'Astronomie physique, est le principal motif qui m'a engagé à publier cet ouvrage. De tous ceux que j'ai donnés jusqu'ici au public, il n'en est point qui m'ait coûté plus de tems & de travail. J'en serois suffisamment récompensé, quand il ne serviroit qu'à en produire de meilleurs.

Il ne me reste plus qu'à faire quelques réflexions sur le systême Newtonien qui est la base de toutes mes recherches. J'ai exposé ailleurs * ce qu'il me semble qu'on doit penser de ce systême, des applications qu'on en a faites, & de l'extension plus ou moins grande qu'on lui a donnée. A ces réflexions ausquelles je renvoye le Lecteur, j'ajoûterai les suivantes.

Les Observations astronomiques démontrent que les Planétes se meuvent, ou dans le vuide, ou au moins dans un milieu fort rare, ou enfin, comme l'ont prétendu quelques Philosophes, dans un milieu fort dense qui ne résiste pas, ce qui seroit néanmoins plus difficile à concevoir que l'attraction même; mais quelque parti qu'on prenne sur la nature du milieu dans lequel les Planétes se meuvent, la loi de *Kepler* démontre au moins qu'elles tendent vers le Soleil; ainsi la gravitation des Planétes vers le Soleil, quelle qu'en soit la cause, est un fait qu'on doit regarder comme démontré, ou rien ne l'est en Physique.

La gravitation des Planétes secondaires ou satellites vers leurs Planétes principa-

* A la fin de l'article Attraction, dans le Dict. de l'Encyclopédie, pag. 853, col. 2, & suiv.

les, est un second fait évident & démontré par les mêmes raisons & par les mêmes faits.

Les preuves de la gravitation des Planétes principales vers leurs satellites ne sont pas en aussi grand nombre, mais elles suffisent cependant pour nous faire reconnoître cette gravitation. Les phénoménes du flux & reflux de la mer, & sur tout la théorie de la nutation de l'axe de la terre & de la précession des Equinoxes, si bien d'accord avec les observations, prouvent invinciblement que la terre tend vers la Lune. Nous n'avons pas de semblables preuves pour les autres satellites. Mais l'analogie seule ne suffit-elle pas pour nous faire conclure que l'action entre les Planétes & leurs satellites est réciproque ? Je n'ignore pas l'abus que l'on peut faire de cette maniere de raisonner pour tirer en Physique des conclusions trop générales. Mais il me semble, ou qu'il faut absolument renoncer à l'analogie, ou que tout concourt ici pour nous engager à en faire usage.

Si l'action est réciproque entre chaque Planéte & ses satellites, elle ne paroît pas l'être moins entre les Planétes premieres. Indépendamment des raisons tirées de l'analogie, qui ont à la vérité moins de for-

ce ici que dans le cas précédent, mais qui pourtant en ont encore, il est certain que Saturne éprouve dans son mouvement des variations sensibles, & il est fort vraisemblable que Jupiter est la principale cause de ces variations. Le tems seul, il est vrai, pourra nous éclairer pleinement sur ce point, les Géométres & les Astronomes n'ayant encore ni des observations assez complettes sur les mouvemens de Saturne, ni une théorie assez exacte des dérangemens que Jupiter lui cause. Mais il y a beaucoup d'apparence que Jupiter, qui est sans comparaison la plus grosse de toutes les Planétes, & la plus proche de Saturne, entre au moins pour beaucoup dans la cause de ces dérangemens. Je dis *pour beaucoup*, & non pour tout; car outre une cause dont nous parlerons bientôt, l'action des cinq satellites de Saturne pourroit encore produire quelque dérangement dans cette Planéte; & peut-être sera-t-il necessaire d'avoir égard à l'action des satellites pour déterminer entierement & avec exactitude toutes les inégalités du mouvement de Saturne, aussi-bien que celles de Jupiter.

Si les satellites agissent sur les Planétes principales, & si celles-ci agissent les unes sur les autres, elles agissent donc aussi sur

le Soleil : c'est une conséquence assez naturelle. Mais jusqu'ici les faits nous manquent encore pour la vérifier. Le moyen le plus infaillible de décider cette question, est d'examiner les inégalités de Saturne. Car si Jupiter agit sur le Soleil en même tems que Saturne, il est nécessaire de transporter à Saturne, en sens contraire, l'action de Jupiter sur le Soleil, pour avoir le mouvement de Saturne par rapport à cet astre ; & entr'autres inégalités cette action doit produire dans le mouvement de Saturne une variation proportionnelle au sinus de la distance entre le lieu de Jupiter & celui de Saturne. C'est aux Astronomes à s'assurer si cette variation existe, & si elle est telle que la théorie la donne.

On peut voir par ce détail quels sont les différens dégrés de certitude que nous avons jusqu'ici sur les principaux points du systême de l'attraction, & quelle nuance, pour ainsi dire, observent ces dégrés. Ce sera la même chose quand on voudra transporter le systême général de l'attraction des corps célestes à l'attraction des corps terrestres ou sublunaires. Nous remarquerons en premier lieu, que cette attraction ou gravitation générale s'y manifeste moins en détail dans toutes les

parties de la matiere, qu'elle ne fait, pour ainsi dire, en total dans les différens globes qui composent le systême du monde ; nous remarquerons de plus qu'elle se manifeste dans quelques-uns des corps qui nous environnent plus que dans les autres, qu'elle paroît agir ici par impulsion, là par une méchanique inconnue ; ici suivant une loi, là suivant une autre ; enfin plus nous généraliserons & nous étendrons en quelque maniere la gravitation, plus ses effets nous paroîtront variés, & plus nous la trouverons obscure, & en quelque maniere informe dans les phénomènes qui en résultent, ou que nous lui attribuons. Soyons donc très-réservés sur cette généralisation, aussi bien que sur la nature de la force qui produit la gravitation des Planétes ; reconnoissons seulement que les effets de cette force n'ont pu se réduire (du moins jusqu'ici) à aucune des loix connuës de la méchanique ; n'emprisonnons point la nature dans les limites étroites de notre intelligence ; approfondissons assez l'idée que nous avons de la matiere pour être circonspects sur les propriétés que nous lui attribuons ou que nous lui refusons ; & n'imitons pas le grand nombre des Philosophes modernes, qui en affectant un doute raisonné sur

les objets qui les intéressent le plus, semblent vouloir se dédommager de ce doute par des assertions prématurées sur les questions qui les touchent le moins.

Nous finissons ce discours par une observation que nous ne pouvons refuser à la vérité. Qu'on examine avec attention ce qui a été fait depuis quelques années par les plus habiles Mathématiciens sur le systême du Monde, on conviendra sans aucune peine, que l'Astronomie physique est aujourd'hui plus redevable aux François qu'à aucune autre nation. Quelle autre en effet pourroit produire autant de titres ? Les voyages au Nord, au Sud, & au Cap de Bonne-Espérance, pour connoître la figure de la terre & pour résoudre d'autres questions importantes ; le travail assidu & délicat de M. *le Monnier* pour déterminer les mouvemens de la Lune ; les sçavantes & utiles recherches de Mrs de *Maupertuis*, *Bouguer* & *Clairaut* ? Me sera-t-il permis de joindre à cette énumération deux de mes ouvrages, que je n'aurois pas la présomption de nommer s'ils n'avoient eu l'avantage d'être honorés par les suffrages les plus illustres, mon Essai sur la cause générale des vents, & mes Recherches sur la précession des Equino-

xes (a), problême que je crois avoir le premier résolu (b)? Je ne parle point ici du traité que je publie aujourd'hui, dont il ne m'appartient ni de fixer le sort, ni d'apprécier le mérite. Mais indépendamment de mon travail, & quelque jugement qu'on en porte, on ne pourra disconvenir, ce me semble, que le systême Newtonien ne doive principalement à l'Académie des Sciences de Paris, les fondemens nombreux & inébranlables sur lesquels il va être appuyé désormais. Il est vrai qu'en Mathématique, toutes choses d'ailleurs égales, chaque siécle doit l'emporter sur celui qui le précéde, parce qu'en profitant des lumieres qu'il en a reçues, il y ajoute encore; mais on n'en doit pas moins de justice à ceux qui sçavent le mieux profiter de ces lumieres, & les étendre davantage. S'il y a un cas dans lequel la prévention nationale soit permise, ou plutôt dans lequel cette prévention ne puisse avoir lieu, c'est lorsqu'il s'agit de découvertes purement géo-

(a) Les Hist. de l'Acad. de 1746 & 1749 ne font aucune mention de ces deux ouvrages. C'est un oubli qui doit être réparé dans un des volumes suivans.

(b) Voyez dans les mémoires de l'Acad. des Sciences de Prusse 1750, p. 412, la déclaration de M. *Euler* sur ce sujet.

métriques, dont la réalité ni la propriété ne peuvent être contestées; & dont le fruit appartient d'ailleurs à tout l'univers. Ainsi notre nation, que certains Sçavans étrangers, & peut-être même quelques François, semblent prendre à tâche de rabbaisser, ne pourroit-elle pas s'appliquer avec raison, ce qu'un Ecrivain éloquent & Philosophe a dit de son siécle, qui à plusieurs égards ressembloit assez au nôtre? *Nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas quædam artium & laudis imitamenta posteris tulit.*

MEMOIRES du Marquis de Benavides, dediés à S. A. S. Madame la Duchesse d'Orléans; par M. le Chevalier de Mouhy, de l'Académie des Belles-Lettres de Dijon. *A Paris*, chez *Jorry*, Quai des Augustins; & *Duchesne*, rue S. Jacques. 1754. *in*-12. 2 vol.

Ce Roman est une nouvelle preuve de la facilité & du talent de M. le Chevalier de Mouhy, pour les ouvrages d'imagination.

ALMANACH historique & géographique de la Picardie, année 1754; où on donne une description de cette Province, avec les particularités les plus intéress-

sântes sur les Villes qu'elle renferme, & les noms des personnes qui y composent l'état Ecclésiastique, Militaire, Civil & Littéraire, les foires & francs-marchés. *A Amiens*, chez la veuve *Godart*; & se trouve *à Paris*, chez *Lambert*, *Duchesne* & *Ganneau*. Un volume *in*-16. 1754.

Cet Almanach dont la correction & l'élégance font honneur aux presses dont il est sorti, est fait avec le plus grand soin. Nous le croyons nécessaire à tous les Picards, & nous pensons qu'il peut être commode pour beaucoup d'autres.

EPHEMERIDES cosmographiques, où le cours vrai du Soleil & des Planetes est représenté & expliqué en détail dans l'apparence de tous ses arcs consécutifs par sa réalité, d'après les tables, les regles, les calculs & équations astronomiques, pour l'année 1754; avec d'importantes observations sur la Cosmographie, l'Astronomie, l'Histoire naturelle, la Métaphysique, la Physique expérimentale, la Théorie des cieux & de la terre, qui forment une suite aux articles des quatre volumes précédens. *A Paris*, chez *Durand*, rue Saint Jacques. 1754. Un volume *in*-16.

Cet Ouvrage rempli de connoissances

& d'idées fort neuves & très-particulieres à l'Auteur, mérite l'attention des gens éclairés. Ils trouveront que la premiere section roule sur des éclaircissemens de quelques textes sacrés de la Physique ; la seconde sur un parallele des Philosophies ; la troisiéme sur l'ame des bêtes ; la quatriéme sur les automates ; la cinquiéme sur l'action de l'ame & du corps ; la sixiéme sur les idées humaines ; la septiéme sur les molecules organiques ; la huitiéme sur les fontaines & les sources ; la neuviéme sur l'universalité des agens physiques ; la dixiéme sur les anomalies du Soleil & des Planetes ; la onziéme sur la gravité des corps ; la douziéme sur la statique & dinamique dans les cieux ; la treiziéme sur des réflexions sur l'électricité ; la quatorziéme sur la quadrature du cercle. On voit à la fin du volume que nous annonçons, une Lettre dans laquelle l'Auteur se plaint de ce que ses sentimens ont été mal exposés dans les mémoires de Trévoux.

Le Rouge, Ingénieur & Géographe du Roi, rue des Augustins, vend un Plan de l'Univers & éphemerides en figures, d'après les éphemerides en chiffres, pour 1753 & 1754. Cette Carte de M. l'Abbé de Brancas, qui est faite comme les éphe-

merides, pour expliquer le cours des Astres & les autres merveilles de la nature, suivant les textes de l'Ecriture Sainte, est fort curieuse, & fait également honneur à la Religion & au sçavoir de l'Auteur.

Les vers Latins & François à Messieurs les Inestricasti, & sur les ouvrages de M. de Tourny, Intendant de Bordeaux, que de très-bons Connoisseurs ont trouvé dignes de leur approbation, dans un des derniers Mercures, sont de M. de Bologne, des Académies de la Rochelle, d'Angers, de Marseille, & de Bologne.

Le Spectacle du feu élémentaire, ou cours de l'électricité expérimentale, où l'on trouve l'explication, la cause & le méchanisme du feu dans son origine, de là dans les corps, son action sur la bougie, sur le bois, & successivement sur tous les phénomenes électriques ; où l'on dévoile l'abus des pointes pour détruire le tonnerre : on y explique encore la cause de la chûte des corps au centre de la terre, celle de l'ascension de l'eau dans les tuyaux capilaires, &c. que le feu est le ressort ; l'air, l'argent du méchanisme de l'univers. Par M. Ch. Rabigneau, Avocat, Ingénieur privilégié du Roi pour ses ouvrages

de Physique & Méchanique. Le prix six livres broché. *A Paris*, chez *Jombert*, Libraire, rue Dauphine ; & chez *Duchesne*, rue S. Jacques, au Temple du goût. 1753. Un volume *in*-8°. Les mêmes Libraires ont imprimé du même Auteur, une Lettre électrique sur la mort de M. Richmann.

BEAUX ARTS.

MOYREAU, Graveur du Roi & de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, vient de mettre au jour une nouvelle estampe d'après Vauvermens. L'original du tableau est dans le cabinet de M. Peilhon, Secrétaire du Roi, & l'estampe est intitulée *la Buvette des Cavaliers*. C'est le N°. 75 de la suite de M. Moyreau. Il demeure rue des Mathurins, la quatriéme porte cochere à gauche en entrant par la rue de la Harpe.

NOUS parlions il y a quelques mois de la gravûre de M. Chedel, & nous disions à cette occasion tout ce que peut mériter un Artiste aussi agréable du côté du génie. Le Public verra sans doute, avec plaisir, qu'il réunit la facilité & la fé-

condité à un grand terminé, qui ne semble pas annoncer des compagnes de ce genre. Cet Artiste vient de mettre au jour quatorze Planches nouvelles : six petits paysages remplis d'une grande variété, & de la grandeur environ des vignettes pour l'*in-quarto*. Six autres compositions du double plus grandes, & dont le plus grand nombre a rapport à la guerre. Ces dernieres sont dédiées à M. le Comte Turpin, que son goût pour les arts & son talent pour la guerre rendent bien digne de cet hommage. Enfin deux grandes compositions en hauteur d'environ treize pouces sur dix ; elles représentent des paysages, l'une d'après un dessein, l'autre d'après un tableau de M. Boucher ; elles sont sous le titre du *Colombier* & d'*Abreuvoir d'oiseaux* : elles présentent également la nature brute d'un terrein fertile & mouillé ; elles peignent à l'esprit les lieux que l'on ne voit point, ou sans s'arrêter, ou sans regretter de s'en éloigner. Enfin de ces lieux toujours préférés, par un mouvement intérieur à tous ceux que l'art & la magnificence ont cherché si souvent à embellir.

Nous n'avons rien à dire sur le titre du Colombier ; on voit un de ces bâtimens dominer dans la composition. Nous ne

verrons pas avec la même indifférence le titre de l'autre. Tous les oiseaux perchés sans nombre dans la composition, font imaginer leurs chants, c'est tout dire pour l'agrément de l'idée du Peintre : mais le mot d'abreuvoir n'est point d'accord avec ces petits animaux, il s'en éloigne & semble les déparer. En un mot il nous semble que Mrs les Graveurs devroient apporter un peu plus de soin à la dénomination de leurs Estampes ; ils ne pensent en général qu'à leur donner des noms qui servent à distinguer les morceaux dans leurs œuvres. Que leur coûteroit-il de les rendre plus justes, plus agréables & plus piquans ? Ce seroit un moyen de plus pour flater davantage l'esprit, & même pour animer le Public d'une plus grande curiosité.

Nous avons préféré de faire tomber cette petite critique, qui sera toujours indifférente aux talens, sur un Artiste qui semble avoir évité plus qu'un autre de la mériter ; mais nous l'avons imaginé nécessaire par l'abus que plusieurs autres ont fait de ces noms donnés le plus ordinairement sans aucune réflexion.

Chedel demeure rue S. André des Arts, en face de la rue Gille-cœur.

LES Dlles Jouvenet se proposent de mettre

mettre en vente le Lundi de la troisiéme semaine de Carême, au second Pavillon des Quatre Nations, plusieurs tableaux originaux d'Eglise, & quelques copies de feu M. Jouvenet leur pere, ancien Directeur & Recteur de l'Académie royale de Peinture. Le nom de ce grand Peintre doit réveiller la curiosité des amateurs.

EXPLICATION d'un Médaillon, représentant la France au comble de ses vœux, par l'heureuse naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine; *présenté à Madame la Dauphine, le* 13 *Décembre* 1753.

Ce Médaillon offre d'abord un *Lys* élevé sur sa tige, qui représente allégoriquement Monseigneur le Dauphin. La vigne qui s'éleve à l'entour, est dirigée par deux Amours, qui en attachent les rameaux au lys; ce qui désigne la tendresse & l'amour de Madame la Dauphine pour Monseigneur le Dauphin. La France, sur le devant du Médaillon, présente le portrait de son Monarque Bien-aimé. Elle est assise sous un trophée d'armes, image de la gloire que s'est acquise son Roi guerrier, par ses triomphes & ses victoires. La France, dans les transports de la joye que lui cause la naissance d'un nouveau Prince, qui assure

son bonheur & sa tranquillité, embrasse tendrement l'Amour, qui lui montre les Amours ses freres qui s'empressent de placer à des palmiers, (types de la gloire & de la fécondité qui doivent résulter de cette auguste union,) les écussons des armes des fruits glorieux qui en proviennent, & qui désignent la naissance de Monseigneur le *Duc de Bourgogne*, de Monseigneur le *Duc d'Aquitaine*, & de *Madame*. Au-dessous on voit l'Hymen appuyé sur les armes accolées de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine. Un Amour, qui est à côté & qui l'embrasse, lui fait voir, dans le symbole du lys & de la vigne, l'attachement immortel qui unit ces illustres Epoux. On remarque dans le ciel le signe favorable de la Vierge, sous lequel sont nés tous ces précieux rejettons : auspice heureux, qui nous annonce que le siécle fortuné d'Astrée va renaître. Au-dessus on lit cette Inscription : *L'amour & la fécondité réunies pour le bonheur de la France.* A l'exergue : *L'heureuse naissance de Monseigneur le Duc d'Aquitaine, né à Versailles le 8 Septembre* 1753.

Ce Médaillon est de la composition de M. Gosmond de Vernon, Pensionnaire du Roi, auteur de l'histoire métallique

des campagnes de Sa Majesté, *vol. in-fol. contenant 46 Médaillons, sans les deux frontispices; qui se vend à Paris chez le Sr Vanheck, rue d'Enfer, près S. Landry, dans la Cité.*

On n'a rien épargné dans cet ouvrage pour la gravure des tailles-douces & de la lettre, le tout exécuté par les plus habiles Artistes dans ces genres, & imprimé avec soin sur le plus beau papier. *Le prix est de 12 liv. en blanc, & 15 liv. relié.*

Ce grand ouvrage dont nous avons déja parlé, est celui d'un sujet affectionné, qui a voulu laisser à la postérité un témoignage de son zéle & un monument à la gloire de son Roi. L'intérêt n'a point eu de part dans les motifs qui ont excité M. Gosmond de Vernon; l'honneur & le devoir sont les seules passions qui ont conduit son génie. En possession, depuis plusieurs années, de porter l'hommage de ses talens au pied du thrône, il a saisi le sujet des campagnes du Roi en Flandres, pour en éterniser les faits mémorables par des Médaillons, dont les allégories sont aussi justes qu'ingénieuses, & qui sont accompagnés de récits historiques, & écrits avec autant de clarté que de précision.

L'Auteur avoit eu l'honneur de présenter au Roi en 1747, les 30 premiers Mé-

daillons de cet ouvrage, qui comprenoient les campagnes de 1744, 1745 & 1746, La bonté avec laquelle Sa Majesté daigna les recevoir, encouragea M. de Gosmond à les continuer, & à les terminer enfin par la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne. Il a depuis célébré en 1752 par un Médaillon ingénieux la joye de la France à l'occasion de l'heureuse convalescence de Monseigneur le Dauphin, que le ciel rendit aux vœux de son auguste famille, d'une tendre & généreuse épouse, & à ceux de toute la Nation.

Rien ne pouvoit être plus flateur pour M. Gosmond que l'accueil qu'a fait à son ouvrage un des Princes les plus vertueux qu'il y ait jamais eu. Voici la lettre dont Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a daigné l'honorer.

A Luneville, ce 10 Février 1752.

» Monsieur, j'ai reçu avec bien du » plaisir l'ouvrage que vous m'avez en- » voyé. Vous célébrez les campagnes d'un » Roi digne des éloges de toute la terre, » & que ses ennemis doivent aimer au- » tant pour son amour pour la paix, » qu'ils ont lieu de le respecter par l'é- » clat de ses victoires. Vos allégories sont » aussi agréables qu'elles sont justes, &

» vous y peignez les tendres sentimens
» de la France, en voulant n'y marquer
» que les vertus de son Roi. Vos succès
» justifient votre entreprise; j'y applaudis
» de tout mon cœur, & je souhaite avoir
» désormais des occasions de vous faire
» connoître que je suis véritablement,
» Monsieur, votre bien affectionné,

Signé STANISLAS, Roi.

Nous placerons ici la lettre que le Roi de Pologne Electeur de Saxe, en honorant l'Auteur de ses bienfaits, lui a fait écrire par son Excellence M. le Comte de Brulh, premier Ministre de Sa Majesté.

A Drèsde, ce 23 Juillet 1752.

» Monsieur,

» Ayant présenté au Roi l'exemplaire
» de votre histoire des campagnes de Sa
» Majesté T. C. terminées par l'heureux
» événement de la naissance de Monsei-
» gneur le Duc de Bourgogne, que vous
» avez offert à Sa Majesté, de même que
» les témoignages de vos profonds res-
» pects dont vous l'avez accompagné; le
» Roi n'a pas seulement daigné agréer
» très-gracieusement cette attention de

» votre part, mais Sa Majesté m'a de plus
» chargé de vous faire parvenir le petit
» présent, que le sieur Conseiller d'Am-
» bassade Spinhirn, porteur de la présen-
» te, vous remettra, comme une marque
» de son approbation & de ses bontés
» royales.

» Je m'acquitte avec d'autant plus de
» plaisir de cette commission, que je suis
» charmé de trouver cette occasion pour
» vous persuader du cas que je fais des gens
» à talens & de mérite, afin que vous ne
» puissiez personnellement non plus dou-
» ter de l'estime affectionnée avec laquelle
» je suis,

» Monsieur,

» Votre très-humble & très-
» obéissant serviteur,
Signé, C. de Brulh.

Nous ajoûterons encore ici la lettre que le Maréchal de Saxe fit l'honneur d'écrire à l'Auteur, qui lui avoit envoyé en 1747 un exemplaire de son ouvrage, qui ne comprenoit pour lors que les trois premieres campagnes du Roi.

A Bruxelles, le 27 *Mai* 1747.

» J'ai reçû avec plaisir, Monsieur, l'in-
» génieux ouvrage que vous avez eu la

» bonté de m'envoyer. Je suis très-sensi-
» ble à cette marque de votre attention.
» Recevez-en, je vous prie, mes remer-
» cimens, & soyez persuadé que je suis
» très-parfaitement, Monsieur, votre très-
» affectionné. *Signé*, M. de Saxe.

Sa Majesté, toujours attentive à récompenser le zéle & le travail, a honoré l'Auteur d'une pension.

TROISIEME Livre des amusemens du Parnasse, contenant les belles Ariettes Italiennes qui ont été chantées au Concert spirituel & à l'Opéra Italien, mises en piéces de Clavecin. Par Michel Corette. *Prix 4 liv. A Paris*, aux adresses ordinaires de Musique, & chez l'*Auteur*, rue Montorgueil.

Dans le goût où on est à Paris plus que jamais de la Musique Italienne, l'ouvrage de M. Corette ne peut manquer d'être accueilli. Outre le mérite réel, il a encore pour lui le bonheur des circonstances.

La Danse ancienne & moderne, ou traité historique de la Danse; par M. de Cahusac, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse. A la Haye, chez *Jean Neaulme*, 1754. 3 vol. *in*-16.

Avant d'entrer en matiere, M. de Ca-

husac s'élève dans son *Avant-propos* contre des préjugés trop communs, & qui ne peuvent que retarder le progrès des Arts. » Il faut se tenir en garde, dit-il, con-
» tre cette sorte d'ascendant que pren-
» nent sur nous les choses déja faites avec
» quelque sorte de succès ..... Nous te-
» nons par l'habitude & par l'amour pro-
» pre à tout ce qui nous a plû, & nous
» regardons dès l'abord comme des in-
» novations dangereuses tout ce qui s'é-
» carte de la route commune. « Ce principe est fondé sur l'histoire même de la Danse moderne. Dans ses commencemens elle fut extrêmement lente & posée; Lulli l'embellit, en lui donnant plus de vivacité & d'action, mais ces embellissemens furent d'abord jugés un *baladinage*, » parce
» qu'ils s'écartoient de l'ancienne tabla-
» ture ... Ce *baladinage* est devenu à son
» tour la seule *Danse noble*, à laquelle on
» a substitué dans les suites une danse plus
» animée, que les louangeurs du tems passé
» ont jugée un excès *outré & de mauvais*
» *goût*, & c'est cette derniere qu'au tems
» de l'Abbé du Bos, on regardoit comme
» la perfection de l'art.

» La prévention s'expliquera de mê-
» me sans doute, si une nouvelle danse,
» mieux composée; plus active, moins

» monotone, s'établit de nos jours sur
» les débris de toutes les autres ; mais
» l'extravagance d'un pareil discours mi-
» se une fois en évidence, il n'en sçau-
» roit plus résulter aucun danger, ni pour
» les Artistes, ni pour l'art ; & on osera
» danser sur notre théatre mieux que du
» tems de Lulli, que du tems de l'Abbé
» du Bos, que du tems même de *Dupré*,
» sans craindre de se rendre ridicule.

Le but de M. de Cahusac est de donner une Poëtique de la danse qu'il a envisagée dans le point de vue le plus noble & le plus étendu. Il considere cet art dans ce qu'il est en lui-même, dans ses principes & ses effets ; il cherche son origine & ses différens usages dans sa premiere institution ; il le suit dans sa marche & dans ses progrès ; il nous marque enfin l'état actuel de la danse, combien nous sommes éloignés du point de perfection où les anciens l'avoient portée, & les routes qu'il faut prendre pour y parvenir. Nous allons tâcher de suivre l'Auteur dans le développement de son objet.

Il commence d'abord par établir la nécessité de la théorie dans les arts. » Il est,
» dit-il, des points fixes, d'où tous les
» arts sont partis, & un but permanent au-

» quel ils s'efforcent sans cesse d'attein-
» dre. « C'est au Philosophe à marquer ces deux points aux Artistes, pour les guider dans la carriere qu'ils doivent parcourir; mais la théorie seule ne suffiroit pas, le talent qu'elle éclaire doit lui servir d'appui, l'un sans l'autre ne fera jamais que des hommes médiocres.

Lorsque l'on veut avoir la clef des arts, ce n'est pas assez d'en examiner les effets, il faut remonter jusqu'à leurs principes:
» dès qu'une fois on a connu les sources
» primitives des arts, il semble que leur
» temple s'ouvre; le voile qui en cou-
» vroit le sanctuaire, se déchire; on les
» voit naître, croître & embellir; on les
» suit dans leurs divers âges, on se plaît
» à débrouiller les différentes révolu-
» tions qui, en certain tems, ont dû les
» arrêter dans leurs courses, ou qui, dans
» des circonstances plus heureuses, ont
» facilité leurs progrès. On a bientôt alors
» un tableau combiné des effets & des
» causes; on jouit de l'expérience de tous
» les tems & de la sienne. L'Artiste ins-
» truit, apperçoit la perfection & la sai-
» sit; l'amateur découvre les marches se-
» crétes de l'industrie, les loue avec
» choix, & les rend plus sûres, & la
» multitude jouit...... L'histoire raison-

» née des arts est donc leur vraie, leur
» utile, & peut-être leur unique théo-
» rie.

L'Auteur passe rapidement à l'histoire de la danse, dont l'origine se trouve dans la nature même : l'homme a dû nécessairement exprimer les premieres sensations qu'il a éprouvées par le jeu de ses organes, & les mouvemens du corps sont un langage qui lui est aussi naturel que les sons de la voix : » Les différentes affec-
» tions de l'ame sont donc l'origine des
» gestes, & la danse qui en est composée,
» est par conséquent l'art de les faire avec
» grace & mesure, relativement aux af-
» fections qu'ils doivent exprimer «. Un des premiers sentimens des hommes ayant été la connoissance de l'Etre suprême & des hommages qu'il exige d'eux, ils durent employer la danse, ainsi que le chant, pour exprimer leur respect & leur reconnoissance. » Aussi la danse sacrée est-elle
» la plus ancienne & la source dans la-
» quelle on a puisé dans les suites toutes
» les autres.

Tous les peuples de la terre ont eu leurs danses sacrées. L'Ecriture nous parle de plusieurs danses religieuses des Hébreux ; les Egyptiens les prirent d'eux, & les transmirent aux Grecs. Numa, en don-

nant des loix & une religion aux Romains, institua une danse exécutée par les Prêtres de Mars, appellés *Saliens.* Les Turcs, les Indiens, les Sauvages ont enfin eu des danses de religion ; elles ont été en usage dans la primitive Eglise jusqu'au huitiéme siécle, où elles furent proscrites par rapport aux abus dangereux qui s'y introduisirent.

» Les hommes s'étoient servis de la » danse dans leur culte, ils l'employe» rent dans leurs plaisirs. Alors les Phi» losophes, peut être par simple curiosi» té, & les Législateurs, sans doute par » des motifs plus utiles, examinerent » cet exercice avec la sagacité que don» ne l'esprit & les vûes qu'inspire la » prévoyance ; il devint ainsi la matiere » des observations des uns & l'objet de » plusieurs loix établies pour les autres. » Dans les suites, lorsque le génie s'é» chauffant par dégré, parvint enfin jus» qu'à la connoissance des spectacles régu» liers, la danse fut une des principales » parties qui entrerent dans cette grande » composition.

Le nombre des danses se multiplia étonnamment, elles furent employées dans toutes les grandes cérémonies, dans les fêtes publiques & dans celles des par-

ticuliers; la danse ayant été considérée d'un côté plus philosophique, entra dans les vûes publiques des Legislateurs, comme un exercice avantageux, non seulement pour développer le corps & lui donner plus de souplesse & de vigueur, mais encore pour modérer les agitations de l'ame, & distraire la jeunesse des passions qui l'assiégent sans cesse. » La jeunesse emportée par un sang animé, des » sens neufs, des esprits de feu, a be» soin d'un exercice violent, qui réglé » par la justesse de l'harmonie, accoutu» me ses saillies à une sorte de mesure. « Enfin on sentit que la danse pouvoit servir à peindre les mouvemens du cœur & les grandes actions; elle fut portée au théatre, & devint une des parties des plus intéressantes des spectacles Grecs & Romains; & c'est sur tout cette danse théatrale qui paroît avoir été portée à un plus haut dégré de perfection chez les anciens. Les deux fameux danseurs, Pilade & Batyle, qui parurent à Rome sous le regne d'Auguste, sont célébres dans l'histoire. » Pilade imagina les balets tendres, gra» ves & patétiques. Toutes les composi» tions du second furent vives, gayes & » légeres. Ils se réunirent d'abord, & re» présenterent concurremment des tragé-

» dies & des comédies, sans autres se-
» cours que celui de la symphonie & de
» la danse. » Rien de plus surprenant que
les effets que l'on attribue à la force & à
la vérité de ces représentations. » Pilade,
» dans toutes ses tragédies arrachoit des
» larmes aux spectateurs les moins sensi-
» bles...... & Batyle, en peignant les
» amours de Leda, avoit toujours causé
» à plusieurs Dames Romaines, très-res-
» pectables d'ailleurs, des distractions
» qui passoient les bornes de la sensibili-
» té. » Athenée nous raconte quelque
chose de plus merveilleux d'un danseur
nommé Memphis, qui étoit Philosophe
Pithagoricien, » & qui exprimoit par sa
» danse toute l'excellence de la Philoso-
» phie de Pithagore, avec plus d'élegance,
» de force & d'énergie que n'auroit pû
» faire le Professeur de Philosophie le plus
» éloquent ». Des choses aussi merveil-
leuses demandoient, pour être exécutées,
un génie sublime & un assemblage rare de
talens différens. » Ce seroit une grande
» erreur de croire qu'une adresse habi-
» tuelle, qu'un exercice journalier des
» bras, des jambes & des pieds fussent
» les seuls talens de ces hommes extraor-
» dinaires. Leur exécution exigeoit, sans
» doute, toutes ces dispositions du corps

» dans le dégré le plus éminent ; mais leurs
» compositions supposoient des combinai-
» sons infinies qui n'appartenoient qu'à
» l'esprit.

Le haut dégré de gloire où la danse ait monté, a été du tems de Pilade & de Batyle. Ces deux hommes rares ne furent point remplacés, leur art ne fut plus encouragé par le Gouvernement, & il tomba dans une dégradation sensible depuis le regne d'Auguste jusqu'à celui de Trajan, où il se perdit tout-à-fait.

La danse ensevelie dans la Barbarie, avec les autres arts, réparut avec eux en Italie dans le quinziéme siécle. L'on vit renaître les ballets dans une fête magnifique qu'un Gentilhomme de Lombardie, nommé Bergonce de Botta, donna à Tortonne pour le mariage de Galeas, Duc de Milan, avec Isabelle d'Arragon ; tout ce que la Poësie, la Musique, la Danse, les machines peuvent fournir de plus brillant, fut épuisé dans ce spectacle superbe ; la description qui en parut étonna l'Europe, & piqua l'émulation de quelques hommes à talens, qui profiterent de ces nouvelles lumieres pour donner de nouveaux plaisirs à leur nation. C'est l'époque de la naissance de l'Opéra. Le premier qui parut, fut représenté à Florence ; c'étoit

les amours d'Apollon & de Daphné : cet essai eut un succès prodigieux, & fut suivi de mille autres. » L'Opéra fut reçu en » Italie, avec cette passion vive qu'inspi- » rent aux hommes sensibles toutes les » nouveautés de goût. Mais ce spectacle » étoit sans danse, & on voulut conser- » ver les graces théatrales de cet exerci- » ce. Ainsi on imagina un second genre » qui les unit aux douceurs de la Musi- » que, aux charmes de la Poësie, & aux » merveilleux des machines. C'est alors » que parurent ces grands ballets, qu'on » employa dans les Cours les plus galan- » tes pour célébrer les mariages des Rois, » les naissances des Princes, & tous les » événemens heureux qui intéressoient la » gloire ou le repos des nations.

Il y eut plusieurs espéces de ballets ; tout ce que l'Histoire, la Fable & l'imagination poëtique peut fournir, fut mis en œuvre : on fit des ballets historiques, fabuleux, poëtiques, moraux, bouffons, &c. Il y en a eu aussi une autre espéce plus singuliere, imaginée par les Portugais : c'étoit les *ballets ambulatoires*, qui ne s'employoient que dans des cérémonies religieuses. M. de Cahusac, donne la description de ceux qui furent exécutés à la canonisation de S. Charles Borromée

& de S. Ignace de Loyola. Ce fut la Reine Catherine de Médicis qui porta le goût des grands ballets en France. » Les tournois » & les carrousels, ces fêtes guerrieres & » magnifiques avoient causé à la Cour de » France, en l'année 1559, un événe- » ment trop tragique pour qu'on pût son- » ger à les y faire servir souvent dans les » réjouissances solemnelles. Ainsi les bals, » les mascarades, & sur tout les ballets » qui n'entraînent après eux aucun dan- » ger, & que Catherine de Médicis avoit » connus à Florence, furent pendant plus » de cinquante ans la ressource de la ga- » lanterie & de la magnificence Françoise.

Le goût de la danse alla toujours en croissant jusqu'au regne de Louis XIV. » Le Cardinal Mazarin avoit porté en » France ce sentiment vif des choses ai- » mables, qui est si naturel à sa nation... » Il avoit de la gayeté dans l'esprit, du » goût pour le placer, & dans l'imagina- » tion moins de faste que de galanterie. » On trouve les traces de ces trois qua- » lités distinctives dans tous les bals & » les grands ballets qui furent faits sous » ses yeux. Benserade fut chargé de l'in- » vention, de la conduite & de l'exécu- » tion de presque tous ces amusemens.... » Il avoit de la fertilité, la méchanique

» du vers facile, des graces, de la finesse ;
» un tour galant dans l'esprit. Peut-être
» manquoit-il d'élévation ? « Le goût de
Louis XIV pour ces ballets, où il dansa pendant long-tems, leur donna un air de dignité & de grandeur qui augmenta beaucoup leur célébrité, mais la danse n'y gagna pas beaucoup pour sa perfection.
» Il falloit qu'on sçût, pour y réussir,
» déployer ses bras avec grace, conserver
» l'équilibre dans les positions, former ses
» pas avec légéreté, développer les res-
» sorts du corps en mesure ; & toutes ces
» choses suffisantes pour le grand ballet
» & pour la danse simple, ne sont que
» l'alphabet de la danse théatrale.

La naissance de l'Opéra fut l'aurore de la belle danse. L'histoire de ce nouveau genre de spectacle est développée de la maniere la plus agréable par M. de C. c'est, sans contredit, le morceau le plus intéressant de son ouvrage.

» Quinault, dit-il, est l'inventeur de
» l'Opéra ; car Perrin, auteur des pre-
» miers ouvrages François en musique re-
» présentés à Paris, n'effleura pas même le
» genre que Quinault imagina peu de tems
» après. . . . . Il a bâti un édifice à part.
» Les Grecs & les Latins l'ont aidé dans
» les idées primitives de son dessein ; mais

» l'arrangement, la combinaison, l'en-
» semble sont à lui seul.

» Quinault connoissoit la marche de
» l'Opéra Italien, la simplicité noble,
» énergique, touchante de la Tragédie an-
» cienne, la vérité, la vigueur, le su-
» blime de la moderne ; d'un coup d'œil
» il vit, il embrassa, il décomposa ces
» trois genres, pour en former un nou-
» veau, qui, sans leur ressembler, pût en
» réunir toutes les beautés... D'abord le
» merveilleux fut la pierre fondamentale
» de l'édifice, & la fable ou l'imagination
» lui fournirent les seuls materiaux qu'il
» crut devoir employer pour le bâtir....
» Par là il ouvroit à tous les arts la car-
» riere la plus étendue... Le merveilleux
» qui résulte du système poëtique, rem-
» plissoit son objet, parce qu'il réunit
» avec la vraisemblance suffisante au théa-
» tre, la Poësie, la Peinture, la Musique,
» la Danse, la Méchanique, & que de tous
» ces arts combinés il pouvoit résulter
» un ensemble ravissant, qui arrachât
» l'homme à lui-même, pour le trans-
» porter pendant le cours d'une représen-
» tation animée, dans des régions en-
» chantées. Ce beau dessein n'est point
» une vaine conjecture imaginée après
» coup pour séduire le lecteur. Qu'on sui-

» ve pas à pas la marche de Thésée, d'A-
» tis, d'Armide, &c. on verra l'intention
» de Quinault telle qu'on vient de l'expli-
» quer, marquée par tout avec les traits
» distinctifs de l'esprit, du sentiment &
» du génie.

Quelle peut donc être la cause du peu d'effet qui résulte aujourd'hui d'un plan si magnifique ? M. de C. la trouve dans le vice de l'exécution primitive de l'Opéra François. Dans les vûes de Quinault, la danse devoit servir à former des tableaux particuliers qui tenoient insensiblement au tableau général, & en lioient les différentes parties ; en les détachant du sujet, ou en les exécutant foiblement, on ne pouvoit manquer de laisser des vuides dans l'ensemble & de ralentir l'intérêt ; mais on étoit bien loin de ces idées, & on regardoit la danse comme un simple divertissement, & un hors d'œuvre agréable. Parmi les exemples que M. de C. apporte pour appuyer ce sentiment, en voici un qui prouve bien qu'on étoit fort éloigné de sentir les grandes idées de Quinault, ou qu'on n'étoit guere en état de les exécuter.

A la fin du troisiéme acte de Cadmus lorsque Mars a dit :

Un vain respect ne peut me plaire,
On ne satisfait Mars que par de grands exploits :

Vous que l'enfer a nourries,
Venez cruelles Furies,
Venez briser l'autel en cent morceaux épars.

» Quinault veut qu'on finisse cet acte » *par l'arrivée des Furies qui brisent l'autel,* » *qui s'emparent des tisons ardens du sacrifice,* » *& qui s'envolent pendant que le char de* » *Mars, en tournant rapidement vers le fond* » *du théâtre, se perd dans les airs, & que* » *les Prêtres, les peuples, Cadmus, &c. dé-* » *solés, crient: ô Mars! ô Mars!*

» Quel coup de pinceau mâle! quelle » occasion énergique pour la Danse, pour » la Musique, pour la Méchanique! Je » vois cependant à la représentation, tous » ces mêmes arts oisifs dans ce moment. A » la place des idées grandes & nobles qui » étoient essentiellement du plan de Qui- » nault, on a substitué une exécution mai- » gre, de petite figure, mal dessinée, » un coloris misérable, & par malheur » cette exécution, malgré sa foiblesse, a » paru suffisante dans le premier tems à » des spectateurs que l'habitude n'avoit pas » encore instruits.

Quinault est aujourd'hui bien vengé de l'injustice de ses contemporains; nous avons peine à concevoir que ce grand homme dont les ouvrages sont marqués au

coin du génie & du goût, ait été traité comme un Poëte médiocre dans le siécle même du génie, & par les gens qui avoient du goût. M. de C. nous paroît avoir saisi bien finement la raison du peu de cas que Racine & Despréaux faisoient des Opéras de Quinault.

» Quinault fit une faute, dit-il, en don» nant le titre de *Tragédie* à la composition » nouvelle qu'il venoit de créer. Boileau, » Racine, & les autres juges de la littéra» ture françoise y cherchoient dès lors les » différens traits de phisionomie du Poëme » qu'on nommoit communément *Tragé-* » *die*, & ils l'apprécierent à proportion » du plus ou du moins de ressemblance » qu'ils lui trouverent avec ce genre dé» ja établi. Par cette fausse dénomination » Quinault les aida lui même à se bien con» vaincre que sa composition n'étoit rien » moins qu'un genre tout à fait nouveau; » ils ne voyent dans Thesée même qu'une » Tragédie manquée.... Si Quinault avoit » mis à la tête de ses Poëmes lyriques, » *Cadmus*, *Thesée*, *Atis*, Opéra, ce seul » mot auroit donné à Boileau l'idée d'un » genre, & cette idée une fois apperçue, » sa sagacité & le désir qu'il avoit d'être » juste, auroit fait le reste. Racine d'autre » part, tout à fait indiférent sur les succès

» heureux ou malheureux de Quinault, n'au-
» roit plus vû des Tragédies autres que les
» siennes occuper Paris : il auroit applaudi
» sans peine Armide, *Opéra* ; il étoit peut-
» être impossible qu'il ne fût pas révolté
» contre Armide, *Tragédie* . . . .

» Tout l'honneur du succès de l'Opéra
» fut pour Lulli. Le public étoit enchanté
» de la représentation, & il entendoit dire
» que les Poëmes de Quinault étoient mau-
» vais. Par un méchanisme fort simple, il
» crut que tout le charme étoit dans la mu-
» sique, & Lulli le lui laissa croire . . . .

» Lulli mourut ; les traditions de tout ce
» qu'il avoit fait sur son théatre resterent.
» On crut ne pouvoir mieux faire que de
» suivre littéralement & servilement ce
» qui avoit été pratiqué sous les yeux d'un
» homme pour lequel on conservoit un
» enthousiasme qui a pensé anéantir l'art...
» Sur un théatre créé par le génie pour
» mettre dans un exercice continuel la pro-
» digieuse fécondité des arts, on n'a chan-
» té, on n'a entendu, on n'a vû constam-
» ment que les mêmes choses, & de la mê-
» me maniere, pendant plus de soixante ans.
» Les acteurs, les danseurs, l'orchestre,
» le décorateur, le machiniste ont crié au
» schisme, & presque à l'impiété, lors-
» qu'il s'est trouvé par hazard quelque es-

» prit assez hardi pour tenter d'aggrandir
» & d'étendre le cercle étroit dans lequel
» une sorte de superstition les tenoit ren-
» fermés. Ainsi les défauts actuels déri-
» vent presque tous du vice primitif....
» Après la mort de Quinault on ne fit que
» copier ses Opéra, jusqu'en 1697, que
» Lamotte en créant un genre tout neuf,
» acquit l'avantage de se faire copier à son
» tour..... Ce nouveau spectacle est un
» composé de plusieurs actes différens, qui
» représentent chacun une action mêlée
» de divertissemens, de chants & de dan-
» ses.... Le théatre lyrique qui lui doit le
» Ballet moderne, lui est redevable encore
» de deux genres aimables, qui sont la
» Pastorale & l'Allégorie (*Issé* & *le Carna-
» val & la Folie*).... Lamotte a vécu sans
» jouir, ses contemporains ont été injustes.
» La postérité le vengera sans doute, &
» déja l'envie qui se sert du mérite des
» morts pour éclipser celui des vivans, a
» commencé de nos jours la réputation de
» ce Poëte Philosophe.

L'Opéra en acquérant de nouveaux gen-
res, ne gagna rien du côté de la danse.
» Aucun des Auteurs qui depuis Quinault
» ont travaillé pour le théatre lyrique, sans
» excepter même *Lamotte*, ne paroissent
» avoir connu la danse en actions. *Fuzelier*
est

» le seul qui dans ses Ballets ait tenté de
» l'introduire «. M. de C. qui pense que la danse en action est la véritable danse théatrale, recherche les obstacles qui en ont arrêté les progrès, & paroît les avoir apperçus dans l'opinion commune, » que
» la danse doit se réduire à un développe-
» ment des belles proportions du corps,
» à une grande précision dans l'exécution
» des airs, à beaucoup de grace dans le
» déployement des bras, à une légereté
» extrême dans la formation des pas; & dans les préjugés des danseurs, qui ne veulent faire que ce qui a été pratiqué par les danseurs dont ils remplissent les emplois. » Comment croire agréable, disent-
» ils, comment supposer possible un genre
» de danse que les grands maîtres n'ont
» point pratiqué, & qu'ils ont peut-être
» dédaigné « ? Il n'est pas difficile de prouver la possibilité de la danse en action, ce qui a été exécuté dans un tems peut s'exécuter encore aujourd'hui. » En 1732,
» Mlle Sallé représenta à Londres, avec le
» plus grand succès, deux actions drama-
» tiques complettes, l'Ariane & le Pigma-
» lion. Il n'y a pas trente ans que feu Ma-
» dame la Duchesse du Maine fit composer
» des symphonies sur la scene du quatriè-
» me acte des Horaces, dans lequel le jeu-

» ne Horace tue Camille. Un danseur & » une danseuse repéterent cette action à » Sceaux, & leur danse la peignit avec » la force & le pathétique dont elle étoit » susceptible. Nous voyons tous les jours » le bas comique rendu avec naïveté par » la danse. L'Italie est en possession de ce » genre..... Or ce que la danse fait par » delà les monts dans le bas, ne sçauroit » lui être impossible en France dans le » noble.

M. de Cahusac développe ensuite la supériorité & les avantages de la danse en action. » Elle a sur la danse simple la supé» riorité qu'a un beau tableau d'histoire sur » des découpures de fleurs. Un arrange» ment méchanique fait tout le mérite de » la seconde. Le génie ordonne, distri» bue, compose la premiere .... Plus la » danse, comme la peinture, embrassera » d'objets, & plus elle aura des moyens » fréquens de déployer les belles propor» tions, de les mettre dans des jours heu» reux, de leur imprimer le seul mouve» ment qui peut leur donner une sorte de » vie. On ne sçauroit faire qu'un seul ta» bleau de toutes les danses simples qu'a » exécutées pendant vingt ans le meilleur » danseur moderne. Voyez que de jolis » *Teniers* naissent chaque jour sous la main » légere de *Dehesse*.
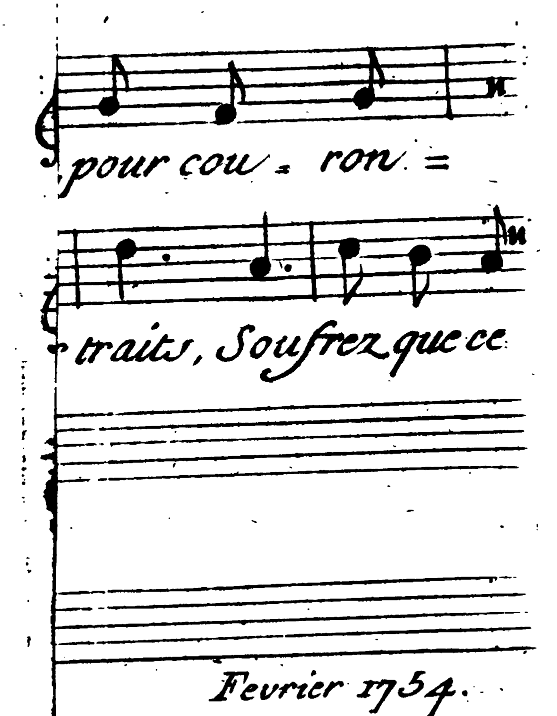
L'Auteur donne ensuite des regles générales sur le choix des actions convenables à la danse théatrale, sur leur composition & l'exécution, &c. » Si j'étois chargé, » dit-il, de la conduite d'un jeune dan- » seur en qui j'aurois apperçu de l'intelli- » gence, quelque amour pour la gloire, » & un véritable talent, je lui dirois, » *commencez par avoir un style; mais prenez* » *garde que ce style soit à vous. Soyez origi-* » *nal, si vous aspirez un jour à être quelque* » *chose; sans cette premiere condition soyez* » *sur de n'être jamais rien.* Je passerois de » cette premiere vérité à une seconde. *L'art* » *de la danse simple*, lui dirois-je, *a été* » *poussé de nos jours aussi loin qu'il soit possible* » *de le porter; nul homme ne s'est mieux des-* » *siné encore que Dupré, nul ne fera les pas* » *avec plus d'élégance, nul n'ajustera les atti-* » *tudes avec plus de noblesse. N'esperez pas* » *de surpasser les graces de Mlle Sallé. Vous* » *vous flatez si vous croyez arriver jamais à* » *une gaité plus franche, à une précision plus* » *naturelle que celles qui brilloient dans la* » *danse de Mlle Camargo. Il semble que ces* » *trois sujets ayent épuisé ces sortes de ressour-* » *ces de l'art; mais par bonheur, la danse* » *en action vous reste; c'est un champ vaste* » *encore en friche, osez le cultiver. Vous trou-* » *verez daberd quelques épines, ne vous re-*

» *butez pas, opiniâtrez-vous ; la moisson la » plus abondante ne tardera pas à vous dé» dommager de vos peines. Connoissez votre » siécle ; il aime les arts ; tout ce qu'ils tentent » pour lui plaire est sur d'etre accueilli ; tout » ce qui a l'avantage d'y réussir est sur de la » gloire, & il est rare qu'un Artiste qu'il » couronne, ait long-tems à se plaindre de la » fortune.*

Il y a peu d'ouvrages raisonnés sur les arts, plus intéressans & mieux faits que celui dont nous venons de faire l'extrait. On peut dire que M. de C. a vû son objet en grand, & l'a développé en homme d'esprit & de goût. En répandant de nouvelles lumieres sur un art agréable, il a travaillé à épurer nos plaisirs & à nous en procurer de nouveaux. Son traité outre le mérite des vûes qu'il devoit nécessairement avoir pour être bon, a encore le piquant des détails. L'histoire de l'Hymen en particulier nous a paru délicieusement contée.

CHANSON.

L'Amour a formé vos attraits ;
Philis, pour couronner l'ouvrage,
Devenez sensible à ses traits,
Souffrez que ce Dieu vous engage ;



Fevrier 1754.

Pour goûter les tendres plaisirs,
Profitons de notre jeunesse;
On d'éprouve dans la vieillesse
Que degoûts & que vains désirs.

Ainsi d'un ton libre & peu sage,
Tircis, à la pointe du jour,
Caché dans un épais bocage,
Oloit déclarer son amour.

A quinze ans il crut que la belle;
Encor novice en l'art d'aimer,
Bientôt d'une ardeur mutuelle
Pourroit se laisser enflammer.

Qu'il fut surpris, quand la bergere
Lui répondit avec froideur,
Etouffez cette injuste ardeur;
Iris a seul droit de me plaire!

Mon cœur n'est plus libre en ce jour;
Tu croyois à mon innocence
Donner une leçon d'amour;
C'en étoit une d'inconstance.

SPECTACLES.

L'Académie royale de Musique a remis au théatre, le Vendredi 11 Janvier, *Castor & Pollux*, Tragédie, qui avoit été donnée pour la premiere fois le 24 Octobre 1737. Les Auteurs ont fait à

cette reprise des changemens que le Public a trouvés très-heureux. L'Auteur des paroles est M. Bernard, si connu par la douceur de ses mœurs, la délicatesse de son esprit & les charmes de sa Poësie. La Musique est de M. Rameau.

ACTEURS.

Pollux, fils de Jupiter & de Léda, Roi de Sparte, *Mr de Chassé.*
Castor, fils de Tindare & de Léda, *M. Jeliotte.*
Telaïre, Phébé, } sœurs, filles du Soleil, *Mlles Fel, Chevalier.*
Jupiter, *Mr Gelin.*
Mercure, *Mr Poirier.*
Cléone, confidente de Phébé, *Mlle Dubois.*
Le grand Prêtre de Jupiter, *Mr Person.*
Troupe de Prêtres.
Un Spartiate, *Mr Selle.*
Troupe d'Athletes & de combattans.
Deux athletes chantans, *Mrs* } *de la Tour, Poirier.*
Hébé, personnage dansant, *Mlle Puvigné.*
Plaisirs célestes, & les suivans d'Hébé.
Une suivante d'Hébé, *Mlle Dubois.*
Troupe de Magiciens.
Troupe de Démons, de Monstres.
Les Furies.
Les Ombres heureuses.
Une Ombre heureuse, *Mlle Dubois.*
Peuples de Sparte.
Les Génies qui président aux planétes & aux constellations.

La Scene est aux Enfers, à Sparte, & dans les Cieux.

Le Théatre, au premier Acte, représente le Palais du Roi, avec tout l'appareil d'un Himenée.

La premiere Scéne, entre Phébé & Cléone, contient toute l'exposition du sujet.

Cléone.

L'Himen couronne votre sœur,
Pollux épouse Télaïre.
Ce pompeux appareil annonce son bonheur;
Mais j'entens Phébé qui soupire.

Phébé.

Mon cœur n'est point jaloux d'un sort si glorieux,
Un autre voix s'y fait entendre;
Ah! que n'est-il ambitieux!
Peut-être seroit-il moindre tendre.
Filles du Dieu du jour, par quels présens divers
Le ciel marque notre partage?
Je reçus le pouvoir d'évoquer les Enfers,
Que Telaïre obtînt un plus doux avantage!
Elle commande aux cœurs, où mon art ne peut rien;
Un coup d'œil lui rend tout possible,
Je ne fais qu'étonner ce qu'elle rend sensible;
Que son pouvoir est au-dessus du mien!
Que l'univers la trouve belle,
Je le pardonne à ses appas;
Mais que l'ingrat Castor m'abandonne pour elle;
Voilà ce que mon cœur ne lui pardonne pas.

Cléone.

L'Himen du Roi qui va rompre leur chaîne ;
Doit vous rendre l'espoir de fixer votre amant.

Phébé.

Elle aura ses regrets, je n'aurai que la peine
D'esperer encor vainement....
Et si le Roi cédoit aux larmes de son frere
L'objet qui cause son tourment :
Tu vois ce que je crains, voici ce que j'espere ;
Cléone en ce moment fatal,
Pour venger ma flâme offensée,
Je leur garde un autre rival,
Et je puis disposer des fureurs de Lincée ;
Son amour qu'on outrage est tout prêt d'éclater.
Il veut de ce Palais enlever Telaïre.....
Je la vois ; son triomphe augmente mon martyre,
Songeons à l'éviter.

Telaïre déplore sa situation dans un monologue ; elle aime Castor, & elle est sur le point d'épouser Pollux. Castor arrive pour lui faire ses adieux ; Telaïre s'en offense, & Castor se justifie, en disant qu'il en a la permission de son époux. Pollux, qui les observoit, paroît en ce moment ; l'amitié triomphe de l'amour, & il céde Telaïre à Castor.

De deux objets que j'aime,
Je fais deux amans fortunés.

La fête qui étoit destinée pour les nôces de Pollux & de Telaïre, est troublée par un Spar-

tiate, qui apprend que Lincée attaque le Palais; on quitte les jeux pour courir aux armes, & Castor est tué par Lincée. Pollux se met à la tête de ses troupes pour poursuivre le meurtrier de son frere.

Le théatre représente au second Acte le lieu de la sépulture des Rois de Sparte. Ce sont des voûtes souterreines où l'on découvre plusieurs monumens éclairés par des lampes sépulchrales. On voit dans le lieu principal un grand mausolée élevé pour les funérailles de Castor, & environné d'un peuple qui gémit. Telaïre y vient en habit de grand deüil, & elle chante avec tout l'art possible ce fameux monologue, qui commençoit le premier Acte dans la nouveauté.

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténébres;
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funébres.

Le désespoir de Telaïre augmente en voyant Phébé qui lui offre de tirer par son art l'infortuné Castor des Enfers, à condition qu'elle le lui cédera. Telaïre consent à tout, pourvû que son cher Castor renaisse. Des chants de victoire précédent l'arrivée du Roi qui vient apprendre à ses peuples que Lincée est immolé; il s'adresse ensuite à Telaïre.

Princesse, une telle victoire
Doit adoucir pour vous l'horreur de ce séjour.

Telaïre.

La vengeance flate la gloire;
Mais ne console pas l'amour.

Pollux ne peut attendrir Telaïre, qui semble avoir toujours devant les yeux l'image de son amant, elle espere en la promesse de Phébé. Alors Pollux, animé par la gloire, & échauffé par l'amitié, s'écrie :

Non, c'est en vain qu'elle le tente,
Et c'est encor à moi de réunir vos fers :
Aux pieds de Jupiter j'irai me faire entendre.
Le Dieu qui m'a donné le jour,
A mon frere peut le rendre.

Telaïre.

Ah ! Prince, osez tout entreprendre;
Montrez qu'aux immortels votre sort est lié.
Jupiter dans les Cieux, est le Dieu du tonnerre;
Et Pollux sur la terre
Sera le Dieu de l'amitié.

Pollux sort en disant aux peuples d'occuper Telaïre, & de charmer ses beaux yeux par le spectacle de la gloire qu'il vient d'acquerir. Aussi-tôt les tombeaux disparoissent, & laissent voir une campagne agréable aux environs de Sparte; ensuite des femmes Spartiates se mêlent à la fête des guerriers, & forment un divertissement pour célébrer la victoire de Pollux.

Le théatre représente au troisiéme Acte le vestibule du temple de Jupiter, où Pollux doit faire un sacrifice.

Pollux, seul.

Present des Dieux, doux charmes des humains,
O divine amitié ! viens pénétrer nos ames :

Les cœurs éclairés de tes flâmes,
Avec des plaisirs purs n'ont que des jours sereins :
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance,
Le tems ajoûte encor un lustre à ta beauté ;
L'amour te laisse la constance,
Et tu serois la volupté
Si l'homme avoit son innocence.

Le Grand Prêtre de Jupiter vient annoncer sa présence. Le théatre change, & Jupiter paroît assis sur un thrône dans toute sa gloire.

Pollux à Jupiter.

Ma voix, puissant maître du monde,
S'éleve en tremblant jusqu'à toi ;
D'un seul de tes regards dissipe mon effroi,
Et calme ma douleur profonde.
O mon pere, écoute mes vœux !
L'immortalité qui m'enchaîne,
Pour ton fils désormais n'est qu'un supplice affreux.
Castor n'est plus, & ma vengeance est vaine
Si ta voix souveraine
Ne lui rend des jours plus heureux.
O mon pere, écoute mes vœux !

Jupiter.

Que son retour, mon fils, auroit pour moi de charmes !
Qu'il me seroit doux d'y penser !

Mais l'Enfer a des loix que je ne puis forcer,
Et le sort me défend de répondre à tes larmes.

Pollux.

Ah ! laisse-moi percer jusques aux sombres bords,
J'ouvrirai sous mes pas les antres de la terre ;
J'irai braver Pluton, j'irai chercher les morts,
A la lueur de ton tonnerre ;
J'enchaînerai Cerbere, & plus digne des Cieux
Je reverrai Castor, & mon pere & les Dieux.

Jupiter.

J'ai voulu te cacher le sort qui te menace ;
D'un frere infortuné tu peux briser les fers,
Si tu descends dans les Enfers ;
Mais il est o donné, pour pr x de ton audace,
Que tu prennes sa place.
Tes jours éternels, tes beaux jours
Sont trop dignes d'envie.

Pollux.

Non, je ne puis souffrir la vie,
Si Castor, avec moi, n'en partage le cours.
Je reverrai mon frere, il verra Telaïre ;
Il est aimé, c'est à lui d'être heureux :
Chaque instant qu'ici je respire,
Est un bien que j'enleve à son cœur amoureux.

Jupiter.

Avant que de céder au zéle qui t'inspire,

Vois ce que tu perds dans les Cieux ;
Plaisirs, charmes de mon empire,
Plaisirs, vous qui faites les Dieux,
Triomphez d'un Dieu qui soupire.

Les plaisirs célestes conduits par Hébé entrent en dansant, ils entourent Pollux. Jupiter se retire ; mais la fête la plus brillante & la plus délicieuse qui ait jamais été imaginée, & tous les plaisirs de l'Olimpe réunis ne peuvent arrêter Pollux.

Le théatre représente au quatriéme Acte l'entrée des Enfers, dont le passage est gardé par des monstres, des spectres & des démons. C'est une caverne qui vomit sans cesse des flammes. Phébé arrive seule, & après qu'elle a évoqué les Esprits & les Puissances magiques qui paroissent à sa voix, Mercure descend des Cieux, & Pollux entre en même tems. Mercure dit à Phébé qu'elle fait de vains efforts, & que le fils de Jupiter aura seul l'avantage de pénétrer aux Enfers Phébé veut en vain détourner Pollux de son entreprise ; il est intrépide & conduit par l'amitié. Dans le tems qu'il se dispose à entrer dans la caverne, tous les monstres sortent des Enfers pour en défendre le passage, ce qui donne lieu à un trio admirable.

Mercure, Pollux, & Phébé.

Tombez, rentrez dans l'esclavage ;
Arrêtez, Démons furieux :

Pollux, Phébé. Livrez-moi } cet affreux passage ;
Mercure. Livrez lui }

Pollux, Phébé. Et redoutez } le fils du plus puissant des Dieux.
Mercure. Et respectez }

Les Démons veulent effrayer Pollux par leurs danses funestes, & par leurs cris.

Chœur des Démons.

Brisons tous nos fers,
Ebranlons la terre;
Embrasons les airs.
Qu'au feu du tonnerre
Le feu des Enfers
Déclare la guerre.
Jupiter lui-même
Doit être soumis
Au pouvoir suprême
Des Enfers unis.
Ce Dieu téméraire
Veut-il, pour son fils,
Detrôner son frere ?

Les Démons continuent leurs danses; les Furies sortent des Enfers, & paroissent armées de flambeaux & de serpens. Pollux combat les Démons; Mercure les frappe de son caducée, & s'abîme avec Pollux dans la caverne. Phébé est forcée de rester, & la rage dont elle est saisie, lui fait dire aux Puissances magiques qu'elle avoit évoquées :

Si Castor reprenoit la vie & son amour....
Esprits jaloux, haine fatale,
Et vous que j'appellois pour presser son retour,
Ah ! fermez-lui plutôt la barriere du jour,
S'il doit vivre pour ma rivale.

Le théatre change, & représente les Champs Elizées arrosés par le fleuve Lethé. Des Ombres heureuses paroissent dans l'éloignement, & Castor s'avance seul sur le théatre. Les Ombres heureuses s'approchent en vain en dansant autour de lui; leurs plaisirs tranquilles ne le touchent point; il n'est occupé que d'une tendre amante qu'il ne verra plus, & qui lui arrache des regrets. Les danses des Ombres heureuses sont interrompues par plusieurs voix qu'on entend derriere le théatre.

Fuyez, fuyez, Ombres légéres;
Nos jeux sont prophanés par des yeux téméraires.

Pollux entre & les rassure; il embrasse ensuite son frere. Cette Scéne fait beaucoup d'effet, & est un vrai symbole de l'amitié. Pollux veut rendre Castor au jour, & rester à sa place dans les Enfers. Castor n'y sçauroit consentir : cependant la mort de Telaïre que Pollux lui annonce comme certaine, lui fait prendre un parti également tendre & héroïque.

Castor.

Oui je céde enfin à tes voeux:
J'irai sauver les jours d'une amante fidéle;
Je renaîtrai pour elle;
Mais puisqu'enfin je touche au rang des immortels,
Je jure par le Stix qu'une séconde aurore
Ne me trouvera pas au séjour des mortels;
Je ne veux que la voir, & l'adorer encore,
Et je te rends le jour, ton thrône & tes autels.

Pollux à Mercure.

Ses jours sont commencés ;
Volez, Mercure, obéissez.

Pollux se retire avec les Ombres qui veulent retenir les deux freres, & Mercure enleve Castor dans un nuage.

Le théatre au cinquiéme Acte représente une vûe agréable des environs de Sparte ; il commence par une Scene très-tendre entre Castor & Telaïre ; on entend ensuite des chants de réjouissance, ce sont les peuples de Sparte qui viennent, féliciter ces heureux époux. Castor leur dit d'un ton pénétré :

Hélas ! vous ignorez que votre attente est vaine.

Telaïre & le Chœur.

Pourquoi vous dérober à des transports si doux ?

Castor.

Peuples, éloignez-vous ;
Vos désirs augmentent ma peine.

Le peuple sort. Castor veut absolument quitter Telaïre ; mais elle le retient toujours. Le tems s'écoule promptement quand on est avec ce qu'on aime. Castor n'a pas rempli son serment ; on entend des coups de tonnerre. Telaïre en est effrayée, & elle s'écrie :

Hélas ! c'est moi qui t'ai perdu.

Castor.

J'entends frémir les airs, je sens trembler la terre.

C'en est fait, j'ai trop attendu.

Ensemble.

Arrête, Dieu vengeur, arrête.

Le bruit redouble.

Castor.

L'Enfer est ouvert sous mes pas,
La foudre gronde sur ma tête.

Telaïre tombe évanouie de frayeur.

Ciel! ô Ciel, Telaïre expire dans mes bras!
Arrête, Dieu vengeur arrête.

Cette situation est touchante jusqu'à arracher des larmes, ce qui n'est pas ordinaire dans les Tragédies lyriques.

Une symphonie mélodieuse succéde au bruit de la foudre. Jupiter descend du Ciel sur son aigle, & dit à Castor:

Les destins sont contens, ton sort est arrêté;
Je te rends à jamais le serment qui t'engage;
Tu ne verras plus le rivage
Que ton frere a quitté;
Il vit, & Jupiter vous promet le partage
De l'immortalité.

Pollux reparoît, & vient apprendre la mort de Phébé, qu'un malheureux amour a précipité dans les Enfers. Ensuite on voit les cieux s'ouvrir, qui laissent voir une partie du Zodiaque. Le Soleil, sur son char, commence à le parcourir On voit la place destinée aux Jumeaux Les Génies qui président aux Planétes & aux différentes constel-

lations, occupent les côtés du théatre. Dans le fond est le palais de l'Olympe. Jupiter, Pollux, Castor, Telaïre, le Soleil, tous les Dieux de l'Olympe, & les Génies qui président aux globes céleſtes paroiſſent enſemble.

Jupiter à Pollux & à Caſtor.

Tant de vertus doivent prétendre
Au partage de nos autels;
Offrons à l'univers des ſignes immortels
D'une amitié ſi pure & d'un amour ſi tendre.

A Telaïre.

Et vous, jeune mortelle, embelliſſez les cieux,
Le ſort accomplit ſes promeſſes;
C'eſt la valeur qui fait les Dieux,
Et la beauté fait les Déeſſes.

Les Génies qui préſident aux Planétes & aux différentes conſtellations forment le divertiſſement, pendant lequel Caſtor & Pollux vont remplir la place qui leur eſt deſtinée ſur le Zodiaque.

La muſique de cet Opé a eſt digne de M. Rameau; c'eſt le plus grand éloge que l'on en puiſſe faire. Quoique Caſtor & Pollux n'ait eu dans ſa nouveauté qu'un ſuccès médiocre, les connoiſſeurs regardoient cet ouvrage comme un des plus beaux de l'Auteur, & le Public paroît aujourd'hui confirmer leur jugement. On a fort goûté dans le premier acte, le premier air de violon danſé par Mlle Lani, & on a extrêmement applaudi, avec juſtice, le bruit de guerre qui termine cet Acte. Le ſecond Acte ouvre par le chœur *Que tout gémiſſe*, & par le fameux monologue *Triſtes apprêts*, deux morceaux de la plus grande répu-

ration, & qui sont faits pour réussir par tout. La fête d'Hébé, dans le troisiéme Acte, a réuni tous les suffrages, sur tout l'air sur lequel on a mis les paroles, *Que nos jeux comblent vos vœux.* Le quatriéme Acte est sans contredit le plus beau de l'Opéra; on y a applaudi avec transport le Trio en contraste avec le Chœur des Démons, & l'admirable Chœur qui suit, *Brisons tous nos fers.* La fête des Champs Elisées qui vient ensuite, n'est pas inférieure au commencement de l'Acte, & fait avec la fête infernale une opposition heureuse. Enfin dans le cinquiéme Acte, la scene de Castor & de Telaïre qui est parfaitement rendue, a été généralement applaudie. Le Poëte qui a fait un ouvrage très-théatral & rempli de situations, a fourni au Musicien l'occasion dont il a profité en homme de génie, de tracer un grand nombre de tableaux, & du plus grand genre. On auroit désiré en général dans cet Opéra un peu moins de fêtes, & des airs chantans un peu plus variés, ou du moins un peu plus sortans; il y a apparence que ceux du troisiéme & du quatriéme Acte, qui sont très-agréables, auroient fait plus d'effet s'ils avoient été mieux chantés. M. Chassé a mis dans son rôle beaucoup de noblesse, M. Jeliote beaucoup d'ame, Mlle Fel beaucoup d'expression, & Mlle Chevalier beaucoup d'action. Le succès de cet Opéra est d'autant plus flateur pour M. Rameau, que ce succès est accompagné de la plus grande estime pour l'ouvrage & pour l'Auteur. Le Public, à la premiere représentation & dans les suivantes, a donné à la personne de M. Rameau des marques de sa satisfaction par des applaudissemens vifs & réitérés

Après avoir donné une idée du Poëme & de la Musique, nous insisterons un peu sur les Ballets

qui nous ont paru ingénieusement dessinés.

La fête du mariage de Castor & de Telaïre ; unis par Pollux, qui sacrifie son amour pour Telaïre à l'amitié qu'il a pour son frere, forme le Divertissement du premier Acte Ce Divertissement commence par un grand air à deux tems, dans le genre de ceux qui étoient autrefois exécutés par les plus grands danseurs. Mlle Lani, qui danse cet air, y fait voir la plus forte, la plus grande & la plus parfaite exécution. Suivent deux menuets dansés en pas de deux, l'ariette chantée par Castor, deux gavottes & deux tambourins gais en forme de contre-danse, dans lesquels Mlle Lani montre autant de légereté & de vivacité qu'elle a montré de noblesse & de fierté dans son premier air. C'est lorsque le Ballet reprend un des tambourins, que le Divertissement est interrompu par l'arrivée d'un Spartiate, qui annonce l'entreprise de Lincée. Tout prend les armes, & les danseurs ne sont plus alors que des guerriers qui vont au combat, les uns avec Pollux, & les autres avec Castor.

L'objet de la fête du second Acte est de célebrer le triomphe de Pollux, qui a tué Lincée Sur l'air qui a servi de marche à l'entrée triomphante de Pollux, deux Athletes, Mrs Laval & Hyacinthe, paroissent d'abord attendant leurs adversaires, Mrs Lani & Vestris, qui arrivent bientôt, chacun choisit son combatant*, ce qui forme un double pas de deux. Après que Mrs Lani & Vestris ont fait voir à plusieurs reprises leur supériorité, ils achevent de vaincre & de renverser entierement leurs adversaires, qui succombant & presque à terre, les regardent pour leur demander grace. Ce tableau, un des plus frappans qu'il y ait eu au Théatre, a produit le grand effet qu'on en

attendoit. Ce n'est pas tout. Dans l'instant même, sur un air gai à trois tems, en forme d'air de triomphe, accourent en dansant deux femmes Spartiates, représentées par Mlles Lyonnois & Labatte, chacune une couronne à la main; elles les présentent aux vainqueurs & obtiennent la grace des vaincus; ceux ci se retirent, & les triomphateurs dansent avec les deux femmes Spartiates. A la fin du pas de quatre elles vont se mettre à la tête d'un corps d'entrée de femmes, qui vient se joindre à celui des hommes pour former un Ballet général. Ensuite après une loure ou un air d'Athletes, air de caractere & de réputation, viennent deux tambourins. Mlle Lyonnois qui les danse, y fait un très grand plaisir. Le Divertissement finit par un Ballet général.

On voit dans la fête du troisiéme Acte, les Plaisirs célestes, qui conduits par Hébé, cherchent à détourner Pollux du projet qu'il a de renoncer à l'immortalité pour aller délivrer son frere.

Ce Divertissement commence par un air connu sous le nom d'Entrée des plaisirs célestes. L'Enchanteresse, Mlle Puvigné, qui fait le personnage d'Hébé, entre à la tête du corps d'entrée: elle semble dans ce premier air faire ses dispositions avec sa troupe pour ce qu'elle doit exécuter ensuite. Sur ce que Pollux dit à cette troupe, les femmes du corps d'entrée se présentent à lui en attitudes extrêmement bien groupées, les bras entrelacés avec leurs guirlandes, pendant un petit chœur de femmes, sur ces paroles:

Qu'Hébé, de fleurs toujours nouvelles,
Forme vos chaînes éternelles.

L'indifférence que Pollux montre pour tous ces

objets, donne lieu à Hébé d'agir elle-même ; c'est alors que sur cette voluptueuse Sarabande, dont la parodie commence par ces paroles : *Voici des Dieux*, &c. Mlle Puvigné fait en graces nobles & tendres tous ses efforts pour détourner Pollux de son projet. On lui chante la parodie de cette Sarabande ; on reprend le même petit choeur, sur lequel les femmes du ballet repétent leurs mêmes pas d'attitudes ; tout cela ne le détermine point. Alors Hébé essaye, sur un air d'un mouvement plus léger, à le piquer par des graces plus légeres. L'inutilité de ses efforts la fait enfin recourir à des graces vives & enjouées, sur deux gavotes, à la fin desquelles elle se retire un peu au fond du théatre à la tête de tout le ballet, comme pour former une barriere qui empêche Pollux de sortir. Il se dégage de ces chaînes, & sort. Sur les premieres mesures de l'air de l'entr'acte, tout le ballet le suit en dansant jusques dans la coulisse.

Le quatriéme Acte a deux divertissemens. Le premier est une magie. Ce sont des Démons, des Spectres, des Furies même qui sortent des Enfers pour empêcher Pollux d'y pénétrer.

Avant le trio de Mercure, de Pollux & de Phébé, auquel se joignent les choeurs, les Démons se présentent à la porte des Enfers pour en défendre l'entrée à Pollux.

Après le trio & le double choeur des Démons & des Magiciens de la suite de Phébé, sur un premier air, le corps d'entrée des Démons s'avance d'abord sur Pollux ; vient ensuite un pas de deux de Mrs. Laval & Hyacinthe, puis les trois Furies, par les Dlles Lyonnois, Labatte & Chevrier : ces personnages, tantôt séparément, tantôt réunis en pas de cinq, cherchent par leurs attitudes à ef-

ffrayer Pollux. Après l'admirable chœur, *Brisons tous nos fers*, vient un second air d'un mouvement encore plus vif, c'est alors que toute la danse redouble d'efforts pour éloigner Pollux; mais Mercure, en les frapant de son caducée, & Pollux en montrant le plus grand courage, les force à rentrer dans la caverne, où Pollux s'abîme avec Mercure.

Le second divertissement de ce quatriéme Acte est d'un caractere tout opposé. C'est l'image des plaisirs doux & tranquilles dont jouissent les Ombres heureuses aux Champs Elizées. Après que Castor a chanté le monologue *Séjour de l'éternelle paix*, &c. sur un air qu'on appelle l'Entrée des Ombres heureuses, différentes quadrilles d'Ombres arrivent en dansant, elles entourent Castor, & semblent l'inviter à prendre part à leurs jeux : puis sur une petite loure gaye & légere, & sur une gavotte, les Dlles Puvigné & Raix, & M. Lepy, entrent successivement, forment des pas seuls, des pas de deux, des pas de trois, paroissant tantôt s'éviter, tantôt se chercher, pour peindre cette légéreté qui fait le caractere des Ombres. Le corps d'entrée, dans sa partie, se divise de même en petites troupes, pour aider à la vérité du tableau. Après un menuet & le chant de sa parodie viennent deux passepieds, dansés par Mlles Puvigné & Raix. Lorsque le premier de ces passepieds est repris par le corps d'entrée, il est interrompu, avant sa fin, par une symphonie, & ensuite un chœur qui annonce l'arrivée de Pollux. Le divertissement se termine par la suite du ballet.

Dans le cinquiéme Acte, après que Jupiter a ordonné l'installation de Castor & de Pollux au ciel, commence un divertissement formé par les Génies qui président aux globes célestes, sur une

chaconne dans laquelle il se trouve des couplets propres aux actions du ballet. Le Soleil, représenté par M. Vestris, paroît, & par sa danse exprime la noblesse & la majesté de ses révolutions. Venus & Mercure, représentés par M. & Melle Lani, qui tournent autour du Soleil, forment un pas de trois avec lui. La Dlle Raix représentant une comète, vient par des courses rapides & irrégulieres se joindre au pas dont elle rompt les figures, ainsi que du corps d'entrée, lorsqu'elle s'y mêle. Après un grand chœur, la Dlle Raix danse seule une petite gigue en loure; enfin, après une ariette que chante Castor, viennent deux gavottes; sur lesquelles la Dlle Raix augmente de vivacité en traversant le ballet dans toutes ses parties presqu'en même tems, ce qui forme un ballet général vif & brillant qui termine le divertissement & l'Opera.

Il seroit inutile de dire que M. Lani, compositeur des Ballets de l'Opera, a beaucoup de talent. Nous venons de donner des preuves ausquelles il nous paroît difficile de se refuser.

Les Comédiens François ont remis au théâtre, le mercredi 26 Decembre, *la fausse Antipathie*, Comédie en vers & en trois Actes, de M. de la Chaussée, qui a été suivie des *Fées*, Comédie de Dancourt, en prose & en trois Actes, avec trois Intermédes. La fausse Antipathie a réussi; elle est très bien écrite, fort intéressante, conduite avec beaucoup d'art, & jouée supérieurement. Cet Ouvrage qui a été donné pour la premiere fois en 1733, annonçoit dès lors l'Auteur de Melanide & de l'Ecole des méres: les principaux rôles étoient remplis dans la nouveauté par M. Dufresne, Mlles Dufresne & Quinault; ils le sont main-

tenant

tenant par M. Grandval, Mlles Gaussin & Dangeville.

La premiere représentation des *Fées* est de l'année 1699; cette Piéce ne fut jouée que sept fois avec peu de monde; elle ne s'est pas relevée à cette reprise, quoiqu'elle étoit mise avec beaucoup de soin & de dépense; les principaux rôles qui sont Astur, Inégilde & Finette, sont rendus par M. Armand, Mlles Gaussin & Dangeville. Indépendamment des mauvaises plaisanteries répandues dans la Comédie des *Fées*, elle est froide & sans action.

Le Sr Chevalier a continué son début par les rôles d'Œdipe, dans la Tragédie de ce nom, d'Iarbe dans la Tragédie de Didon, & d'Alceste dans la Comédie du Misantrope.

Le vendredi 28 Décembre, la Dlle Préville, épouse de l'Acteur nouvellement reçu, a débuté par le principal rôle de la Tragédie d'Inés; ses autres rôles de début ont été Henriette dans les Femmes sçavantes; Zeneide, Agnès dans l'Ecole des femmes, Julie dans la Pupile, Rosalie dans Melanide, l'Amoureuse dans l'Esprit de contradiction, & Zaïre. Cette Actrice est froide, mais elle a de la décence, & un grand usage du Théatre.

Le lundi 24 Janvier, le Sr Barnot qui n'avoit jamais paru sur le Théatre de Paris, a débuté par le plus difficile de tous les rôles, Arnolphe dans l'Ecole des femmes, & par celui de Dessoupirs dans l'Eté des coquettes: il n'est pas étonnant qu'il ait plus réussi dans la seconde piéce que dans la premiere. Comme on a grand besoin de sujets pour remplir l'emploi que le Sr Barnot a entrepris, le Public desire qu'il continue son début.

Les Comédiens Italiens ont donné le jeudi 20 Décembre, *la Mere confidente*, Comédie en prose & en trois Actes de M. de Marivaux, dans laquelle la Dlle Catinon, si chérie du Public par son talent pour la danse, a débuté par le rôle d'Angelique; elle a continué ce rôle le Dimanche 23 & le jeudi 27 du même mois. Le mardi 1 Janvier, le jeudi 3, & le Dimanche 6, elle a joué le rôle de Silvia dans *la double Inconstance*. La Dlle Catinon joint à une intelligence extraordinaire dans une jeune personne de quinze ans, un maintien charmant, beaucoup de graces & de naturel; il y a tout lieu d'espérer qu'elle deviendra une grande Actrice.

Les mêmes Comédiens ont donné le samedi 22 Décembre la premiere représentation de *la Revûe des Théâtres*, Comédie en vers & en un Acte de M. de Chevrier. L'Auteur a jugé à propos de retirer sa Piéce après la premiere représentation, qui fut fort tumultueuse; il l'a fait imprimer depuis, & nous croyons faire plaisir à ceux qui ne l'ont pas vûe, d'en donner un extrait.

ACTEURS.

La Critique,	Mlle Riccoboni.
La Mode,	Mlle Coraline.
La Comédie moderne,	Mlle Dehesse.
Un Acteur tragique,	M. Dehesse.
Oripeau son confident,	M. Carlin.
La Comédie Italienne,	Mlle Catinon.
L'Opera,	M. Rochard.
Mlle Ballarini,	Mlle Favart.
Une Danseuse parlante,	Mlle Camille.

La Critique ouvre la Scene; elle est assise ayant devant elle une table chargée d'Opéras, de Tra-

gédies & de Comédies modernes, & après avoir lû pendant quelques minutes, elle dit :

Je crois qu'à m'ennuyer tout l'Univers conspire ;
C'est bailler trop long-tems, Messieurs, faites-moi
rire ;
Et pour y réussir, écartez de ces lieux
Ces drames décousus, ces heros ennuyeux,
Dont le triste bon sens confiné dans des rimes,
Au bruit de mes sifflets s'évapore en maximes ;
Quel Dieu vient déranger l'ordre de ce pays ?
Le Goût qu'on adoroit autrefois dans Paris,
Expire abandonné dans sa propre patrie ;
Des François inconstans quelle est donc la manie ?
Les verrons-nous encor bizarres & legers,
Protéger follement les travers étrangers ?
Et du tendre Quinault dédaignant le génie,
Préférer à ses vers les farces d'Italie ?
C'en est fait, & je veux ramener aujourd'hui
Un peuple qui lui seul doit être son appui.
De ce hardi projet je conçois l'importance ;
Corriger un François, passe la vraisemblance.
Je le sçais, mais enfin dans l'état où je suis,
Je dois tout hazarder pour chasser mes ennuis.
Quelqu'un entre, voyons.

C'est la Mode, elle commence par persifler, elle se met ensuite à raisonner & à moraliser, elle fait après une satire générale des goûts & des mœurs de Paris, & elle finit par entrer dans le dessein de la Critique, elle demande à cet effet audience pour les Comédies & pour l'Opera ; cette audience ac-

cordée, la Mode s'en va. La Comédie arrive en habit de déuil garni de faux brillans ; la Critique ne peut la reconnoître, elle est déguisée sous l'habit de la veuve de Moliere. Dans cette Scéne tous les genres de comique qui ont été introduits au Théatre depuis la mort de ce célébre Auteur, Regnard cependant excepté, sont impitoyablement critiqués, les Acteurs ne sont pas plus épargnés. Il est question de remédier à de si grands défauts, dit la Critique ;

Parlez enfin, Madame, & que résolvez-vous ?

La Comédie.

Je vais sur son tombeau consulter mon époux.

La Critique seule.

Puisse-t-il, favorable au dessein qui m'inspire,
Rétablir en ces lieux sa gloire & son empire ;
Et nous vengeant enfin de ses froids successeurs ;
Au moins pour le jouer, nous créer des Acteurs.

Un Acteur tragique survient avec Oripeau son confident, tous deux habillés à la Romaine : cet Acteur s'exprime d'un ton guindé & outré. La Critique veut le ramener au naturel, mais ses efforts sont vains, & la Critique ne peut s'empêcher de dire :

Quoique je fasse, un jour ne suffira jamais
Pour ramener au vrai des Acteurs indiscrets,
Dont le jeu ridicule affermi par l'usage,
Du Public indulgent a gagné le suffrage.

La Comédie Italienne succéde à l'Acteur tragique. La Critique déclame contre les parodies d'Opera qui se sont emparées du Théatre Italien, & qui y ont détruit tous les genres de comique.

Ces parodies, ajoute la Critique, ne sont que de froides & tristes élégies, & il n'y est question que de bergeries douceréuses, qui affadiroient la Nation Françoise si elle continuoit à s'y accoutumer. Les farces Italiennes sont aussi fort decriées dans cette Scéne. La Comédie Italienne se retire pour faire place à l'Opera, qui arrive en chantant: après qu'il a cessé de chanter, il fait faire quelques pas à des danseurs & à des danseuses qu'il a amenés avec lui.

La Critique.

Quel dessein, s'il vous plaît, vous amene?

Une danseuse.

Nous venons en ces lieux pour allonger la scene;
Madame, permettez qu'à l'aide de ces bras,
Je tire en ce moment un Auteur d'embarras.

La Critique.

Fuyez, ou redoutez l'excès de ma colere,

Les danseurs sortent.

Tous ces jeux déplacés indignes de me plaire,
Bannissent l'intérêt, & blessent la raison.

L'Opera.

Sans l'art de mes danseurs, reverriez-vous Titon
Triompher en héros des sons de Pergolese,
Et rétablir l'éclat de la Scene Françoise?

La Critique.

Dans ce triste concours de musique & de chant,
Quel parti prenez-vous?

L'Opera.

Le parti de l'argent.

Mais par un sort fatal qu'à peine je puis croire,

Je perds depuis trois ans ma fortune & ma gloire:
Tantôt pour les bouffons, & tantôt pour Lulli,
Je suis prêt à périr malgré ce double appui.

La Critique.

On peut remédier au danger qui vous presse.

L'Opera en chantant.

Parlez, que faut-il faire, adorable Princesse?

La Critique.

De vos Auteurs fameux connoissant les beautés,
Remettre avec plus d'art ces Poëmes vantés,
Dont à juste raison le Théatre s'honore.

L'Opera répond qu'Armide, Atis & vingt autres chef-d'œuvres tomberoient à présent, & la Critique combat un préjugé aussi ridicule. La Mode revient avec Mlle Ballarini trouver la Critique & l'Opera : Mlle Ballarini est une jeune Italienne qui est propre à tout; elle sçait chanter, danser, parler & quelquefois se taire; elle chante un air de Lulli, ensuite une Ariette Italienne; elle danse le gracieux, elle saute, elle danse la Pantomime : enfin elle tient tout ce qu'elle a promis. La Critique est enchantée de tant de talens, mais elle ne peut être d'accord avec Mlle Ballarini sur la prééminence de la Musique Italienne, & il y a entr'elles un grand débat sur les deux Musiques. La Critique a beau vanter le dernier succès d'Atis à la Cour de Louis, Mlle Ballarini réprouve cet Opera qui est trop sérieux, & elle finit par ces quatre vers :

Pour moi lasse à la fin de votre dignité,
Sans attendre à Paris le retour de l'été,
Pour ne plus applaudir à tout ce qui m'ennuie,

Je revole à l'instant au sein de ma patrie.

Les mêmes Comédiens ont remis sur leur Théâtre le samedi 5 Janvier, *Belphegor*, Comédie de le Grand en prose & en trois Actes, avec trois Intermédes. Les circonstances du tems où cet Ouvrage fut donné pour la premiere fois, lui procurerent une sorte de réussite ; les circonstances ayant changé, le Public l'a condamné à un éternel oubli. Cette rapsodie est suivie d'*Acis & Galatée*, divertissement en action, dans lequel on continue de reconnoître le goût & l'invention de M. Dehesse.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert qui fut exécuté le lundi 24 Décembre veille de Noel, commença par *Fugit nox*, Motet à grand chœur, mêlé de Noëls : cet agréable & facile ouvrage de M. Boismortier, dans lequel M. Daquin, Organiste du Roi, joua à son ordinaire très-bien de l'Orgue, fit à l'assemblée le plaisir qu'il lui fait tous les ans. Mlle Davaux chanta ensuite le recit, *Vocabitur*. M. Schmitz Allemand, joua un Concerto de flûte de sa composition : c'est la premiere fois que ce Musicien a paru dans ce Concert, & il y a apparence que ce sera la derniere. M. Albaneze qui a du pathétique dans la voix, chanta deux airs Italiens, dont celui qui étoit le plus favorable à sa voix fut le mieux reçu. M. Canavas joua seul & avec goût. Mlle Fel chanta avec beaucoup de legereté, de finesse & de précision, *Latentur Cali*, petit Motet charmant de M. Martin. Le Concert finit par *Cantate Domino*, Motet à grand chœur de M. Fanton : on trouva que c'étoit l'ouvrage d'un grand Musicien.

Le lendemain jour de Noel, l'assemblée fut très-brillante. Le Concert commença par *Fugit nox.* M. Albaneze chanta deux airs Italiens. M. Canavas joua seul un Concerto. Mlle Fel chanta délicieusement *Laudate pueri Dominum*, le plus brillant petit Motet que nous connoissions. Le Concert finit par *Venite exultemus*, un des chef-d'œuvres de M. Mondonville.

NOUVELLES ETRANGERES.

DU NORD.

De Warsovie, *le* 10 *Décembre.*

Il s'est établi ici, sous la protection du Roi, une Société de Gens de Lettres, qui s'appliquent particulierement à l'étude des Langues, de l'Histoire & de la Chronologie. Cette Académie a fait depuis quelques jours l'ouverture de ses séances dans l'Hôtel de l'Evêque de Cracovie.

De Stockholm, *le* 10 *Décembre.*

Un Berger de Finlande prétend qu'en faisant infuser des excrémens de loup dans l'eau pendant quelque tems, & en frottant de cette eau les moutons une seule fois par an, on les préserve de la morsure de cet animal carnassier.

De Coppenhague, *le* 18 *Décembre.*

Quelques Gazettes ont annoncé que le Roi

faisoit équiper une escadre destinée à protéger le commerce des sujets de Sa Majesté dans les mers d'Espagne ; on peut assurer que la nouvelle est fausse, & que les conjectures formées à ce sujet n'ont pas le moindre fondement.

ALLEMAGNE.

De Vienne, le 8 Décembre.

Cette Cour & celle de Munich sont convenues d'un Réglement par rapport au cours des monnoyes d'Autriche & de Baviere dans les Etats respectifs des deux Puissances.

De Berlin, le 17 Décembre.

La Chambre des Domaines de la Poméranie Prussienne a fait publier que les personnes qui voudroient établir des Savonneries à Stolpe, à Rugenwalde & à Stolberg, devoient être assurées qu'on leur fourniroit tous les secours qu'ils pourroient desirer.

D'Embden, le 17 Décembre.

Indépendamment de la Compagnie Asiatique, il s'est formé ici une nouvelle Compagnie de Commerce, qui a pris le nom de Compagnie de Bengale. Elle a déja fait charger un Vaisseau qui doit mettre à la voile dans le cours du mois prochain.

De Ratisbonne, le 23 Décembre.

On a porté à la Dictature deux Décrets de Commission, par lesquels l'Empereur propose à la

Diéte, de donner voix & séance dans le Collége des Princes aux Princes de Waldeck & de la Tour-Taxis, & à leurs descendans mâles nés en légitime mariage. Sa Majesté Impériale, pour faire agréer sa proposition aux États de l'Empire, s'étend beaucoup sur les services que ces deux Maisons ont rendus à l'Allemagne. En parlant du Prince de Waldeck, Sa Majesté Impériale dit qu'elle connoît les qualités personnelles de ce Prince, son expérience dans l'art militaire, son zéle pour la Patrie; & elle donne de grandes louanges à tout ce que ce Prince & sa Maison ont fait pour les intérêts de la Chrétienté, de l'Empire, & de la Maison d'Autriche. L'éloge du Prince de la Tour-Taxis n'est pas moins avantageux. L'Empereur ajoute que la charge de Grand-Maître héréditaire des Postes d'Allemagne ayant été érigée en Fief Impérial, elle peut être regardée comme une Terre immédiate, & qu'ainsi la matricule des Princes de l'Empire recevra un accroissement par l'admission de celui qui posséde cette charge.

ESPAGNE.

DE MADRID, *le* 25 *Décembre.*

La nouvelle Académie de Peinture, de Sculpture & d'Architecture, tint le 18 une séance publique, dans laquelle elle distribua pour la premiere fois les dix-huit Prix fondés par le Roi. Don Joseph de Carvajal de Lancaster, Ministre d'Etat, présida à l'assemblée.

DE CADIX, *le* 12 *Décembre.*

Un Navire des Caraques a conduit ici dix-sept

Hollandois, faits prisonniers à bord d'un Interlope de Curaçao, qui ayant été sommé par des Gardes-Côtes Espagnols de mettre son Canot à la mer, a voulu se défendre.

ITALIE.

DE NAPLES, le 1er Décembre.

Le 17 Novembre, il parut une Déclaration, par laquelle le Roi défend sous des peines rigoureuses tous les Jeux de hazard. Ce nouveau Réglement a été reçu avec d'autant plus de respect & de reconnoissance, que les permissions accordées pour ces sortes de jeux rapportoient plus de quarante mille ducats par an au trésor Royal.

GRANDE BRETAGNE.

DE LONDRES, le 20 Décembre.

Aujourd'hui le Roi s'est rendu à la Chambre des Pairs avec les cérémonies accoutumées, & Sa Majesté ayant mandé la Chambre des Communes, a donné son consentement au Bill de la taxe sur les terres, à celui de continuer les droits sur la Dreche, à celui contre les soldats mutins & les déserteurs, à celui qui révoque l'Acte en faveur des Juifs, & à celui qui ordonne que les Officiers de Justice soient remboursés des frais extraordinaires qu'exigent les procédures criminelles. La Chambre des Communes a accordé cent mille livres sterlings pour l'entretien de la Flotte, vingt mille pour le subside de l'Electeur de Baviere, trente deux mille pour celui du Roi de Pologne Electeur de Saxe, & quinze mille pour quel-

ques autres dépenses ausquelles le Parlement n'avoit pas pourvû On parle de dresser un Bill pour enjoindre aux Universités de faire entrer le maniement des armes dans le nombre des exercices des Etudians.

La Chambre des Pairs & celle des Communes ont suspendu leurs délibérations jusqu'au quatorze du mois prochain.

Il s'est tenu plusieurs conseils à l'occasion des divisions qui regnent entre les Membres du Parlement d'Irlande.

DES PROVINCES-UNIES.

DE LA HAYE, *le 28. Décembre.*

On a envoyé à chaque Province de l'Union une copie du Traité de commerce conclu entre le Roi des Deux Siciles & les Etats Généraux. Ce Traité a été imprimé en François & en Hollandois. Il doit être affiché dans toutes les Villes, afin que les Sujets de la République soient pleinement instruits de tous les articles qu'il contient, & afin qu'ils s'y conforment avec exactitude. Leurs Hautes Puissances ont recommandé très expressément aux Amiraux, Vice Amiraux, Capitaines de Vaisseaux & autres Officiers de Marine, d'avoir attention qu'il n'y soit donné aucune atteinte.



FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

LE 16 Décembre, le Comte de Lavaulx de Vrecourt, Guidon de Gendarmerie, fut présenté au Roi & à la Famille Royale.

La loterie annuelle pour le remboursement des rentes sur la Caisse générale des Amortissemens, a été tirée le 18. Les Capitaux dont les remboursemens sont échus par le sort, montent à la somme de douze cens quatre-vingt-onze mille trois cens vingt livres.

Dans la sixiéme des lotteries pour le remboursement des trois millions sept cens mille livres, empruntés par la Ville de Paris, il est sorti de la roue jusqu'à la concurrence de quatre cens trente-six mille huit cens quatre-vingt-seize livres en capitaux.

Le 20, le Roi revint de Choisy avec Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Madame Adélaïde, & Mesdames Sophie & Louise.

La Reine & la Famille Royale entendirent le 23. les Vêpres & le Salut dans la Chapelle du Château Le Roi assista au Salut.

Le même jour M. le Monnier, un des Astronomes de l'Académie Royale des Sciences, présenta au Roi, au nom de l'Auteur qui est absent, *la grande Carte réduite* de l'Océan Oriental, depuis le Cap de Bonne Espérance jusqu'au Japon. Cette carte est de M. d'Apré de Mannevillette, Capitaine de Vaisseau de la Compagnie des Indes, & Correspondant de l'Académie. Il a fait ses réduc-

tions sur les mémoires, routiers & journaux des plus habiles Navigateurs assujettis aux observations astronomiques les plus récentes, en particulier à celles qu'il a faites lui-même au Cap de Bonne-Espérance, à Madagascar, & aux Isles de France & de Bourbon. La carte de M. de Mannevillette differe beaucoup des autres cartes, pour ce qui regarde le Nord de Madagascar, & les Isles qui se trouvent dans la nouvelle route que l'on suit aujourd'hui pour aller à Pondichery.

Le 24, veille de la Fête de la Nativité de Notre Seigneur, leurs Majestés assisterent aux premieres Vêpres chantées par la Musique, ausquelles l'Evêque de Bazas officia pontificalement.

Le 25, jour de la Fête, le Roi & la Reine, qui avoient entendu trois Messes à minuit, entendirent la grande Messe, célébrée par le même Prélat.

Leurs Majestés assisterent l'après-midi à la Prédication du Pere Culhiat, & ensuite aux Vêpres, ausquelles l'Evêque de Bazas officia.

Monseigneur le Dauphin communia le 23 par les mains de l'Abbé de la Chateigneraye, Aumônier du Roi. Madame la Dauphine a communié le 24 par celles de l'Archevêque de Sens, son premier Aumônier; & Madame Adélaïde par celles de l'Abbé d'Harambures, son Aumônier en *Semestre*. Le 22, Mesdames Sophie & Louise communierent par les mains de l'Abbé Barc, Chapelain du Roi.

Le 25, la Marquise de Bassompierre & la Baronne de Breteuil furent présentées au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale.

Le 26 au soir, le Roi partit pour Bellevûe, d'où Sa Majesté revint le 28.

La fausse couche de la Princesse de Condé n'a

été suivie d'aucun accident, & cette Princesse en peu de jours a été parfaitement rétablie.

Il y eut le 28 grand couvert chez la Reine.

Le Roi, qui étoit arrivé de Bellevûe le 28, y retourna le lendemain, & Sa Majesté en revint le 31.

Le 30 du mois dernier, l'Evêque de Blois fut sacré dans la Chapelle de l'Archevêché par l'Archevêque de Paris, assisté des Evêques de Vannes & de Bazas.

La Compagnie des Indes a commencé le 31 à rembourser ceux de ses Billets d'emprunt, qui sont sortis dans la sixiéme lotterie tirée les 17 & 18. Ce remboursement continuera, à Bureau ouvert, les Mardis & les Jeudis après-midi de chaque semaine. Le nombre des billets sortis dans cette derniere lotterie, est de deux mille sept cens soixante-onze. Depuis le premier Janvier de cette année, ils ont cessé de porter intérêt, conformément à l'Arrêt du Conseil du 11 Mai 1749. Ceux d'Octobre, de Novembre & de Décembre, ont quatre coupons; ceux de Janvier, Février & Mars, en ont cinq. On remboursera, pour les billets d'Octobre, cinq cens six livres cinq sols; pour ceux de Novembre, cinq cens quatre livres trois sols quatre deniers; pour ceux de Décembre, cinq cens deux livres un sol huit deniers; pour ceux de Janvier, cinq cens vingt-cinq livres; pour ceux de Février, cinq cens vingt-deux livres dix-huit sols quatre deniers; & pour ceux de Mars, cinq cens vingt livres seize sols huit deniers.

La Marquise de Fumel fut présentée le 31 du mois dernier à leurs Majestés.

Le premier jour de l'an, les Princes & Princesses & les Seigneurs & Dames de la Cour eurent

l'honneur de complimenter le Roi sur la nouvelle année.

Le Corps de Ville a rendu à cette occasion ses respects à leurs Majestés & à la Famille Royale.

Les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint Esprit s'étant assemblés vers les onze heures du matin dans le cabinet du Roi, Sa Majesté sortit de son appartement pour aller à la Chapelle. Le Roi, devant qui les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en manteau, le Collier de l'Ordre par-dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or Sa Majesté étoit précédée de Monseigneur le Dauphin, du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Prince de Dombes, du Comte d'Eu, du Duc de Penthievre, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Après la grande Messe, qui fut célébrée par le Prince Constantin, premier Aumônier du Roi, & Prélat Commandeur de l'Ordre, le Roi fut reconduit à son appartement en la maniere accoutumée.

Le 9, le Roi, accompagné comme le jour précédent, assista au service qui fut célébré dans la Chapelle pour le repos des ames des Chevaliers de l'Ordre du Saint Esprit, morts dans le cours de l'année derniere. Le Prince Constantin a officié à la Messe, & elle a été chantée par la Musique.

Le 2 de ce mois, les Astronomes de l'Académie Royale des Sciences présenterent au Roi le volume de *la Connoissance des Tems*, pour l'année 1754; un ouvrage qui a pour titre, *l'Etat du Ciel*, & qui a été composé pour l'usage de la Marine, par M. Pingré, Chanoine Régulier de Rouen, & un traité *sur la cause des Vents & des Moussons*, que l'on trouvera à la suite de l'édition Françoise des tables de M. Hallei.

Monseigneur le Dauphin a été incommodé d'une colique, mais cette indisposition n'a point eu de suites. Ce Prince a pris des eaux pendant deux jours.

La Compagnie des Indes a fait partir du Port de l'Orient, le 29 Décembre dernier, le Vaisseau *le Dauphin*; le 30, le vaisseau *le Condé* (ces deux bâtimens destinés pour la Chine); & le 31, les vaisseaux *le Duc de Bourgogne* & *le Neptune*, pour Pondichery; *le Montaran*, pour la Chine; & *la Compagnie des Indes*, pour Bengale.

Le 4, pendant la Messe du Roi, l'Evêque de Blois prêta serment entre les mains de Sa Majesté.

Le 6 de ce mois, fête de l'Epiphanie, la Reine communia par les mains de l'Archevêque de Rouen, son grand Aumônier.

Le Roi partit le 5 pour le Château de la Meute. Le 7, Monseigneur le Dauphin & Mesdames de France allerent y joindre Sa Majesté, qui revint à Versailles la nuit suivante avec ce Prince & ces Princesses.

Le Roi a avancé au Grade de Chefs d'Escadres de ses Armées navales, MM. Chevalier de Fontette, Marquis d'Amblimont, de Fransure-Villers, & de Montlouet. Sa Majesté a accordé celui de Capitaine de vaisseau à M. Dabon, qui a apporté la nouvelle de l'heureuse arrivée de Madame Infante Duchesse de Parme à Gênes.

Le 7, & les jours suivans, le sixiéme tirage de la seconde lotterie Royale s'est fait dans la grande Salle de l'Hôtel de Ville. Le principal lot est échu au numéro 4298; le second lot, au numéro 31857, & la premiere prime, au numéro 35399.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres a élu l'Abbé Foucher, pour remplir la place d'Associé, qui vaquoit dans cette Compa-

gnie par la nomination de l'Abbé Vatry à la place de Pensionnaire.

La Comtesse de Marsan ayant été nommée Gouvernante des Enfans de France, prêta le serment de fidelité entre les mains du Roi.

Le 12, le Comte d'Argenteuil prêta serment de fidélité entre les mains du Roi, pour la charge de Lieutenant Général de la Province de Champagne dans les Bailliages de Sens, de Langres, de Troyes & de Châlons.

Le 17, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix-sept cens cinq livres. Les billets de la premiere lotterie royale, & ceux de la seconde n'ont point de prix fixe.

MARIAGE.

CHarles-Claude Andrault, Marquis de Langeron, Brigadier, Colonel-Lieutenant du Régiment d'Infanterie de Condé, Gouverneur des Ville & Forts de Briançon, épousa le 15 Janvier 1754 Demoiselle Louise Perrinet du Pezeau.

Le Marquis de Langeron est issu d'une ancienne Noblesse de Nivernois, où Laurent Andrault, Ecuyer, un de ses ancêtres, possédoit dès l'an 1471 la Terre de Langeron, érigée depuis en Comté en faveur d'un de ses descendans, qui se sont toujours signalés par leur zéle pour le Roi & pour la Patrie dans la profession des armes.

Geoffroi Andrault, Seigneur de Langeron, petit-fils de Laurent, épousa en 1531 Gabrielle Raquiet, dont il eut entr'autres enfans, Pierre & Philippe Andrault, qui ont formé les deux branches qui subsistent encore à présent. L'aîné Seigneur de Langeron, fut Gouverneur de la Charité sur Loire, pere de Jacques Andrault, Ecuyer, Sei-

gneur de Langeron, Gouverneur de la Charité, Bailli du Mâconnois, Conseiller d'Etat, marié en 1602 à Marguerite de la Tournelle, d'une Maison des plus anciennes du Nivernois. Elle fut mere de Philippe Andrault, créé Comte de Langeron en 1656, Seigneur de l'Isle de Mars & Baron de Cougné, Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie, Gouverneur de Nevers, Bailli de Nivernois & Donziois, Maréchal de Camp, & Gentilhomme de la Chambre de Monsieur Gaston, Duc d'Orléans, qui décéda le 21 Mai 1675. Il avoit épousé en 1641 Claude de Faye-d'Espeisses, dont vint Joseph Andrault, Comte de Langeron, Lieutenant de Roi de la Basse-Bretagne, Commandeur de l'Ordre de Saint Louis, & Lieutenant Général des Armées navales, mort le 28 Mai 1711. Il avoit épousé Jeanne-Magdeleine du Gourai, fille de Jean-François, Seigneur de la Coste, Lieutenant de Roi en Basse-Bretagne. De ce mariage sont nés:

1°. Louis-Théodore, Comte de Langeron, Lieutenant de Roi en Basse-Bretagne, & Lieutenant-Général de ses Armées, marié le 9 Avril 1751, avec N. . . . de Menou, dont il n'a point encore d'enfans, & qui est quatriéme fille de François-Charles de Menou, Marquis de Menou, Seigneur de Prunay le Gillon, & de Marie-Anne-Therese de la Grandiere-de-Meurcé.

2°. Silvie-Angelique de Langeron, veuve depuis 1732, de Claude de Thiard, Comte de Bissi.

Philippe Andrault de Langeron, auteur de la branche de Langeron-Maulevrier, étoit second fils de Geoffroi, Seigneur de Langeron; il fut Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, Commandant à la Charité sur Loire, & épousa en 1591 Charlotte de Crémeaux-de-Saint-Simphorien. Il fut pere d'Hector Andrault de Langeron,

Seigneur de Maulevrier en Bourgogne, allié en 1635 à Anne du Maine, tante du Maréchal du Bourg. Leur fils François Andrault de Langeron, Marquis de Maulevrier, épousa Françoise de la Veuhe, fille de Laurent de la Veuhe, Seigneur de Chévrieres en Lyonnois, & de Françoise de Rochefort-d'Alli, dite de la Tour-Saint-Vidal. De ce mariage sont nés le Maréchal de Langeron, & Christophe Andrault de Langeron, dit le Comte de Maulevrier, Lieutenant Général des Armées navales. Jean-Baptiste Louis Andrault de Langeron, Marquis de Maulevrier, Baron d'Ogé, Maréchal de France, Chevalier de l'Ordre de la Toison d'Or, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, ci-devant Ambassadeur du Roi en Espagne, est né le 3 Novembre 1677, & a épousé le 27 Mai 1716 Elizabeth le Camus, fille de Nicolas le Camus, reçu en survivance de son pere Premier Président de la Cour des Aides. De ce mariage sont nés :

1°. Charles Claude de Langeron, qui donne lieu à cet article.

2° Alexandre-Claude-Nicolas-Hector, dit le Chevalier de Langeron, né le 2 Novembre 1732, Lieutenant dans le Régiment de son frere.

Lettre à l'Auteur du Mercure.

LA *France Litteraire*, Monsieur, *ou Almanach des Sciences & des Beaux-arts, pour l'année* 1754, me met aujourd'hui dans le cas de vous importuner. Le rédacteur de ce Catalogue, de qui je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu, m'y fait celui de me placer à la tête du *Journal étranger*, qui doit, dit on, bientôt paroître Je m'empresse, Monsieur, de vous certifier que je n'ai ni n'entends

avoir aucune part à la direction de cette entreprise littéraire. J'ignore quels en sont les Chefs; mais bien loin de leur dérober les applaudissemens qui leur sont réservés, je vous supplie de faire insérer dans votre premier Mercure, le contenu de cette Lettre. Je suis, &c. *FAVIER*.

LETTRE du Sieur le Paute à l'Auteur du Mercure.

MOnsieur, la vérité dont je fais profession m'oblige de vous prier de rectifier une erreur qui s'est glissée dans la Lettre que je vous ai prié d'insérer dans le second volume de votre Mercure de Décembre. Il y est dit que le sieur Caron avance que *la Pendule & la Montre* que j'ai eu l'honneur de présenter à la Cour *le 23 Mai*, ne sont que le fruit d'une confidence qu'il m'a faite le 23 Juillet dernier. On comprend donc par cet exposé, que j'avois présenté à la Cour le 23 Mai une Pendule & une Montre qui contenoient mon nouvel échapement. Néanmoins mon intention n'a pas été de dire que j'eusse présenté ce jour-là au Roi une montre dans ce principe, puisque j'ai dit dans mes Mémoires, que le 23 Mai je promis à Sa Majesté d'avoir l'honneur de lui présenter une Montre qui auroit le même échapement que la Pendule qui étoit le 23 Mai sous ses yeux, dès quelle seroit achevée: ainsi il résulteroit de ces deux exposés une contradiction que l'on pourroit me reprocher. Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien rectifier cette erreur de date, afin de rétablir l'ordre dans les faits, & d'ôter tout prétexte de reproche.

Je joins ici la description d'une Pendule dont le méchanisme est très-simple, n'étant composé que d'une roue sans dents, ni pignon, ni rateau;

quoiqu'à ce simple exposé il paroisse qu'elle soit la même que celle que j'ai déja exécutée, je puis assurer qu'elle est différente dans sa construction & dans ses effets. L'échapement est à repos, & restitue le mouvement au régulateur à chaque vibration ; ce qui n'est point dans la premiere, cela ajoûte un nouveau dégré de perfection qui la rend infiniment préférable. Cette Pendule est d'une exécution très-facile, & peut être transportée par tout sans risquer de rien gâter : sa simplicité est si grande & ses effets sont si naturels, que toutes personnes pourront la démonter & remonter comme moi même : elle marque les heures, les minutes & les secondes. Tous les Curieux, les Horlogers même, pourront la voir chez moi au Luxembourg, je me ferai un vrai plaisir de leur en expliquer le méchanisme. C'est en travaillant ainsi aux progrès de mon art que je répondrai toujours aux accusations du sieur Leplat & de mes autres adversaires.

Je suis, &c. *Le Paute.*

LETTRE du Sieur Caron fils, à l'Auteur du Mercure.

QUoique je persévere, Monsieur, à garder pour l'Académie seule les preuves qui, comme je l'espere, me feront adjuger l'invention de l'échapement que le Sieur le Paute me conteste, ne me sera-t-il pas permis de faire remarquer l'avantage qu'il me donne sur lui, en avançant des faits contraires à ce qu'il a précédemment écrit ?

En lisant sa Lettre inserée dans le second volume de votre Journal de Décembre dernier, on y verra qu'après s'être félicité lui même de ce qu'il a si bien établi sa prétendue propriété sur la découverte en question, il conclut *qu'il est le seul inventeur de l'échapement* ; indépendamment de ma con-

fidence du 23 Juillet dernier, qui, dit il, *est absolument fausse, & n'existe que dans mon imagination.*

Il est triste pour le sieur le Paute, qu'un fait nié aussi hardiment puisse être démenti par une lettre signée de sa main, qu'il a écrite à mon pere le 18 Septembre dernier, qu'il a répandue dans le public, & dont il a donné copie à Mrs nos Commissaires.

Il est vrai, dit-il, dans cette Lettre, *que vous me fites part du 20 au 30 Juillet d'un nouvel échapement (qui approchoit fort du mien;) mais je ne fus pas la dupe de votre confidence interessée.*

Il est donc constaté de sa propre main que je lui ai fait confidence du 20 au 30 Juillet de ma nouvelle découverte.

Il est encore constaté par une gravûre d'échapement, que le sieur le Paute vient de répandre dans le public, qu'il ne s'annonce que pour *l'avoir mis à son point de perfection*, & qu'il ne s'en dit plus l'*inventeur*, comme il a fait dans votre Journal. Je me charge de démontrer, après le jugement de l'Académie, qu'il est absolument faux que cet échapement soit celui qui étoit dans la Pendule qu'il dit avoir *présentée à Sa Majesté le 23 Mai* 1753, & qu'elle n'en avoit point d'autre que mon premier échapement que je lui avois communiqué en Janvier 1753, lorsqu'il m'accompagna à l'Observatoire pour en demander date à l'Académie.

Voilà donc des contradictions qui font voir que le manque de mémoire, peu important lorsqu'on ne veut dire que la vérité, devient très-dangereux quand on a dessein de la voiler.

Je demande encore une fois au Public judicieux, la grace de suspendre son jugement, jusqu'à ce que l'Académie ait prononcé sur notre différend.

J'ai l'honneur d'être, &c. CARON fils.

A Paris, le 22 Janvier 1754.

TABLE.

La Chanson notée doit regarder la page 172.

De l'Imprimerie de J. BULLOT.

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MARS. 1754.



A PARIS,

Chez
- CHAUBERT, rue du Hurepoix.
- JEAN DE NULLY, au Palais.
- PISSOT, Quai de Conty, à la descente du Pont-Neuf.
- DUCHESNE, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS.

L'ADRESSE du Mercure est à M. MERIEN, Commis au Mercure, rue des Fossez S. Germain l'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre-sec, pour remettre à M. l'Abbé Raynal.

Nous prions très-instamment ceux qui nous adresseront des Paquets par la Poste, d'en affranchir le port, pour nous épargner le déplaisir de les rebuter, & à eux celui de ne pas voir paroître leurs Ouvrages.

Les Libraires des Provinces ou des Pays Etrangers, qui souhaiteront avoir le Mercure de France de la premiere main, & plus promptement, n'auront qu'à écrire à l'adresse ci-dessus indiquée.

On l'envoye aussi par la Poste, aux personnes de Province qui le desirent, les frais de la poste ne sont pas considérables.

On avertit aussi que ceux qui voudront qu'on le porte chez eux à Paris chaque mois, n'ont qu'à faire sçavoir leurs intentions, leur nom & leur demeure audit sieur Merien, Commis au Mercure, on leur portera le Mercure très-exactement, moyennant 21 livres par an, qu'il payeront, sçavoir, 10 liv. 10 s. en recevant le second volume de Juin, & 10 l. 10 s. en recevant le second volume de Décembre. On les supplie instamment de donner leurs ordres pour que ces payemens soient faits dans leur tems.

On prie aussi les personnes de Province, à qui on envoye le Mercure par la Poste, d'être exactes à faire payer au Bureau du Mercure à la fin de chaque semestre, sans cela on seroit hors d'état de soutenir les avances considérables qu'exige l'impression de cet ouvrage.

On adresse la même priere aux Libraires de Province.

On trouvera le sieur Merien chez lui, les mercredi, vendredi & samedi de chaque semaine.

PRIX XXX. SOLS.



MERCURE DE FRANCE,

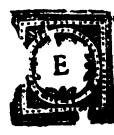
DÉDIÉ AU ROI.

MARS. 1754.

PIECES FUGITIVES, en Vers & en Prose.

VERS

A CLIMENE.



EN vain par les plus tendres plaintes
Je cherche à toucher votre cœur;
Climéne, je ne puis ranimer votre ardeur,
Vous n'écoutez rien que vos craintes.
Vous regardez d'ailleurs l'Amour comme un enfant

Aveugle, sans expérience,
Et pour l'ordinaire imprudent;
Et plein de cette méfiance,
Déja votre cœur se repent
D'avoir, par quelque complaisance,
Flaté les vœux de votre amant;
Et vous brûlez d'impatience
De recourir au changement,
Sûre que par l'indifférence
Vous vous épargnez du tourment.
Je sçai bien, aimable Climéne,
Qu'on a raison de s'allarmer
Des suites que l'amour entraîne;
Quand on est peu sûr de charmer:
Mais, faite exprès pour enflammer,
Quelle peut être votre peine?
Quoi! parçe qu'un jaloux vous gêne;
Ou que vos envieux prétendent vous blâmer
Sur une apparence incertaine,
Voudriez-vous vous priver d'aimer,
Et rompre à jamais une chaîne
Que l'amour se plut à former?
Ah! sortez d'une erreur extrême,
Et cherchez ailleurs du repos;
Connoissez mieux l'amour & son pouvoir suprême;
S'il est la cause de vos maux,
Le reméde est dans le mal même.
Lui seul pourra, Climéne, en arrêter le cours.

On observe en vain votre vie:
Vous sçaurez, avec son secours,
Dérober aux yeux de l'envie,
Et nos plaisirs & nos amours.
Oui, je ne crains point de le dire;
Vous pourrez l'éprouver un jour.
Climéne, comptez que l'amour,
Quoique aveugle, des cœurs soumis à son empire
Par un ingénieux détour,
Peut seul soulager le martyre.
Sommes-nous observés? il dirige nos pas.
Nous gêne-t-on? fécond en ressources galantes;
Il a toujours, suivant les cas,
Des ruses toutes différentes,
Qu'un œil vigilant ne voit pas,
Et qui secondent nos attentes.
Faut-il tromper adroitement
Un voisin, un époux, un pere?
Fiez-vous à son ministere,
Il y réussit sûrement.
Faut-il épier le moment
Pour donner le change à la mere?
Il le saisit habilement.
Faut-il écarter promptement
Un tiers qui n'est pas nécessaire,
Ou rassembler sécretement
Deux amans qu'il veut satisfaire

Dans un tête à tête charmant ?
Laissez-lui ménager l'affaire,
Il s'en tirera finement.
Enfin, pour troubler un amant
Le fils d'Aristor * a beau faire ;
Il est tout yeux, mais vainement
Par l'ordre de Junon contraire
Doit-il veiller exactement ?
Mercure, au son d'un instrument,
Secondé du Dieu de Cythère,
Sçaura l'endormir aisément.
C'est ainsi que ce Dieu suggere
A ceux qui le servent, comment
D'un Argus on peut se défaire,
Et se rapprocher en aimant ;
Et son flambeau, lorsqu'il éclaire
Les entretiens secrets, les rendez-vous galans,
Eblouit d'autre part les yeux des surveillans,
Et leur cache tout le mystere.

Climéne, voulez-vous dissiper vos frayeurs ?
Que ce Dieu regne sur votre ame;
Vous aurez part à ses faveurs,
Si vous rallumez votre flâme.
Oui dès ce jour même aimons-nous
D'un amour constant & sincere,
Et fuyons les yeux des jaloux,
Sans appréhender leur colere.

* *Argus.*

Quant à moi, quoiqu'ils puissent faire,
Je me rirai de leur courroux;
Si j'ai le bonheur de vous plaire,
Je suis à l'abri de leurs coups.
Qu'ils enragent comme des foux;
Leur fureur ne me touche guere.
Contre vous, à leur ordinaire,
Climéne, qu'ils déclament tous;
Vous ne m'en serez que plus chere.
Qu'ils soient enfin, pour voir ce qui les désespere,
Plus alertes que des matoux,
Loin de me surprendre, au contraire,
Les momens passés près de vous,
Assaisonnés par le mystere,
Ne m'en paroîtront que plus doux.

Seconde Dissertation historique, sur la décadence & la chute de l'Empire Romain; par M. Espiard de la Cour.

SI rien n'est plus digne de remarque que les conquêtes rapides des Romains, j'ose ajoûter que rien ne mérite plus nos réflexions que la décadence & la ruine totale de ces superbes vainqueurs. Ces tyrans du monde, amollis par le luxe & l'amour des richesses, n'ayant pas même conservé l'idée de leur ancienne vertu, de-

vinrent bientôt plus efféminés que les peuples d'Asie qu'ils avoient domptés, & ayant été la terreur, furent l'objet du mépris de l'univers.

Les Césars combattirent encore avec succès les Germains & les Parthes, seuls ennemis qu'eussent alors les Romains ; mais Adrien fut obligé d'abandonner une partie des conquêtes de Trajan, & les successeurs des Antonins, Princes lâches & cruels, que les légions élevoient par caprice, & massacroient sans pitié, plus occupés à se défendre contre les trahisons des soldats, qu'à repousser les Barbares qui désoloient les frontières, acheterent des richesses du monde accumulées dans Rome, une paix honteuse, qui ne duroit qu'autant qu'il plaisoit à ces mêmes Barbares, dont la cupidité ne pouvoit être assouvie que par la ruine de l'Empire.

Les provinces détruites & saccagées, Rome épuisée d'hommes & d'argent, & ne renfermant dans son sein qu'une vile populace, enyvrée de jeux & de plaisirs, les Empereurs ne pouvant plus payer les tributs énormes qu'exigeoient les Barbares pour consentir à la paix, leur laisserent usurper les vastes pays qu'ils avoient si souvent ravagés, & crurent faire de ces peuples une barriere à l'Empire contre les

nouveaux ennemis qui voudroient l'attaquer. Cette mauvaise politique eut le succès qu'elle méritoit. Les Barbares attaqués par d'autres Barbares refluerent vers le centre de l'Empire, & l'entraînerent dans leur ruine. Les Huns chasserent les Goths qui se retirerent en Italie, & saccagerent Rome. Les Sarrasins subjuguerent les pays occupés par les Vandales. L'Empire d'Orient, moins à portée de ces fréquentes incursions, se soutint quelque tems encore malgré les vices de son Gouvernement; enfin renversé par les François & détruit par les Turcs, ce grand Empire Romain, ce corps immense qu'il avoit fallu tant de victoires pour former, n'existe plus que dans la mémoire des hommes, & son histoire n'est plus pour nous qu'un magnifique Roman par le peu d'intérêt que nous pouvons y prendre. Mais si cette succession de vertus & de vices, si ces changemens étonnans de puissance & de foiblesse ne nous intéressent point personnellement, combien ce tableau magnifique ne doit-il pas exercer nos réflexions, puisqu'il nous présente les plus beaux événemens qui se soient passés dans l'univers?

J'ai détaillé dans mon dernier discours les conquêtes de Rome république, je

vais expliquer comment chaque province s'étant soustraite à la domination des Empereurs, reconnut de nouveaux maîtres, & comment les peuples qui ont remplacé les Romains leur ont tour à tour succédé. Je diviserai en trois âges l'histoire de la décadence de Rome, ainsi que j'ai divisé le récit de ses victoires.

Le premier âge, que je commence au regne de Trajan, qui fut le dernier Empereur conquerant, & que je finirai au regne de Probus, comprend l'état chancelant de l'Empire, l'établissement du gouvernement militaire, les révoltes des légions & les premieres incursions des Barbares.

Les Perses, les Goths, les Alains, les Gepides, qui les premiers pénétrerent dans l'Empire, ne s'occuperent d'abord qu'à piller & saccager. Destructeurs des arts par goût & par politique, les pays qu'ils ravagerent retomberent dans la Barbarie, & devinrent de vastes solitudes.

Quelques victoires remportées par les Romains, plus souvent des sommes immenses & la liberté d'emporter leur butin, les firent retourner dans leur pays, avec l'espérance & le dessein de détruire bientôt un peuple qui n'étoit plus en état de se défendre. Dans ce premier âge les Barbares firent peu de conquêtes, & les Ro-

mains montrerent encore quelques talens militaires. C'est dans ce premier âge que paroissent Antoine & Marc Aurele, ces hommes nés avec tant de vertus qu'on oublie qu'ils ont été Empereurs, pour se souvenir qu'ils étoient sages. Ce même âge nous présente les regnes d'Alexandre Severe, de Gordien, de Dece, de Claude, d'Aurélien, de Probus, Princes moins vertueux que les Antonins, dignes néanmoins de commander, & dont le mérite personnel & les vertus militaires retarderent, pour quelques instans, la chute de l'Empire.

Le second âge, qui commence au regne de Dioclétien, & finit avec l'Empire en Occident, ne nous présente que des malheurs & des fautes. La Religion Chrétienne, il est vrai, plus florissante après dix persécutions, devient la loi du successeur de son plus mortel ennemi. Constantin, appellé par Dioclétien à l'Empire, reconnoît Jesus-Christ pour son Dieu, & proscrit le culte des idoles; mais cette même Religion, victorieuse de la fureur des Payens, est déchirée par ceux qu'elle a élevés dans son sein. Une foule d'hérésiarques l'attaque de toutes parts; en vain les Peres assemblés dans les Conciles, condamnent leurs erreurs. Les Arius, les

Manès, les Montans, les Eutichès n'en sont que plus terribles, & entraînent dans leur chute & l'Empire Romain & les Barbares. Constantin quitte Rome & conduit dans sa nouvelle ville les plus illustres familles. L'Occident abandonné par son Souverain, devient la proye des Barbares, qui après avoir enlevé ou détruit les richesses des particuliers, s'établissent dans les provinces qu'ils ont saccagées. L'Empire divisé entre deux maîtres, est aussi divisé d'intérêts. Le Prince d'Orient donne de l'argent aux Barbares pour faire la guerre à celui d'Occident.

Que dis-je ! Stilicon, le ministre d'Honorius, Eudoxie, la veuve de Valentinien, appellent Alaric & Genseric pour détruire Rome. Rome saccagée par ces furieux, l'Empire d'Occident n'exista plus. En vain Bélisaire, par quelques victoires, fruits de son génie, lui rendit sa premiere splendeur. Bientôt les Goths & les Lombards, chasserent pour jamais de l'Italie les Romains, ses anciens maîtres ; & les François, vainqueurs des Lombards, ayant consacré au Prince des Fidéles la premiere ville du monde, fonderent, sous Charlemagne, un nouvel Empire, qui ne ressemble à l'ancienne Monarchie des Romains que par le nom.

Le troisiéme âge comprend l'état chancelant de l'Empire d'Orient jusqu'à sa chute. La fureur des factions du Cirque, l'orgueil des Bleus & la cruauté des Verds, le fanatisme des Iconoclastes, & le zéle indiscret des Défenseurs des Images ne méritent pas beaucoup de réflexions: c'est ce que nous offrent les regnes de Justinien & de Léon, qui ont été les moins vicieux des Princes d'Orient. En parlant du Droit Romain, je détaillerai les obligations que nous avons au premier de ces Empereurs, qui a été tour à tour l'objet de la flaterie & de la satyre de Procope. Les successeurs de Justinien, jusqu'aux Comnenes & aux Paléologues, étoient des monstres. Ces derniers Princes, plus propres à être Supérieurs de couvents qu'à commander des hommes, chassés de Constantinople par les François, après soixante ans d'exil, remonterent sur leur trône, & y porterent la fureur de la dispute scholastique, la crainte des Moines, la soumission à leurs volontés, & tous les vices des ames basses, vices qu'ils avoient si fort inspirés à leurs sujets, que ces peuples imbécilles n'étoient occupés que des querelles de leurs Moines, tandis que Mahomet étoit à leur porte. Il ne faut donc point s'étonner de la chute de l'Empire d'Orient, ce qui doit

surprendre, c'est qu'avec tant de vices intérieurs, tant de bassesse dans les Princes, tant de fanatisme & d'orgueil dans les Moines, qui étoient les maîtres, tant d'imbécillité dans les peuples, ils ayent si long-tems subsisté. Parcourons ces différens âges, & détaillons historiquement les événemens qui ont détruit la puissance Romaine, & ont fait succéder à des vainqueurs vertueux & policés, des peuples Barbares, ignorans, détestant les arts, & n'ayant d'autres vertus que leur férocité.

PREMIER AGE.

L'an 97 de l'ere Chrétienne, Nerva, le successeur des Césars, adopta Trajan, le Prince le plus accompli dont l'histoire ait parlé & dont le regne fit oublier & les guerres civiles des Othons & des Vitellius, & les abominations des Nérons & des Domitiens. Il soumit à l'Empire les Daces, les Ibériens, les Sarmates, les Osroéniens, l'Arménie, le Bosphore & la Colchide, & prit sur les Parthes les villes de Séleucie, de Ctésiphonte & de Babilone. Ces conquêtes doivent être regardées comme les dernieres des Romains. Adrien, que Trajan choisit pour son successeur l'an 117, ayant moins les vertus d'un Prince

que celles d'un particulier, fit la paix avec les Parthes, & leur céda l'Arménie, la Syrie, & tout ce que Trajan avoit pris sur eux. C'est ici la premiere fois que les Romains cédent des pays à leurs ennemis. Dans les tems les plus difficiles, après les défaites les plus sanglantes, dans les tems d'Annibal & de Mitridate, loin de consentir à la paix, en abandonnant des provinces, plus les Romains étoient malheureux, plus ils étoient fiers; & cette fierté avoit son origine dans un principe de religion qui leur inspiroit qu'il n'y auroit jamais de terme à leurs conquêtes. Lorsque Tarquin voulut bâtir le Capitole, on trouva que la place étoit occupée par les statues de plusieurs divinités. Ce Prince s'enquit des augures, si elles voudroient céder leurs places à Jupiter; toutes y consentirent, à l'exception de Mars, de la Jeunesse & du dieu Terme: de là s'établirent trois opinions religieuses, que le Capitole ne seroit jamais pris par les ennemis; que la jeunesse Romaine seroit invincible, & que leur Dieu Terme ne reculeroit jamais; c'est cependant ce qui arriva sous Adrien. Ce Prince, bel esprit, Philosophe & voyageur, évita avec soin la guerre; il détruisit presque les Juifs, mais il ne dédommagea l'Empire par au-

cune conquête de la paix honteuse qu'il avoit achetée des Parthes au prix des victoires de Trajan. Sous Antonin & Marc Aurele les peuples furent heureux. Ces Princes dont on ne lit la vie qu'avec admiration & saisissement, firent respecter aux Soldats la vertu sans faste sur le trône, & arrêterent les abus du gouvernement militaire qui s'étoit établi sous les premiers Césars. Ces grands hommes ayant disparu de dessus la terre, Commode qui leur succéda l'an 180, n'ayant écouté que ses passions, celles de ses Ministres & de ses courtisans, fut massacré par ceux qu'il avoit résolu de faire mourir. Pertinax, son successeur, vieillard vénérable, fut mis à mort par les Soldats Prétoriens, qui s'étant donné le droit de vendre l'Empire, assassinerent les Empereurs pour en avoir un nouveau prix. Julianus eut l'infamie de le marchander, & la honte de ne pouvoir payer le prix qu'il en avoit offert. Severe ayant vaincu Pescennius & Albin, arrêta pour quelque tems les désordres des soldats, sans rendre les peuples plus heureux. Ce Prince cruel renouvella les proscriptions de Marius & de Silla, & sans formalité de justice fit massacrer tout Citoyen puissant, riche ou odieux à son maître. Caracalla son fils, plus inhumain encore,

porta la férocité au dernier période ; assassin de son frere Geta, il proscrivit, non des particuliers, mais des villes & des provinces entieres. Instruit de l'horreur qu'avoit pour lui le genre humain, il s'attacha les soldats par les flateries les plus basses, par des libéralités immenses, & donna l'exemple pernicieux de les séduire par la profusion ; & ce qui fut plus fatal à l'Empire, il autorisa, par des loix expresses, le relâchement de la discipline militaire. Ces prodigalités insensées, qui ne purent même garantir de la mort Caracalla, furent cause de la ruine de ses successeurs, qui ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, furent d'abord massacrés par l'armée, ou par les conspirations du Sénat, objet éternel de la cruauté des mauvais Empereurs. Ainsi passerent successivement du trône à la mort Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévere, Maximin, les trois Gordiens, Pupienus, Balbin, Philippe & plusieurs autres qu'on ne compte point parmi les Empereurs, parce qu'élevés à l'Empire par quelques légions qu'ils commandoient, ils en furent aussi-tôt abandonnés.

Il est sensible que dans des tems aussi orageux l'Empire se détruisoit lui-même. Les soldats, à force de piller, alloient jus-

qu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde ; énervés par les délices, & devenus insolens par l'habitude de cabaler & de former des séditions, ils s'affranchissoient des anciens exercices & des travaux de la milice, ils languissoient dans le repos, & oublioient l'art militaire, & en détestoient la discipline. Plusieurs d'entr'eux craignant le ressentiment des Empereurs contre lesquels ils avoient combattus, abandonnerent une patrie qui périssoit, & porterent chez les Barbares l'art des camps & des siéges, l'usage des armes Romaines, la science de les fabriquer, & plusieurs autres talens inconnus jusqu'alors à ces peuples, qui s'étant contentés de se défendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs.

Si quelqu'un avoit pû rétablir l'Empire, c'étoit Dece, Prince qui joignoit à la valeur de Cesar la prudence de Trajan ; mais ayant été tué par la trahison de Gallus dans une bataille contre les Scithes, dont il étoit victorieux, l'Empire, sous l'indigne successeur de ce grand homme, tomba pour ne se plus relever. Les Scithes ou Goths ausquels Gallus avoit vendu l'armée de Dece, se jetterent les premiers sur l'Empire, & furent suivis l'an 252 des Germains sortis de leurs forêts, & l'an 253

des Gepides, des Alains & des Vandales sortis des glaces de la Scandinavie.

Ces Barbares ravagerent l'Empire sans crainte & sans obstacles, & ne quitterent leurs conquêtes que pour enlever leur butin. Les Perses, successeurs des Parthes, par une révolution qui n'est point de mon sujet, entrerent de leur côté dans la Syrie, s'en emparerent & ravagerent l'Orient. L'an 258 nouvelle irruption des Goths & des Germains. L'an 260 Valerien successeur de Gallus, vaincu & fait prisonnier par Sapor Roi des Perses, reçoit de ce Prince les plus indignes traitemens. Gallien son fils, loin de le venger, s'abandonne à la mollesse, laisse ravager l'Empire, & voit sans s'émouvoir trente tyrans prendre successivement le titre d'Empereurs. Ces tyrans ayant acheté la paix des Barbares, en prennent à leur solde & achevent de ruiner l'Empire en se détruisant tour à tour. Odenat, Roi des Palmyréens, secondé des Arabes, sauve l'Orient & fait heureusement la guerre contre les Perses. Après sa mort Zenobie sa veuve s'empare du Gouvernement & régne avec grandeur en Asie, tandis que Gallien occupé de spectacles & de jeux, n'est reconnu pour Empereur que par les peuples d'Italie. Posthume dans les Gaules, Valens dans la Grece, Aureole en

Illyrie, Emilien en Egypte, Celse en Afrique, régnent en Souverains & ne reconnoissent aucuns maîtres.

Cependant les Goths font une nouvelle irruption dans l'Empire ; ils ravagent l'Asie, l'Achaïe, l'Epire, l'Acarnanie & la Béotie ; les Romains indignés massacrent Gallien & son frere, & élisent l'an 268 pour Empereur Claude II. Prince digne par ses vertus, de l'ancienne Rome. Ce Prince marche contre les Goths, & après en avoir tué trois cens mille, les oblige d'abandonner leurs conquêtes. Aurelien successeur de Claude, qui après un régne heureux de quatre années, fut assassiné par ses soldats, Aurelien fit la guerre aux tyrans revoltés qui avoient envahi l'Empire ; il combattit & vainquit Firmius en Egypte, Tetricus dans les Gaules, Zenobie en Orient ; mais malgré ces victoires qui ont rendu son nom fameux, les Germains ravagerent l'Empire sous son régne. Ce Prince fut même obligé d'abandonner aux Barbares la Province de la Dace établie par Trajan, désespérant de la pouvoir conserver. Aurelien eut en 275 le sort de son Prédecesseur ; les soldats qui l'égorgerent & le Sénat s'étant disputé pendant huit mois le droit d'élire un Empereur, pendant cette anarchie les Barbares fondi-

rent de tous côtés sur l'Empire, & enleverent le peu de richesses qui restoient dans des pays desolés par des guerres & des exactions continuelles.

Tacite élu Empereur par le Sénat, ne régna que six mois. Probus qui lui succeda, auroit relevé l'Empire par sa sagesse & sa valeur; mais ayant voulu rétablir la discipline militaire, il fut massacré par les soldats, plus ennemis des bons Empereurs que des Barbares qui desoloient l'Empire. Dans l'espace de six ans que Probus régna, il soumit les Gaules toujours revoltées depuis le tyran Posthume; il passa ensuite en Illyrie, & vainquit les Getes & les Goths établis dans cette Province; de là, suivi de la victoire, il porta ses armes en Orient, fit la guerre aux Perses avec succès, subjugua les Blemides, & soumit les Villes de Copte & de Ptolemaïde.

On peut regarder les exploits de Probus comme les derniers des Romains: & qu'est-ce que des victoires où l'on ne gagne que de n'être pas pillé par l'ennemi? L'Empire affoibli même par ses succès, se trouva bientôt dans l'impuissance d'en avoir de nouveaux; il fut impossible aux successeurs de Probus, dont je vais parcourir l'Histoire dans le second âge, de lever dans l'Empire, denué d'hommes & d'argent, ni

les tributs néceſſaires pour contenir les Barbares, & acheter d'eux la paix, ni des armées ſuffiſantes pour s'oppoſer à leurs progrès. D'ailleurs les Empereurs fatigués de la licence & de la tyrannie des ſoldats, préfererent de prendre à leur ſolde ces mêmes Barbares, qui toujours avides d'argent, combattoient indifféremment ou les Romains, ou leurs ennemis. Ces ſoldats féroces, qui n'avoient ni le luxe, ni l'eſprit de révolte des ſoldats Romains, furent peut-être moins à charge aux Empereurs; mais ils le furent bien plus à l'Empire, dont ils envahirent les Provinces, ſous le prétexte de les avoir défendues; & cette ſurprenante révolution que je vais décrire, ne fut l'ouvrage que d'un ſiécle.

SECOND AGE.

Carus ſucceſſeur de Probus n'eut ni ſes vertus ni ſon courage, & fut tué d'un coup de foudre la premiere année de ſon régne. Ses fils Carinus & Numerianus aſſaſſinés par les ſoldats, laiſſerent l'Empire à Dioclétien, né avec un génie ſublime & un courage extraordinaire. Ce grand homme qui monta ſur le trône l'an 284 de l'Ere chrétienne, détruiſit le Gouvernement militaire, & affranchit à jamais les Empe-

reurs de la tyrannie des soldats. Sous le prétexte de la grandeur des affaires, il ordonna qu'il y auroit toujours deux Empereurs & deux Cesars subordonnés ; les quatre principales armées étant ainsi commandées par ceux qui avoient part à l'Empire, elles s'intimiderent les unes les autres, & perdirent la coutume d'élire des Empereurs, qu'elles ne se crurent point assez fortes pour soutenir.

Pour diminuer ensuite le pouvoir énorme du Préfet du Prétoire, qui étoit l'ame de toutes conspirations, & le successeur de l'Empereur qu'il faisoit massacrer, Dioclétien ordonna qu'il y en auroit toujours quatre, ausquels même il ne laissa que les fonctions civiles. Par cette sage politique, le désordre des soldats fut arrêté ; & quoique tout annonçât la ruine prochaine de l'Empire, la prudence de Diocletien & la valeur de ses Collegues le rétablirent pour quelque tems, & la guerre contre les Barbares fut continuée avec succès. Diocletien & Maximien ayant abdiqué pour jouir des plaisirs d'une vie retirée, la guerre civile entre Licinius, Maxence & Constantin, dans laquelle les Goths répandus dans l'Empire, prirent parti, laissa respirer les frontieres, que les Barbares intimidés par leurs pertes précédentes, n'oserent attaquer ;

Constantin ayant vaincu ses rivaux, devenu seul maître de l'Empire, en auroit pû relever l'éclat, s'il n'eût été sans cesse la dupe de ses Ministres & de ses favoris, & s'il n'eût tout sacrifié à la vaine gloire d'être fondateur d'une nouvelle Ville. Ce Prince heureux en tout, puisqu'il connût la vérité, & embrassa la Religion Chrétienne, fit en 330 la dédicace de la Ville de Bisance, qu'il nomma Constantinople, qu'il orna des dépouilles de l'Occident, où il transféra son siége, & qui fut regardée comme une nouvelle Rome. Plusieurs Auteurs ont attribué la chûte de l'Empire de l'Occident, qui entraîna celle de l'Orient, à cette vanité de Constantin; en effet loin de faire passer en Asie les forces Romaines, il les falloit toutes porter en Europe, puisque c'étoit alors cette partie du monde qui supportoit tout le poids des Barbares. Rome devint bientôt une Ville abandonnée au milieu de ses Palais à demi-ruinés & deserts. Les grandes familles de l'Italie, de l'Espagne & des Gaules, passerent dans l'Orient; l'or & l'argent devinrent par conséquent rares en Europe, & les Empereurs ayant exigé les mêmes tributs, rien n'égala la misere des peuples de l'Occident. Une autre nouveauté introduite par Constantin avança

la ruine de l'Empire ; les soldats jusqu'à lui avoient été tenus dans des forts & dans des camps, en présence de l'ennemi, l'habitude du danger entretenoit leur valeur ; Constantin les retira des frontieres & les mit en garnison dans les Villes, où ils devinrent mauvais citoyens, & par les vices qu'ils contracterent, incapables de porter les armes. Enfin ce Prince ayant réellement divisé l'Empire entre ses fils, ce que n'avoit point fait Diocletien, ses successeurs penserent qu'ils avoient des intérêts différens de ceux de leur Collegue ; il y eut des guerres entr'eux : les Princes d'Orient dans la crainte d'attirer chez eux les Barbares, n'oserent donner du secours à ceux d'Occident, souvent même ils leur susciterent des ennemis.

Julien par sa sagesse, sa conduite & sa valeur, contint quelque tems les Barbares ; mais après sa mort arrivée en 363, aucune digue ne put les retenir. Jovien successeur de Julien, suivit l'exemple d'Adrien, & abandonna aux Perses non seulement les conquêtes de son prédécesseur, mais une grande partie de l'Asie qui n'étoit point menacée par ces peuples.

Sous Valentinien & Valens une foule d'ennemis inconnus aux Romains pénétrerent dans l'Empire, & en causerent la

ruine. Entre le Palus Méotides, le Mont Caucase & la Mer Caspienne, habitoient plusieurs nations connues sous le nom de Huns ou Alains, qui aimoient la guerre & le brigandage, & qui avoient ignoré jusqu'alors qu'il y eût au monde des Romains.

Ces Nations farouches & innombrables ayant traversé le Bosphore Cimeréen, trouverent les Goths & les chasserent devant eux; ceux-ci retirés vers le Danube, demanderent une retraite à Valens, qui leur permit d'habiter la Trace; mais leur ayant ensuite manqué de parole par rapport aux bleds qu'il leur avoit promis, ces peuples guerriers ravagerent toutes les Provinces du Nord de l'Italie, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube qu'après avoir changé les pays où ils pénétrerent en de vastes solitudes.

Depuis cette irruption des Huns, tout l'Occident fut rempli de Barbares, qui pour éviter la fureur de ces peuples feroces, refluerent vers l'Italie, l'Espagne & les Gaules.

Tout contribuoit donc à la ruine de l'Empire, & deux causes étrangeres à ces guerres en avançoient le moment. Constantin en reconnoissant le vrai Dieu, n'avoit point détruit le Paganisme, & les

deux religions étant devenues également puissantes, rien n'égala les maux que produisit leur rivalité; les Chrétiens & les Payens se régardoient réciproquement comme des impies & des sacriléges, & se reprochoient mutuellement tous les malheurs de l'Empire; & ce qui mit le comble à tant de maux, c'est que les Chrétiens se partagerent sur le dogme, & que chaque parti fut tour à tour favorisé par un Prince de sa communion, & fit à ses ennemis une guerre cruelle, aussi funeste à l'Empire que contraire aux principes de la Religion. Les Empereurs entrerent dans ces disputes théologiques, & s'en occupérent beaucoup plus que du soin de leur Etat; ils assistoient aux Conciles & ne voyoient jamais leurs armées; ils persécutoient les Evêques, & donnoient de l'argent aux Barbares pour demeurer tranquilles.

L'Empire d'Occident plus foible & plus souvent ravagé, fut le premier détruit; & celui d'Orient n'exista plus long-tems que parce que par sa position, il étoit plus à l'abri des incursions des Barbares. Gratien successeur de Valens, & le jeune Valentinien ayant été massacrés par les soldats, Théodose les venge & fait périr Maxime, Eugéne & Arbogaste, auteurs des troubles.

Théodose à qui la flaterie a donné le nom de Grand, réunit les deux Empires, & eut quelques succès sur les Barbares. Ce Prince loin de mériter les éloges qu'on lui a prodigués, précipita la ruine des Romains par la mauvaise éducation & les mauvais Ministres qu'il laissa à ses fils.

Arcadius eut l'Empire d'Orient sous la tutelle de Rufin; Honorius celui d'Occident sous celle de Stilicon. Les Goths, les Vandales & les Sueves toujours en guerre avec les Huns, se déterminerent en 405 d'abandonner leur pays, & de s'établir dans l'Empire: les Goths tournerent du côté de l'Orient; les Vandales, les Sueves & les Alains s'emparerent de la Norique, passerent le Rhin & s'établirent dans les Gaules & dans l'Espagne à titre de conquêtes. On prétend qu'ils furent appellés par Stilicon même, qui à la faveur de cette guerre étrangere, espéroit détrôner Honorius, & faire élire Empereur son fils Eucherius. En Orient Rufin, Ministre d'Arcadius, pour se débarrasser des Goths qui avoient à leur tête Alaric, engagea ce Prince à tourner vers l'Italie, où il lui promit un butin immense. Alaric suivit son conseil, il pénétra sans peine jusqu'à Ravenne, où Honorius ayant quitté Rome, s'étoit retiré, & il obligea ce foible

Empereur de rechercher son alliance & de lui ceder les Gaules & l'Espagne. Alaric alloit exécuter le traité, & marchoit aux Alpes pour s'emparer des pays qu'on lui avoit abandonnés, & qui étoient alors occupés par les Vandales & les Sueves, lorsque Stilicon par une insigne perfidie, l'attaqua au pied des Alpes Cocciennes. Alaric l'ayant repoussé, ne songea plus qu'à se venger de sa mauvaise foi; il retourne sur ses pas, se répand dans l'Italie, s'approche de Rome, l'attaque & la prend d'assaut le 24 Août de l'an 410 de l'ere chrétienne: il l'abandonna quelque tems après, & ayant fait élire un nommé Atallus pour Empereur, il ne garde pour lui que le titre de Général des Romains. Ataulphe succede à son frere Alaric, il fait la paix avec Honorius, & épouse Placidia sœur de cet Empereur; Atallus est tué.

D'un autre côté, les Bourguignons, peuple de Germanie, s'emparent en 413 de la partie des Gaules qui est dans le voisinage du haut Rhin, & fondent le premier Royaume de Bourgogne: les Vandales, les Alains & les Sueves craignant ces nouveaux Barbares, passent en Espagne & s'en emparent: les Vandales choisissent la Betique, les Alains Carthagene, les Sueves la Lusitanie.

Les François, peuple Germain, pénétrent dans les Gaules en 418, & commencent à y établir un Empire. Dans cet intervale de malheurs, Arcadius étoit mort en Orient, & avoit laissé pour successeur Théodose le jeune. Honorius meurt en 423, & laisse l'Empire d'Occident à Valentinien III. fils de sa sœur Placidia. Aetius que ce Prince choisit pour le Général de ses troupes, reconquit sur les François la partie des Gaules qui avoisine le Rhin; les Huns furent chassés de la Pannonie qu'ils occupoient depuis 50 ans, & les Vandales battus en Espagne par les Goths, & les Sueves devenus alliés des Romains, passerent en Afrique, dont ils s'emparerent quelques années après. Ces heureux succès eurent des suites bien cruelles: Honoria sœur de Valentinien, chassée du Palais par son frere pour ses débauches, engage Attila, Roi des Huns, à conquerir l'Empire. Ce Prince digne par ses talens d'être l'admiration du monde, s'il n'en eût été l'effroi par les ravages qu'il y fit, avoit toutes les qualités d'un grand homme; il subjugua d'abord les peuples qui l'environnoient, & que depuis il traînoit à sa suite; il s'étendit depuis l'Empire jusqu'au Rhin, détruisit les forts & les ouvrages qu'avoient

jadis construits les Romains, & rendit les deux Empires tributaires. Enfin il auroit été le maître du monde s'il n'eût été défait en 451 à cette célébre bataille, où les Romains & les Visigots unis le combattirent dans les plaines Catalauniques. On croit qu'Aetius ne voulut point profiter de sa victoire, dans la crainte que si Attila succomboit, les Visigoths ne devinssent trop puissans. Attila rétablit promptement ses forces, tourna vers l'Italie, ravagea tout sur son passage ; & si Rome ne fut point l'objet de ses fureurs, cette Ville ne dût son salut qu'aux larmes du Pape Leon, dont l'éloquence toucha le cœur d'Attila.

Cette irruption d'Attila est l'époque de la fondation de Venise. Aetius de retour à Ravenne, fut accusé d'avoir ménagé ce Prince, & paya de sa vie en 454, sa trop prévoyante politique. L'ingrat Valentinien ne survécut qu'une année à l'injustice qu'il avoit faite à ce grand homme ; il fut assassiné en 455, par Maxime, dont il avoit violé la femme Isidore. Ce dernier qui moins par ambition que par amour pour Eudoxie, femme de Valentinien, osa remplacer son maître sur le trône & dans son lit, ayant eu la foiblesse d'avouer à l'Impératrice le crime qu'il avoit commis

pour la posséder, fut massacré par les ordres de cette Princesse, qui appella de l'Afrique Genseric pour la venger. Ce Roi des Vandales avoit conquis cette Province depuis peu d'années, & y avoit fondé un Empire fameux par son luxe & par sa chûte. Il profita avec joie de l'offre d'Eudoxie, prit Rome & la saccagea avec plus de fureur que n'avoit fait Alaric. Ayant ensuite quitté cette Ville, dont il avoit fait un desert, les Romains dispersés reconnurent pour leur Empereur Avitus; mais Marcien alors Empereur d'Orient, ayant nommé Majorien, Avitus fut abandonné. Le titre d'Empereur d'Occident n'étoit plus qu'un vain titre, les Provinces étoient occupées par les Barbares, & l'Italie où ce nom étoit encore connu, étoit dans les mains & sous la puissance des Goths & des Lombards. Majorien ayant eu le malheur de déplaire à Ricimer Roi des Goths, ce Prince le fit assassiner, & fit élire en sa place Severe, dont s'étant ensuite dégoûté, il reconnut pour Empereur Anthemius, nommé par Leon Empereur d'Orient, & même il épousa sa fille. Le titre de beau-pere ne put mettre Anthemius à l'abri des fureurs de Ricimer; il l'avoit reconnu pour Empereur en 467, en 472 il le fit massacrer. Olibrius gendre de Valentinien III. succeda à An-

chemius & ne regna que sept mois. Glicerius qui fut proclamé en 473 à Ravenne, fut detrôné l'année suivante par Julius Nepos; celui-ci vaincu par Orestes, fut obligé de se retirer à Salone où il avoit relégué son prédécesseur. Orestes fit reconnoître pour Empereur en 475 son fils Romulus Momillus, qui fut nommé Augustule par mépris, tant à cause de sa grande jeunesse, que parce que l'Empire finit en lui comme il avoit commencé par Auguste. Odoacre Roi des Erules, peuple Saxon, ayant traversé la Germanie, vint en Italie, où il défit les Goths & les Romains, prit plusieurs Villes, se rendit maître de Rome, & obligea Momillus d'abdiquer l'Empire en 476, 552 depuis la bataille de Pharsale. Théodoric Roi des Goths, en 493 chassa les Erules d'Italie & prit Rome. Aux Princes Goths succéderent les Rois Lombards, sur lesquels Charlemagne ayant conquis l'Italie, donna la souveraineté de Rome aux Papes, & fonda un nouvel Empire, qui de la Maison de France, après différentes revolutions, est passé dans celle d'Autriche.

En 481 toutes les Gaules du Rhin aux Pyrennées, de l'Océan aux Alpes, reconnurent Clovis & les François pour leurs Souverains. Les Espagnes divisées entre les

Sueves, les Goths, les Alains & les Vandales, furent réunies en 419 par Vallia Roi Goth. L'Angleterre occupée par les Saxons, étoit partagée en sept Royaumes, qu'Alfred Roi de Vessex, réunit en sa personne. La Germanie, la Boheme, le Dannemark, la Suede & la Pologne furent partagées entre les successeurs d'Attila, qui y fonderent les différens Royaumes & Gouvernemens qui existent encore aujourd'hui.

Telle fut la chûte de l'Empire en Occident; & si les Romains se maintinrent plus long-tems en Orient, quelques circonstances heureuses que je vais détailler dans le troisiéme âge, en furent les uniques causes.

TROISIÉME AGE.

Après la mort d'Attila, l'immense Monarchie que ce Prince avoit fondée, fut divisée en plusieurs parties indépendantes les unes des autres; les peuples à qui ce Conquérant avoit ôté leur liberté, la recouvrerent & se firent entr'eux la guerre, sans penser à de nouvelles conquêtes. Les Barbares ne se foulant plus les uns les autres, se trouverent plus à leur aise; les richesses adoucirent leurs mœurs, ils goûterent une situation plus tranquille & perdirent la coutume de quitter leur

patrie pour aller ravager le pays ennemi. Les Perses amollis par le luxe, avoient pris les vices des Parthes qu'ils avoient vaincus, de même que les soldats d'Alexandre imiterent les Satrapes de Darius, & loin d'être en état de conquérir, furent eux-mêmes subjugués par les Sarrasins, & ceux-ci par les Turcs, dans le tems que l'Empire d'Orient subsistoit encore.

Enfin ce qui retarda la ruine de l'Empire en Orient, c'est que Constantinople faisoit seule le commerce du monde, & conserva l'Empire de la mer, ce qui mit dans l'Etat d'immenses richesses, & par conséquent de grandes ressources qui ramenoient la prospérité publique dès que les Barbares laissoient respirer les peuples.

Quand l'Empire finit en Occident, Zenon régnoit en Orient. Ce Prince livré à toutes sortes de débauches, fut enterré vif en 491 par ordre de sa femme Ariadne, qui choisit Anastase, quoique vieux, pour Empereur & pour son époux. Sous le régne d'Anastase, les Bulgares viennent de l'extrêmité du Septentrion ravager la Trace; les Sarrasins d'un autre côté ravagent la Phénicie & la Syrie, les Perses attaquent aussi l'Empire, les Huns pillent la Cappadoce & pénétrent jusqu'en Licaonie, enfin les Ge-

tes saccagent la Macédoine, la Thessalie & l'Epire.

Justin I. successeur d'Anastase, adopta en 527 Justinien, dont le régne brillant eut les apparences des plus beaux tems de la République. Bélisaire digne de l'ancienne Rome, Général de cet Empereur, détruisit les Vandales, qui depuis la conquête de l'Afrique, languissoient dans la volupté ; il prit Carthage en 531, & Gilimer Roi des Vandales fut fait prisonnier. Ce Général s'empare ensuite de la Sicile, pénétre dans l'Italie, entre dans Rome, & après différens succès mêlangés de quelques pertes, il prend encore prisonnier en 540 Vitiges Roi des Goths. De retour à Constantinople, il renouvelle en cette Ville la magnificence des anciens triomphes. Ces succès dont Belisaire fut l'ame & l'auteur, ne changerent point la face de l'Empire : tandis qu'en Occident il faisoit triompher Justinien, ce Prince fut obligé de payer aux Perses 50 liv. d'or de tribut. Les Bulgares & les Avares passerent le Danube & ravagerent l'Illirie, la Macédoine & la Gréce ; les Goths même revenus de leur frayeur, recommencent avec succès la guerre en Italie : Totilla leur Roi reprend Rome en 550 ; Théïas y régne après

lui. Ce dernier Prince vaincu par l'Eunuque Narsès, dont le mérite militaire égaloit celui de Belisaire, l'Empire des Goths finit en Italie. Mais les Romains n'en profiterent point, & Narsès maltraité par Justin, second successeur de Justinien, appella les Lombards, qui ayant à leur tête Alboin leur Roi, s'emparerent de l'Italie, & en chasserent pour jamais les Romains.

C'est sous le regne de Justin second que nâquit en Arabie, l'an 570, le faux Prophête Mahomet, dont les Sectateurs ont détruit l'Empire. Sous Tibere & Maurice les Bulgares & les Avares firent quelques ravages & peu de conquêtes. Maurice fut assassiné en 602 par la faction des Verds. On sçait que dans les jeux du cirque les cochers des chariots habillés de cette couleur, disputoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu; chaque citoyen prenoit intérêt pour l'un ou pour l'autre parti. Sous le regne de Justinien, le peuple de Constantinople se divisa en deux factions avec une fureur qui n'a point d'exemple; Justinien qui favorisa les Bleus, refusa toute justice aux Verds; ceux-ci n'en devinrent que plus terribles, & se porterent aux plus affreuses cruautés: ayant assassiné Maurice, ils élurent Empereur Phocas, qui

fut massacré par Héraclius en 610. Ce dernier Prince, quoique né avec de grands talens, & malgré plusieurs succès qu'il eut contre les Perses, vit pendant trente ans qu'il regna, plusieurs Provinces de l'Empire reconnoître de nouveaux maîtres. Les Arabes ou Sarrasins, conduits par l'esprit de conquête que leur avoit inspiré Mahomet avec sa religion, s'emparerent de l'Egypte, de l'Afrique, de la Syrie & de la Palestine ; ils se répandirent dans la haute Asie, pénétrerent en Europe, subjuguerent presque les Espagnes, & même attaquerent la France. Leurs Princes nommés Caliphes, amollis par les délices des pays qu'ils conqueroient, ayant voulu jouir de leurs victoires, s'arrêterent lorsqu'ils n'avoient plus qu'un pas à faire pour subjuguer l'Empire ; leurs Sultans ou Généraux les laisserent languir dans l'oisiveté, s'emparerent de leurs puissances, & tournerent contre leurs rivaux les forces qu'ils avoient usurpées. L'Empire prêt à tomber, respira sous les regnes de Constant, de Constantin & de Justinien II. Ce dernier Empereur éprouva le premier la perfidie si reprochée aux Grecs : Leonce, Patrice de Constantinople, lui fit couper le nez en 694, & le relégua en Chersonese ; Absimare, Général de la Cavalerie, fait le mê-

me traitement à Leonce en 696, & le relégue en Dalmatie; Justinien remonte sur le trône en 703, & fait massacrer Leonce & Absimare. Philippicus-Bardanes élu par les soldats, fait couper la tête à Justinien en 711, & égorge en même tems son fils Tibere; Anastase, Secrétaire de Justinien, venge son maître, & fait crever les yeux à Bardanes en 713; celui ci est détrôné en 714 par Théodose, qui l'oblige de se faire Moine, & qui lui-même en 716 est forcé de céder l'Empire à Leon l'Isaurien, & de prendre avec son fils l'état monastique. Leon l'Isaurien auroit été un des plus grands Princes de l'Orient, si sa fureur contre les images n'eût terni ses vertus, & ne lui eût fait commettre plusieurs actions barbares qui ont deshonoré sa mémoire. Les Sarrasins, sous son regne, assiégerent Constantinople, qui ne fut sauvée que par le feu gregeois, inventé depuis peu par Callinique. Les Romains qui dans ces tems prirent le nom de Grecs, en firent usage, & au moyen de ce feu qui brûloit au milieu des eaux, consumerent les flottes de leurs ennemis. Les Arabes consternés leverent le siége, & se retirerent dans les Provinces éloignées; ils attaquerent les Perses, détruisirent cette Monarchie, & y fonderent un nouvel Empire. Sous Cons-

tantin Copronime, Leon II, & Constantin Porphirogenete, c'est-à-dire fils d'Impératrice, les Bulgares furent les seuls ennemis que les Grecs eussent à craindre; mais la fureur des Iconoclastes protegés par ces Princes, & le zele outré des défenseurs des images, firent plus répandre de sang & causerent plus de maux à l'Empire que n'auroient fait les guerres étrangeres. Irene, mere de Constantin, ayant fait crever les yeux à son fils, s'empare du trône en 797, & rétablit le culte des Images. En 802 elle est exilée par le peuple, & Nicéphore est élu à sa place. Celui-ci ayant été vaincu & tué par les Bulgares en 811, Michel Curopalate, son gendre, lui succéde: vaincu à son tour par les mêmes Bulgares, il est obligé de céder l'Empire en 813 à Léon l'Arménien. Ce dernier fait de nouveau brûler les Images, & favorise les Iconoclastes. Il condamne Michel, qui avoit conspiré contre lui, à être brûlé vif; mais ayant retardé de quelques heures l'exécution, à cause de la fête de Noël, il est lui-même massacré dans l'Eglise l'an 820. Michel le Bégue lui succéde. Sous son regne les Sarrasins s'emparent de Créte, qu'ils nomment Candie. Ils assiégent sans succès Constantinople, & sont défaits par l'Empereur, secondé

des Bulgares. A Michel succéde Théophile son fils, & à Theophile Michel Porphirogenete. Ces Princes sont plus occupés des querelles de leurs Patriarches que de guerres étrangeres. Michel III. ayant été assassiné en 867 par Basile, l'Empire passe dans la maison de ce dernier. Basile, Léon le Philosophe, Constantin II, Porphirogenete & Romain son fils, regnerent jusqu'en 963, & eurent plus de peine à gouverner les Moines, toujours avides de disputes, qu'à tenir en respect les ennemis de l'Etat.

C'est sous ces Princes que commença ce qu'on appelle le Schisme des Grecs. L'occasion en fut la préséance que prétendoit le Patriarche de Constantinople sur le Siége de Rome. Les Papes soutenoient qu'elle leur avoit été adjugée sous Théodose. De tems en tems ces disputes se réveilloient; enfin le Patriarche Photius ayant sans succès renouvellé la même entreprise, résolut de se rendre indépendant, c'est ce qu'il exécuta en se séparant de la communion de Rome, & ce qui occasionna le Schisme des Grecs, qui dura à Constantinople jusqu'à l'extinction de l'Empire & de la Religion.

Nicéphore, Prince cruel, qui succéda à Romain, fut assassiné par l'ordre de sa

femme, & Zimifces qui le remplaça, ayant été empoisonné, Basile & Constantin, fils de Romain, furent élus Empereurs, & regnerent jusqu'en 1028. A Constantin succéda Romain II, qui fut empoisonné par sa femme Zoé. Michel de Paphlagonie, que cette Princesse éleva sur le trône, fit quelques conquêtes en Sicile & en Italie, qui furent depuis enlevées à l'Empire par des aventuriers Normans, qui fonderent en 1100 les Royaumes de Naples & de Sicile.

A Michel qui regna sept ans, succéda Michel Calaphate, qui fut détrôné six mois après par les intrigues de l'Impératrice Zoé. Constantin Monomaque lui succéda. Sous cet Empereur, les Turcs, peuple Hun, ayant forcé les portes Caspiennes, s'emparerent de la Perse, de la Syrie, de la Palestine, & se répandirent par toute l'Asie. A Constantin succéda Théodora sa femme, que le peuple ayant détrôné, il élut en 1056 Michel Stratiote, qui l'année suivante céda l'Empire à Isaac Comnene. Isaac s'en démit en 1059 en faveur de Constantin Ducas. Celui-ci étant mort en 1062, Michel son fils lui succéda ; il fut deux fois détrôné par Romain Diogene & par Nicéphore Botoniate, & deux fois remonta sur le trône. Il eut enfin pour

successeur en 1081 Alexis Comnene : c'est sous le regne de ce Prince, qui fut de 36 ans, que commencerent les Croisades.

Un Hermite, nommé Pierre, persuada aux peuples de l'Europe que les lieux où Jesus-Christ étoit né, & avoit souffert, étant profanés par les Infidéles, c'étoit un moyen d'effacer ses pechés que de prendre les armes pour les en chasser. Cette pieuse idée inspira une espece de phrénesie à l'Europe, qui étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, & qui avoient plusieurs crimes à expier. Tout le monde prit donc la Croix & les armes ; une foule innombrable de Croisés quitterent leur patrie ; & pour arriver en Palestine, traverserent l'Empire Grec, non sans y faire de grands ravages. Il sembloit que les peuples d'Occident, lassés d'avoir une patrie, eussent repris l'esprit d'inquiétude & de brigandage qu'avoient eu leurs peres. Alexis & Jean Comnene son fils, profiterent des premieres Croisades, & dans la consternation des Infideles, ils rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Jérusalem & la Palestine tomberent au pouvoir des Croisés. La Couronne en fut donnée à Godefroi de Bouillon, & faute de mâles descendans de sa maison, elle passa successivement dans celle d'Anjou, de Lusignan, de Montferrat & de Brienne.

Les Turcs, ſous Saladin, reprirent Jéruſalem, & les Croiſades eurent dans la ſuite le ſuccès qu'on en devoit attendre. Quoique les Empereurs d'Orient euſſent tiré quelques avantages des expéditions des Croiſés, ils ne voyoient pas ſans effroi paſſer au milieu de leurs Etats des armées innombrables. Ils chercherent donc à dégoûter l'Europe de ces entrepriſes; & ſi nous en croyons les Hiſtoriens Latins, ils employerent les trahiſons, la perfidie, & tout ce que l'on peut attendre d'un ennemi timide. Si au contraire nous en croyons les Auteurs Grecs, les Croiſés & ſur tout les François, mériterent leurs malheurs. Selon ces Auteurs, ils exigerent des vivres comme on exige des contributions, & au défaut du poſſible, dévaſtoient leur pays. La capitale même tentoit l'avarice des chefs, qui trouvoient plus d'utilité & moins de peine à cette invaſion qu'à la conquête d'une province pauvre, qui devenoit pour eux moins intéreſſante, à meſure qu'ils s'en approchoient. Le ſoldat tranſplanté ſous un nouveau ciel, & ne refuſant rien à ſon intempérance, périt de maladie, & de là les imputations que l'on fit aux Empereurs & aux Grecs d'avoir empoiſonné les puits & les fontaines. Quoi qu'il en ſoit de ces

faits, pendant les regnes de Jean, de Manuel, d'Alexis II. & d'Antoine Comnene, l'Empire fut sans cesse exposé aux rapines des Croisés; les esprits s'aigrirent de plus en plus, & la haine fut portée à son comble; & sous le regne d'Isaac l'Ange, qui succéda aux Comnene, l'ambition & l'avarice, sous le prétexte du Schisme, déterminerent en 1203 les François & les Vénitiens à se croiser contre les Grecs. Ils y furent encore excités par Alexis, fils d'Isaac l'Ange, qui implora leur secours contre Alexis son oncle, qui avoit fait crever les yeux à Isaac & usurpé l'Empire. Les Croisés assiégerent Constantinople, & la prirent en huit jours. Isaac remis sur le trône mourut peu de jours après. Son fils Alexis lui succéda, & manqua aux promesses qu'il avoit faites aux Croisés, qui se retirerent très-mécontens. A peine furent-ils partis que les Grecs attribuant à Alexis tous les désordres que les François avoient commis, le massacrerent, & élurent pour Empereur Alexis Murtzulphe. Les Croisés instruits de cette révolution, assiégerent une seconde fois Constantinople, la prirent d'assaut, tuerent Murtzulphe, & élurent pour Empereur l'an 1204 Baudouin, Comte de Flandre. Ce nouvel Empire, qui a été

nommé l'Empire des Latins, dura 58 ans sous cinq Princes, qui furent Baudouin I, Henri son frere, Pierre de Courtenai, Robert & Baudouin ses fils. La prise de Constantinople n'ôta point le courage aux Princes de la maison Comnene; l'un d'eux nommé Alexis, s'étant refugié avec quelques vaisseaux vers la Colchide, entre la mer & le mont Caucase, fonda un petit Etat, auquel il donna le nom magnifique d'Empire de Trébisonde, qui fut détruit par les Turcs quelques tems avant celui de Constantinople. Les autres Grecs dispersés, reconnurent pour Empereur Théodore Lascaris, qui établit le siége de son Empire à Nicée. Il eut pour successeur Jean Ducas, Théodore & Jean Lascaris. Michel Paléologue, qui fut associé à ce dernier, & qui lui succéda après lui avoir fait crever les yeux, reprit sur les Latins l'an 1261, la ville de Constantinople; mais ce nouvel Empire dont il fut le restaurateur, ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni la puissance ni les ressources. Il ne s'étendit en Asie que sur les provinces qui sont en deçà du Méandre & du Sangare; celles de l'Europe furent divisées en de petites Souverainetés. Le commerce que les seuls Grecs avoient fait jusqu'alors, passa aux villes de l'Ita-

lie, & Constantinople fut privée de ses richesses. Les Infideles, furieux des pertes que les Croisades leur avoient causées, abhoroient le nom Chrétien, & ne respirant que la vengeance, en firent tomber tout l'effet sur l'Empire. Pour comble de maux, les Moines plus puissans que jamais, exciterent, pour des disputes de mots, des guerres civiles plus affreuses que les guerres étrangeres. Les deux partis en vinrent à ce comble d'horreur, de traiter avec les Turcs, sous la condition que les habitans qu'ils prendroient dans la faction contraire seroient traînés en esclavage; ainsi chacun dans la vûe de ruiner son ennemi, concourut à détruire la nation. A Michel Paléologue succéderent Andronic I, Michel Andronic, & Andronic II. Sous ces Princes, les Turcs ayant fondé la plus grande monarchie qui fût alors, soumirent sous Bajazet les Sultans dépendans des Caliphes, anéantirent même le Caliphat, & auroient dès lors renversé l'Empire s'ils n'avoient été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par Tamerlan; ce chef des Tartares qui parcourut les Indes & l'Asie comme un torrent, y fonda plusieurs Royaumes où regnent ses successeurs. Les Grecs auroient pû profiter de cette diversion; mais occupés des

querelles de leurs Moines, ils ne tournerent leurs armes que contre eux-mêmes. Andronic II. avoit laissé pour tuteur à ses fils, Jean Cantacusene, qui s'empara de l'Empire, & fut obligé dans la suite de le céder à Jean Paléologue, & de se retirer dans un monastere. Jean, en 1386, fut détrôné par son fils Andronic; l'année suivante il remonta sur le trône, & vendit Andronic aux Turcs. Manuel, son autre fils, lui succéda en 1392. Ce dernier eut pour successeur en 1424 Jean Manuel son fils. Ce Prince réduit à la seule ville de Constantinople, & se voyant prêt à tomber sous la puissance des Turcs, passa en Italie, où il se réunit à l'Eglise de Rome, & reconnut au Concile de Florence la supériorité du Pape, dans l'espérance qu'il obtiendroit par cette démarche quelques secours des Princes Latins; mais le Clergé de Constantinople & les Evêques traitant l'Empereur d'hérétique, se déclarerent contre cette union. L'infortuné Jean Paléologue mourut de douleur de ne pouvoir sauver son peuple par l'obstination des Moines & des Evêques Grecs. Constantin son fils qui lui succéda, se vit bientôt attaqué de toutes parts; enfin l'an 1453 Mahomet II prend d'assaut Constantinople. Constantin Paléologue est tué, &

& l'Empire d'Orient est détruit 2206 ans depuis la fondation de Rome, & 1529 depuis la bataille de Pharsale, les Grecs échapés à la fureur des Turcs passent en Italie, & rapportent en Europe le goût des sciences & des arts. Tel fut le succès des victoires des Romains. Leurs descendans essuyerent tous les maux qu'ils avoient faits au monde, & la vaste Monarchie qu'ils avoient fondée s'éteignit comme un flambeau.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

Vides ut altâ stet nive candidum Soracte.

L'Hyver blanchit déja le sommet des montagnes,
Les arbres dépouillés dans nos tristes campagnes,
Gémissent sous d'épais frimats;
Des fleuves enchaînés les ondes immobiles
Cessent d'apporter dans nos villes
Le tribut des autres climats.
Par sa cruelle intempérie,
Ne nous laissons point opprimer;
Opposons, cher Dalès, à sa vaine furie
Ce chêne que tu vois si promt à s'enflâmer;
Fortifions notre systême;

En buvant de ce vin exquis,
Qu'on diroit avoir été pris
Dans la cave de Bacchus même.
D'ailleurs, sans crainte & sans desir
Laissons tranquillement agir
De l'Etre tout puissant la sagesse profonde,
Qui modere à son gré les combats furieux
Que les fiers Aquilons entr'eux
Se livrent sur la terre & l'onde.
Ne fouillons point dans l'avenir,
Respectons les decrets du Souverain du monde,
Sans songer à les prévenir.
Profitons des beaux jours que la Parque nous file,
Envisageons d'un œil tranquille
Le moment qui doit les finir.
Si nous ignorons les limites
Qu'irrévocablement le ciel leur a prescrites,
Efforçons nous au moins de ralentir leur cours,
En moissonnant avec délicatesse
Les fleurs qu'enfante la jeunesse
Au sein des folâtres amours.
Tandis qu'il en est tems encore,
Sur les traces de Terpsicore
Suivons les plaisirs & les ris;
Méritons les lauriers dont Apollon décore
Ses éléves les plus chéris.
Mais préférons ceux de Minerve,
Préférons ces lauriers sacrés,

Qu'à jamais la vertu conserve
En dépit des hyvers, & des vents conjurés.

Le Chev. de Pierre de Fonteneilles.

Ce 23 Decembre 1753.

EXTRAIT d'une lettre écrite de Stockholm, le 14 Décembre 1753, par M. le Baron de Scheffer.

J'Ai lû dans le Mercure, Monsieur, la lettre d'un Sénateur de Suéde, qui ne méritoit pourtant pas l'honneur que vous lui avez procuré. Si j'avois à traiter aujourd'hui la même matiere, j'aurois bien autre chose à vous dire. Il n'y a plus aucune maison particuliere dans Stockholm où le cuivre ne soit proscrit, du moins dans l'intention, car il n'a pas été possible de fournir encore du fer à tout le monde, quoiqu'il y en ait déja cinq ou six fabriques très-considérables dans les provinces les plus voisines de cette capitale. Une si grande révolution dans les esprits même les plus prévenus, n'est dûe qu'à l'exemple que le Gouvernement a donné en réformant les ustensiles de cuivre en usage dans l'armée & dans la marine. J'ai vû à cette occasion combien les exemples sont préférables aux loix dans tout ce qui a rap-

port aux mœurs. Si les Souverains pensoient un peu à cette vérité, ils comprendroient qu'ils ont une obligation plus étroite qu'aucuns de leurs sujets de pratiquer les loix qu'ils font : cependant ils sont communément persuadés qu'eux seuls en sont dispensés ; c'est un excès d'aveuglement & un renversement de toutes les notions du vrai, qui ne sont pas, ce me semble, aussi souvent relevés qu'ils mériteroient de l'être.

S'il étoit possible que la Dame qui a mis dans votre lettre quelques mots si obligeans pour moi, fût transportée ici pour un moment, elle auroit sans doute une grande satisfaction à voir le profit que l'on a tiré de ses bons conseils, & des connoissances qu'elle a daigné me procurer. Elle peut se vanter à présent que tout un Royaume lui doit un bonheur très-réel. Peu de gens dans le monde ont eu un titre d'illustration si avantageux à l'humanité.

EXTRAIT des représentations faites au Roi de Suede par le Collége de Santé, le 15 Septemb. 1753. au sujet de l'avantage qui résulteroit de l'usage des batteries de fer à la place de celles de cuivre pour la cuisine.

C'Est une vérité reconnue depuis long-tems & amplement démontrée par plusieurs habiles Médecins, que les ustensiles, tant de cuivre ordinaire que de cuivre jaune, dont on se sert pour faire la cuisine, sont extrêmement mal sains & nuisibles.

Le verd de gris, que malgré tous les soins on ne sçauroit éviter, est un poison fort & certain, lequel, s'il ne donne pas la mort sur le champ, cause cependant peu à peu & par la suite des indispositions & des maladies qui abrégent la vie de l'homme.

C'est là la source de la plûpart des maladies épidémiques qui régnent dans les troupes, & qui, en tems de guerre, enlevent tant de braves gens, au grand préjudice du Royaume & de l'Etat.

Par cette raison on a murement pensé aux moyens de prévenir des suites si fâcheuses, & toujours inséparables de l'usage des ustensiles de cuivre, & on a jugé nécessaire de les abolir entierement.

Pour les remplacer nous avons une quantité suffisante de fer, qui non seulement est un métal également propre à cet usage, mais dont d'autres nations ont déja commencé à se servir, dont enfin l'exemple introduit dans quelques maisons parmi nous, prouve l'utilité & le succès.

Le fer au surplus est extrêmement salutaire au corps humain. La rouille de ce métal ne cause aucun mal; les ustensiles qu'on en fabrique peuvent être étamés aussi facilement que ceux de cuivre; l'instruction publiée à ce sujet par le Conseil royal de commerce, semble en avoir rendu la méthode si connue & si aisée, qu'elle est dévenue à la portée de chaque particulier.

Dans leur usage, on n'a pas besoin non plus d'une si grande quantité de charbon & de bois, ce qui ne laisse pas de faire un objet pour ceux qui sont attentifs à l'économie & à l'épargne dans leurs maisons.

La différence enfin qu'il y a entre le prix du cuivre & celui du fer, doit procurer à un chacun l'épargne considérable qu'il y aura dans l'achat de ces meubles indispensables, soit pour les entreprises qu'on fait pour le Roi & l'Etat, soit pour le particulier.

En conséquence de ces considérations,

Sa Majesté a fait expédier ses lettres du 2 Octobre dernier aux Conseils de la Guerre & de l'Amirauté, portant ordre de faire introduire l'usage des ustensiles de fer, tant pour la flotte que pour toute l'armée, en abolissant ceux de cuivre dont on s'étoit servi jusqu'à présent. Il a été enjoint en même-tems aux Conseils des mines & du commerce, ayant l'inspection des forges & des ouvriers en général, de prendre les précautions nécessaires pour qu'il y ait une provision suffisante de susdits ustensiles étamés, & que le public en puisse trouver à juste prix; & afin d'encourager les propriétaires des forges de s'y appliquer, & les particuliers d'en faire usage, il a été ordonné de publier le présent extrait par tout le Royaume.



A SON EXCELLENCE

M. LE BARON DE S...,

Sénateur de Suéde.

AInsi donc, pour un peuple heureux,
Contre un usage dangereux,
Contre un préjugé tyrannique,
Vous employez l'autorité;

Le héros de la politique
L'est encor de l'humanité.
Par ce trait, le plus fait peut-être;
Pour éterniser vos destins,
Vous servez vos contemporains,
Et même ceux qui sont à naître.
Vous gouvernez avec splendeur;
Mais quelques grandeurs qu'on posséde,
Les vertus font bien plus d'honneur,
Et le bienfaiteur de la Suéde
Est au-dessus du Sénateur.
Hercule, d'illustre mémoire,
Portoit en signe de victoire,
La peau des monstres étouffés
Sous sa vengeresse massue;
Stockholm vous doit une statue
Du métal dont vous triomphez.



ELOGE

De M. de Chefeaux, lû à Paris dans une Société de ses amis.

JEan-Philippe-Loys de Chefeaux nâquit à Lausane, dans le canton de Berne, en 1718. Il étoit fils aîné de M. le Banneret de Chefeaux, d'une des plus illustres familles du pays de Vaud; & petit-fils du

célébre M. de Crouzas, qui a rendu de si grands services à la Religion & aux Lettres.

M. de Chefeaux, dont nous regrettons tous les jours la perte, & auquel nous consacrons cet éloge, a brillé dans sa patrie en Philosophe Chrétien, & dans le monde sçavant en Philosophe éclairé & profond : c'est sous ces deux points de vûe que nous allons le considérer. Après avoir célébré son sçavoir, nous admirerons les vertus qu'il exerça dans la courte carriére qu'il a fourni. Quelque chose que nous disions, nous demeurerons toujours au-dessous du sujet ; mais c'est l'espéce de desavantage qu'éprouvent tous ceux qui ont à louer le vrai mérite.

M. de Chefeaux né avec les plus grandes dispositions pour les Sciences, fut assez heureux pour trouver des conducteurs qui s'attachérent aux meilleures méthodes pour lui faire goûter davantage le plaisir de l'étude, & lui en faire recueillir plus promptement d'heureux fruits M. de Crouzas qui augurait dans son petit-fils, encore enfant, la réputation qu'il s'acquéreroit, s'appliqua à écarter de son chemin toutes les épines qui auroient pû, ou le dégoûter du travail, ou retarder ses progrès.

Avec de tels guides, M. de Chefeaux parcourut rapidement les élémens de toutes les sciences, ensuite il les étudia à fond; enfin livré entierement à son goût, il s'attacha sur tout à la Géométrie, à l'Astronomie, & à diverses autres parties des Mathématiques.

La pénétration de son esprit, son application à l'étude, & la vivacité de son imagination lui tinrent lieu des secours qui lui manquoient dans sa patrie, où ces sciences étoient peu connues, ou du moins peu cultivées.

Il donna de bonne heure des preuves de ses progrès. A l'âge de dix-sept ans, il composa trois Traités de Physique.

Le premier, intitulé *Essai de Dynamique*, contenoit une explication & une démonstration des expériences nouvelles du choc des corps, suivant le principe ordinaire des forces mouvantes proportionnelles aux produits des masses des corps par leur vitesse.

Le second étoit sur la force de la poudre à canon, & il l'expliquoit par les seuls effets du ressort de l'air.

Le troisiéme traité rouloit sur le mouvement de l'air dans la propagation du son. M. de Chefeaux avoit composé celui-ci dans la vûe de développer & d'ex-

poser plus en détail les principes que *Newton* n'avoit fait qu'indiquer sur cette matiere, dans la huitiéme section du deuxiéme livre de ses Principes mathématiques de la Philosophie naturelle. Quelle gloire à cet âge d'expliquer un tel ouvrage, écrit si sçavamment, » & où les paroles sont si ménagées « dit le célébre Panégyriste de *Newton*, » qu'assez souvent » les conséquences y naissent rapidement » des principes, & qu'on est obligé à suppléer de soi-même tout l'entre-deux; » ensorte que les plus grands Géométres » ne parviennent à l'entendre qu'en l'étudiant avec soin! «

M. *de Crouzas* vit avec grand plaisir le travail de son éleve. Sans être aveuglé par l'amitié ou par le sang, il jugea ces trois ouvrages dignes d'être envoyés à l'Académie Royale des Sciences de Paris; & l'Académie jugea comme lui, qu'ils étoient dignes de l'impression. Ils parurent en 1743, sous le titre d'*Essais de Physique*: M. *Pitot*, nommé Commissaire en 1740 pour les examiner, dit dans son approbation, que l'Auteur y marque beaucoup de sçavoir & de finesse d'esprit.

A peu près dans le même tems, M. de Cheseaux travailla à des observations sur Saturne, dans lesquelles il éclaircit ce que

le célébre M. *Cassini* avoit inséré à ce sujet dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences. M. *de Crouzas* crut ses informations assez exactes, & eut assez bonne opinion de M. *Cassini* pour les lui communiquer. La vraie gloire ne connoît point la jalousie. M. *Cassini* lut & admira l'ouvrage du jeune sçavant. » J'ai lû, » écrivoit-il à M. *de Crouzas*, avec beau» coup d'attention cet ouvrage ; j'en ai » admiré la précision & la clarté ; les re» marques m'en ont paru judicieuses, el» les suppléent à ce que j'avois omis, ou » à ce que je n'avois pas assez éclairci » dans les Mémoires de l'Académie. «

Qu'un tel aveu est digne de louanges, & qu'il est honorable pour M. *Cassini* & pour M. *de Cheseaux* !

Il s'appliqua aussi particuliérement à l'étude des Langues. Le Latin, le Grec & l'Hébreu furent ses Langues favorites ; il y étoit si versé, qu'il expliquoit souvent de mémoire les endroits les plus difficiles, & qu'on l'a vu redresser les meilleurs Interprêtes, sur l'explication de certains passages Hébreux. Il ne négligeoit pas l'intelligence de l'Arabe & de l'Anglois ; il avoit aussi beaucoup de goût pour la Musique & pour le Dessein, & quelquefois il se [illegible] plus agréables ; de la

trop grande application du cabinet.

En 1736, M. de Chefeaux fut attaqué d'une maladie opiniâtre, qui vint interrompre fes travaux littéraires ; il fut plus d'une fois fur le bord du tombeau, & il ne fe rétablit que par un régime févere qui l'empêchoit de s'adonner à l'étude : comme c'étoit la feule paffion qu'il ne pouvoit combattre avec fuccès, on fut contraint de l'éloigner abfolument des livres. Inutile reméde : fon génie, toujours actif, le fervoit trop bien. Dans fes méditations il appercevoit toujours de nouvelles vérités, & cette contention l'épuifoit au point que pour prévenir des fuites funeftes, on le rendit à fa bibliothéque. Cet état de langueur & de foibleffe dura pendant cinq ans, & il étoit le feul qui ne s'en appercevoit pas.

Quelque tems après fon rétabliffement, une cométe qui parut en Décembre 1743, vint l'arracher aux études du cabinet, & lui fournit l'occafion de fe lier avec MM. *Réaumur*, *le Monnier*, *Demairan* ; il l'étoit déja avec MM. *Poleni*, *Caffini*, *Koenig*, *Bernoulli*, *Calendrini*. Il découvrit cette cométe à la vûe fimple, le 13 Décembre, tandis que ceux qui avoient les meilleurs yeux l'appercevoient à peine avec le fecours du télefcope. Ils n'étoient pas

accoutumés comme lui à examiner aussi particulierement les astres ; il n'arrivoit pas dans le firmament le moindre changement, qu'il ne s'en apperçût aussi-tôt. Etoiles fixes, cométes, il n'avoit pas besoin de télescope pour les reconnoître, la vûe seule lui suffisoit.

Il entreprit au sujet de cette cométe, une chose que personne n'avoit encore fait, & qui devoit augmenter, s'il eût été possible, la gloire du grand *Newton*, & en acquerir une bien grande au jeune Helvétien qui marchoit sur ses traces.

Ce fut de décrire après 19 jours de son apparition, & selon le systême Newtonien, le cours que faisoit cette cométe, sans qu'il s'en soit écarté que de 10 à 12 secondes dans l'espace de 24 jours après la prédiction ; de fixer le cours auquel elle s'approcheroit le plus du Soleil, & jusqu'à quel point elle le feroit ; de marquer les irrégularités, ou plutôt les bizarreries apparentes de son cours, l'augmentation successive de sa lumiere, & enfin sa diminution par dégrés jusqu'au jour auquel elle cesseroit d'être visible. Il envoya des copies à tems de cette carte & de cette nouvelle espece de prédiction à de célébres Astronomes, qui eurent grand soin de faire toutes les observations nécessaires

pour la justifier ou la détruire. Quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils virent la cométe suivre pendant une marche de près de six mois le chemin que lui avoit tracé M. de Cheseaux, & sur tout quand ils la virent tomber dans toutes les irrégularités apparentes ausquelles il sembloit qu'il l'avoit assujettie ! Quelle certitude ne donna point un pareil phénomène au systême Newtonien ! & quelle gloire n'acquit-il point à celui qui avoit si bien saisi ce systême, & l'avoit si solidement démontré ! A l'égard des queues de cette cométe, il écrivit aussi à M. *Daniel Bernoulli* & à M. *Koenig*, au mois de Février 1744, qu'au commencement du mois suivant, elle paroîtroit avoir deux queues ; il marqua même quelle seroit leur direction, & à cet égard comme au précédent, l'événement vérifia ce qu'il avoit avancé.

Ses observations sur cette cométe furent imprimées l'année suivante. On trouve dans cet ouvrage deux objets qui confirment ce que nous avons dit de sa pénétration & de son sçavoir. Le premier est une méthode de calculer les élémens de la théorie des cométes suivant les idées du systême Newtonien, & cette méthode a deux avantages sur celles de *Grégori* & de *Newton* lui-même. L'un, c'est qu'elle ne suppose

en quelque sorte qu'une théorie générale des mouvemens apparens de la cométe dont on veut calculer les élémens ; & l'autre, que les calculs qu'elle demande sont moins longs & moins embarrassés que ceux de ces deux illustres Anglois.

Le second objet est une carte du mouvement réel de la cométe dans le ciel, & d'une autre représentant son mouvement apparent à travers les étoiles fixes ; ce qui est peut-être la séule maniere complette de mettre dans tout son jour le vrai mouvement des cométes. On n'avoit rien vû jusqu'alors dans ce genre, pas même dans les tables de *Whiston*, ni dans celles de M. *Halley* : l'utilité de cette exactitude fera sans doute des imitateurs.

Nous avons vû M. de Cheseaux expliquer à 17 ans les énigmes de *Newton* ; nous l'avons vû par le secours de ce Philosophe, aller plus loin que lui-même. Voici une preuve qu'à l'âge de 18 ans il rencontra par ses propres méditations ce que *Newton* avoit déja dit. En 1736 il avoit presque achevé une théorie des mouvemens de la Lune, pour corriger les élémens des tables lunaires de MM. *de la Hire* & *Cassini*, qui s'écartoient quelquefois du ciel de 7 à 8 dégrés dans les syzigies, & de 15 ou 20 minutes dans les quadratures, & il en

avoit déterminé les élemens lorsque le systême de la théorie lunaire de *Newton* lui tomba entre les mains. Il ne tarda pas à s'appercevoir que cette théorie étoit presque la même que celle qu'il avoit imaginée, quoiqu'elles n'eussent pas le même fondement ; celle de M. *Newton* étant démontrée sur les loix de l'attraction, & celle qu'il avoit inventée l'étant sur ses seules observations. La légere différence qui s'y trouvoit, étoit même toute à l'honneur de M. de Chesεaux. Du premier coup il étoit parvenu à la vérité. *Newton* étoit resté en arriere dans la premiere & dans la seconde édition de son ouvrage ; M. de Cheseaux se procura la troisiéme, & reconnut que par une route différente il étoit parvenu au même but.

C'est ainsi que M. de Cheseaux apportoit une si grande application à ses calculs, & y joignoit une sagacité si profonde, qu'il les faisoit plutôt en Historien qu'en Astronome.

En 1748 il envoya à l'Académie royale des Sciences de Paris une théorie des cométes, où il donnoit une nouvelle méthode de calculer leur orbite : elle avoit l'avantage de tous ses ouvrages en ce genre, de donner une route directe de calculer les élémens de ces corps, & de do-

mander infiniment moins de calculs & d'opérations que les autres méthodes. Aussi cette Académie l'honora-t-elle de son approbation ; elle résolut même de l'insérer dans un volume de Mémoires composés par des Sçavans qui n'étoient point de son corps, & qu'elle se proposoit de faire imprimer. Jusqu'alors on n'avoit pu trouver cette méthode directe de calculer les mouvemens des comètes, & les plus grands Géométres, *Newton* lui-même, avoient échoué dans cette entreprise.

Nous n'avons consideré M. de Chefeaux que comme Astronome sur toutes les sciences qu'il cultiva ; nous le connoîtrons toujours avec le même avantage.

On a dit que pour faire de bons élémens d'une science, il faut sçavoir plus que ces élémens ; & rarement voit-on qu'une personne qui a atteint un certain degré de perfection, s'abaisse pour ainsi dire, à décrire la route qu'elle a suivie pour arriver à cette perfection. Il faut être un véritable citoyen de la république des Lettres, pour s'attacher à prendre comme par la main, un jeune candidat, & le conduire avec sûreté dans les sentiers tortueux des sciences. C'est ainsi que pensoit M. de Chefeaux ; tout ce qui pouvoit servir à

étendre les connoissances de tous les hommes lui étoit précieux. Aussi composa-t-il en 1747 & 1748, pour le *Prince de Nassau*, dont on souhaitoit qu'il dirigeât les études, des élémens de Cosmographie & d'Astronomie, où la simplicité & la clarté brillent par tout. On y voit un Auteur maître de sa matiere, la présenter sous la face la plus avantageuse, & qui a l'art de mettre à la portée des plus simples les propositions les plus difficiles & les plus composées.

Ce ne fut pas le seul ouvrage qu'il entreprit pour ce Prince ; il avoit travaillé dans la même vûe à une Introduction à l'histoire, elle commençoit à l'ere chrétiene, & auroit été continuée jusqu'à nos jours. On y auroit vû un écrivain judicieux & éclairé, n'appréciant chaque chose que sa juste valeur, chercher les principes des actions les plus glorieuses, peindre avec vérité le caractere & les mœurs des Nations, développer les causes de leur grandeur & de leur décadence. On y auroit vû un Philosophe Chrétien, qui ne s'arrêtant point à la superficie des choses, cherche à pénétrer avec respect jusqu'à l'origine de la Religion ; qui admire ses progrès, voit avec peine les maux qu'ont fait les persécuteurs des Hérésiar-

ques & les haines de parti, & remontant à l'Auteur de la Religion, en fait admirer par connoissance de cause, toutes les parties à son éleve. Il forme son cœur tandis qu'il orne son esprit des plus belles & des plus sûres connoissances. Malheureusement M. de Chesèaux ne conduisit cette Introduction que jusqu'à Charlemagne; & quoiqu'il n'ait pas mis la derniere main à ce morceau, il n'en est pas moins précieux.

On avoit formé à Lausane une Société de personnes éclairées, qui s'assembloient chaque semaine chez un jeune Prince étranger, pour l'instruction duquel on lisoit des discours & des dissertations sur presque toutes sortes de sujets. On pense bien que M. de Chesèaux fut un des premiers admis à ces conférences: ses dissertations furent toujours écoutées avec la plus grande attention, & on auroit désiré que chaque jour il eût voulu faire de pareils présens; il surprenoit autant par la diversité des matieres qu'il traitoit, que par la maniere claire & sçavante dont il remplissoit les plans qu'il se proposoit. Cet établissement nous a procuré des discours sur l'utilité des sciences & des arts, sur le bonheur de la vie à venir, sur l'imagination, sur les propriétés & les facultés de

l'ame, sur l'éclipse de Phlegon, sur la réformation du Calendrier, un essai de Catoptrique, un Catalogue des nébuleuses, un Discours sur la figure de la terre, lû dans une séance de l'Académie royale des Sciences de Paris, au mois de Juillet 1751, & plusieurs autres Ouvrages qui seront incessamment donnés au public.

On connoît le besoin d'un observatoire pour un Astronome. M. de Cheseaux avoit cet avantage dans sa terre de Cheseaux, où la vûe n'étant point bornée par des objets trop voisins, lui procuroit l'horison le plus agréable & le plus vaste ; c'est là qu'il passoit des nuits entieres à observer les astres. Le jour étoit consacré ou à écrire ses observations, ou à méditer sur les vérités les plus sublimes ; & c'est ainsi que travaillant sans relâche & avec une contention perpétuelle, il abrégea des jours dont la durée auroit été si avantageuse à l'humanité & aux sciences.

Il étoit essentiel à M. de Cheseaux de s'assurer de la véritable situation de son observatoire ; il fit à ce sujet toutes les observations nécessaires pour en avoir la vraie longitude. Ces recherches lui firent remarquer que la vraie situation de la Suisse étoit encore peu connue, & il en

dressa une carte sur ses nouvelles découvertes.

Ce qu'il avoit fait pour son observatoire & pour son pays, il le fit aussi pour la Palestine & pour Jérusalem, & il se trouva d'accord à ce sujet avec M. *Danville*, un des plus sçavans Géographes de nos jours.

Tant de rares connoissances ne satisfaisoient cependant pas encore M de Cheseaux ; c'étoient des Sciences qu'il auroit regardé comme inutiles, si elles ne l'avoient élevé à cet Etre infini, auteur de toutes les merveilles qu'il découvroit tous les jours, & qu'il ne se lassoit d'admirer ; mais ces mouvemens d'admiration ne produisoient point en lui des sentimens stériles ; ils servoient à augmenter le respect & l'amour qu'il portoit à son Créateur. Il sanctifioit en quelque sorte ses études par la lecture des livres sacrés, & il prit le parti de les défendre contre cette foule d'impies qu'il voyoit avec indignation s'élever de tous côtés contre les vérités les plus sublimes & les mieux établies. Dans cette vûe il s'attacha à la lecture des Prophétes dans le texte original : il y porta cette pénétration qui avoit brillé dans ses ouvrages mathématiques, aussi ses recherches eurent-elles un grand succès ; un

nouveau monde s'y dévelopa à ses yeux. Par sa sagacité & son travail, il trouva la clef de nombre de passages qui sembloient ne pouvoir être entendus. Il communiqua avec empressement au Public la plus grande partie de ces découvertes, persuadé que ce qui remplissoit son ame de l'espérance la plus vive, par la grandeur des événemens qu'il crut appercevoir dans l'avenir, ne pouvoit que combler de joie les fidéles, & les porter à glorifier Dieu.

Du fond de son Cabinet, la réputation de M. de Cheseaux s'étendit dans tout le monde sçavant. Le Président d'une Académie Impériale l'invita, dans les termes les plus pressans, à se rendre à Petersbourg, pour être Directeur de l'Observatoire & premier Professeur d'Astronomie, avec l'agrément de voyager aux frais de l'Impératrice dans toutes les Sociétés littéraires. La foiblesse de son tempérammment & sa modestie ne lui permirent pas d'accepter des offres aussi honorables; il ne cherchoit point la gloire, la gloire le venoit chercher, & il la refusoit.

L'Académie des Sciences de Paris le reçut en 1748 au nombre de ses Correspondans.

Dans sa derniere maladie il reçut des lettres du célébre M. *Haller*, qui lui ap-

prenoient qu'il venoit d'être aggrégé à l'Académie Royale de Gottingen. Quelques jours avant sa mort il avoit aussi été aggrégé à celle de Londres, & il étoit Membre de celle de Stockholm. C'est ainsi que toutes les Sociétés littéraires s'empressoient à honorer ses talens ; & nous pouvons dire, à la louange de M. de Cheseaux, qu'il avoit une connoissance si exacte de presque toutes les Sciences, que ceux qui s'étoient bornés à quelques-unes d'entr'elles, & qui y avoient consacré toute leur vie, ne pouvoient s'empêcher de convenir qu'ils apprenoient toujours quelque chose de lui.

Considérons à présent dans M de Cheseaux le Philosophe chrétien : c'est la partie qui nous intéresse le plus, & quelqu'éloge que nous ayons fait de son érudition, nous le trouverons ici supérieur à lui-même.

M. de Cheseaux pouvoit être aussi sçavant que nous l'avons représenté, & faire de toutes les Sciences l'abus qu'en font plusieurs de ceux qui y excellent ; mais il sçut se préserver de l'orgueil que donne trop souvent le sçavoir, & il donna l'exemple de la modestie la plus scrupuleuse.

La justesse de ses calculs en Astronomie lui

lui fit connoître l'abus de cette Science trompeuse, qui cherche à intéresser les astres dans la fortune des mortels, & il déplora l'aveuglement de ceux qui croient encore à ces chimeres.

Sa Théologie étoit pure ainsi que son cœur; il n'apporta point dans les disputes de controverse cette animosité de parti qui semble innée chez les Théologiens; il remontoit au principe de chaque Religion, & louoit le bon par tout où il le trouvoit.

Il se persuada qu'en matiere de Foi il ne faut point apporter un esprit de calcul, mais un esprit d'examen & de soumission.

Sa Philosophie étoit douce, sage, raisonnable; elle n'étoit point semblable à cette prétendue Philosophie brusque, violente, impérieuse & ennemie de la société, qui ne sçait que condamner. M. de Chesceaux pensoit que le vrai Philosophe doit commander sans cesse à ses passions, ne se pardonner jamais rien, & être indulgent pour les autres: sa vie fut une preuve continuelle qu'il adoptoit cette maxime.

Il ne portoit point une curiosité téméraire sur les Mysteres; il s'arrêtoit avec

soumission où sa raison ne pouvoit comprendre, & ne cherchoit qu'en l'homme même la cause de notre ignorance sur les plans de la Divinité.

Il étudioit curieusement l'Histoire ; mais il ne sçavoit point prêter de mauvais principes aux meilleures actions : eût-il été auprès des Rois, il ne leur auroit jamais caché la vérité, mais il l'auroit présentée de maniere à la faire aimer.

Son amour pour l'antiquité ne lui fit point refuser son estime aux ouvrages de nos jours qui sont dignes d'admiration, & dans ses recherches sur la Mythologie il ne s'arrêta point à des rapports qui n'ont de fondement que dans des imaginations échauffées.

Si M. de Chefeaux eut le bonheur d'être bien dirigé dans ses études, il eut aussi celui de naître dans une famille où la vertu est héréditaire, & qui prit un soin particulier de former son cœur en même tems qu'on travailloit à cultiver son esprit.

Un des principaux devoirs du Chrétien est de porter à la vertu ceux avec lesquels il vit en société, & ce devoir est le plus négligé. M. de Chefeaux s'attacha à le remplir avec cette douceur qui lui étoit si naturelle. C'est ainsi que les paysans de sa terre eurent part à ses soins religieux. Cet-

te espece de gens, injustement méprisés, paroissoient à ses yeux philosophes, des êtres tels que lui, & par là même dignes qu'il s'intéressât pour eux : aussi il s'appliqua à leur inspirer l'amour de la vertu, non seulement par son exemple, mais encore en les munissant de Livres propres à leur rappeller leurs devoirs. Il leur fit connoître, d'une maniere simple, l'Auteur de leur existence, & il détacha peu à peu leurs sens de la matiere : sur tout pour que ses peines ne fussent point infructueuses, il conseilloit les personnes chargées de les instruire, & les accompagnoit souvent dans leurs visites. Il avoit même travaillé à un plan d'instruction pour les habitans des campagnes ; sans doute nous verrions en réalité cet âge heureux, où l'innocence étoit l'appanage des hommes, si quelques êtres semblables à M. de Cheseaux, faits pour instruire & pour être aimés, habitoient dans les lieux que l'ignorance & la superstition tiennent sous leur empire.

Nous avons vu le goût de M. de Cheseaux pour l'étude, il n'en étoit pas moins propre pour la société. Son application au travail ne lui avoit point donné cet air misantropique, & ce ton farouche qui annonce d'ordinaire les sçavans. La dou-

ceur & la modestie étoient peintes sur son visage ; il faisoit l'agrément des sociétés où il se trouvoit ; il se mettoit à la portée de tout le monde, & l'on n'auroit jamais soupçonné chez lui le Géometre ni l'Astronome.

Ce fut son amour pour la Religion qui engagea la Société de Lausanne à faire ses efforts pour se procurer ce grand homme. Elle étoit naissante, & cherchoit à rendre ses fondemens stables par le moyen de quelqu'un qui pût l'éclairer de ses conseils, & la soutenir par son crédit : elle jetta pour cet effet les yeux sur M. de Cheseaux, & ne crut pas pouvoir faire une meilleure acquisition ; on connoissoit à la vérité toute l'étendue de ses occupations, mais on connoissoit aussi son amour pour la vertu, & c'est ce qui rassura. Il ne connut pas plutôt l'utilité de ce sage établissement, qu'il s'empressa d'entrer dans ses vûes, & d'être reçu dans cette nouvelle Académie. M. son frere étoit alors Chef de cette Société, il se démit de son emploi en faveur du récipiendaire. Cette action reçut un applaudissement général ; mais il fallut tout le mérite du Chef que la Société acquéroit, pour la consoler de la perte qu'elle faisoit par cette démission volontaire.

Pendant deux ans qu'il occupa la place de Président, on eut sans cesse occasion d'admirer son zele, son attachement pour les Membres de la Société, & son exactitude à se rendre aux Séances.

Appellé dans cette capitale, l'éloignement ne lui fit point oublier la Société qu'il quittoit; au contraire il s'attacha à lui donner de nouvelles preuves de son zele, se choisissant un petit nombre d'amis dont il forma un corps qu'il érigea en société, en vertu des pouvoirs qui lui furent envoyés par la grande direction de Lausanne.

Il ne connut jamais l'aigreur dans les disputes. Il ne pouvoit qu'arriver très-souvent qu'un homme aussi sçavant que lui, se trouvât en contestation sur différens points de littérature; il évita toujours avec soin d'entrer en lice: une seule fois il fut engagé dans une dispute littéraire, où la politesse la plus délicate fut observée scrupuleusement.

Ennemi déclaré du mensonge & de l'injustice, il ignoroit ces ruses & ces détours, marques ordinaires d'un petit esprit ou d'un mauvais génie: il étoit trop en garde contre lui-même pour s'être jamais laissé aller à la colere; il paroissoit avoir toujours tort vis-à-vis de ceux qui

sont assez présomptueux pour prétendre avoir toujours raison.

Il eut toujours en horreur cet art qui a pris naissance de la malice des hommes, & qui les portent souvent à noircir les motifs des meilleures actions, qui les porte à divulguer les défauts de leurs meilleurs amis ; cet art qui soutient les conversations, & qui fait l'ame de ce qu'on appelle bonne compagnie. M. de Chefeaux plein d'indulgence pour tous les hommes, leur prêtoit souvent des vertus qu'ils n'ont point, il aimoit mieux être leur dupe que leur ennemi. S'il avoit quelque défaut, c'eût été peut-être celui d'une trop grande délicatesse ; défaut bien glorieux, dont il seroit difficile d'accuser quelqu'un à propos.

Généreux & charitable, il n'appercevoit point le pauvre sans le soulager, & il eût pu compter ses jours par ses bienfaits, comme ses années par quelques brillantes découvertes. Il n'attendoit pas que le pauvre détaillât sa misere, il lui épargnoit la honte de l'avouer. Qu'un tel homme est digne de louanges ! non seulement il éclairoit l'univers, il faisoit encore subsister l'indigent : le sçavant le connoissoit par ses écrits, le pauvre par ses bienfaits.

Nous avons vû M. de Chefeaux concen-

tré dans son cabinet, renfermé dans un petit cercle d'amis choisis, aimant trop sa patrie pour se laisser éblouir par des offres avantageuses. Pour l'engager à surmonter sa répugnance à cet égard, il ne fallut pas moins que toute l'estime qu'il portoit à d'illustres Membres de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & son attachement particulier au *Prince d'Anhalt-Zerbst*, qui l'appelloit dans cette ville pour lui servir de guide, & auquel il ne s'attacha que parce qu'il découvrit en lui les semences des vertus les plus aimables.

Il vivoit dans une Cour peu nombreuse, mais bien choisie, & où il comptoit ses amis par ceux qui la composoient. Lorsqu'il eut formé la société dont nous avons parlé, il ne se plaisoit que dans les séances qu'elle tenoit, & il goûtoit enfin un plaisir dont il étoit privé depuis son départ de Lausanne, lorsque la Providence jugea à propos de le retirer de ce monde.

Les approches de la mort sont la pierre de touche du vrai mérite. C'est dans ces instans critiques que l'hypocrite cesse son rôle, & que l'ame se montre telle qu'elle est. M. de Cheseaux qui ne connoissoit que les vertus, & qui ignoroit presque jusqu'au nom des vices, vit approcher sa fin, non seulement sans murmure, mais

même avec une espéce de [illegible] son cœur ne respiroit qu'après le b[illegible] la vie à venir, dont il avoit les idées les plus grandes & les plus nobles.

Ses amis fondant en pleurs, entouroient sans cesse son lit, & furent des témoins continuels de sa patience, de sa résignation & de la grandeur de sa foi : ses prieres étoient ferventes & souvent réitérées ; il ne pensoit qu'avec une crainte raisonnable à cet instant formidable, où l'ame se détachant de la matiere, va paroître devant son Juge, suivie de toutes ses actions.

» Dieu m'appelle, disoit-il, l'avant derniere nuit de sa vie : Dieu m'appelle à » soutenir un grand combat ; qu'il daigne » me donner des forces pour en sortir victorieux, & que sa clémence m'accorde » le pardon de mes péchés «. Ce fut dans ces sentimens de piété & de soumission aux ordres de son Créateur, qu'il remit son ame entre ses mains, après une maladie de huit jours, le 30 Novembre 1751, à sept heures du matin.

Le Prince auquel il étoit attaché, inconsolable de cette mort, sentit toute la perte qu'il faisoit. Ses amis lui rendirent les derniers devoirs, & n'oublieront jamais la perte qu'ils ont faite, & les exemples de vertu qu'il leur a donnés dans

ses in... discours qu'ils ont passés avec lui.

M. de Chesaux avoit la taille médiocre, avec peu d'embonpoint, l'œil vif & pénétrant, la physionomie agréable, & la douceur toujours peinte sur le visage. Il remplit dans la derniere exactitude tous les devoirs de ses relations dans la société; il aimoit, chérissoit & respectoit ceux dont il tenoit la vie; il étoit étroitement attaché à un frere, dont l'amitié pour lui étoit inexprimable. Bon parent, véritable ami, zelé citoyen, il excella dans toutes les vertus.

Que dirons-nous de sa modestie? Nous ne pouvons mieux la peindre qu'en empruntant les traits du célébre *Fontenelle*, qui faisoit ainsi l'éloge de *Newton*.

» Un caractere doux promet naturelle-
» ment de la modestie, & la sienne s'est
» toujours conservée sans altération, quoi-
» que tout le monde fût conjuré contre
» elle: il ne parloit ou de lui ou des au-
» tres; il n'agissoit jamais d'une maniere
» à faire soupçonner aux observateurs les
» plus malins le moindre sentiment de
» vanité: il est vrai qu'on lui épargnoit
» assez le soin de se faire valoir; mais
» combien d'autres n'auroient pas laissé de
» prendre encore un soin dont on se char-

» ge si volontiers, & dont il est difficile
» de se reposer sur personne ! combien de
» grands hommes, généralement applau-
» dis, ont gâté le concert de leurs louan-
» ges en y mêlant leurs voix !

Et que l'on n'accuse pas ici notre amitié d'enthousiasme, en comparant la modestie de M. de Chefeaux avec celle de *Newton*, comme si nous voulions mettre en parallele le mérite de notre ami avec celui du Philosophe Anglois. Quelqu'un, bon juge sur cette matiere, a dit que si M. de Chefeaux eût paru sur un théatre aussi grand que l'Angleterre, ou ce Royaume, sa réputation auroit égalé, & peut-être surpassé celle des plus fameux Philosophes.

Tel est l'éloge que notre amitié d'accord avec la vérité, consacre à Messire Jean-Philippe-Loys de Chefeaux, Gentilhomme du Pays de Vaud, Gentilhomme ordinaire de S. A. S. le Prince d'*Anhalt-Zerbst*, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de l'Académie Impériale de Saint-Petersbourg, de la Société Royale de Londres, & des Académies Royales de Stockolm & de Gottingue ; ancien Président de la Société de de Lausane, President de celle dont nous sommes Membres, dont la mé-

moire [illegible] sa [illegible] cesse [illegible]ée dans nos cœurs.

Tous ceux qui nous écoutent ont été pendant quelque tems témoins des vertus de ce grand homme, & c'est en ce lieu, où nous célébrons son mérite, qu'il a exercé sa patience, sa foi, sa résignation, & qu'il a cessé de vivre dans le tems, pour revivre dans l'éternité.

IDYLLE.

Dans cette retraite
Chantez, doux oiseaux:
Dans tous les hameaux,
Que l'écho répéte
Des concerts si beaux.
Heureux animaux!
Dès votre bas âge
Vous sçavez charmer;
La Nature sage
A sçu vous former
Sans apprentissage.
Et vous faire aimer.
Que l'art de l'enfance
Dirige nos voix,
Qu'on suive ses loix

Dans chaque c[illegible]
Formé sans leçon
Un jeune pinçon,
Captif en sa cage ;
Charme plus mon cœur
Par son doux ramage
Que l'art d'un Acteur.
La simple Nature
Brille sans atours ;
Sans vaine parure
Philis plaît toujours.
Ainsi vos plumages,
Volatils heureux,
Dans ces doux bocages
Brillent à nos yeux.
Si dans la prairie
La Nymphe chérie
Conduit son troupeau ;
Sur un arbrisseau
Mille oiseaux volages,
Par leurs badinages
Charment ses loisirs :
Leur beauté touchante,
Leur voix ravissante,
Font tous ses plaisirs.
Spectacle qu'admire *
Paris enchanté,

* L'Opera.

Que votre beauté
Chaque jour l'attire ;
Pour moi loin de vous,
Assis sous un hêtre,
J'écoute peut-être
Des concerts plus doux.
Mon ame tranquille
Goûte en cet asyle
La paix, la douceur :
Qu'il est doux d'y vivre
Seul avec un livre
Quand on a son cœur !

*Mlle L*** du M*** de Laval.*

LE POULET GLOUTON.

FABLE.

Certains poulets à même table
Vivoient de pair à compagnon ;
La servante de la maison,
Dame Margot, fille capable,
Mieux que poulets du Roi les nourrissoit, dit on.
Malgré ses soins, peu content de sa vie,
Parmi la troupe étoit certain glouton
Qui ne trouvoit jamais la portion
Forte assez pour sa compagnie.

Je n'en serai pas le dindon,
Dit-il tout bas : puis élevant le ton,
S'écria d'une galerie :
Or écoutez, mes freres, ce sermon :
Nous mangeons tous outre mesure,
Les alimens sont faits pour aider la nature,
Et non pour satisfaire un appetit gourmand ;
Mes très-chers, vivons sobrement,
Le Sage doit manger pour vivre ;
Cette maxime est un point important
Que nous devons tous suivre.
Il dit... & les benêts touchés de ce discours,
Jeûnerent depuis tous les jours.
Le sire après le refectoire,
Incognito venoit lécher les plats,
Que les dupes laissoient bien gras.
Il en eût eu toute la gloire,
Si par malheur pour lui
Son embonpoint ne l'eût trahi,
Certain jour roulant la prunelle
Sur le troupeau, Margot vit l'orateur,
Dont elle admira la rondeur.
Oh, oh! dit-elle,
Monsieur, vous êtes bien dodu,
Vous pourriez bien mourir de gras fondu.
Or ça, venez à la cuisine,
Sur la table tantôt vous aurez bonne mine :
Tuchoux, qu'il sera succulent.

Dans le même instant la commere
Détachant certain instrument,
En deux coups lui fit son affaire.
Il eut mieux fait de jeûner à mon sens.
Helas ! peut-être à nos dépens
Beaucoup de gens font bonne chere
Qui ne la feront pas long-tems.

Par la même.

La Lettre suivante est de M. de Tressan, Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandant en Toulois, Barrois & Lorraine Françoise, & Membre de la plûpart des Académies de l'Europe ; c'est dire suffisamment que les Observations que nous présentons au Public sont sûres, & qu'elles sont aussi agréablement tournées qu'elles puissent l'être.

LETTRE

A M. L'ABBE' RAYNAL.

LE Catalogue du cabinet de feu M. Geoffroy, Membre de l'Académie des Sciences, qui vient d'être imprimé, est un monument pour les amateurs de l'Histoire

naturelle ; ce Catalogue sera souvent consulté par ceux qui travailleront à se former des Cabinets. On sçait que les Catalogues des fameuses Bibliotéques sont conservés précieusement ; & en effet non seulement on prend une grande connoissance des matieres & des Auteurs qui en ont traité dans les Catalogues de Balusc, de Ducange, &c. mais aussi on se fait une idée précise des Editions, du choix, de l'ordre & de l'arrangement des Livres.

Le Catalogue du Cabinet de M. Geoffroy laisse bien des choses à desirer pour l'ordre, sur tout dans l'article des Coquillages ; il contient aussi quelques erreurs, & je crois que rien n'est plus utile que de dénoncer au Public celles qui peuvent s'accréditer. J'avoue même qu'il est surprenant qu'elles puissent se soutenir encore malgré les expériences les plus faciles à répéter, & de voir qu'on les réimprime en des ouvrages, trop estimables d'ailleurs pour qu'on ne cherche pas à en séparer les seuls articles qui peuvent donner de fausses idées.

Comme l'Auteur du Catalogue de M. Geoffroy a joint ses propres réflexions à plusieurs articles, ce sont ces réflexions qui m'ont engagé, Monsieur, à vous envoyer celles qui suivent.

Art. 6. Belemnites, ou pierres de linx.

L'Auteur suppose avec M. Lineus qu'il y a *peut-être* des nautilles coniques au milieu de la mer, que l'on ne peut les trouver, & que des pétrifications se moulent dedans.

Je trouve deux erreurs dans ce même article ; l'existence de ces nautilles coniques n'est point prouvée, & les Belemnites ne sont point des pétrifications ; si elles étoient des pétrifications on les trouveroit en cônes pleins, & l'on n'y trouveroit pas toujours la chambre conique intérieure : cette chambre se trouve quelquefois remplie par une pétrification, mais la matiere intérieure est alors absolument différente de la supérieure.

Rien de plus facile que de connoître que la Belemnite est un vrai coquillage : si l'on en brise une parcelle entre les dents, on lui trouvera le goût de l'écaille d'une huitre ordinaire legerement grillée ; ce goût est le même que celui de plusieurs autres coquillages fossiles, qui de même que la Belemnite ont conservé partie de l'huile bitumineuse que contiennent quelques espéces de coquillages : il est à observer que plus les coquillages contiennent de cette espéce d'huile, & plus ils ont résisté aux laps de tems.

La plûpart des coquillages fossiles se sont convertis en craye ; mais les Belemnites, les Griphyles, les Limaçons, quelque Corne ammon & une espéce de moule monstrueux dont le test a souvent jusqu'à 15 & 18 lignes d'épaisseur, ont conservé leur huile, le même arrangement dans le tissu de leur substance, & donnent absolument la même saveur lorsqu'on les broye entre les dents.

J'observerai encore que la Belemnite est d'un tissu si inaltérable, qu'elle n'a rien perdu dans des masses de mine de fer ; j'ai envoyé aux cabinets du Jardin du Roi une Corne ammon, absolument changée en mine de fer ; plusieurs Belemnites sont insérées dans la croute de mine qui enveloppe en partie cette Corne ammon, ce qui prouve que ces corps ont été réunis en masses dans le même tems, & l'on y trouve la substance de ces Belemnites integre, & pour la forme & pour le goût.

J'ai deux Cornes ammon semblables dans mon Cabinet, où les Belemnites qui se trouvent insérées dans la croûte, sont conservées de même ; j'ajouterai qu'on apperçoit dans ces Cornes ammon par quelques trous faits au test du coquillage, que la table intérieure est chargée d'un sparr crystallisé & très blanc, qui pourroit bien s'ê-

tre formé de la dissolution de cette même table intérieure.

Je me garderai bien de dire que la Belemnite soit assez suffisamment connue pour la bien définir, mais très-certainement ce n'est point une pétrification, & c'est un corps organisé & du régne animal. Je serois bien tenté de croire que c'est une espéce de lepas, & ce qui me le fait conjecturer, c'est que j'ai trouvé dans plusieurs Belemnites, un petit cône disposé par calotes les unes sur les autres, qui n'est point lui-même une pétrification, & qui a un arrangement trop régulier pour ne le pas devoir à l'organisation animale : la plûpart des lepas ne sont aussi qu'un cône plus ou moins évasé.

La Belemnite a de plus une propriété. Si l'on en fait calciner violemment une certaine quantité, le résidu aura à peu près le même effet de la pierre de Boulogne, & pourra de même se gorger de lumiere, & l'effluer pendant quelques momens.

Tout me porte à conjecturer que la Belemnite est un lepas : & si on interpose une Belemnite transparente de Courtaignon ou d'Hautvillers à la bougie, on appercevra une raye ou sciffure, qui s'étend de la base vers la pointe, & qui donne l'idée d'une espéce d'articulation pro-

pre à se dilater lorsque ce coquillage grossit.

A l'égard de la Corne ammon, la définition que l'Auteur en fait d'après M. Lineus, ne me paroît pas plus vraisemblable. Les espéces des Cornes ammon sont extrêmement variées ; il y en a en effet qui sont de vraies nautilles, & celles-là n'ont ordinairement que deux tours au plus ; mais la plûpart des Cornes ammon ont jusqu'à quatre & cinq tours, & différent absolument par leur forme, leurs stries, & leurs tubercules de toutes les nautilles connues.

J'ai des preuves certaines que plusieurs espéces de Cornes ammon sont des coquillages multivalves ; les espéces de feuillages que l'on voit sur leur superficie, ne sont autre chose que les dents de grandes sutures, qui ressemblent à la suture occipitale de la tête d'un vieux cerf ou d'un vieux chevreuil.

Cette espéce de Corne ammon a plusieurs articulations semblables qui lui donnent la facilité de s'étendre à mesure que le coquillage grossit, & qui lui donnent peut-être un mouvement propre qui lui sert à changer de lieu. J'ai envoyé au Cabinet du Jardin du Roi un fragment de Corne ammon, où l'on voit si parfaite-

ment cette articulation, que la suture feuillée se sépare & se remboîte exactement; & qu'on apperçoit facilement que cette suture a du être recouverte & percée par des muscles & tendons quand l'animal vivoit.

J'ai plusieurs piéces dans mon cabinet qui prouvent ce que j'avance de la maniere la plus sensible, & j'ose en conclure que, quoique les analogues des $\frac{30}{28}$ des cornes ammon nous soient inconnus, il n'en est pas moins vrai que cette espece de coquillage ne soit très-différent des nautilles connues & ne soit multivalve, & lié par des articulations & des sutures engraînées très faciles à observer.

J'ajoûterai que la grande quantité de corps marins fossiles que j'ai rassemblés, m'a prouvé qu'il n'en est aucun qui se change aussi facilement en mine de fer que la corne ammon; j'en ai envoyé une qui pese 70 livres aux cabinets du Jardin du Roi, & j'en ai au moins 30 de différentes grandeurs absolument changées en mine de fer très-pur, sur plusieurs desquelles les sutures feuillées sont encore très-remarquables.

Art. 54. Il seroit en effet très-extraordinaire de trouver encore de bons naturalistes qui pussent douter de la pétrification

du bois ; elle s'opere de deux manieres, par incrustation & par infiltration. La premiere s'opere en peu de tems, & le cours d'une fontaine chargée d'une terre fine & de sel sélénite suffit.

Cette pétrification est très imparfaite, change la figure, ne conserve point la couleur, & est toujours du genre calcinable.

La pétrification qui se fait par infiltration, ne s'opere que dans un tems très-long ; l'infiltration chargée de sables subtils & crystallins ne s'insere qu'à mesure que le bois se cinerise, & le sel propre du bois sert encore à fixer cette infiltration. Cette espece est presque toujours du genre vitrescible.

J'ai dans mon cabinet le tronc d'un pommier ou poirier sauvage que l'on a trouvé en Champagne sur le penchant d'une colline ; il traversoit cinq ou six bancs strutifiés de sable, & étoit brisé en plusieurs pieces. J'en ai une qui a trois pieds & trois pouces de long, une autre de deux pieds. Ces pieces ont environ un pied de diamétre ; on y voit les cercles concentriques des séves, les fibres, les nœuds ; & j'ai aussi plusieurs branches du même arbre qui ont conservé leur forme, leur volume & presque toute leur couleur ; toutes ces pieces sont vitrescibles.

Art. 133. Le ſparr & le quarts ſe trouvent ſouvent grouppés enſemble, & le ſparr ſe cryſtalliſe toujours en petits canons ſur le cryſtal. J'ai envoyé pluſieurs pieces aux cabinets du Jardin du Roi, où l'on trouve un fond de cryſtal & de quarts très-brillant, & du ſparr de pluſieurs formes différentes ſur la même piece; j'en ai de très-belles pieces abſolument ſemblables dans mon cabinet.

Art. 149. Il ſeroit à déſirer qu'on n'entretînt pas plus long-temps le public dans l'erreur de la prétendue pierre de foudre, il n'en exiſte point; & toutes celles que le chartalaniſme a donné pour telles, ne ſont autre choſe que des pyrrites & marchaſites ordinaires.

Art. 202. L'Auteur du catalogue a oublié de marquer la peſanteur des différentes pieces de mine; rien n'étoit cependant plus néceſſaire que d'en ſpécifier le poids & la perfection, ſur tout pour ceux qui habitent comme moi la Province, qui y ont leurs cabinets, & qui ne peuvent ſe décider ſur un catalogue qui ne caractériſe pas aſſez les pieces. J'ai une piece de cinnabre le plus parfait qui ſe puiſſe trouver pour la couleur & l'homogeneité; il peſe deux onces & demie: la ſuperficie en eſt légérement plombée, & laiſſe voir

dans plusieurs points la même couleur brillante que dans le côté où il a été séparé de la veine en roche.

Art. 251. On voit communément en Italie & en Corse des camisoles, des bonnets, des gants & des bas fabriqués avec le bissus des pinnes marines ; ce bissus ne prend point la teinture sans en être altéré. J'ai une paire de bas de ce bissus, on a peine à en soutenir la chaleur ; on prétend que les tissus de ce bissus sont très-bons pour les rhumatismes & pour la goutte : cette opinion n'est pas sans fondement.

Art. 253, & art. 268. J'avoue que je ne conçois pas que l'on puisse encore écrire dans des livres, d'ailleurs dignes d'estime, des erreurs reconnues pour telles. Les célébres Tournefort & Marsigli nous ont laissé trop d'observations utiles pour que leur nom ne soit pas immortel dans les Lettres, & que leurs ouvrages ne soient pas précieux à ceux qui étudient l'histoire naturelle ; mais si ces grands hommes vivoient aujourd'hui, M. de Tournefort reconnoîtroit lui-même qu'il s'est trompé en croyant voir végéter les pierres dans la caverne d'Antiparos, & ne regarderoit plus ces prétendues végétations que comme un épanchement de fluors & des stalactiques.

lactiques. M. de Marsigli réformeroit de même de son histoire de la mer tout ce qu'il a écrit sur les coraux, coralloïdes, madrepores, lythophites, & prétendues plantes marines.

Cependant c'est ainsi que les erreurs passent d'âge en âge, & que de fausses autorités font naître des idées difficiles à effacer de l'esprit de ceux qui n'étudient pas la nature elle-même, & qui tranquilles dans leurs cabinets se contentent de compiler ce que les Auteurs antérieurs ont écrit. Il est prouvé aujourd'hui par les expériences & les observations les plus sûres & les plus impossibles à réfuter, que les coraux, les madrepores de toutes especes, les lythophites, & tout ce qu'on nomme par un ancien usage, plantes marines; il est prouvé, dis-je, que ce ne sont que les ouvrages des insectes de mer, du même genre que ceux qui bâtissent ce qu'on nomme les orgues de mer, & *tubularia purpurea*.

PREUVES.

A-t-on jamais vû la végétation recouvrir une branche d'arbre cassée ? L'Auteur du Catalogue prétend à l'art. 208, que la piece qu'il cite peut servir à expliquer la végétation du corail. Cet article prouve

bien plutôt qu'il est impossible que le corail croisse par intus-susception, & qu'au contraire il croît par juxta-position & addition des parties.

Une branche cassée de corail contenoit sans doute un certain nombre d'insectes qui y étoient logés; tombés sur le tronc du corail, ils auront communiqué avec les insectes du tronc, qui ont toujours des ouvertures dans l'écorce du corail (ce qui s'observe facilement), alors les insectes de la branche cassée auront travaillé à se rejoindre aux autres qui les auront aidé dans leur travail, & la branche aura été bientôt recouverte par une écorce commune & de même substance que le reste.

Doit-on être étonné de trouver les bouts des coraux mols, puisque ces bouts sont le dernier période du travail des insectes, & le prolongement d'un corps qui s'accroît fort vîte, & qui ne prend de dureté & de consistance qu'à mesure que les insectes veulent agrandir leur habitation? Ce prétendu lait qui en tombant sur des galets ou des morceaux de pots cassés, fait renaître des troncs de corail, n'est autre chose qu'une multiplicité de ces petits insectes imperceptibles, qui de même que les vers lumineux des huitres,

se réduisent en flégme si on les touche à nud, & qui ont besoin de se loger comme les poissons mols, dans un test, qui leur serve de défense & d'abri, lequel se forme de la glu de ces poissons comme les autres coquillages.

Une preuve invincible & commune aux lythophites de toute espece, comme aux coraux, madrepores & coralloïdes, c'est qu'ils croissent sur des corps durs qui ne peuvent fournir en rien à l'intussusception. J'en ai de différentes especes sur des galets, sur des sillons, sur d'autres coquillages, & deux polipiers sur des pyrites. J'ai un gros crable chargé de polipiers dont plusieurs branches ont un pied & demi de longueur.

Que l'on compare de plus ce qu'on donne ici pour végétation ordinaire. A-t-on jamais vû un arbre ou une plante dont les branchages, après être sortis du tronc à angles aigus, & s'être étendus, rentrent & s'anastomosent avec ce même tronc? Voit-on jamais une grosse branche naître d'une qui n'est à elle que comme un à 8, & quelquefois à 16? c'est cependant ce qu'on voit très-souvent dans les coralloïdes & les lythophites. J'en ai vingt dans mon cabinet sur lesquels l'on peut faire cette observation.

D'ailleurs tous ces lythophites, ces madrepores, ces polipiers étant examinés sur les lieux où ils se trouvent, étant enlevés dans des vaisseaux transparens remplis au même instant d'eau de mer, & étant examinés par des Observateurs attentifs & exacts, on a vu les insectes sortir de leurs alvéoles, y rentrer & y travailler. M. Bernard de Jussieu a joui de ce spectacle; M. Tremblay de même. Si je me nommois, je pourrois aussi me citer.

N'est-il pas facile aussi de remarquer dans les coraux & coralloïdes un méchanisme & une organisation qui ne peut être que du regne animal?

J'observerai la prodigieuse vîtesse avec laquelle ces insectes travaillent. Les pêcheurs de Catalogne reviennent tous les ans couler leurs dragues par préférence sous les rochers où ils ont trouvé le plus de corail l'année précédente.

M. Tremblay, Membre de la Société Royale de Londres, & dont l'esprit philosophe & aimable dans la société annonce sans cesse le respect & l'amour le plus ardent pour la vérité, M. Tremblay a poussé ses observations sur les polipes beaucoup plus loin encore que dans les rapports qu'il a déja fait imprimer; il m'a dit, & on ne peut se refuser jamais à le croire

ſans injuſtice, il m'a dit avoir vû dans l'eau douce des eſpeces d'inſectes qui travailloient comme ceux qui bâtiſſent les lythophites & les polipiers. Ces inſectes & leur travail ſont très difficiles à ſaiſir par leur peu de conſiſtance ; mais lorſqu'on y réuſſit, on jouit du plaiſir de les voir étendre en très peu de tems leur travail, & une branche en peu d'heures acquiert la longueur de plus d'un pouce, & une grande quantité de ſubdiviſions.

Il a déja donné ſes premiers rapports à la Société Royale de Londres, & l'analogie avec les inſectes de mer me paroît de nature à ne pouvoir être conteſtée.

Il ſeroit donc à déſirer que des Auteurs vivans euſſent le courage & la candeur de corriger dans leurs ouvrages ce qu'ils ont écrit ſur l'autorité de l'hiſtoire de la mer du Comte de Marſigli ; rien n'eſt plus facile pour eux que de rectifier ces articles, le grand nombre d'éditions que leurs ouvrages ont eu & méritent d'avoir encore, leur en donne la facilité.

Je prie l'Auteur du Catalogue, qui me paroît d'ailleurs très verſé dans l'hiſtoire naturelle, de me pardonner ces réflexions que l'amour de la vérité m'a fait écrire.

VERS A IRIS.

Tels qu'on voit les bergers & leurs tendres bergeres,
Sans crainte ni soucis des loups,
Sur les renaissantes fougeres
Goûter les destins les plûs doux :
Telle coulez, Iris, les jours les plus prosperes,
Loin des fâcheux, loin des jaloux :
Ce que sont aux bergers les loups,
Sortant des bois & des bruyeres,
Les envieux le sont pour nous.

Par M. de la Soriniere.

Le premier Janvier 1754.

Le mot de l'Enigme du Mercure de Février est *Clistere*. Celui du premier Logogryphe est *Seringue*, où l'on trouve *Serge*, *Reine*; quatre Papes sous le nom de *Serge*, *Suger*, *ris*, *Urie*, *Egine*, *Sin*, *gruë*, *égire*, *Guise*, *Eure*, *us*, *Sire*, *Seine*, *Negre*, *sein*. Celui du second est *Palladium*, dans lequel on trouve *Adam*, *Paul*, *Ladi*, *vil*, *mal*, *ami*, *Aa*, *Maia*, *mâl*, *Ulla*, *Ida*, *laid*, *Lama*, *la*, *mi*, *ail*, *mil*, *Pallium*, *Lulli*, *Dal*.

ENIGME.

LA décence & la propreté
Sont causes de mon origine ;
Pourquoi faut-il qu'on me destine
Si souvent à la saleté ?
Pour m'approprier au service
L'on me fait volontiers quarré,
Et je suis tenu très-serré
Même pendant mon exercice.
On fait toujours de moi grand cas
Quand je viens d'un lointain rivage,
Et pour éclipser ses appas,
Philis emprunte mon ombrage.
D'un grand que je ne nomme pas,
Fort enclin aux tendres ébats,
Je sers à désigner l'hommage
Qu'il rend à celle qui l'engage.

*Par M. M*****. de Paris.*

LOGOGRYPHE.

J'Ai dix pieds, belle Iris, & je ne marche point.
Oh ! oh ! me direz-vous, la chose est singuliere ;
Pourquoi non ? Ne serez surement la derniere
Qui pour me chicaner disputera ce point.

Pour deviner mon nom besoin n'est de magie,
Si vous sçavez les mots dont je suis composé ;
Or comme à vous tromper je me vois disposé,
Voici pour cela seul ma généalogie.
Chez moi, trouvez d'abord un petit instrument,
Qui sans s'appercevoir sert à votre ornement.
Si vous voulez ensuite un lieu de ma naissance,
Je pourrai vous l'apprendre avec beaucoup d'aisance ;
Ainsi qu'un lieu fameux pour l'Inquisition.
Un mot fort usité, mot de maçonnerie.
D'un mortel affamé l'unique ambition.
Un petit nom flateur, nom de galanterie.
Une fille qu'aima le plus puissant des Dieux,
A qui Junon dans sa colere
Fit parcourir toute la terre.
Celui qui de Sapho, lui seul fixa les yeux.
La mere de Léarque. Un des fils de Neptune.
Celui qu'on trouve peu dans l'adverse fortune,
Et qu'un grand ne trouve jamais.
Pour élever les superbes Palais,
Un homme toujours nécessaire.
L'instrument qui punit notre témérité,
Qui chez vous est une beauté,
Et qui rend un homme faussaire.
Un mot Latin que tout le monde entend,
Que veut vous exprimer un amant qui soupire ;
Ce mot que l'amitié me permet de vous dire,
Que dicté par l'amour, le devoir me deffend.

J'avois quitté la Fable & je vais la reprendre.
Que je crains votre esprit, toujours promt à comprendre.
Oui, je suis découvert, & vous me devinez:
Si je parois encore, Iris, vous me tenez.
Je vois qu'à vous tromper vainement je m'apprête,
Vous bravez mes efforts, & c'est ce qui m'arrête.
Mais qu'importe, après tout,
L'ouvrage est commencé, j'en dois venir à bout.
Je renferme en mon nom un fleuve d'Italie,
Qui d'un fils imprudent fut la punition;
Dans ce fleuve il perdit la vie
Par trop d'ambition.
Celui qui des Thébains lui seul bâtit la ville.
Un fils de ce héros, qui du peuple Troyen
Fit long-tems le bonheur, fut même le soutien.
Un Prince, époux d'Hellice; & de l'Irlande une Isle.
Une fille d'Atlas. Mais insensiblement
Je me découvre à vous; peut être en ce moment
Vous connoissez déja mon nom & ma figure,
Si je dis que chez moi l'on trouve la monture
Du sexe féminin.
De plus, une arme à feu, qui dépeuple la terre;
Et dont le bruit affreux imite le tonnerre.
Vous me direz d'un air bénin,
Ah! pour le coup je vous devine.

Attendez encore un instant ;
Il faut auparavant
Connoître tous les mots qu'ici je vous destine.
D'abord, un bois très-propre à construire un vaisseau.
Un des fils de Noë. Ce magnifique oiseau
Très-renommé par son plumage,
Du sot & du faquin la plus parfaite image.
Le lieu que l'on choisit quand on veut se cacher ;
Que nous allons souvent chercher
Si quelque chagrin nous dévore,
Lieu chéri d'une pecore
A qui le grand cercle fait peur.
Ce qui d'un ouvrier fait le plus grand bonheur ;
Sans quoi le Marchand ne vit guere.
Un meuble utile pour le froid.
Un lieu qui cause de l'effroi,
Où loge un Officier de guerre.
Le nom qui peut causer des pleurs
A l'homme qui voudroit être fort grand de taille ;
Le mois qui fait croître les fleurs.
Une arme dont se sert fort souvent la canaille
Pour terminer ses différends.
Un fruit que quelquefois l'on met en confiture.
Une piéce d'un jeu fort chéri des Sçavans.
Ce qu'en lisant ceci vous cherchez, je vous jure.
L'épithete commune à l'homme courageux.
Le nom qu'à votre chat le plus souvent on donne.
Un rien, qui rassemblé peut rendre malheureux.

Ce que répond toute personne
Si ce qu'on veut ne lui plaît pas.
Du corps une partie connue,
Qui chez vous se voit toute nue;
Et qui même a quelques appas.
Enfin, certain oiseau qui paroît sur la table,
Qu'on dit être fort bon quand il nous vient du Mans.
J'y parois comme lui; m'en croyez-vous capable?
Si vous me devinez, vous verrez si je mens.

P. M. C. D. G.

AUTRE.

Je suis une profession
Utile quoique dangereuse;
J'occupe fréquemment certaine nation,
Sur l'intérêt peu scrupuleuse.
Je fais briller par le secours de l'art
Le Poëte & le Campagnard.
Le peuple souvent me visite:
Que de vieilles beautés à face décrépite,
Au prix de leurs trésors, voudroient de leurs attraits
Pouvoir faire ce que je fais!
Combinez mes sept pieds, vous trouverez sans peine

Le contraire du plus grand bien,
Des plus grands potentats la ruine ou le soutien ;
Ce qui dénote une ame vaine,
Ce que doit craindre le poisson ;
Ce qu'un Marchand malheureux ne peut faire,
Et qu'on ne fit jamais au fort de la colere.
A ma fin retranchez trois pieds & mettez *on*
Vous trouverez souvent mon nom.

B. G. A. A. de Lyon.

NOUVELLES LITTERAIRES.

THEOLOGIE payenne, ou sentimens des Philosophes & des peuples payens les plus célébres, sur Dieu, sur l'ame, & sur les devoirs de l'homme. Par M. de Burigny. *A Paris* chez *Debure* l'aîné, quay des Augustins, 1754, *in*-12 2 vol.

Le projet de cet ouvrage, dit M. de Burigny, avoit été ébauché il y a un grand nombre de siécles. Les premiers Apologistes du Christianisme prouverent aux Payens que la foi des Chrétiens sur la nature de Dieu étoit conforme à ce qui avoit été écrit sur cette matiere par les plus célébres Philosophes.

L'ancien Auteur du Livre de la Monarchie que l'on trouve parmi les Ouvrages de S. Justin, qui est du moins de la plus grande antiquité, s'il n'est pas de ce Pere, confirme par le témoignage des Poëtes & des Philosophes, ces importantes vérités qu'il n'y a qu'un Dieu, que les hommes lui rendront compte un jour de toutes leurs actions, & que les sacrifices des animaux ne sont pas suffisans pour réconcilier le pecheur avec Dieu. Athenagore employe deux chapitres à prouver que les Poëtes & les Philosophes ont crû l'unité de Dieu.

Le petit ouvrage d'Hermias n'est qu'une exposition des sentimens des Philosophes, dont l'Auteur a tâché de rapprocher les contradictions & les absurdités.

Clement d'Alexandrie a prétendu que les Philosophes Grecs avoient puisé la vérité dans les livres de Moyse; & il employe une partie du cinquiéme Livre de ses Stromates à faire voir la conformité des sentimens des Philosophes avec l'Ecriture sainte; d'où il conclut que les Grecs ne sont que les copistes des Hébreux. C'est ce qui avoit déja été dit avant lui, & ce qui a été répété par Eusebe, qui a rapporté tout cet endroit des Stromates dans sa préparation évangélique.

Parmi les Ouvrages d'Origene qui sont perdus, l'un des plus considérables, dit M. de Tillemont, c'est celui des Stromates, qu'il composa à l'imitation de S. Clement d'Alexandrie, dans lequel il comparoit les sentimens du Christianisme avec ceux de la Philosophie, & confirme toutes les maximes de notre Religion par Platon, Aristote & d'autres célébres Philosophes, ce que S. Jérome rapporte comme une louange.

Tertullien croyoit aussi que les Poëtes & les Philosophes avoient appris dans les Livres saints les vérités qu'ils avoient répandues dans leurs ouvrages. Il soutient dans son Livre du témoignage de l'Ame, qu'il n'y a point de dogme si nouveau & si étrange, pour me servir de ces termes, que les Chrétiens admettent, que l'on ne puisse confirmer par les Livres communément reçus dans le Paganisme. On peut voir aussi un examen qu'il fait du sentimen des Philosophes sur la Divinité, dans son Livre aux Nations.

Lactance, celui de tous les Auteurs ecclésiastiques qui avoit le plus étudié la Philosophie humaine, & qui a écrit avec tant d'agrémens qu'on lui donne le surnom de Ciceron chrétien, a réfuté les erreurs des Philosophes dans le premier

& dans le troisiéme Livre de ses Instructions divines. Il se sert aussi de leurs témoignages pour appuyer la vraye doctrine ; & il convient que presque toutes les vérités essentielles se trouvent chez eux, & que si l'on en faisoit un recueil, il se trouveroit conforme à la créance des Chrétiens.

Diodore, Evêque de Tarse dans le quatriéme siécle, écrivit contre les Payens ; mais nous ne connoissons que les titres de ses Livres. On sçait qu'il y en avoit sur Dieu & sur les Dieux, sur les égaremens des Payens, sur la matiere. Il avoit cherché à prouver que les natures invisibles n'étoient point formées des élémens, mais tirées avec eux du néant ; il avoit réfuté ceux qui disoient que le ciel étoit un être animé.

Saint Augustin a aussi examiné les sentimens des Philosophes, dans le huitiéme Livre de son grand ouvrage de la Cité de Dieu : il y donne la préférence aux Platoniciens, qu'il prétend avoir connu le vrai Dieu ; il enseigne même qu'ils ont cru qu'il étoit l'Auteur de tous les êtres, le principe de toutes nos connoissances, & la fin de toutes nos actions, & qu'en cela ils sont d'accord avec nous. Il n'ose pas décider si ce sont les Livres des Juifs qui

ont éclairé Platon, ou s'il n'a point eu d'autre maître que la lumiere naturelle. Il avoit d'abord adopté une opinion, qui avoit eu grand cours dans les premiers siécles de l'Eglise, que Platon dans son voyage d'Egypte avoit eu des conférences avec le Prophéte Jérémie, & qu'il avoit pu voir les Livres de la Bible; mais depuis il reconnut par la chronologie, que Platon ne vint au monde qu'environ cent ans après Jérémie, & que la version grecque des Septantes n'avoit été faite par l'ordre de Ptolomée que près de soixante ans après la mort de Platon.

Théodoret, contemporain de S. Augustin, est le dernier des Peres qui ait conféré la Théologie chrétienne avec les sentimens des Payens: sa Therapeutique, ou maniere de traiter les maladies spirituelles des Grecs, en les éclairant sur les vérités évangéliques par la Philosophie payenne, est composée de douze discours. Dans le second, il est traité de Dieu ou du principe de toutes choses: on y voit le dénombrement des opinions qu'ont eu touchant ce principe les sept Sages de la Grece & les Philosophes: on y voit le parallele de leurs sentimens avec la Théologie de Moyse. Le cinquiéme est une Dissertation sur la nature de l'homme, &

de l'exposition de ce qu'en pensent les Grecs & les Chrétiens. Le sixiéme regarde la Providence : l'Auteur y réfute l'Athéïsme de Diagore, les blasphêmes d'Epicure, & les absurdités d'Aristote ; il y rend justice à Platon, à Plotin & aux autres Philosophes de la même école qui ont parlé de la Providence d'une maniere plus élevée. Dans le onziéme, il expose ce que les Grecs enseignoient touchant la fin de l'homme & le jugement dernier. Enfin dans le douziéme il s'efforce de faire voir que les Philosophes ont été bien éloignés de la perfection.

Cet Ouvrage est certainement le plus travaillé de tous ceux que les Peres nous ont laissés sur la Philosophie payenne. Au reste, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans leurs Livres sur cette matiere, il est bon de se ressouvenir en les lisant, que souvent plus pieux & plus zélés que grands critiques, ils n'apportent pas toujours dans leurs citations cet esprit de discernement auquel nous sommes accoutumés depuis quelques siécles.

Jean Stobée, qui n'est pas moins ancien que Théodoret, & dont on ne connoît ni la personne ni la Religion, nous a laissé un recueil extrêmement utile pour connoître les sentimens des Payens. Son ouvrage

est d'autant plus précieux, qu'il nous a conservé plusieurs fragmens des Anciens, qu'on ne trouve plus que chez lui. Ce n'est à la vérité qu'une compilation sans aucun raisonnement; mais elle renferme des passages importans sur les matieres les plus dignes d'attention. Le premier chapitre est sur Dieu, qui est l'auteur de ce qui existe, & qui gouverne l'univers par sa providence; le second étoit contre ceux qui nioient la Providence; le troisiéme renferme les passages qui prouvent que la justice de Dieu examine les péchés des hommes & les punit; il est prouvé dans le quatriéme qu'il n'arrive rien dans le monde qu'en conséquence de ce que Dieu a résolu; le cinquiéme regarde ce qui a rapport à la nature de l'ame & de son immortalité. Nous ne dirons rien des chapitres qui ne roulent que sur la Physique. Le second Livre est presque tout entier sur la morale, & traite d'un grand nombre des plus importantes questions.

On a sujet de croire que Stobée n'étoit pas Chrétien, puisque jamais il n'employe le témoignage d'aucuns auteurs Chrétiens, quoiqu'il cite près de cinq cens Ecrivains, dont aucun ne s'est expliqué avec tant de force que plusieurs Peres sur quelques-unes des matieres qu'il avoit dessein de prouver.

Le culte des Idoles ayant été aboli dans l'Empire, & les Payens n'y ayant plus aucune considération, on ne jugea pas à propos d'écrire contr'eux : dès lors la lecture des anciens Philosophes fut négligée; les Grecs ne s'occuperent plus que de nouvelles questions ausquelles les esprits inquiets donnoient lieu, & qui après avoir agité l'Eglise troublerent ensuite l'Etat. Dans la suite la jalousie des Grecs contre les Latins leur inspira une si violente haine, qu'ils ne songerent plus qu'à deshonorer l'Eglise d'Occident; en conséquence ils tournerent leur principale attention vers trois questions, sur lesquelles ils ne purent jamais s'accorder avec les Occidentaux. Ils attaquerent la primauté du Pape, ils combattirent l'usage des Azimes, enfin ils oserent accuser l'Eglise d'innovation & de témérité; d'innovation, parce qu'elle enseignoit que le Saint Esprit procédoit du Pere & du Fils; & de témérité, parce qu'elle avoit ajoûté dans son symbole la particule *Filioque*.

Absorbés dans ces disputes, à peine s'appercevoient-ils des progrès des Sarrasins, lorsqu'ils ne songeoient qu'à conserver leur indépendance du Saint Siége de Rome, qui leur paroissoit plus redoutable que la puissance Ottomane : ils de-

vinrent les esclaves des Turcs.

La conquête de Constantinople, cet événement si malheureux pour le Christianisme, fut la cause d'une révolution très-favorable dans la littérature de l'Occident. Les sçavans de Grece craignant l'intolérance des Barbares, vinrent en Italie, où ils furent accueillis très-généreusement par les souverains Pontifes & par la célébre maison de Médicis ; & là renonçant à toutes leurs disputes frivoles, ils inspirerent le goût des Belles-Lettres Grecques : on commença à lire Platon, Aristote & les autres Philosophes dans les sources ; on étudia leurs systêmes, & l'on se proposa de tirer de leurs ouvrages des preuves en faveur de la religion.

M. de Burigny parle ensuite en critique sage & desintéressé des ouvrages que des Auteurs modernes ont donné sur le sujet qu'il a entrepris de traiter : Augustinus Steuchus de Gubbio, Gerard Vossius, Mutius Pansa, Grotius, Daniel Classenius, le Pere Thomassin, M. Huet, M. Cudwort, le Pere Morgues & M. l'Abbé d'Olivet sont loués & censurés comme ils le méritent.

Après cet examen M. de Burigny entre en matiere. Son ouvrage est écrit avec tout l'ordre & toute l'exactitude qu'on

pouvoit désirer, & avec une étendue d'érudition dont peu de sçavans de ce siécle sont capables.

GEOGRAPHIE Parisienne, en forme de dictionnaire, contenant l'explication de Paris ou de son plan, mis en carte géographique du Royaume de France, pour servir d'introduction à la Géographie générale. Méthode nouvelle & facile pour apprendre d'une maniere pratique & locale toutes les principales parties du Royaume & de Paris, ensemble, & les unes par les autres. *Paris*, placé à l'Eglise & Paroisse de S. Leu, rue S. Denis, qu. 2. de S. Jacques de la Boucherie, étant le point fixe de toutes les parties. Par M. Teisserant, Prêtre, Bachelier en Théologie. *A Paris*, chez la veuve *Robinot*, quai des Augustins; la veuve *Amaury*, grande salle du Palais, 1754, *in*-12. un vol.

Le but de l'Auteur est de changer les noms des rues, quartiers & barrieres de Paris, & de leur donner le nom d'un fleuve, d'une ville, d'une province du Royaume, de quelques parties considerables de l'univers, pour que le peuple & les enfans de Paris apprennent la Géographie sans avoir besoin de beaucoup d'étude. Chaque rue indique une ou plusieurs villes; les

quartiers indiquent les provinces, & les barrieres indiquent les pays voisins ou éloignés. Leur éloignement est marqué par des chiffres, & leur position ou côté, par rapport à Paris, par les lettres N qui marque le nord ou septentrion, S qui marque le sud ou midi, E qui marque l'est ou l'orient, O qui marque l'ouest ou l'occident. Quelques exemples rendront sensible la méthode de l'Auteur.

GARONNE, la rue de Varenne, qu. 20 de Saint Germain des Prez, » à 120 l. » S.O. C'est une grande riviere de France » qui a sa source en Catalogne, passe dans » le Languedoc & dans la Guyenne, & » se jette dans la mer Océane au dessous » de Bordeaux, après s'être jointe avec la » Dordogne. La Garonne commence à être » navigable au dessus de Toulouse, où elle » reçoit les eaux & les barques du canal » du Languedoc ou Royal ; elle porte » de Toulouse à Bordeaux les plus gros » bateaux, & de Bordeaux jusqu'à la mer » les plus gros navires marchands ; ce qui » fait la jonction des deux mers, de- » puis Blaye & le village de Gironde jus- » qu'à la mer. La Garonne porte le nom de » Gironde, & le flux de la mer repousse » & fait remonter les eaux de la Garonne » jusqu'à son embouchure.

» RENNES, rue de S. Honoré, qu.
» 5 du Palais royal, à 78 l. S. O. C'est une
» ville & un évêché de la Bretagne, suf-
» fragant de Tours, la capitale & le siége
» du Parlement de la Province, d'une
» Cour des Aydes, d'une Intendance, d'un
» Présidial, d'une Table de marbre, d'une
» Jurisdiction consulaire & d'un Hôtel des
» monnoyes marquées par 9, sur le con-
» fluent de Lill & de la Vilaine qui la tra-
» verse, avec 30000 habitans.

» PROVENCE, (la) qu. 16 de la pla-
» ce Maubert, à 140 L. S.E. C'est une Pro-
» vince méridionale de France, & un des
» Gouvernemens géneraux de France, bor-
» né N. par le Dauphiné, S. par la mer
» Méditerranée, O. par le Rhone qui la
» sépare du Languedoc, C, par les Alpes
» & le Var qui la séparent des Etats du
» Roi de Sardaigne & de l'Italie, Elle a
» environ 55 L. de long sur 40 dans sa
» plus grande largeur. Elle comprend le
» Comtat Venaissin ou d'Avignon qui ap-
» partient au Pape, & la Principauté d'O-
» range qui est enclavée dans le Com-
» tat, quoique cette Principauté ait été
» déclarée du Dauphiné. On y compte 3
» Archevêchés, 14 Evêchés, & 3 Univer-
» sités. Il y a un Parlement, une Chambre
» des Comptes, un Bureau des Finances,

» une Intendance & vingt Vigueries. Aix
» en est la Capitale.

» ESPAGNE (l') barr. de Vaugirard ;
» qu. 19 du Luxembourg, à 170 l. S. O.
» C'est une presqu'Isle, une des grandes
» régions & un Royaume de l'Europe, dans
» lequel on comprend ordinairement le
» Portugal, borné par les Pirennées du cô-
» té de la France, par la mer Méditerra-
» née, par le Détroit de Gibraltar & l'O-
» céan. Madrid en est la Capitale.

» AMERIQUE, (l') barr. des Ballais
» ou traverse, qu. 20 de S. Germain des
» Prez, à 650 l. de la France, & 770 de
» Paris, O. C'est une des quatre parties
» de la terre connue & habitée. Elle est
» la plus grande ; elle fait seule le conti-
» nent qui est opposé à celui où nous som-
» mes. Elle est quelquefois appellée le Nou-
» veau monde, c'est-à dire le monde nou-
» vellement découvert. Plusieurs la nom-
» ment Indes Occidentales, parce qu'elle est
» au deçà du Cap de Bonne-Espérance qui
» est en Afrique, pour les distinguer des In-
» des Orientales qui sont au delà du mê-
» me Cap. Elle est séparée au midi, des
» terres australes & inconnues par le Dé-
» troit de Magellan, & elle est bornée de
» son côté par l'Océan ; excepté au nord,
» ce qu'on n'a pû encore découvrir, où
» elle

» elle paroît être contiguë à l'Asie, parce que » la quantité de glaces & de vents furieux » qui soufflent de l'Occident, ferment » le passage à ceux qui voudroient péné- » trer plus avant. Elle est divisée en sep- » tentrionale & en méridionale par le » Golfe du Mexique & par le Détroit de » Panama.

M. l'Abbé Teisserant a ajoûté à son ouvrage une espece de dissertation intitulée : *Moyens faciles & simples pour faire de la ville de Paris ou de toute autre une école publique, perpétuelle & gratuite en tout genre de littérature, par le moyen des écriteaux qui sont aux enseignes.*

La veuve *Robinot*, quai des Augustins, & la veuve *Amaury*, grande salle du Palais, vendent du même Auteur une instruction adressée aux paroissiens, qui sont avertis pour rendre le pain à bénir. C'est une brochure de 8 pages.

INSTITUTIONS militaires pour la Cavalerie & les Dragons. Par M. *de la Porterie*, Mestre de camp de Dragons, Major du régiment Mestre de camp general des Dragons. *A Paris*, chez Hyppolite-Louis *Guerin*, & Louis-François *de la Tour*, rue S. Jacques. 1753, *in*-8°. 1 vol.

» L'ouvrage que je soumets au jugement

» des gens du métier, ne s'éleve point, » dit l'Auteur, jusqu'aux grandes opéra» tions de la guerre, telles que les mar» ches, les campemens, les siéges, les » batailles. On n'y traite point aussi de » la discipline, ni des exercices, ni des » évolutions, ni du service de campagne » ou de garnison. On n'a pour objet que » l'instruction particuliere des Cavaliers & » Dragons considerés dans un régiment ou » dans une compagnie.

» Il faut commencer par lever des hom» mes propres à chacun de ces corps, les » habiller, les équipper, les armer, leur » apprendre à se servir de leurs armes, à » les conserver, à les tenir en bon état. » Il faut choisir des chevaux convenables, » les dresser & les harnacher, montrer » aux hommes à les monter, à les conduire, » à les soigner, à les charger, à connoî» tre toutes les parties de l'harnachement; » détails infinis, qui peuvent paroître » minces en eux-mêmes, qui sont très-im» portans pris en masse, & ausquels on » ne s'applique pas avec toute l'attention » qu'ils méritent.

L'ouvrage que nous annonçons fournira aux Officiers attachés à leurs devoirs les secours nécessaires pour les remplir. Le chapitre premier traite de la personne du

Cavalier & du Dragon & de leur habillement. Le second, de l'armement des Cavaliers & des Dragons, réglé par les ordonnances. Le troisiéme, de la connoissance du cheval d'après les principes de M. de Borgelat. Le quatriéme, de la selle & de ses dépendances. Le cinquiéme, des brides, bridons, leurs dépendances, & tout ce qui termine l'équipement des chevaux, du Cavalier & du Dragon. Le sixiéme, de la maniere d'ordonner la bride, de brider & débrider le cheval. Le septiéme, de la maniere d'instruire les Cavaliers & Dragons de recrue à monter à cheval, & de former les chevaux de remonte. Le huitiéme, de la charge du cheval, de la façon de faire monter une troupe à cheval, & de quelques autres détails du même genre. Le neuviéme, de l'habillement & ornement des Officiers & de l'harnachement de leurs chevaux. Le dixiéme, de l'armement & équippement d'un Dragon à pied. Le onziéme, de la propreté de l'habillement & de l'armement. Le douziéme, des crimes & délits militaires, tirés du code Briquet.

Ces instructions sont suivies d'un assez grand nombre de planches bien gravées & accompagnées des explications nécessaires. La premiere représente l'armement

du Cavalier, qui comprend le mousqueton, les pistolets, la cartouche, la bandouliere, le couvre-platine, le ceinturon, la calotte, la cuirasse, le sabre, les bottes, &c. La seconde représente l'armement du Dragon, qui comprend le fusil, le pistolet, le couvre-platine, la bayonette, les bottines, le ceinturon, la cartouche, &c. La troisiéme représente une platine montée & démontée; avec d'autres piéces qui y sont relatives. La quatriéme représente une tente, un manteau, un faisceau d'armes, &c. La cinquiéme représente un beau cheval, ses mâchoires, deux pieds, deux fers, &c. La sixiéme fait voir pour principal objet deux arçons, un vû par dedans & l'autre par dehors; une selle vûe aussi par dedans, une fonte, un chaperon, un poitrail, une paire d'étriers & une bride démontée, &c. La septiéme représente deux selles montées, une besace & un panneau volant. La huitiéme montre deux mors de bride demontés, deux bridons, & autres pieces dépendantes de ces mors. La neuviéme représente deux brides & deux bridons montés, un caveçon, un licol, &c. La dixiéme représente deux havresacs, quatre outils & etuis de Dragons à pied, & quatre autres de Dragons à cheval. On voit dans la on-

même une tente, un manteau & un faisceau d'armes de Dragon à pied.

Les vûes de M. de la Porterie ont été accueillies par le Ministere, & sont suivies par les troupes. Elle plairont même à ceux qui ne sont pas militaires, par la sagesse, l'ordre & la précision qu'on y remarquera. Il n'est point de citoyen qui ne doive applaudir aux efforts d'un Officier appliqué & vertueux, qui travaille à assurer la gloire & la tranquillité de la patrie, en cherchant à rendre le soldat mieux instruit & plus discipliné. Ceux, ausquels il appartient spécialement de juger de la production que nous annonçons, en font les plus grands éloges.

OBSERVATIONS physiques dédiées au Roi, par M. *Gautier*, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, & pensionnaire de Sa Majesté. Seconde édition. *A Paris*, 1753, chez *Jorry* & *Delaguette*, in-12, 3 vol.

Le premier volume contient le systême de l'impulsion & la cause physique des couleurs & de tous les phénomènes.

Le tome second contient la génération des couleurs ou la chroa-génésie.

Le troisiéme tome contient le sentiment & la critique de divers Philosophes.

OBSERVATIONS sur la peinture & sur les tableaux anciens & modernes ; par le même. Année 1753, prem. vol. *in*-12.

Il y a dans cet ouvrage beaucoup de choses curieuses & qu'on ne voit pas ailleurs.

SUPPLEMENT au Journal historique du voyage de l'Equateur, & au livre de la mesure de trois premiers dégrés du Méridien, pour servir de réponse aux objections de M. Bouguer. Par M. *de la Condamine*, seconde partie, 1754. *A Paris*, chez *Durand* & *Pissot*, 1 vol. *in*-4°.

C'est une nouvelle piece du grand procès que M. Bouguer & M. de la Condamine ont depuis long-tems devant le public. Il ne nous appartient pas de prendre parti dans une affaire si importante & entre deux Académiciens très-célébres. Tout ce que nous nous permettrons de dire, c'est que l'ouvrage de M. de la Condamine est écrit avec un naturel, une facilité, une élégance qu'on remarqueroit même dans des écrits dont le style feroit le principal mérite.

Il paroît un Almanach des Finances pour l'année 1754, contenant sommairement la nature & les principales particularités des affaires des finances, les noms & de-

meures des Intéressés, les bureaux, jours d'assemblée, tribunaux où se portent les contestations & autres éclaircissemens à ce sujet. C'est un *in-12.* de 96 pages, qui doit être commode pour ceux qui sont dans les affaires, & pour ceux qui ont besoin d'eux.

MEMOIRES de deux amis, ou les aventures de MM. Barniwal & Rinville. Par M. *Delasolle*, quatre parties *in-12. A Londres*, & à *Paris*, chez *Merigot* pere & fils, Libraires, quai des Augustins.

La nouveauté que nous annonçons peut mériter la curiosité de ceux qui ne lisent pas uniquement pour s'instruire ou se mettre à portée d'écrire eux-mêmes. On y trouvera des sentimens naturels & touchans, des caracteres peu communs sans être gigantesques, des scenes variées sans confusion, des aventures extraordinaires sans trop blesser la vraisemblance, un style facile & quelquefois négligé.

Pour donner une idée de l'Auteur plus que de l'ouvrage, nous transcrirons ici quelques endroits de sa préface. » Je sçais qu'il » est peu de ces génies privilegiés destinés » à répandre une lumiere nouvelle, de ces » hommes extraordinaires que la nature » montre de tems en tems à la terre, & qui

» en méritent l'adoration quand leurs vi-
» ces ne prêtent pas assez à l'envie pour
» rendre leurs personnes aussi odieuses
» que leurs écrits sont respectables.

» Cette réflexion auroit dû me faire
» quitter la plume ; mais la raison ne sert-
» elle pas plus aux hommes pour connoî-
» tre les maux que leur remede ? Tous se
» plaignent de la nature, parce que son
» pouvoir a des bornes, & que leurs dé-
» sirs n'en ont point.

» Elle m'a donné du goût pour le plai-
» sir & pour la Philosophie, & peu d'am-
» bition, en me plaçant bien loin de ce
» qu'on appelle aujourd'hui un état heu-
» reux, où l'homme toujours éloigné de
» la connoissance de lui-même, n'a d'au-
» tre loi que sa fantaisie, d'autre plaisir
» que de jouir sans goût des richesses que
» le sort lui a données sans justice.

» Je suivis mes goûts : la liberté est le
» bien de ceux qui n'en ont point d'autre.
» Le hasard me lia avec des gens du monde ;
» je m'y livrai. J'y fus accueilli par des
» hommes polis qui promirent de me
» former ; des femmes offrirent de pren-
» dre ce soin, je leur donnai la préfé-
» rence. Ces femmes aimoient l'esprit,
» elles voulurent que j'en eusse, elles me
» le persuaderent facilement ; qui est-ce
» qui refuse des avantages ?

» Le désir de plaire me servit de gé-
» nie. J'avois été dans ma jeunesse le té-
» moin, souvent intéressé, de beaucoup
» d'aventures : je pris la plume pour les
» écrire ; mais l'imagination me servit
» mieux que la mémoire. J'abandonnai la
» vérité qui me parut peu capable d'amu-
» ser, pour donner au public un Roman
» tout entier d'imagination, sous le titre
» de *Mémoires de Verforan*, en six parties,
» que je hazardai en 1750. Je fus encou-
» ragé sans être enorgueilli, par l'accueil
» favorable que ce livre reçut du public,
» qui sembla m'autoriser à publier ensui-
» te *les Anecdotes de la Cour de Bonhommie*,
» en deux parties.

» Le sort de ces deux livres est reglé ;
» il seroit inutile que j'entreprisse ici d'en
» justifier les défauts, ou de donner des
» raisons qui les balançassent. La singula-
» rité de l'ouvrage que je donne aujour-
» d'hui, obtiendra peut-être pour moi
» l'indulgence dont il a besoin.

» Chacun fera sur les aventures de M.
» de Rinville des réflexions suivant son
» caractere. En général je crois qu'on trou-
» vera le *Chevalier de Borille* bien bizarre
» dans son goût & dans sa conduite. C'est
» cette bizarrerie qui me fait frémir, &
» pour laquelle je demande grace. Bien

» des hommes ont à peu près les mêmes
» projets que lui, parce qu'ils ont de la
» fidélité des femmes la même opinion.
» Les seules difficultés leur font abandon-
» ner ce dessein : pourquoi ne seroit-il
» pas permis de réaliser dans un Roman
» des idées qui sont dans l'esprit de beau-
» coup de mes lecteurs ? A quoi bon pein-
» dre des vices & des vertus imaginai-
» res ? Il y a trop long-tems qu'on dit
» aux hommes comme ils doivent être, il
» est tems de les montrer tels qu'ils sont.
» Ce travail demande un homme tout en-
» tier ; j'ai donc eu raison de m'y appli-
» quer, sans me permettre d'incursions sur
» aucun genre de littérature, quelqu'at-
» trayans qu'en soient les succès.

» Ce que je dis ici ne paroît pas d'ac-
» cord avec ma conduite, puisqu'on sçait
» que je fis jouer l'année derniere une
» Tragédie ; mais on ne sçait pas que l'a-
» mitié dont l'Auteur m'honore exigea
» qu'elle passât pendant quelque tems pour
» être de moi ; cependant je n'y avois
» aucune part, je dois aujourd'hui cet
» hommage à la vérité. Un si grand ouvra-
» ge est beaucoup au dessus de mes forces.

» Volgarizzamento di Saggi
» sopra diverse materie di litteratura e di

» morale ; del Signore Abbate *Trublet* ;
» tradotti in lingua Toscana, da un Aca-
» demico della Crusca. 1753.

Cette traduction des essais de littérature & de morale de M. l'Abbé *Trublet* a été faite sur la quatriéme édition, & elle est dédiée par le Libraire à M. le Comte *Lorenzi*, chargé des affaires du Roi à Florence. Cette place ne l'empêche point de cultiver les sciences, la Philosophie & les Belles-Lettres ; & il est connu des sçavans par plusieurs dissertations très-estimées, entr'autres par celles qu'on trouve dans les recueils de l'Académie de *Cortone*. A ce juste éloge de M. le Comte *Lorenzi* nous pourrions joindre celui de M. son frere le Chevalier *Lorenzi*, Capitaine de Grenadiers dans le régiment Royal Italien avec le brevet de Colonel, s'il étoit moins connu à Paris où il est actuellement. Jamais peut-être deux freres ne se ressemblerent davantage à tous égards, à leur profession près, & le militaire n'a pas moins cultivé les sciences que le politique. Voici la traduction de l'épître dédicatoire.

» Monsieur, il n'y a point d'ouvrages plus
» utiles, ni peut-être même aussi goûtés
» aujourd'hui, que ceux où la morale est
» traitée avec un esprit philosophique.
» Tel est celui que j'ai l'honneur de vous

» présenter. Les différentes éditions & » traductions qui en ont été faites, en » prouvent assez le mérite & le succès. » Celle-ci ne peut donc manquer d'être » agréable à un ami de l'Auteur, à un » homme de goût, à un Philosophe méta- » phisicien & moral. Dès que je sçus qu'un » de vos confreres dans l'Académie *della* » *Crusca* avoit traduit ces *Essais* en Tos- » can, pour sa satisfaction particuliere, » je pris des mesures pour qu'il me per- » mît de les imprimer. A qui pourrois-je » mieux les dédier qu'à vous, Monsieur ? » Vous connoissez parfaitement toutes les » beautés de la langue Toscane ; l'ouvra- » ge est François, & vous êtes au service » du Roi de France : Que de titres pour » agréer cette traduction ! J'ajoûte qu'elle » sera comme un renouvellement de l'an- » cienne amitié entre les écrivains des » deux Nations. Nous n'oublierons jamais » tout ce qu'ont fait pour & dans notre » langue les *Ménage* & les *Regnier Desma-* » *rais*. Peut-on travailler plus utilement » pour elle qu'en traduisant les meilleurs » ouvrages écrits en François, langue au- » jourd'hui si pure, si riche, si belle ?

Je suis, &c.

Nous croyons faire plaisir au public de lui annoncer qu'il paroît chez *Briasson* une

cinquiéme édition des *Essais de M. l'Abbé Trublet*, augmentée d'un troisiéme volume qui se vend séparément. Il y a aussi plusieurs additions & plusieurs changemens dans les deux premiers. Nous rendrons compte du troisiéme dans le Mercure prochain.

Traité d'Ostéologie, par M. *Bertin*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, de l'Académie royale des Sciences, ci-devant premier Médecin du Prince des Valaquies & de Moldavie, ancien Professeur de Chirurgie, & premier Médecin d'une des armées du Roi. *A Paris*, chez *Vincent*, rue S. Severin 1754, 4 vol. *in*-12.

La connoissance des os est si importante, qu'il est impossible sans être guidé par les lumieres qu'elle répand sur toutes les parties de l'anatomie, d'y faire aucun progrès. Elle est la porte qui nous donne la premiere entrée dans ce labyrinthe obscur qui renferme les secrets les plus chéris de la nature; elle donne même aux connoissances que nous acquerons dans l'œconomie animale une consistance qui les met à l'abri des tems, elle en est comme la base. Nous n'avons d'idées exactes de la situation des parties intérieures qu'autant que nous rapportons chacune de ces parties aux

différentes pieces osseuses que l'Ostéologie nous fait connoître.

Les os sont des corps blancs & plus durs qu'aucune des autres parties dont le corps humain est composé ; ils sont la base & la charpente de la machine humaine, mais ils allient la mobilité avec la dureté. Ils ne sont pas seulement des murs ou des poutres d'un édifice, ils font aussi la fonction des roues & des ressorts des montres ou des voitures ; ils sont des leviers dont nous nous servons pour surmonter le poids de notre machine & la transporter où il nous plaît ; ou pour faire sur les corps qui nous environnent des efforts plus ou moins grands ; il y en a qui sont des points d'appui, sur lesquels d'autres font les fonctions des moulins pour broyer les alimens que nous destinons à notre subsistance. Quelques-uns concourent ensemble à faire des cavités immobiles, dans lesquelles reposent nos ressorts les plus fins & les plus précieux : d'autres, comme autant de coins, sont taillés à différentes facettes pour former les voûtes qui soutiennent tout l'édifice, tels sont les os du pied. Il y en a qui sont tellement construits & unis ensemble, que nous en formons autant de différens crochets ou grapins dont nous nous servons pour saisir les corps

dont nous voulons nous procurer la jouiſſance, tels ſont les os de la main Quelques-uns, comme autant de poulies, dirigent les forces de nos muſcles vers les lieux où il convient que ces forces agiſſent; d'autres font les fonctions des parois ſolides de nos ſoufflets, tels ſont les os de la poitrine.

Pour travailler avec fruit à acquerir la connoiſſance des os, il faut examiner chaque os en particulier; ſi l'on ſe bornoit à n'examiner que des os unis par leurs ligamens ou par des liens artificiels, l'on ne réuſſiroit qu'avec bien de la peine à en découvrir toutes les faces & toute l'étendue. Mais l'étude de chaque os en particulier & détaché de tous les autres, ne diſpenſe pas de l'examiner avec un ſoin extrême dans ſa ſituation naturelle & dans ſes unions avec les autres os.

Toute cette doctrine fait le fond de l'ouvrage que nous annonçons. Il eſt diviſé en quatre parties. Dans la premiere eſt renfermée l'oſtéologie en général. Dans la ſeconde, la deſcription des os de la tête en particulier. Dans la troiſiéme, l'expoſition des os de l'épine, de la poitrine, du baſſin & des extrêmités ſupérieures. La quatriéme traite des os des extrêmités inférieures.

On voit par cette distribution que l'Auteur s'est d'abord attaché à l'ostéologie en général, pour préparer par dégrés ses lecteurs à la connoissance de l'ostéologie en particulier ; cela ne l'empêche pas d'y revenir de tems en tems de nouveau ; afin de délasser l'esprit fatigué par les détails sur la structure de chaque os en particulier. Trop de généralités proposées de suite seroient peut-être devenues ennuyeuses dans le commencement de l'ouvrage ; de simples détails dénués de ces principes qui ont rapport aux généralités, auroient à la fin fatigué la constance & le zele des étudians dans l'étude de l'ostéologie particuliere. Pour éviter ce double écueil ; l'Auteur a semé dans tout le corps de l'ouvrage des réflexions relatives aux usages œconomiques des os, & quelquefois aux maladies ausquelles tel ou tel os est exposé.

L'ouvrage que nous annonçons, nous paroît estimé & digne de la réputation de l'Auteur.

Walther, Libraire du Roi de Pologne, Electeur de Saxe à Dresde, a fait une nouvelle édition en deux vol. grand *in*-8°. du Dictionnaire militaire de M. Aubert de la Chenaye, revûe, corrigée & considerablement augmentée par M. Eggers, Co-

lonel, Ingénieur au service du Roi de Pologne, Electeur de Saxe.

M Eggers, Suédois de naissance, homme de mérite, fort connu & très-estimé en Saxe, a trouvé le moyen d'augmenter le Dictionnaire de plus de treize cens articles, & de rectifier beaucoup de fautes qui s'y étoient glissées. On trouve à la fin la liste de toutes les troupes de France, d'Espagne, d'Autriche, de Saxe & d'Hanovre : on se propose d'ajoûter par forme de supplément, toutes les listes des troupes des autres Puissances, dès qu'on les aura recueillies. Le Libraire n'a rien laissé à desirer pour la beauté du papier & de l'impression, qui s'est faite avec tous les soins imaginables. Les articles de M. Eggers sont marqués par une étoile.

Imitation des Odes d'Anacréon en vers François. Par M. S*** & la traduction de Mlle Lefevre, avec une Comédie-Ballet en vers & en prose, qui a pour titre *Anacréon*. *A Paris*, chez *Prault* l'aîné, quai de Conti, à la Charité. 1754, *in*-12. 1. v.

Pour que le lecteur puisse juger de l'ouvrage que nous lui annonçons, nous allons transcrire l'imitation de l'Ode deuxiéme pour les femmes.

Aux habitans des airs, de la terre & de l'onde,

La nature en thrésors féconde,
En leur donnant le jour prodigua ses présens.
Le lion reçut en partage
Le plus intrépide courage;
Le cerf, la vîtesse des vents;
Le paon, un superbe plumage;
Le serin, le plus doux ramage;
La douce brebis, la toison;
L'homme, l'esprit & la raison.
Quel don fit-elle au sexe aimable,
Qui fait son premier ornement?
La beauté, ce thrésor charmant,
Le seul qui soit inestimable.

GRAMMAIRE générale & raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, expliqués d'une maniere claire & naturelle; les raisons de ce qui est commun à toutes les langues, & des principales différences qui s'y rencontrent; & plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Françoise. *A Paris*, chez *Prault* fils l'aîné, quai de Conti, à la descente du Pontneuf, à la Charité. 1754, *in*-12. 1. vol.

On voit par le titre que c'est une nouvelle édition de la Grammaire si connue & si estimée de Port-royal que nous annonçons. Les endroits qui avoient besoin d'être éclaircis ou rectifiés, l'ont été très-heureusement par M. Duclos, Historiogra-

phie de France, de l'Académie Françoise, &c. Cet illustre écrivain a porté dans des discussions grammaticales le même esprit philosophique qu'il avoit montré dans des romans, dans l'histoire & dans des ouvrages de morale. Une de ses remarques que nous allons transcrire en partie, en conservant son ortographe, va justifier ce jugement.

Je me permètrai, dit M. Duclos, dans sa remarque sur le premier chapitre, une réflexion sur le penchant que nous avons à rendre notre langue mole, efféminée & monotone. Nous avons raison d'éviter la rudesse de la prononciation; mais je croi que nous tombons trop dans le défaut oposé. Nous prononcions autrefois beaucoup plus de difongues qu'aujourd'hui; èles se prononçoient dans les tems des verbes, tels que j'*avois*, j'*aurois*, & dans plusieurs noms, tels que *François*, *Anglois*, *Polonois*, au lieu que nous prononçons aujourd'hui j'*avès*, j'*aurès*, *Françès*, *Anglès*, *Polonès*. Cependant ces difongues métoient de la force & de la variété dans la prononciation, & la sauvoient d'une espèce de monotonie qui vient en partie de notre multitude d'*e* muets.

La même négligence de prononciation fait que plusieurs *e*, qui originairement

étoient accentués, deviennent insensiblement ou muets, ou moyens. Plus un mot est manié, plus la prononciation en devient foible. On a dit autrefois Roine & non pas Reine, & de nos jours Charo*lois* est devenu Charo*lès*, harn*ois* a fait harn*ès*. Ce qu'on apèle parmi nous *la société*, & ce que les anciens n'auroient apelé que *coterie*, décide aujourd'hui de la langue & des mœurs. Dès qu'un mot est manié quelque tems par le peuple des gens du monde, la prononciation s'en amolit. Si nous étions dans une relation aussi habituèle d'afaires, de guère & de comerce avec les Suédois & les Danois qu'avec les Anglois, nous prononcerions bientôt Dan*ès* & Sued*ès*, comme nous disons Angl*ès*. Avant que Henri III. devint Roi de Pologne, on disoit les Polon*ois*; mais ce nom ayant été fort manié, & dans ce tems-là, & depuis, à l'occasion des élections, la prononciation s'en est afoiblie. Cète nonchalance dans la prononciation, qui n'est pas incompatible avec l'impatience de s'exprimer, nous fait altérer jusqu'à la nature des mots, en les coupant de façon que le sens n'en est plus reconoissable. On dit, par exemple, aujourd'hui proverbialement, en dépit de lui & de *ses dens*, au lieu de *ses aidans*. Nous avons plus qu'on ne croit de ces

mots racourcis ou altérés par l'usage.

Notre langue deviendra insensiblement plus propre pour la conversation que pour la Tribune, & la conversation done le ton à la Chaire, au Bareau & au Téâtre; au lieu que chez les Grecs & chez les Romains la Tribune ne s'y asservissoit pas. Une prononciation soutenue & une prosodie fixe & distincte doivent se conserver particulièrement chez des peuples qui sont obligés de traiter publiquement des matières intéressantes pour tous les Auditeurs, parce que, toutes choses égales d'ailleurs, un Orateur, dont la prononciation est ferme & variée, doit être entendu de plus loin qu'un autre qui n'auroit pas les mêmes avantages dans sa langue, quoiqu'il parlat d'un ton aussi élevé. Ce seroit la matière d'un examen assés filosofique, que d'observer dans le fait & de montrer par des exemples combien le caractère, les mœurs & les intérêts d'un peuple influent sur sa langue.

Chronographie, ou description des tems; contenant toute la suite des Souverains de l'univers, & des principaux évènemens de chaque siécle, depuis la création du monde jusqu'à présent; en trente-cinq Planches gravées en taille-douce, &

réunies en une machine d'un usage facile & commode. Par M. *Barbeu Dubourg*, Docteur en Médecine, & Professeur de Pharmacie en l'Université de Paris. Se vend *à Paris*, chez l'Auteur, rue S. Benoît, à côté de l'Abbaye S. Germain; *la Neilliere*, Marchand Mercier, à la Croix d'or, rue S. Denis, vis à-vis la rue des Lombards; & *Fleury*, Marchand Tapissier à l'Estrapade. 1753. Avec approbation & privilege du Roi. Prix en feuilles 12 livres, avec la machine 15 ou 18 livres.

En rendant compte de la Carte chronographique de M. D. dans le premier Mercure du mois de Décembre dernier, nous nous engageames à donner dans un autre Mercure la description de la machine dans laquelle cette Carte est renfermée, & qui peut être considérée comme une partie essentielle de l'Ouvrage, puisque sans elle la Carte ne seroit presque de nul usage, & que c'est vraisemblablement faute d'une telle invention que personne jusqu'ici n'avoit entrepris d'appliquer aux tables de Chronologie une échelle graduée, comme on en a toujours eu pour les Cartes de Géographie.

La machine de M. D. est aussi simple qu'ingénieuse; elle est d'une forme assez agréable, d'une consistance solide; elle

n'est point embarrassante par son volume, ni incommode par sa pesanteur.

Elle ne tient pas plus de place sur une tablette que deux volumes *in-folio*, & n'excéde pas le poids d'un *in*-4°. Elle n'est sujette ni à se déranger ni à se gâter, quoique maniée avec assez peu de ménagement. Lorsque la machine est fermée, la Carte est à l'abri de tout accident, & à peine se laisse-t-elle entrevoir: lorsqu'elle est ouverte, elle expose aux yeux plus d'un siécle de la Carte étalée librement & sans plis, sur une espéce de table, soutenue de part & d'autre sur deux cylindres creux, dans lesquels le reste de la Carte est caché.

Nous allons entrer dans le détail de chacune des parties de cette machine, en faveur de ceux qui voudroient la faire exécuter sans en avoir de modele.

1°. La table est formée de deux planches, chacune de deux lignes d'épaisseur, & de cinq pouces & demi de longueur, non compris deux tenons qui sont à chaque bout, proportionnés à la grandeur des mortaises ci-après.

2°. Quatre autres planches semblables entr'elles, à chacune desquelles il faut considérer deux parties, l'une formant un cercle de quatre pouces de diametre, l'au-

tre prolongée en forme de tengente à ce cercle, de la longueur de six pouces sur un pouce de hauteur, dans laquelle sont pratiquées, à quatre lignes du bord supérieur, deux mortaises pour recevoir les tenons dont nous venons de parler, & qui y sont arrêtés avec de la cole forte. Ces planches sont posées de champ sur leur partie circulaire.

3°. Des cartons de grandeur convenable, cloués d'une part sur le bord inférieur des planches horisontales, & d'autre part sur le bord circulaire des planches posées de champ, formant les deux cylindres, dans la cavité desquelles est renfermée toute la Carte.

4°. Les deux bouts de la Carte sont colés sur deux petits rouleaux, ou bâtons cylindriques de cinq lignes de diamétre, sur seize pouces de long, placés au centre du cylindre creux, & terminés d'une part par une autre petite pointe de fer, & d'autre part par une petite manivelle, au moyen de laquelle chaque rouleau tournant facilement sur son axe, sert à rouler & à dérouler la Carte.

5°. Deux autres petits bâtons cylindriques de quatre lignes de diametre, sur seize pouces de long, terminés de part & d'autre par des petites pointes de fer, & placés

placés aux deux côtés de la table, une ligne au-dessus de son niveau, tournent sur leurs axes pour faciliter le jeu de la carte, en diminuant les frottemens.

6°. Les deux moitiés correspondantes de la machine ainsi construite, sont assemblées avec deux charnieres à nœud, faites de cuivre, sur le modele de celle des pieds de roi, & placées dans le bout du prolongement des quatre petites planches décrites dans l'article 2.

7°. Deux crochets de métal, placés en dessous, à chaque bout d'une des planches de la table, & deux pitons placés aux endroits correspondans de l'autre planche, servent à fixer la machine ouverte.

8°. Deux autres crochets placés au haut de la partie circulaire de deux des planches posées de champ, & deux pitons placés aux endroits correspondans des deux autres planches, servent à fixer la machine fermée.

9°. Tout le corps de la machine chronographique est recouvert de papier de couleur.

Nous avons remarqué quelque différence entre les premieres machines qui ont été répandues dans le public, & celles que M. D. a fait faire depuis. Ces dernieres nous ont paru beaucoup plus solides & mieux exécutées, & tous les méchaniciens

en paroissent aussi satisfaits que les Sçavans des cartes. Nous ne sçaurions assez exhorter les parens & les maîtres à faire servir l'invention de M. Dubourg à l'instruction de leurs enfans & de leurs éleves. Nous en avons vû des épreuves qui nous ont charmé, & nous avons assez examiné la machine pour assurer que le succès de toutes les épreuves qu'on fera, est presqu'infaillible.

LETTRE à l'Auteur du Mercure, sur le flux & reflux, & sur les longitudes.

IL importe plus, Monsieur, pour la navigation, d'exposer & d'expliquer la vraie méthode de connoître l'heure variable de pleine mer en chaque port, que la cause de sa hauteur variablement inégale. Le progrès des connoissances utiles pour la marine seroit retardé, si les vraies circonstances de la marée continuent d'être dissimulées & déguisées dans la plûpart des livres qui en traitent, à dessein ou par occasion, après même que leur exposition détaillée, sincere & exacte sur les Mémoires de l'Académie des Sciences par M. l'Abbé de Brancas, dans ses Ephémérides cosmographiques pour 1751, § 8, & 9.

& antérieurement dans son explication du flux & reflux, a fait paroître ce phénomène sous un jour nouveau.

J'ai consulté récemment ses ouvrages, dans la surprise où m'a jetté un livre destiné à l'usage de la marine, en y lisant, » on appelle établissement ou heure d'un » port, le nombre d'heures qui s'écoulent » entre l'heure du passage de la Lune par » le Méridien du port & celle de la haute » ou pleine mer. Ainsi on dit que l'éta» blissement du Havre de Grace est de 9 » heures; parce que la mer n'est pleine » au Havre que 9 heures après que la Lu» ne a passé par le Méridien de ce port; « car la pleine mer du soir y arrive le jour d'une sizigie à 9 heures après midi, & la pleine mer du matin à la même heure après minuit à peu près, & aux quadratures 5 heures 12 à 14 minutes plus tard; quoique l'opposition ou la conjonction de la Lune & ses quartiers tombent chaque fois à des heures différentes, & avec un intervalle de plus ou moins de minutes, d'heures & même de jours.

J'avois crû sur les Mémoires de l'Académie des Sciences & sur la connoissance des tems publiée annuellement par son ordre, que la table de l'heure de pleine mer aux jours de nouvelle & pleine

Lune en différens ports qui y sont nommés, désignoit simplement l'heure moyenne à laquelle aux sizigies arrive la pleine mer dans ces ports l'après midi, & même le matin après minuit, avec une différence de quelques minutes, selon des conjonctures astronomiques qui peuvent être prévûes, ou physiques qui sont imprévoyables. Je croyois aussi d'après la même autorité, que la vraie régle pour prévoir cette heure le soir ou le matin dans un port dont l'heure de l'établissement est connue, consistoit à l'ajoûter à l'heure de la médiation de la Lune ou de son passage par le Méridien de ce même port, ou encore mieux à une partie proportionnelle de 312 à 314 minutes, selon l'âge de la Lune, & selon le nombre de journées & d'heures solaires que comprend l'intervalle d'une sizigie au quartier qui suit, s'il est vrai que dans ces mêmes ports dont il y est mention, la pleine mer arrive 312 ou 314 minutes plus tard aux quadratures qu'aux sizigies, en retardant chaque jour d'une quantité proportionnelle & variable, selon l'intervalle inégal de ces deux phases, & au contraire en avance à peu près dans le même ordre de cette même quadrature à la sizigie suivante, afin d'arriver toujours à peu de minutes près au jour

de la nouvelle & pleine Lune après midi ou après minuit vers l'heure moyenne indiquée dans cette table, & 5 heures 12 à 14 minutes plus tard aux quadratures.

Mais est-il étrange que le Roman s'ingere sur la signification de l'heure du port ou de l'établissement dans un livre où sa table paroît différer pour plusieurs ports depuis 15 jusqu'à 70 minutes d'avec la table qui en est exposée dans un ordre fort méthodique, dans l'explication du flux & reflux de M. l'Abbé de Brancas, dans le Dictionnaire de Mathématique de M. Saverien, dans le Dictionnaire universel de Trévoux, dans le Neptune François, dans la Connoissance des tems, &c? Vous voudrez bien, je l'espere, publier cette lettre, afin d'engager les sçavans navigateurs à décider en faveur de ceux qui ne sont pas à portée de s'en éclaircir par leur propre expérience faute d'habiter une ville maritime, si les vraies circonstances du flux sont exposées plus exactement & mieux expliquées en leur cause dans les systêmes particuliers ou généraux que M. l'Abbé de Brancas combat, par un systême universel fondé sur la compression & l'électricité, & sur une nouvelle théorie des cieux & de la terre, qu'il établit sur des textes sacrés autant que sur les expérien-

ces, les observations & les calculs.

Il seroit à souhaiter que la nouvelle Académie de Marine établie à Brest, voulût bien déclarer en quel sens on doit entendre ce qui est appellé l'heure du port ou de l'établissement, puisqu'on l'explique différemment dans l'état du ciel qui lui est dédié, & qu'on y trouve des contradictions avec la connoissance des tems sur les régles, pour prévoir l'heure de pleine mer dans un port, & sur l'heure de l'établissement en divers ports. N'est-ce pas la principale des circonstances de la marée qu'il convient d'éclaircir pour la sûreté de la navigation, étant fort différent qu'à Brest la pleine mer arrive les jours de sizigies à 3. heures 15 minutes du jour astronomique pour la marée du soir, & à peu près à la même heure du jour civil pour la marée du matin, ou bien seulement 3 heures 45 minutes après le passage de la Lune par son Méridien ? Ce satellite est, selon l'expression de M. l'Abbé de Brancas, un cadran qui par ses phases indique l'heure de pleine mer en tout port dont l'heure de l'établissement est connue, & ce port est comme une élepsidre, qui par les stations de haute & basse mer désigne les phases de la Lune aussi réciproquement.

Ce qui me fait de la peine contre la découverte des longitudes, qui semble tenir, selon le même Auteur, à la composition & publicité annuelle de quelques tables astronomiques dont vous avez publié l'état dans le Mercure de Septembre dernier, page 147, c'est que si ces tables n'étoient pas exactes, son projet seroit manqué, & en vain on les ajoûteroit, comme il souhaite, à celles de la connoissance des tems, ou bien à celles que pour le bien public M. l'Abbé de la Caille doit continuer de publier d'avance, ou encore, comme je le présume, à celles qui viennent d'être entreprises pour l'usage de la marine, par un associé de l'Académie de Rouen ; car je doute que ces tables puissent être exactes, à moins que le plan de l'univers n'indique les vraies équations pour le mouvement de la Lune & des autres astres mobiles, qui ont été inconnues aux Astronomes, faute peut-être de suivre ou de connoître ce plan : en effet, ces mouvemens doivent être fort différens & avoir des équations fort disparates selon ce plan, comme leurs phases, leurs configurations & leurs phénomènes, selon l'hypothèse de Copernic.

Il m'a paru que Mrs Maraldi, de la Caille & Pingré sont en discordance de

plusieurs minutes pour le tems même de la conjonction ou de l'opposition de la Lune, & ne sont jamais d'accord pour l'instant d'aucune de ses phases, quoique les deux premiers Astronomes suivent les tables de M. Cassini, & le troisiéme celles de Mrs Halley. Le plan de l'univers les mettroit-il d'accord sur le différent usage des mêmes ou des différentes tables astronomiques ? c'est la seule objection que je trouve à faire contre le secret des longitudes au moyen des tables proposées ; je dirai, entre deux parenthèses, que j'ai crû remarquer dans l'état qui a été publié au Mercure cité, quelques fautes d'impression, p. 151, dans 2 ou 3 chiffres. L'Auteur d'un si grand & si utile projet n'auroit pas prévû cette objection, qui seroit annullée, dès que son plan de l'univers indique, comme il l'assure, la cause des anomalies apparentes du Soleil & des Planétes, & en particulier de la Lune & des satellites de Jupiter, & dès que le second paragraphe de ses éphémerides de 1753 roule sur les tables, les régles & les équations astronomiques.

Se défieroit-on des assertions de l'Auteur si désintéressé d'un systême universel, où la Cosmographie est aussi détaillée & méthodique que la Géographie, & où

la Physique est aussi expérimentale dans ses principes & leurs inductions que la compression & l'électricité ? Les Calculateurs d'Astronomie qui sont toujours en défaut & contradiction parce qu'ils suivent l'hypothèse Copernicienne, devroient du moins éprouver s'ils ne concilieront pas leurs équations, en les accommodant au systême Brancacien.

Une théorie des cieux & de la terre qui confirme l'autorité des livres divins dont elle est tirée, comme des observations & expériences, mérite bien cet essai, ces frais & ces peines, du moins pour la découverte des longitudes ; car il est incontestable qu'elles feroient connues, si les tables proposées étoient composées avec exactitude, précision & clarté ; & elles doivent atteindre plus aisément la perfection essentielle, si le niveau des mers, loin de figurer un sphéroïde, forme un cylindroïde arrondi par ses extrêmités, ou plutôt terminé par des continens immenses & inconnus.

En ce cas la liaison de l'Asie & de l'Amérique est décidée, de même que celle de l'Europe & de l'Amérique. Les dégrés de longitude étant égaux entr'eux sur mer, de même que ceux de latitude, la composition des tables essentielles pour en

découvrir les dégrés sur la seule inspection de l'horizon céleste indiqué par ces tables au moment choisi, sera plus facile pour l'Océan que pour les Continens, où l'inégale hauteur & disposition des contrées, encore plus que leur diverse distance de l'équateur ou de l'un des poles, suscite une inégalité constante dans les divers dégrés des mêmes Méridiens & paralléles.

C'est à la nouvelle Académie de marine établie à Brest, de suivre & d'approfondir des vûes aussi étendues & importantes, que la carte du plan de l'Univers systématise avec les mémoires publiés dans le deuxiéme volume du Mercure de Juin, & dans celui de Septembre de l'année derniere, & dans les éphémérides cosmographiques.

Je suis parfaitement, &c.

A Nantes, ce 16 Janvier 1754.

LETTRE de M. le Chevalier de Causans à Milord Macclesfield, Président de la Société royale de Londres.

MIlord, vous verrez par les billets de souscription-ci joints, l'étendue & les difficultés de mes propositions; & comme je ne veux rien avoir à me repro-

cher pour les vérifier, je m'adresse, Milord, avec confiance à la Société royale de Londres, dont les lumieres distinguées font la gloire de la nation pour les sciences. Ma satisfaction sera parfaite, si celle que j'offre de démontrer paroît digne de l'attention de la Société royale ; & si elle approuve le moyen dont je me sers pour la vérifier, qui est aussi nouveau que les propositions sont curieuses & intéressantes, puisque j'assure que les longitudes principalement en dépendent, par la connoissance de la vraie figure de la terre. Quant aux autres propriétés, étant infinies, les Académies auront la gloire de puiser dans ce thrésor. Agréez, je vous prie, Milord, que je vous demande si la Société royale approuve ma façon de penser là dessus, & si elle désire quelque éclaircissement que je puisse donner.

J'ai l'honneur d'être, Milord, &c.

MODELES DES BILLETS DE SOUSCRIPTION.

1754.

Souscripteur... 1000 l. Auteur... 500 l.

Billet de souscription pour la quadrature du cercle, payable au Porteur, après le jugement de l'Académie royale des Sciences & des Députés étrangers à Paris.

PROPOSITIONS A VERIFIER.

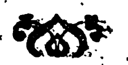
I. Décrire un quarré parfaitement égal à un cercle quelconque.

II. Démontrer qu'en Géométrie un est trois, & trois ne sont qu'un ; c'est-à-dire que trois figures de méchanique contenues l'une dans l'autre, sont géométriquement égales ; d'où il s'ensuit que chaque tout dans l'étendue, a deux parties distinctes géométriquement & séparément égales à lui. Cette proposition détruit l'axiome universel le mieux établi, que le tout est absolument plus grand qu'une de ses parties.

III. Prouver par une régle générale, le véritable rapport du diamétre du cercle à sa circonférence.

IV. Donner la quadrature géométrique du cercle.

Chaque Etat & Villes qui prendront au moins cent souscriptions, pourront envoyer un député pour assister aux démonstrations, à qui on remettra trois mille livres en arrivant à Paris.



RÉPONSE à une Lettre du Sieur Lottin, insérée dans le premier volume du Mercure du mois de Décembre 1753, dans laquelle on répond à des Réflexions sur l'Imprimerie & sur la Littérature, par M. Auffray, *insérées dans celui du mois d'Avril, même année.*

MOnsieur, je vous prie d'insérer dans votre Journal cette courte Lettre ou plutôt ce petit mot d'avis.

Si je ne réponds pas actuellement à la critique que le sieur Lottin a faite de mes Réflexions, ce n'est pas que je sois dans l'impossibilité de le faire ; rien n'est si facile, & cela ne l'est que trop. Si j'aimois la dispute & si je me plaisois dans ces sortes de combats, je trouverois dequoi me satisfaire ; mais je pense différemment, & je sçais trop combien le Public s'ennuye de telles contestations pour m'ériger en écrivain polémique & perdre mon tems à réfuter des endroits mal entendus, de faux raisonnemens, &c. J'aurai bientôt occasion dans un petit ouvrage, de parler de l'Imprimerie de notre siécle ; ce que j'en dirai pourra servir de réponse à la critique de mon censeur, d'une maniere plus inté-

reſſante que je ne le ferois actuellement ; & de façon à ſatisfaire les gens de Lettres qui n'en ſont pas plus contens que moi. Enfin je tâcherai de peindre le plus naturellement qu'il me ſera poſſible, l'état de l'Imprimerie du dix-huitiéme ſiécle.

Auffray.

MANDEMENT de Meſſieurs les Vicaires Généraux de l'Egliſe Cathédrale de Senlis, le Siége Epiſcopal vacant.

JAcques-François Dufreſne, Prêtre, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, Licencié en Droit, Doyen & Chanoine de l'Egliſe Cathédrale de Senlis ; Michel Denis Brion, Prêtre, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, de la Maiſon & Société Royale de Navarre, Archidiacre & Chanoine ; Nicolas Rouyer, Prêtre, Licencié en Droit, & Chanoine ; Claude-Adrien Trudaine, Prêtre, Bachelier en Théologie de la Faculté de Paris, & Chanoine de la même Egliſe, Vicaires généraux du Chapitre de ladite Egliſe, le Siége vacant : à tous Doyens, Chapitres, Abbés, Abbeſſes, Prieurs, Prieures, Curés, Vicaires, Supérieurs, Supérieures des Couvens &

Communautés de ce Diocèse, exempts & non exempts, Salut en notre Seigneur Jesus-Christ.

Vous n'ignorez pas, nos très-chers Freres, le triste événement qui nous plonge tous dans un deuil amer : Mgr l'illustrissime & révérendissime *François-Firmin Trudaine* notre Evêque, n'est plus : le Ciel qui nous l'avoit donné dans sa miséricorde, vient de nous le retirer dans sa justice. Que de talens ! quel zéle ! que de lumieres ! quelle charité ! & pour tout dire en un mot, quel Evêque nous perdons !

Né avec toutes les qualités de l'esprit & du cœur qui annoncent & qui préparent les grands hommes, formé par la plus excellente éducation, il fut bientôt placé sur le Chandelier, & la Providence qui veilloit à notre bonheur le destina pour être le *sel & la lumiere* (a) de ce Diocèse.

Dans cette carriere où l'esprit de Dieu l'appelloit, il fut, à l'exemple de notre divin Maître, *puissant en œuvres & en paroles* (b). On ne sçavoit ce qu'on devoit admirer davantage dans son gouvernement, ou la sagesse, ou la douceur, ou la fermeté : ces vertus se secondoient mutuellement &

(a) Matth. 5. ℣. 13. 14.
(b) Luc 24. ℣. 19.

fé temperoient les unes par les autres. Pendant près de quarante ans qu'il gouverna ce Diocèse, il préserva son troupeau de la contagion de l'erreur, & cependant il le maintint dans la paix ; précieuse paix qui *est au-dessus de tous nos sentimens* (c) & de toutes nos expressions.

Redévable aux grands & aux petits, il s'étoit fait tout à tous. *Il étoit cet homme d'une agréable société* (d), dont parle le Sage, que l'on aime plus que son propre frere : les charmes de sa conversation attiroient continuellement auprès de sa personne une foule de monde. Parmi les sçavans & parmi les grands il paroissoit toujours avec un air de dignité & de décence, qui honoroit & qui faisoit honorer le ministere saint dont il étoit revêtu.

Que dirons-nous de son tendre attachement pour son cher troupeau ? Bienfaisant par principe & par inclination, a-t-il jamais refusé à personne les secours de sa protection ou de ses biens ? Tantôt c'étoit une fortune chancelante qu'il empêchoit de tomber ; tantôt c'étoit une famille désolée par la perte d'un chef, dont il ranimoit les espérances : ici c'étoit un jeune Ministre qu'il faisoit élever dans la science

(c) Philipp. 4. ℣. 5.
(d) Proverb. 18. ℣. 25.

des Saints; là c'étoit un Hôpital dont il grossissoit le revenu par ses aumônes ordinaires. Il étoit, comme le S. homme Job, (e) *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le protecteur de la veuve & de l'orphelin, le pere des pauvres.*

Nous disons le pere des pauvres, il le fut en effet toujours pendant sa vie, par des charités abondantes & multipliées, & à sa mort par ses dernieres dispositions, puisqu'il leur a tout donné. Mais il ne fut pas seulement leur pere par ses bienfaits, il fut encore leur modéle par son détachement; il répétoit souvent à ceux qui avoient l'honneur de sa confiance, *qu'il ne mourroit pas content, si l'on trouvoit de l'argent après lui.* Sentiment admirable, digne d'un saint Evêque, & d'un disciple d'un Dieu pauvre & crucifié.

Dieu juste! faut-il que la mort tranche si promptement la trame d'une vie si belle? Depuis près de six mois que l'amour de son devoir lui fit entreprendre des visites que la foiblesse de sa santé ne comportoit plus, il vit ses jours décliner vers leur fin; il s'empressa de travailler à son salut avant la nuit funeste qui le menaçoit; *il repassa toutes les années de sa vie* (f) dans l'amer-

(e) Job. 24. ℣. 15.
(f) Isai. 38. ℣. 15.

mme de son ame, s'efforçant d'expier ses fautes dans les travaux de la pénitence & d'une confession générale. Ainsi par le renouvellement intérieur, par la fréquentation des Sacremens, par une charité plus ardente, il se disposoit à bien mourir, & à consommer son sacrifice.

Des jours si remplis, couronnés par une si belle fin, nous inspirent la juste confiance qu'il est *mort de la mort des Justes* (g). Cependant n'oublions rien, nos très-chers freres, pour lui assurer le repos, l'éternel repos que son cœur desiroit. Prions le Pere des miséricordes de ne pas *entrer en jugement avec son serviteur* (h), & de ne le pas traiter dans la rigueur de sa justice; faisons couler sur nos autels le sang de la victime de propitiation.

A ces causes, nous vous exhortons & enjoignons de faire célébrer dans vos Eglises, le plutôt qu'il sera possible, un Service solemnel pour le repos de l'ame de feu Mgr *François-Firmin Trudaine*, Evêque de Senlis, décédé le quatre du présent mois de Janvier.

Le sieur Liverloz, Arithméticien Juré & Maître Ecrivain des Pages de S. A. S.

(g) Num. 23. ℣. 10.
(h) Psal. 142. ℣. 2.

Mgr le Duc d'Orléans, vient de composer un livre d'arithmétique, qui a pour titre, *le Parfait Arithméticien*, ou *la maniere de le devenir*, à l'usage de ceux qui veulent apprendre l'Arithmétique sans maître. On trouvera expliqué dans ce Livre d'une maniere claire & concise, par autant d'exemples, toutes les opérations de l'Arithmétique appliquées au commerce & à la finance, avec un traité des alliages, & un traité des quatre Regles en fractions. Ce Livre se vend *à Paris*, chez *Chardon* fils, rue S. Jacques, près la fontaine S. Severin; *Duchesne*, au Temple du goût, & chez l'Auteur, rue S. Honoré, près les piliers des Halles.

BEAUX ARTS.

OBSERVATIONS sur les Ouvrages de MM. de l'Académie de Peinture & de Sculpture, exposés au Salon du Louvre en l'année 1753, & sur quelques écrits qui ont rapport à la Peinture. *in*-12. vol. de 173. pages.

Cet écrit qui est surement d'un Auteur qui connoît les Arts, puisqu'il s'est trouvé du goût des Artistes, a un mérite indé-

pendant des circonstances où il a paru : outre le jugement raisonné & presque toujours favorable des ouvrages exposés au Salon, il renferme des observations qui seront bonnes pour tous les lieux & pour tous les tems. Nous en allons copier quelques unes.

Quoique la Peinture & la Poësie soient deux Arts qui se ressemblent en beaucoup de choses & qui touchent au même but, celui de plaire, les professions en sont bien différentes. On ne doit pas juger d'un tableau avec la même sévérité que d'un ouvrage dramatique. C'est par pure vanité qu'un homme s'expose sur la scene, il vent apprendre au public qu'il a de l'esprit ; malheur à lui si son amour propre lui fait illusion ; s'il n'obtient pas les applaudissemens, il court risque d'être sifflé. Il n'en doit pas être ainsi du Peintre, dont la profession tient davantage du métier. Quoique les efforts que font chacun de ceux qui s'appliquent à la Peinture ne puissent pas être tous également heureux, celui qui faute d'avoir autant de talent que ses rivaux n'arrive pas à la même perfection, n'est pas pour cela ridicule, parce que son ouvrage ne prouve pas qu'il soit vain. Il ne doit rien perdre de la considération dûe à un homme qui exerce une

profession utile à la société, il peut manquer la couronne sans s'exposer au sifflet; au lieu même de l'humilier, on doit lui sçavoir gré de ses efforts, quoiqu'infructueux. C'est en partant de ce principe qu'à mon avis on doit admettre la même différence entre le Poëte & l'Orateur de la Chaire ou du Barreau. C'est moins la vanité que des raisons de convenance qui font qu'un homme embrasse l'état d'Avocat. Une des fonctions les plus indispensables d'un Ecclésiastique est d'annoncer la parole de Dieu. L'un & l'autre sont à plaindre, mais ils ne sont point à blâmer s'ils n'ont pas le bonheur d'y réussir. Il n'y a point de reproche à faire à quiconque remplit son devoir de son mieux; la volonté ne donne pas des talens. On a besoin d'Avocats, on a besoin de Prédicateurs quels qu'ils soient. Les Poëtes, à moins que d'être excellens, sont totalement inutiles. L'Abbé Cottin qui avoit la manie de faire des vers & qui les faisoit plats, méritoit d'être sacrifié à la risée publique. L'Abbé Cassagne qui probablement prêchoit mal, mais qui faisoit peut être de son mieux pour s'acquitter de ce qu'il regardoit comme son devoir, ne devoit pas être l'objet des satyres de Despréaux.

Telles sont les distinctions que l'on doi

faire entre les différens talens. La sévérité de la critique est toujours odieuse si elle n'est pas occasionnée par la présomption de celui qui en est l'objet.

» Un Auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
» Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter,

dit Philinte dans le Glorieux. Ce que l'on doit accorder aux Poëtes comme une grace, est une justice que l'on ne peut refuser aux Peintres. Mais les Auteurs de brochures n'ont ni assez de discernement pour reconnoître la justesse de ces principes, ni assez d'équité pour en faire usage. Ils n'ont que l'envie de faire parler d'eux, peu leur importe à quel prix.

Nos beaux esprits veulent être Philosophes, nos Philosophes veulent être beaux esprits ; l'un hérisse des *épines* de la Métaphysique des ouvrages de pur agrément, l'autre attache des *pompons* à la Philosophie. M. de Fontenelle l'a peut-être trop parée, mais il a choisi les fleurs dont il a couronné sa tête. Ceux qui ont voulu l'imiter & qui n'ont pas le goût si délicat, ont ramassé pour l'orner tout ce qu'ils ont trouvé sous leurs mains, & n'ont fait que le défigurer en voulant l'embellir. Les Géométres de qui on devoit moins attendre ce travers, sont précisément ceux qui

l'ont porté le plus loin. La manie du bel esprit est une contagion qui infecte tous les états, jusqu'à ceux-mêmes où l'on ne devroit s'occuper que de l'étude des arts. Cependant on perd beaucoup de tems & l'on ne gagne souvent que des ridicules à vouloir paroître autre chose que ce que l'on est. Il faut s'en tenir à la régle & au compas lorsque l'on n'a pas les doitgs assez délicats pour toucher la lyre.

C'est sous l'étendard des talens que les Géométres ont trouvé le secret de s'introduire dans le monde ; ils n'y ont pas été plutôt admis qu'ils leur ont fait la guerre ; ils ont aujourd'hui sujet de s'en repentir. Ils ont eu un empire brillant, mais court. Leur chute doit d'autant plus les humilier que leur triomphe leur avoit fait tourner la tête. L'époque de leur gloire est ce moment où tout Paris s'est cru Géométre. C'est alors que parut le *Newtonianisme pour les Dames*. Chacun se persuada qu'en effet il étoit inutile de se donner tant de peine pour devenir sçavant, & que l'imitateur de *la pluralité des mondes* avoit mis à la portée de l'intelligence la plus commune tout le sublime de la philosophie nouvelle. On étudia les *Institutions physiques*. On apprit par cœur les *Elémens de Newton*. A l'aide de ces apôtres ingénieux de

l'attraction, les Géométres eurent enfin la satisfaction de voir ce nouveau systême adopté dans le monde. Il est bien vrai qu'on l'a reçu sans l'entendre ; mais dès ce moment même ils n'ont plus eu de quoi occuper la société. Lorsque dans les cercles de Paris on ne parloit que de piéces de Théâtres, de Romans & de Sonnets, les gens du monde se tiroient d'affaires à moins de frais. Dans ces derniers tems qu'il falloit prononcer entre Newton & Leibnitz, entre Mrs Cassini & de Maupertuis, & plus récemment encore entre le même M. de Maupertuis & M. Kœnig, ceux qui ont voulu par air prendre part à ces grandes querelles, n'ont brillé que foiblement pour la peine qu'ils se sont donnée. A ce jeu les Géométres avoient tout l'avantage, ils tenoient toujours le dez ; le cercle même n'en sçavoit pas assez pour juger des coups. Tout le monde n'est pas fait pour s'intéresser aux forces vives ni pour comprendre les monades, & on se lasse bientôt de ce qui n'est pas instructif ni amusant. Avouons-le de bonne foi, les conversations sur les couleurs & sur l'électricité ont eu d'abord quelque chose d'assez neuf ; mais elles ne pouvoient pas être inépuisables. Un coquillier est embarrassant, les vers se mettent aux papillons,

ſions, on ne voit pas tous les jours des aurores boréales; Deſcartes n'eſt plus à la mode.

Newton eſt trop difficile à entendre. Il ſeroit vraiment fort agréable d'être Géométre, ſi on pouvoit le devenir à ſa toilette : mais nous n'avons qu'une femme qui ait pu y parvenir, & qui à la tête de ſes inſtructions phyſiques, au lieu de l'Aigle auroit dû prendre le Phénix pour deviſe. Heureuſement pour le public, avec l'aide d'un des plus grands Algébriſtes de Paris, elle a fini dans les derniers jours de ſa vie le Commentaire lumineux ſur Newton, auquel elle avoit travaillé ſi long-tems. La mort de cette illuſtre ſçavante & la retraite de M. de Maupertuis en Pruſſe ont mis la Géométrie ſur le côté.

Les Arts triomphent enfin, & la Muſique ſur tout, qui grace à cet homme célébre, le premier de l'Europe du côté du ſçavoir, a fait en France plus de progrès depuis vingt ans qu'elle n'en avoit fait dans les cinquante qui les avoient précédés. Auſſi parmi nous à préſent comme autrefois parmi les Grecs, elle fait une partie conſidérable de l'éducation. A leur exemple je ne doute pas que nous n'y ajoûtions bientôt encore l'étude du deſſein, qui ouvre les yeux, & les rend ca-

pables de juger de tout ce qui est du ressort du goût. Les bureaux d'esprit sont anciens à Paris, les bureaux de goût sont de date moderne. Il s'y trouve des professeurs en ce genre, il s'y forme des proselites; le bel esprit est remplacé par le *Virtuose*, chaque maison veut avoir le sien. C'est dans ces sociétés que se fabriquent tous les écrits sur la peinture que l'on donne au public comme des oracles, & qu'il ne reçoit que comme des ouvrages de cabale. C'est là que l'on force les Artistes à soumettre les productions de leur génie à la décision du tribunal : le moindre inconvénient qui en résulte, est la perte du tems de ceux qui sont assidus à y faire leur cours, dans l'espérance de se rendre les juges favorables. La prévention y décide au gré des affections particulieres; l'homme médiocre y a de grands avantages; sa complaisance ou plutôt sa bassesse lui tient lieu de talent; aussi est-ce celui qu'on prône le plus & dont on prend à tâche de faire la réputation; c'est le *Protege*. L'habile homme qui peut se passer d'avoir de semblables protecteurs ne tarde pas à vouloir secouer le joug; mais il n'est pas toujours maître de leur échapper, lui-même se trouve encore souvent protégé malgré lui, car ils ont la rage de protéger,

comme le thrésorier du lutrin a celle de bénir.

Comme le ton des gens d'un certain rang décide de tout en France, une preuve du triomphe que les arts y remportent aujourd'hui sur les lettres, c'est que depuis quelques années la réputation d'homme de goût est aussi recherchée parmi ceux qui veulent se distinguer, que l'étoit du tems de Moliere celle d'homme d'esprit. Il est vrai qu'elle coute beaucoup plus à celui qui y aspire, quoiqu'elle soit moins à charge à la Société. Un homme de la Cour, tel que l'Oronte du Misantrope, ne vous ennuyera pas à présent par le récit d'un sonnet, il se contente que vous admiriez sa tabatiere. Un amour propre qui borne là ses prétentions, n'est pas difficile, & cependant entend assez bien ses intérêts. Il est plus aisé d'avoir des bijoux riches que de faire de bons vers. D'ailleurs la boîte sera d'un habile ouvrier; sans être un Philinte, on en peut louer le travail. Pourquoi ne pas souscrire à des éloges qui peuvent flater la vanité de celui qui les exige, sans qu'il en coûte rien à la vérité de celui à qui on les demande? Notre Oronte ne manquera pas de se vanter d'en avoir donné le dessein. Le meilleur ouvrier de Paris qu'il aura em-

ployé, n'aura eu que le mérite de l'exécution : à la bonne heure. Est-il difficile de se faire à de semblables propos ? ils sont dans la bouche de tous nos petits maîtres. N'est-il pas juste que celui qui met cent louis à une boîte, retire de maniere ou d'autre l'intérêt de son argent ? Lorsqu'il se repaît de cette fumée, & qu'il se ruine pour l'obtenir, il y auroit de la barbarie à lui refuser le titre d'homme de goût, qu'il consent de payer si cher : tout le monde s'en pique à présent. Du tems de nos peres, plus magnifiques peut-être, mais à ce que nous croyons moins élégans que nous, on laissoit faire son habit à son Tailleur, ses équipages à son Sellier, & sa maison à son Architecte, &, en général je ne sçais si les choses n'en alloient pas mieux; aujourd'hui personne ne fait rien faire qu'il n'y veuille mettre du sien. Autant on étoit alors attentif à se copier les uns les autres, autant on l'est à présent à se distinguer. Nous portons en tout cet esprit. Le sens commun n'est plus un mérite que l'on recherche, chacun abonde dans le sien; chacun veut briller. Le clinquant qui imite l'éclat de l'or, est à la portée de tout le monde. Notre Nation s'est à la fin lassée du reproche que nos voisins lui ont fait si souvent, d'être une

Nation moutoniere. Ceux d'entr'eux qui ont fait une vertu de la singularité, ne la poussent pas à présent plus loin que nous, soit dans leurs vêtemens, soit dans leur façon de penser. Quel étrange ouvrage de morale ne produit pas chaque jour cette Philosophie étrangere que nous avons adoptée ! Quelle Philosophie que celle qui sappe les fondemens de toute religion ! Ceux qui n'ont pas l'avantage funeste de pouvoir y atteindre, cherchent du moins à paroître Philosophes par leur extérieur. Tel est le motif de la plûpart de ceux qui ont emprunté des Anglois ces habits du matin, où sous prétexte de la commodité, chacun se livre à la bizarrerie de son génie. De combien n'avons-nous pas surpassé le ridicule de nos modéles ? On brave la décence publique au point de paroître aux Thuileries dans un état où la politesse n'auroit pas permis autrefois de se laisser voir chez soi dans les autres habillemens : quelles bigarures ! Il n'y a plus d'étoffes ni de couleurs particulieres pour les différens sexes & les différens âges. Les gens les plus sérieux ne se font aucun scrupule de porter des habits dont les desseins chamarés & les couleurs tranchantes conviennent à peine aux jeunes gens qui sortent du Collége.

De toutes les choses qui annoncent un homme de goût, il n'en est point de plus essentielles que les équipages ; c'est la voye la plus prompte de s'afficher pour ce qu'on est, ou du moins pour ce qu'on se croit. L'élégance des meubles ne peut être connue que de ceux qui fréquentent une maison ; tout le Public est à portée de juger de celle d'un carosse. La premiere représentation d'une piéce ne faisoit pas autrefois plus de bruit à Paris qu'en fait à présent une voiture nouvelle qui paroît sur le Boulevard ; c'est le théâtre où se font ces sortes de débuts. Selon qu'elle est de bon ou de mauvais goût, on siffle ou l'on applaudit celui qui se présente sur la scene.

DESCRIPTION abrégée d'une nouvelle Pendule du Roi, qui est placée dans le cabinet ovale des appartemens de Sa Majesté à Versailles.

CEtte Pendule qui est à sphere mouvante, fut présentée à l'Académie des Sciences le 23 Août 1749 par M. Passement, connu alors pour les Microscopes & les Telescopes de réflexion, auteur des calculs de cette Pendule, à laquelle il a employé vingt années. Messieurs de l'Académie, sur le rapport de MM. le Camus & de Parcieux, Commissaires nommés pour l'exa-

tien de cette Pendule, ont donné un certificat qui atteste que les calculs en sont si justes, si exacts, qu'ils ne different pas du ciel d'un dégré en 3000 ans. Le sieur Dauthiau qui en est l'Horloger, l'a exécutée, & y a employé 12 années. Elle fut présentée au Roi à Choisi, le 7 Septembre 1750. Sa Majesté protectrice des Sciences & Arts, en marqua sa satisfaction; elle ordonna une nouvelle boîte sur le dessein qu'elle choisit, qui a été composée & exécutée par le sieur Cafferi, ce qui a prolongé le tems jusqu'au 20 Août 1753, qu'elle a été présentée de nouveau à Sa Majesté à Choisi, où elle a resté quatre mois, & a depuis été transportée à Versailles.

La sphère que cette Pendule fait mouvoir & qui la couronne, est selon le systême de Copernic. Les Planetes y font leur révolution selon la précision des calculs énoncés ci-dessus; sçavoir, Mercure, Venus, la Terre, la Lune, Mars, Jupiter & Saturne. La terre a trois mouvemens, le journalier, l'annuel & celui du parallelisme; elle a sa carte géographique, où sont marqués les principaux lieux de l'univers, & ses 24 Méridiens; elle a des piéces disposées pour marquer le lever & le coucher du Soleil pour tous les lieux de la Terre; elle parcourt les signes du Zodiaque, marque les saisons, équinoxes & solstices; la Lune fait sa révolution autour de la Terre, marque son âge, ses phases, ses nœuds & son lieu dans le Zodiaque, indique les éclipses avec la plus grande précision, & leurs lieux & grandeur, tant celles du Soleil que celles de la Lune.

La Pendule bat & marque les secondes par le centre du cadran, avec échappement à repos; elle est à équation par elle-même, marquant le tems vrai & le tems moyen, sonne l'heure & les quarts

du tems vrai ou du Soleil, repétant d'elle-même à chaque quart d'heure l'heure & le quart, & repétant aussi à volonté, & porte un silence de nuit. La sonnerie est à ressort, fusée & chaîne; le mouvement est à poids, à double mouffle, & n'a que huit pouces de descente pour six semaines de durée; le poids agissant est d'environ vingt livres; la verge du Pendule est de deux métaux, d'acier & de cuivre, assemblés & disposés de façon que la lentille est portée par la verge d'acier au moyen de deux tertiers, dont les bras opposés appuyent sur la verge de cuivre, & sont calculés selon le rapport de la différence qu'il y a entre la dilatation du cuivre à celle de l'acier; c'est cette différence qui fait hausser ou baisser la lentille de ce que l'acier s'est allongé ou racourci, & qui conserve à la lentille sa même distance de son point de suspension. Ce mouvement de la lentille donne lieu à une aiguille qu'elle fait mouvoir, de rendre un Thermometre naturel par la seule action des métaux, ce qui se voit sur une portion de cercle gradué & fixé à la verge du Pendule; le branle du Pendule mesuré au centre de la lentille, est de dix lignes, dont six sont pour l'arc constant.

Sur le devant de la Pendule au-dessous du cadran, est en planisphere un cours de Lune, marquant son âge & ses phases, le jour de la semaine, le quantiéme du mois, le nom du mois, un quantiéme d'années, d'une construction nouvelle & singuliere, qui fourniroit à les marquer pendant dix mille ans, si la Pendule existoit. Que les mois ayent 28, 30 ou 31, l'effet se fait de lui-même, ainsi que le 29 Février, tous les quatre ans, pour les années bissextiles.

La simplicité de la Pendule est telle que ch-

que mouvement, quoiqu'ils soient tous liés ensemble, peut s'en séparer au besoin; s'il y manque quelque chose dans la suite, il ne faut qu'une main intelligente pour y remédier. Que la Pendule avance ou retarde, ou même vienne à s'arrêter, il ne faut point toucher aux aiguilles pour la remettre à l'heure, l'effet se fait par un desangrenage: le mouvement n'est point interrompu lorsqu'on remonte le poids; un second desangrenage sert à dégager la communication du mouvement de la Pendule à celui de la terre, afin de la pouvoir faire mouvoir à la manivelle, soit pour voir passer ses Méridiens & les principaux lieux d'icelle, &c. Un troisiéme desangrenage sert à dégager la sphere du mouvement de la Pendule, afin de la pouvoir faire mouvoir aussi à la manivelle, soit pour l'état du ciel dans le tems à venir, ou en retrogradant dans les siécles passés, même jusqu'aux plus reculés, & y voir avec précision toutes les éclipses passées & à venir; ce qui peut donner des lumieres & des époques justes de plusieurs faits mémorables qui sont constatés sur des éclipses.

La boîte est à quatre faces isolées, toutes de bronze doré d'or moulu, & garnie de glaces ainsi que la sphere, qui est enfermée dans un bocal de glace, de façon que l'on voit à découvert tout le méchanisme de l'ouvrage. La Pendule avec la sphere qui la couronne, porte environ sept pieds de hauteur; la combinaison de l'ouvrage dont on fait ici une description abrégée, est si simple, que tout le mouvement de la sphere n'est composé que de soixante piéces, tant roues que pignons, & bien différente de celle qui a été annoncée dans la Gazette d'Utrecht du 20 Novembre 1753, article de Vienne, du 7 des mêmes mois & an,

représentant le mouvement céleste, laquelle est composée de 300 roues entre les pignons

Par Dauthiau, Horloger du Roi, à l'Abbaye.

LE RETOUR DU PRINTEMS.

CHANSON.

Voici la saison des Belles
Et le regne des zéphirs,
Que les cœurs les plus rebelles,
S'ouvrent aux tendres désirs:
Parons-nous de fleurs nouvelles,
Et livrons-nous aux plaisirs;
L'amour du vent de ses aîles
Ecartera ses soupirs.

De l'amant de la nature
Tout éprouve les faveurs;
Avec la tendre verdure
On voit naître mille ardeurs;
Des maux qu'un amant endure
Il soulage les rigueurs,
Pour les biens qu'il nous procure,
Chantons ses attraits vainqueurs.

L'Onde enfin n'est plus captive
Sous la glace des hyvers;
Je vois voler sur la rive
Un peuple d'Oiseaux divers;

anson.

rille.



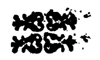


La tourterelle plaintive
Va réveillant les échos,
Et la Nymphe moins craintive
Sort du sein de ses roseaux.

Déja la jeune Bergere
Dans les plus simples atours;
Sur la naissante fougere
Vient soupirer ses amours:
En vain le Dieu de Cythere
Nous offriroit son secours,
Tout languiroit sur la terre
S'il n'étoit point de beaux jours.

Ici sur l'herbe fleurie,
Assis au pied d'un ormeau;
Tircis fait danser Silvie
Au son de son chalumeau:
Mais bientôt tout les convie
A prendre un plaisir nouveau;
Tandis que dans la prairie
L'amour prend soin du troupeau.

LE MONNIER.



SPECTACLES.

L'Académie Royale de Musique continue avec le plus grand succès le Vendredi & le Dimanche les représentations de *Castor & Pollux*.

La même Académie a donné le mardi 12 Février, *le Voyageur*, nouvel Intermede Italien, en trois actes.

La musique de cet Intermede a été trouvée aussi bonne que celle des Intermedes précédens. Il seroit trop long de donner ici la liste de toutes les Ariettes qui ont plu ; nous pouvons seulement dire qu'il n'y en a presque pas une seule qui n'ait été trouvée bien faite, & que plusieurs d'entr'elles sont de la premiere force. La musique des accompagnemens a sur tout paru admirable ; mais plusieurs de ces Ariettes n'ont pas été chantées avec la perfection qu'elles méritent, & qui leur est nécessaire pour en faire sentir toute la finesse & toute l'expression. Mlle Tonnelli l'aînée y a été fort applaudie à son ordinaire, & M. Guerieri paroît se perfectionner de plus en plus dans la partie de l'exécution. On a ajouté à cet Intermede deux Ballets fort agréables ; l'un est dansé par Mr & Mlle Lany, l'autre par Mlles Puvigné & Lyonnois, & par Mrs Lepy & Beat.

Le Jeudi 21 Février, on a remis au Théatre l'Opéra de *Platée*. Cet ouvrage que les Connoisseurs regardent comme le chef-d'œuvre de M. Rameau, est très bien exécuté par M. de la Tour, M. Gelin & Mlle Fel ; il y a long-tems que M. de la Tour est en possession de réussir dans le rôle de Platée ; M. Gelin a très bien chanté celui de Ci-

theron, & Mlle Fel a ajouté de nouveaux traits au rôle de la Folie ; qu'elle chante supérieurement à son ordinaire. Cet ouvrage a été en général bien reçu, & les connoisseurs ont été sur tout très satisfaits de la maniere dont a été rendu le duo du troisieme acte, l'un des meilleurs qui soit au Théatre François, par le naturel de l'expression, & la vérité du dialogue. Le prologue de cet ouvrage soutient toujours la réputation qu'il a d'être le plus agréable & le plus gai que nous ayons. La musique de l'Opera, sur tout celle des deux premiers actes, est remplie de morceaux de chant & de génie, qui suffiroient pour rendre leur auteur immortel, quand il ne le seroit pas déja par ses autres ouvrages.

Les Comédiens François ont donné le Lundi 21 Janvier la premiere représentation de *Paros*, Tragédie de M. Mailhol, qui a été reçue avec de grands applaudissemens ; en voici l'extrait.

ACTEURS.

Apriès, Roi d'Egypte,	*M. Sarrazin.*
Aphise, Princesse du Sang Royal,	*Mlle Hus.*
Paros, premier Ministre,	*M. Paulin.*
Orosis, cru fils de Paros,	*M. le Quain.*
Zorès, second Ministre,	*M. Dubois.*
Adrate, Capitaine des Gardes,	*M. le Grand.*
Gardes.	

La Scene est à Memphis, dans le Palais du Roi d'Egypte.

Paros ouvre la scene avec Zorès ; il lui remet un décret d'Apriès, par lequel ce Prince permet qu'Aphise qui a été arrêtée pour crime de rébellion, sorte pour quelques instans de la prison où

elle est détenue. Parós est un Ministre méchant & ambitieux, qui gouverne & trahit son Roi. Zorès est entierement dévoué à Paros, & il croit mériter toute sa confiance ; ce qui le détermine à le presser de lui découvrir tous ses secrets.

Paros.

Fais venir la Princesse, & tu peux esperer
De n'avoir pas encor long-tems à murmurer.

Paros annonce dans un monologue qu'il va tout tenter pour engager Aphise à répondre à ses vûes. La Princesse est fort surprise en arrivant de ne trouver que Paros, qu'elle croit avec justice l'auteur de ses malheurs. Il lui apprend qu'il ne peut calmer la colere d'Apriès, qui est toujours persuadé qu'elle a tramé dans Memphis une conspiration contre ses jours. Il offre ensuite à Aphise de la placer sur le trône, pourvu qu'elle consente à accepter sa main. La Princesse indignée d'un pareil attentat, fait l'éloge de la magnanimité & de la bonté du cœur d'Apriès ; elle rejette avec mépris la proposition de Paros, & elle le quitte en faisant une imprécation terrible, qui finit par ces deux vers :

Je retourne au séjour des pleurs & de la mort ;
Si j'y suis loin de toi, je bénirai mon sort.

Zorès revient, & Paros lui avoue que la conspiration dont on accuse Aphise, est son ouvrage. L'arrivée d'Apriès oblige Zorès de s'éloigner ; Paros dit au Roi qu'il n'a pu ni par menaces, ni par promesses, ébranler l'ame de la Princesse : *elle sert, vous regnez*, ajoute-t'il à ce Roi trop crédule. Adrate vient avertir Apriès qu'Orc fis, que le peuple chérit avec transport, est attendu dans

ce jour à Memphis. Ce Heros étoit allé combattre les troupes de Coptos, ennemies des Egyptiens; mais il revient sans les ordres d'Apriès; & Paros veut qu'il soit traité en coupable. Il est vrai que ce retour imprévu déconcerte les mesures de Paros, & il ne peut s'empêcher de faire part de ses allarmes à Zorès; mais il veut l'obliger auparavant par un serment, de lui garder le secret: Zorès fait le serment sans balancer, & Paros lui dit:

Je suis content; je vais m'expliquer sans mystere,
De ce jeune Orosis je ne suis point le pere.
Rappelle-toi ce jour de carnage & d'effroi,
Où la fureur du peuple indigné contre moi,
De mon Palais sanglant inonda le portique;
Où ce lieu même en proye à l'audace publique,
Par des ruisseaux de sang vit souiller ses lambris,
C'est dans ce jour affreux que j'ai perdu mon fils.
Ses innocents attraits, ses cris, sa tendre enfance,
Ne purent arrêter leur barbare vengeance;
Ce coup de leur dessein assuroit le succès;
Mais bientôt leur forfait tournant contre Apriès,
Renversa le rempart qui m'éloignoit du trône.
J'entre dans ce Palais que l'audace environne,
Chargé d'un fils sanglant, expirant dans mes bras,
Un berceau dans ces lieux rencontré sur mes pas,
D'Apriès à mes yeux offre la tendre image;
J'y dépose mon fils, & ma jalouse rage
Me fait ravir le sien, que j'aurois vu regner
Je l'emporte, mon cœur résout de l'épargner,
Pour qu'il pût être ici le garant de ma vie,

Si par son pere un jour elle étoit poursuivie ;
Pour opposer au Roi, s'il vouloit me punir
Par des coups assurés, son fils prêt à périr.
Ainsi mon bras vengé se délivra d'un Maître ;
Vois quel est Orosis, & quel il devoit être.
Ce grand secret qu'ici je confie à ta foi
N'est sçû que de Paros, & des Dieux & de toi.
Connois son importance, & vois quelle est ma peine,
Quand la fatale main que conserva la mienne,
Va peut-être en ces lieux renverser mon espoir.
Un avis de Coptos m'apprend que dès ce soir
Vingt vaisseaux par le Nil viennent pour nous surprendre :
Dans le temps que Memphis sera réduit en cendre,
Par mes amis le Roi doit être assassiné ;
S'il tombe, je triomphe, & je suis couronné.
Enfin la paix est faite, & ma grandeur fondée
Au prix d'une province à l'ennemi cédée.

Zorès.

Orosis ne lui peut opposer que son bras.

Paros.

Un Heros à sa voix enfante des soldats.
S'il n'est pas renvoyé, de lui j'ai tout à craindre.
Mais à partir, ami, je sçaurai le contraindre.
Je voudrois seulement lui parler sans témoin.

On vient ; il faut sortir, & différer ce soin.

Apriès & Orosis paroissent. Le Vainqueur vient informer le Roi que les ennemis sont instruits de toutes ses démarches, & que Coptos seroit entierement soumis ou détruit, sans des ordres du Gouvernement qui lui ont lié les mains. Apriès qui est pacifique, préfere les douceurs de la paix aux plus brillantes victoires ; c'est ainsi qu'il s'en explique avec Orosis, qui pour prix de ses exploits demande la liberté de la Princesse : elle est belle, ajoute-t-il, elle est jeune, elle doit faire l'ornement de votre Cour, & elle n'est point coupable. Apriès qui se sent, malgré lui, attendri pour Orosis, ne lui peut rien refuser. Il consent qu'Aphise soit libre, & il ordonne à Paros qui survient, de briser ses fers. La fureur de Paros ne peut se contenir ; elle éclate & contre Orosis, & contre Aphise : il ordonne à Orosis de retourner à l'armée. Cet ordre le met au désespoir ; il aime, & il est également aimé de la Princesse. Zorès vient le trouver sous prétexte de le consoler, mais dans le dessein de pénétrer ce qu'il pense. Orosis qui se croit fils de Paros, & qui sçait que l'hommage de son pere a été dédaigné par la Princesse, fait part à Zorès de ses craintes & de son amour ; Zorès va sur le champ en informer Paros. On met Aphise en liberté, elle revoit avec transport son cher Orosis ; mais un événement que ces deux amans ne pouvoient prévoir, les livre aux plus cruelles allarmes. Apriès qui craint l'ambition d'Aphise, vient lui offrir son cœur & son trône ; la Princesse prend le parti de refuser l'un & l'autre, pour dissiper les soupçons du Roi au sujet de la conjuration dont elle a été accusée. Apriès qui n'est point amoureux, ne peut s'empêcher d'admirer les sentimens d'A-

phise. Paros apprend au Roi les amours d'Orosis & de la Princesse : surcroît d'inquiétude pour Apriès. Adrate arrive tout ému, & vient annoncer le débarquement de la flotte ennemie. Apriès sort pour se mettre à la tête de ses troupes ; & il fait chercher Orosis qu'il ne peut croire coupable de trahison. Orosis triomphe des ennemis, & il sauve la vie du Roi. Aphise après avoir félicité Apriès de la victoire, demande ce qu'est devenu Paros pendant le combat ; le Roi ne l'a point vu ; que faisoit-il ? où s'étoit-il retiré ? Paros paroît dans le fond du théatre, & annonce qu'au moindre soupçon de la part du Roi, il lui plongera son poignard dans le sein. Apriès lui fait des reproches de son inaction, pendant que tous ses autres sujets avoient pris les armes. Paros répond qu'il assembloit les citoyens les plus fideles de Memphis pour venger leur Roi, & qu'ils sont arrivés à propos pour exterminer une troupe barbare d'assassins qui en vouloit à ses jours. Apriès paroît content du zele de Paros, & pour lui en marquer sa reconnoissance, il déclare qu'il va unir Orosis & Aphise. Paros frémit à cette nouvelle ; Orosis est mon fils, s'écrie-t'il, mais mon attachement pour mon Roi doit l'emporter : je crains trop l'ambition & d'Orosis & d'Aphis.

Apriès.

Eh bien, Paros, apprends de quoi je suis capable :
Ce trône à mes regards n'est qu'un joug honorable ;
Aspirant au repos, j'y peux faire monter
Un Heros dont la gloire a sçu le mériter.

Paros employe les raisons les plus fortes pour empêcher le Roi d'abdiquer, & ce Prince étonné lui dit :

Mais ton zele est extrême !
Quoi tu veux m'immoler jusques à ton fils même !

Paros.

Je dois tout à mon Roi.

à part.

Nous sommes seuls, frappons.

Apriès.

Que ce zele parfait doit calmer mes soupçons !

Paros.

Quoi ! Seigneur.

Apriès.

On osoit d'un exécrable crime
Te soupçonner !

Paros à part.

Tu vas en être la victime.

Apriès.

On disoit qu'en ces lieux par ta seule fureur . . . ?

Paros à part.

Frappons, il en est temps.

Il tire son poignard.

Orosis qui survient.

Ah mon pere ! ah Seigneur !

Paros surpris vient jetter son poignard aux pieds du Roi.

Chargé d'un attentat, je dois rendre les armes.

Apriès.

Va, tu peux les garder, dissipe tes allarmes:

Le Roi pour marquer sa reconnoissance à Orosis, comble ses vœux, & lui accorde Aphise. Orosis veut suivre Apriès; mais Paros l'arrête, & feint de prendre part au bonheur de son fils. Zorès qui croit tout perdu pour Paros, vient le rejoindre; mais Paros le rassure, en lui apprenant que le Roi ayant formé l'himen d'Orosis & d'Aphise, ce Prince, suivant les loix de Memphis, doit y présider & boire dans la coupe sacrée avant les nouveaux époux. Paros après un intervalle, ajoute ensuite à Zorès :

Deviens de ma grandeur la cause & le soutien,
Et fais d'un même coup mon bonheur & le tien.
Tu dois suivre Apriès à la cérémonie;
Qu'un poison qu'ont produit les monstres d'Hircanie
Nous délivre à la fois de tous nos ennemis:
Dans la coupe il faudra le verser .... Tu frémis?

Zorès interdit.

A ce dessein affreux je n'ai point dû m'attendre.

Paros.

Tout horrible qu'il est, il doit peu te surprendre;
Puis-je regner ici sans la mort d'Apriès?
Aphise & son époux, à mes hardis projets
Ne sont-ils pas tous deux des barrieres puissantes?
Elevons sur son corps un trône glorieux,
Qui commande à la terre, & m'approche des Cieux.

Quand nous touchons au but, Zorès, ta main balance ?

Zorès.

Non, je dois mériter toute ta confiance.

Tout paroît devoir succéder aux vœux de Paros, & il s'en félicite, lorsqu'Adrate vient détruire ses espérances. Une voix inconnue s'est écriée au moment qu'Apriès alloit boire dans la coupe sacrée :

O Memphis ! le poison va détruire ton Roi.

Apriès effrayé, a rejetté la coupe, & il en a fait faire l'essai sur de vils animaux qui ont péri sur le champ. On a fait arrêter Zorès, & ceux qui étoient le plus près de l'Autel. Le Roi vient lui-même apprendre à Paros l'attentat exécrable qu'on avoit formé. Il reste une ressource à Paros, c'est d'accuser Orosis d'être l'auteur du crime, & c'est le parti qu'il prend. Quel coup de foudre pour Orosis ! c'est son pere qui poursuit ses jours : l'innocence a peine à se défendre. Aphise apprend en vain au Roi que Paros a offert de la mettre sur le trône, si elle consentoit à lui donner la main. Paros soutient que c'est une imposture. Apriès plus embarrassé que jamais, ne sçait à quoi se résoudre. Paros demande qu'on fasse parler Zorès, & Apriès ordonne qu'on l'amene.

Apriès à Zorès.

Sur un forfait affreux viens éclairer ton Roi.

Paros.

Quel barbare a voulu l'empoisonner !

Zorès.

C'est toi.

Paros.

Dieux cruels !

Apriès.

Quoi, Paros !

Orosis.

Ah, Seigneur ! ô mon pere !

Apriès à Zorès.

Acheve d'éclaircir cet horrible mystere.

Zorès montrant Paros.

C'est l'invisible auteur du trouble de Memphis.
Après l'avoir livrée en proye aux ennemis,
Après avoir perdu le fruit de tous ses crimes,
Il a voulu par moi vous faire ses victimes :
Dans la coupe avec lui j'ai versé le poison.
Bientôt pour éviter l'atteinte du soupçon,
Je fuyois des Autels, quand une voix secrete
En déchirant mon cœur, l'épouvante & m'arrête.
Je tourne vers mon Roi mes regards incertains ;
Il va périr : déja la mort est dans ses mains ;
A ses levres portées, elle y vole, elle y touche ;
Je m'écrie, & ses jours sont sauvés par ma bouche.

Orosis au Roi.

Seigneur, ne croyez pas.

Zorès.

Quelle funeste erreur !
Que vois-je ! de Paros Orosis défenseur !

Orosis.

Il est mon pere.

Zorès.

Lui, c'est le Roi.

Apriès.

Moi.

Zorès.

Vous même.

Orosis.

Est il possible! ô ciel!

Aphise.

Mon bonheur est extrême.

Zorès à Apriès.

Ce monstre en son berceau vit son fils expirant,
Au berceau d'Orosis il le porta sanglant,
Y déposa le sien, & s'empara du vôtre:
Je tiens de lui le sort & de l'un & de l'autre.

Orosis.

O mon pere! ô mon Roi!

Apriès à Orosis.

Ce jour comble mes vœux;
Puisqu'il doit à la fin nous rendre tous heureux.

A Aphise & Orosis.

Sur mon trône aujourd'hui vous monterez ensemble;
Zorès vivra, sa voix nous sauve & nous rassemble.
Qu'on saisisse Paros, qu'il subisse le sort.

Paros.

Mon sort! il devoit être ou le trône ou la mort.

Il se tue.

Cette piéce imprimée chez Jorry, a eu huit représentations. La jeunesse, les graces & les talens naissans de Mlle Hus, lui ont procuré de justes applaudissemens dans le rôle d'Aphise, le premier qu'elle ait joué d'original.

Les mêmes Comédiens ont donné le Mercredi 13 Février, la premiere représentation d'une petite piéce à tiroir, intitulée *les Adieux du Goût*, qui attire beaucoup de monde.

Le sieur Barnot a continué son début par les rôles d'Harpagon dans l'Avare, d'Orgon dans le Tartuffe, de Frontin dans l'Impromptu de campagne, de Bernadille dans la Femme juge & partie, de Milord Houzei dans le François à Londres, du Financier dans le Philosophe marié, & par celui de Georges Dandin. Les rôles où il a le plus réussi, sont ceux d'Harpagon, de Bernadille, & de Milord Houzei.

L'Opéra Comique a fait l'ouverture de son Théatre le Vendredi premier Février par la remise de *la Penelope moderne*, piéce en un acte de le Sage, qui a été précédée de *la Coupe enchantée*, & *du Plaisir & de l'innocence*.

On a donné sur le même Théatre le lundi quatre, la premiere représentation de *l'Ecole des Tuteurs*, nouvel Opéra comique en un Acte ; & le Lundi 18 Février, la premiere du *Trompeur trompé*, ou *la Rencontre imprévûe*, de M. Vadé: c'est une des plus jolies piéces qu'on ait vûes à ce spectacle ; nous ne doutons pas qu'elle n'ait le plus grand succès.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert spirituel du jour de la Purification commença par une symphonie de M. Guillemain;

main; ensuite *Salvum me fac Deus*, motet nouveau à grand chœur de M. Giraud, qui a réussi, & qui devoit réussir. Mlle Davaux chanta mieux qu'elle n'avoit encore fait, *Usquequo*, petit motet de M. Mouret. M. Schmitz, Allemand, joua un concerto de flûte de sa composition. M. Albaneze chanta fort bien deux airs Italiens. M. Pugnani, Ordinaire de la Musique du Roi de Sardaigne, joua un concerto de violon de sa composition. Les Connoisseurs qui étoient au Concert, prétendent qu'ils n'ont point entendu de violon supérieur à ce *virtuose*. Le Concert finit par *Nisi Dominus*, motet à grand chœur de M. Mondonville.

NOUVELLES ETRANGERES.

DU LEVANT.

De Constantinople, *le 17 Décembre.*

Le Grand Seigneur a résolu d'établir une poste réglée pour les Lettres, entre les principales Villes de son Empire.

DU NORD.

De Moscou, *le 15 Janvier.*

Lorsque l'Impératrice monta en 1741 sur le thrône, elle fit vœu de ne point permettre que pendant son regne on punît personne de mort. On s'est apperçu que la clémence de cette Princesse étoit sujette à de grands inconvéniens, & que les crimes se multiplioient de jour en jour par l'indulgence dont on use envers les criminels.

Plusieurs des principaux membres du Clergé, à la réquisition des Ministres & des Tribunaux, ont représenté à Sa Majesté Impériale que les supplices du Knout & de l'Estrapade & l'exil en Siberie n'étoient pas suffisans pour contenir les scélérats, & qu'il étoit absolument nécessaire de rendre aux loix toute leur rigueur pour le maintien de l'ordre public.

De Stockholm, le 27 Décembre.

Par ordre du Roi on vient de poser un fanal à la pointe de l'Isle de Korsso, afin de faciliter aux vaisseaux l'entrée de ce port pendant la nuit.

De Coppenhague, le 18 Janvier.

Sur la découverte qui a été faite de diverses pratiques usuraires, le Roi a pris la résolution d'arrêter le cours de ce désordre. Dans cette vûe Sa Majesté vient d'établir une Commission chargée de poursuivre tout particulier qui aura exigé des intérêts au dessus du taux prescrit par l'Ordonnance.

D'ALLEMAGNE.

De Vienne, le 12 Janvier.

Pendant l'année 1753, il est né dans cette Capitale cinq mille six cens trente-huit enfans, & il y est mort cinq mille quarante-trois personnes.

En vertu d'une convention que cette Princesse a faite avec l'Électeur de Baviere & avec l'Archevêque de Saltzbourg, les especes frappées au coin de ces deux Princes auront cours dans les pays héréditaires. Le 10, le Comte Petioni arriva de

Rome pour remettre la Barette au Cardinal Sorbelloni. Le Feld-Maréchal Comte de Neuperg, Gouverneur du Duché de Luxembourg, est ici depuis la semaine derniere.

L'Impératrice Reine a établi une Ecole pour les Langues Orientales.

De Dresde, *le 29 Janvier*.

Le 26 de ce mois à une heure du matin, la Princesse Royale accoucha d'un Prince, dont la naissance fut aussi-tôt annoncée au peuple par une triple salve de l'artillerie des remparts. Hier ce Prince fut baptisé. Il a été tenu sur les Fonts au nom de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, par le Prince Xavier & par la Princesse Christine-Eulalie, & il a été nommé *Joseph-Marie-Louis*.

De Berlin, *le 17 Janvier*.

Selon la note qu'on a prise des Obligations de la *Steur*, qui sont entre les mains des Sujets du Roi, le total ne monte qu'à trois cens trente-six mille écus d'Allemagne. Le 10, le Roi fit la révûe des Régimens de Haack, de Meyering & du Margrave Charles. La Reine Douairiere tint le soir grand appartement.

De Leipsick, *le 1r. Février*.

Un chef de bandits desirant d'obtenir sa grace, a imaginé de la mériter en délivrant la Saxe de la plûpart des voleurs dont elle étoit infestée. Pour y réussir il a attiré en cette Ville diverses troupes de ces brigands, sous prétexte qu'il avoit formé un projet qui devoit les enrichir. En même tems

il a averti le Ministere du piége qu'il leur avoit tendu. Aussi-tôt on a envoyé ici un Détachement de Dragons. Peu après son arrivée les portes de la Ville ont été fermées ; on a fait une visite générale dans les maisons, & l'on s'est assûré de toutes les personnes suspectes. Parmi elles on a reconnu plusieurs aventuriers, qui ont dérobé beaucoup d'argent, à la faveur de prétendues Patentes pour des lotteries étrangeres.

De Ratisbonne, *le 13 Janvier.*

Il a été résolu par une Délibération des trois Colléges de la Diete, de conférer les deux charges de Général d'Infanterie & de Lieutenant-Feld-Maréchal de l'Empire, qui étoient vacantes, l'une au Prince Charles-Auguste de Bade-Dourlach, l'autre au Prince Georges de Hesse-Darmstadt. L'expectative de la premiere charge de Feld-Maréchal de l'Empire dont la Diete pourra disposer, est promise au Prince Guillaume de Saxe-Gotha. Le Duc Louis de Brunswic Wolfenbutel a écrit à cette Assemblée, pour la remercier de l'avoir promu à cette Dignité.

Depuis que les Princes de Waldeck & de la Tour-Taxis ont demandé voix & séance dans le Collége des Princes, plusieurs grandes Maisons d'Allemagne sollicitent la même prérogative. Le Prince de Schwartzembourg-Rudolstadt fait en particulier de fortes instances pour l'obtenir.

La Maison de Hesse qui par l'extinction de deux de ses branches a été privée de deux des quatre suffrages qu'elle avoit dans ce Collége, a fait remettre à la Dictature un Mémoire, par lequel elle demande qu'ils lui soient rendus.

ESPAGNE.

De Lisbonne, le 20 Décembre.

L'Isle de Bissao, voisine du Cap Verd, étant située avantageusement pour servir d'entrepôt aux vaisseaux qui vont à Goa ; il a été proposé dans le Conseil du Roi d'y établir une Colonie, & d'y construire un fort.

Sa Majesté a résolu de mettre un Indult de deux pour cent sur l'or monnoyé ou non monnoyé que l'on fera sortir de Portugal.

Sa Majesté a accordé à une Compagnie formée par le sieur Oldenbourg, la permission de charger pour Goa cette année deux Navires de trois cens tonneaux chacun, & d'y envoyer chacune des années suivantes jusqu'en 1763 un Vaisseau de sept cens tonneaux. On a expédié à la même Compagnie un privilege exclusif pour le Commerce de la Chine. Au commencement du mois prochain cette Compagnie fera partir un Vaisseau pour Macao. Elle continuera d'en faire partir un tous les deux ans pour la même destination.

De Madrid, le 29 Janvier.

Depuis la premiere nouvelle qu'on a eue de l'avantage remporté sur les Maures par la Garnison de Ceuta, on a reçu de cette action une relation circonstanciée, par laquelle on apprend que les Maures ont été entierement défaits, & que les Espagnols n'ont pas perdu un seul homme, & ont enlevé une quantité prodigieuse de grains, d'armes & d'autres effets, & de plus 45 chevaux & 409 têtes de bétail.

D'ITALIE.

De Rome, le 15 Janvier.

On est délivré des inquiétudes que donnoient les Contrebandiers retranchés dans la Marche d'Ancone. La Communauté de la Serra leur ayant offert une somme s'ils vouloient se retirer, ils ont consenti d'abandonner leur camp. Dans leur retraite ils ont été poursuivis par le détachement de Corses, qu'on avoit fait marcher contre eux. Il y a eu plusieurs coups de fusil tirés de part & d'autre. Deux soldats ont été tués. Un des chefs des Contrebandiers s'étant rompu une cuisse en tombant de cheval, a été arrêté. On assure qu'ils sont presque tous sortis actuellement de l'Etat Ecclésiastique.

De Milan, le 19 Janvier.

Tous les Tribunaux & le Corps de Ville allerent le 15 de ce mois rendre leurs respects au Duc de Modene. Ce Prince reçut le 17 les complimens du Sénat, à la tête duquel étoit le Comte Christiani, Chancelier du Milanez. Son Altesse Sérénissime fut ensuite complimentée par le Chapitre de l'Eglise Métropolitaine. Elle soupa le 14 chez le Comte Christiani, & le lendemain elle assista à une représentation de l'Opera. Le 16, le Cardinal Pozzobonelli, Archevêque de cette Ville, fit une visite à ce Prince, qui la lui rendit le jour suivant. Le Palais est actuellement gardé par les Grenadiers du Régiment de Wettes. On a congédié la Compagnie Franche qui étoit auparavant chargée de cette commission. Le Marquis Spinola qui la commandoit, conserve ses appointemens. On

a assigné des pensions aux autres Officiers, & l'on payera un écu par mois à chaque soldat.

La Secrétairerie d'Etat & de Guerre a été incorporée à la Chancellerie. Le Cardinal Durini a été incommodé, mais son indisposition n'a point eu de suite.

GRANDE BRETAGNE.

De Londres, le 17 Janvier.

On a inventé un instrument pour prendre exactement & facilement le diamétre de la Lune, & l'on a trouvé le moyen d'imiter les Aurores boréales.

Le Collége des Medécins ayant approuvé la méthode découverte par le sieur Joseph Appleby, Chymiste de Durham, pour rendre potable l'eau de la mer, & diverses expériences de cette méthode ayant été faites avec succès, les Commissaires de l'Amirauté ont cru ne pouvoir la rendre trop tôt publique pour l'avantage général des Nations commerçantes. Voici en quoi elle consiste. Il faut mettre vingt gallons d'eau de mer dans un alambic, avec six onces de lapis infernalis & avec pareille quantité d'os calcinés réduits en une poudre fine. Au bout de deux heures & demie on aura quinze gallons d'eau parfaitement douce & saine. On n'a besoin que d'un demi-boisseau de charbon pour cette opération. La proportion d'ingrédiens ci-dessus marquée suffit dans les mers Septentrionales; mais dans quelques parties de la Méditerranée & des mers des Indes où l'eau est plus bitumineuse & plus salée, il est nécessaire d'ajoûter trois onces d'os calcinés & autant de lapis infernalis. Le Gouvernement a récompensé libéralement le Sr Appleby.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

PEndant le cours de l'année 1753, il s'est fait dans Paris dix-neuf mille sept cens vingt-neuf Baptêmes, & quatre mille cent quarante-six Mariages; il est mort vingt & un mille sept cens seize personnes : le nombre des Enfans trouvés est monté à quatre mille trois-cens vingt-neuf.

Le Roi revint à Versailles de Trianon le 18 Janvier dernier.

Le 20, les Députés des Etats de Bretagne eurent audience du Roi. Ils furent présentés par le Duc de Penthievre, Gouverneur de la Province, & par le Comte de Saint-Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat. La Députation étoit composée, pour le Clergé, de l'Evêque de Vannes, qui porta la parole; du Marquis de la Riviere, pour la Noblesse; & de M. du Bodan, Maire de Vannes, pour le Tiers-Etat.

Le 22, le Comte de Stahremberg, Ministre Plénipotentiaire de l'Empereur & de l'Impératrice Reine de Hongrie & de Bohême, eut une audience particuliere du Roi, dans laquelle il présenta à Sa Majesté ses Lettres de créance. Le Comte de Stahremberg fut conduit à cette audience, ainsi qu'à celles de la Reine, de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monseigneur le Duc de Bourgogne, de Monseigneur le Duc d'Aquitaine, de Madame, de Madame Adélaide, & de Mesdames Victoire, Sophie & Louise, par le Marquis de Verneuil, Introducteur des Ambassadeurs.

Le 23, le Roi se rendit au Château de Bellevûe.

Le Garde des Sceaux a présenté au Roi une Carte de l'Inde, composée de cinq feuilles, dressée pour la Compagnie des Indes, & accompagnée d'un Livre *in*-4°., dans lequel la construction de cette Carte est analysée. M. d'Anville, Géographe de Sa Majesté, & Secrétaire du Duc d'Orléans, est l'Auteur de la Carte & du Livre qui a été mis sous presse à l'Imprimerie Royale.

Sur la démission du Maréchal Duc de Coigni, le Roi a nommé Colonel Général des Dragons le Duc de Chevreuse, qui en étoit Mestre-de-Camp Général. Sa Majesté a accordé l'agrément de cette derniere charge au Comte de Coigni, Mousquetaire de la premiere Compagnie.

Le Roi a donné au Marquis de Langeron, Brigadier, Colonel-Lieutenant du Régiment d'Infanterie de Condé, le Gouvernement de Briançon, vacant par la démission du Maréchal de Maulevrier Langeron son pere.

On a reçu avis du Port de l'Orient, que la Frégate l'*Utile*, partie de l'Isle de France le premier Septembre 1753, étoit arrivée dans ce Port le 15 Janvier 1754. Elle a apporté la nouvelle que les Vaisseaux de la Compagnie des Indes *le Maréchal de Saxe* & *la Baleine*, qui viennent de la Chine; *l'Anson*, venant de Pondichery; *le Bourbon*, venant de Bengale, & *le d'Argenson*, qui avoit fait voile de l'Isle de France, avoient relâché en cette Isle. Ces cinq Vaisseaux étoient attendus en 1753, & leurs cargaisons devoient faire partie de la derniere vente de la Compagnie. On a été informé par la même Frégate, que les Vaisseaux *les Treize Cantons*, *le Saint-Louis*, & *la Gloire*, faisant partie de l'expédition

I v

de 1752 à 1753, avoient passé à l'Isle de France, & qu'ils avoient continué leur route pour Pondichery avec *le Favori*, Vaisseau de l'Inde.

Le Roi qui étoit revenu de Bellevûe le 25, partit le lendemain pour le même Château. Sa Majesté en revint le 28, & elle y est retournée le 29.

La Duchesse de Penthiévre a été attaquée de la fiévre & d'un crachement de sang; mais cette Princesse commence à se mieux porter, & l'on espere qu'elle sera bientôt parfaitement rétablie.

L'exemption des droits d'entrée sur les bestiaux qui viennent des Pays Etrangers, est prorogée pour trois ans, à commencer du premier Janvier de cette année.

Le 31, le Roi revint du Château de Bellevûe.

Le premier Février, la Reine communia par les mains de l'Archevêque de Rouen, Grand Aumônier de Sa Majesté; Monseigneur le Dauphin par celles de l'Abbé de Caulincourt, Aumônier du Roi; Madame la Dauphine, par celles de l'Archevêque de Sens, son premier Aumônier, & Madame Adélaïde par celles de l'Evêque de Meaux, premier Aumônier de cette Princesse.

Mesdames Victoire, Sophie & Louise entendirent le même jour la Messe dans l'Eglise des Récollets, & y communierent par les mains de l'Abbé Bellon, Chapelain du Roi.

Le même jour, M. Fourneau, Recteur de l'Université, accompagné des Doyens des Facultés & des Procureurs des Nations, se rendit à Versailles, & eut l'honneur, suivant l'ancien usage, de présenter un Cierge au Roi, à la Reine, & à Monseigneur le Dauphin.

Le même jour, le Pere Gobain, Commandeur du Couvent de la Mercy, accompagné de trois

Religieux de cette Maison, eut l'honneur de présenter un Cierge à la Reine, pour satisfaire à l'une des conditions de leur établissement fait à Paris en 1615, par la Reine Marie de Médicis.

Le 2, Fête de la Purification de la Sainte Vierge, les Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre du Saint-Esprit s'étant s'assemblés vers les onze heures du matin dans le Cabinet du Roi, Sa Majesté sortit de son appartement pour aller à la Chapelle. Le Roi, devant qui les deux Huissiers de la Chambre portoient leurs Masses, étoit en manteau, le colier de l'Ordre par dessus, ainsi que celui de l'Ordre de la Toison d'Or. Sa Majesté étoit précédée du Duc d'Orléans, du Prince de Condé, du Comte de Charolois, du Prince de Conty, du Comte de la Marche, du Prince de Dombes, du Comte d'Eu, & des Chevaliers, Commandeurs & Officiers de l'Ordre. Après avoit assisté à la bénédiction des Cierges & à la Procession, le Roi entendit la grande Messe, à laquelle l'Evêque Duc de Langres, Prélat Commandeur de l'Ordre, officia pontificalement. Lorsque la Messe fut finie, Sa Majesté fut reconduite à son appartement en la maniere accoutumée.

La Reine, Madame la Dauphine & Mesdames de France entendirent la Messe dans la Tribune.

Leurs Majestés, accompagnées de Madame la Dauphine & de Mesdames de France, assisterent l'après-midi à la Prédication du Pere Logier, de la Compagnie de Jesus ; aux Vêpres chantées par la Musique, & ensuite au Salut célébré par les Missionnaires.

Monseigneur le Dauphin a été incommodé d'une fluxion.

Le 3, le Duc de Chevreuse prêta serment de fidélité entre les mains du Roi, pour la charge de Colonel Général des Dragons.

Le Duc d'Ayen s'étant démis du Régiment de Cavalerie de Noailles, le Roi en a disposé en faveur du Comte d'Ayen, fils de ce Seigneur.

M. Gautier, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Dijon, a présenté au Roi le troisiéme & dernier volume des Planches de son Cours d'Anatomie, en figures colorées, avec leurs démonstrations. Il a présenté en même tems à Sa Majesté la seconde édition de ses Observations sur la Physique & sur l'Histoire Naturelle, augmentées d'un volume; & le premier volume de ses Observations sur la Peinture & sur les Tableaux, tant anciens que modernes, pour l'année 1753.

Le Roi vient d'anoblir M. du Boccage de Bleville, Négociant du Havre, pour les services qu'à l'exemple de feu M. du Boccage son pere, il a rendus au commerce, & particulierement à la ville du Havre pendant son Echevinage.

Le 8, le Roi revint de Trianon.

Sa Majesté entendit le lendemain la Messe de *Requiem*, pendant laquelle on chanta le *De profundis*, pour l'Anniversaire de Madame Henriette.

Les Religieux de l'Abbaye Royale de Saint-Denis, conformément à la fondation faite par le Roi, célébrerent le 9 un Service solemnel pour le repos de l'ame de Madame Henriette.

Le 10, l'Evêque d'Orléans fut sacré dans l'Eglise Métropolitaine par l'Archevêque de Paris, assisté de l'Evêque Comte de Beauvais & de l'Evêque de Bayeux.

L'Abbé le Batteux, Professeur de Philosophie Grecque & Latine au College Royal, a été élû pour remplir la place d'Associé, vacante dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres par la mort de l'Abbé Fenel.

La Vicomtesse de Choiseuil & la Marquise de Langeron furent présentées le 10 à leurs Majestés, & à la Famille Royale.



On célébra le 11 dans l'Eglise de la Paroisse du Château, pour le repos de l'ame de Madame Henriette, le Service fondé par Monseigneur le Dauphin. La Reine y assista, étant accompagnée de ce Prince & de Mesdames de France.

Le même jour, pendant la Messe du Roi, l'Evêque d'Orléans prêta serment de fidélité entre les mains de Sa Majesté.

Le 12, jour de l'Anniversaire de Madame la Dauphine, mere du Roi, leurs Majestés entendirent la Messe de *Requiem*, pendant laquelle le *De profundis* fut chanté par la Musique.

Le Roi retourna le même jour à Trianon.

L'Evêque de Mâcon désirant depuis long-tems d'établir la Réforme dans l'Abbaye de Valmont, dont il est Abbé, a présenté une Requête au Conseil du Roi pour cet effet, & il a obtenu les Lettres Patentes nécessaires. En conséquence, le Supérieur Général de la Congrégation de Saint Maur a envoyé sa procuration à Dom le Maistre, Prieur de l'Abbaye de Fécamp, qui a pris possession de celle de Valmont le 18 Janvier dernier, étant assisté de Dom Boisvallée, Sous-Prieur; de Dom Philippe, Official; de Dom le Vasnier, Dépositaire; de Dom le Noir, Professeur de Théologie; & de Dom Bussy, Procureur de l'Abbaye de Saint Ouen, de Rouen, & Secrétaire du Pere Visiteur de la Province de Normandie. Les Religieux de la Congrégation de Saint Maur ont été reçus par les Officiers du Prince de Monaco, Seigneur du Duché d'Estouteville, ainsi que par le Clergé & par la Noblesse. Pour rendre ce jour plus recommandable, on a distribué des aumônes considérables aux pauvres, que la singularité de la cérémonie y avoit attirés de toutes parts.

On doit construire à Moulins, sur l'Allier, un

Pont de pierre, dont l'allignement sera dirigé au point de rencontre de la rue de Bourgogne & de la route de Lyon. Ce pont aura cent cinquante toises de long, sur sept de large, & il sera partagé en treize arches d'égale grandeur.

Le 14, les Actions de la Compagnie des Indes étoient à dix sept cens trente sept livres dix sols : les Billets de la premiere Lotterie Royale à sept cent quarante & une, & ceux de la seconde à sept cent trente-neuf.

ARRÊTS NOTABLES.

ARREST du Conseil d'Etat du Roi, du 4 Décembre 1753 ; qui commet le sieur Leroy à la recette de la Capitation des Communautés d'arts & métiers.

LETTRES patentes du Roi, en forme de Déclaration, données à Versailles le 22 du même mois ; concernant la forme dans laquelle les procès portés au Parlement, & ceux dont la connoissance lui a été attribuée par des attributions générales & particulieres, doivent être continués en la Chambre Royale.

ARREST de la Chambre Royale, du 23 Février 1754 ; portant permission d'exposer & vendre des œufs dans les Marchés & Places publiques de cette Ville & Fauxbourgs de Paris, pendant le Carême de cette année 1754.

MARIAGE ET MORTS.

LE 21 Novembre 1753, Jean-Joseph de *Fumel-Montaigu*, appellé le Marquis de Fumel, épousa au Château de Tombebout en Agénois,

Dlle Marianne d'*Abzac*, fille aînée de Louis d'*Abzac*, Marquis de Montriel & de Françoise d'Abzac sa cousine, sortis l'un & l'autre de la branche d'*Abzac-Montastruc*, cadette de celle de la *Douze*.

La Maison d'*Abzac* est originaire de Périgord, où est situé le Château d'Abzac sur la Dordogne, & où elle a toujours été comptée parmi les plus illustres de cette Province, tant par son ancienneté que par ses alliances. Elle porte pour armes, *d'argent à une bande d'azur, chargée au milieu d'un bezan d'or, à une bordure d'azur chargée de neuf bezans d'or.*

La Maison de Fumel n'est pas moins illustre dans le Querci où est situé le Château de Fumel dont elle tire son nom. Les Seigneurs de Fumel sont connus dès le treiziéme siécle que Bertrand de *Fumel* épousa Brunissende de la *Barthe*, du chef de laquelle il étoit en 1283 Vicomte de la Barthe, dont sa posterité prit le nom. Celui de Fumel fut repris par un cadet nommé Pons, Baron de Fumel, qui vivoit en 1340, & qui fut quatriéme ayeul de François I. du nom, Baron de Fumel, Capitaine des Gardes de la Porte, Gouverneur de Marienbourg & Ambassadeur vers Soliman II. Empereur Ottoman. Il fut massacré dans son Château par les Religionaires le 25 Novembre 1561, & laissa entr'autres enfans François & Joseph, qui ont formé deux branches. L'aîné a fait celle des Vicomtes de Fumel, dont est issu Joseph Marquis de Fumel, Mestre de Camp d'un régiment de Cavalerie de son nom, marié en 1748 avec Elizabeth *Conti d'Hargicourt*. Voyez la quatriéme partie des Tablettes hist. p. 338.

Joseph II. fils de François de Fumel, est auteur de la branche de Montaigu, Baronie qu'il acquit par son mariage en 1578 avec Armoise de *Lomagne*, Dame de Montaigu. Il fut pere de Fran-

çois de Fumel, Baron de Montaigu, marié le 17 Mai 1617 avec Silvie de *Pons de la Case*. Leur fils Pierre Silvain, Baron de Montaigu, épousa en 1643 Marie de *Cieutat*, dont nâquit Arnaud, allié en 1681 avec Marie de *Cieutat* sa cousine germaine, mere entr'autres enfans de Pierre-Silvain-Alexandre de Fumel, Baron de Montaigu; celui-ci épousa en 1714 Marguerite d'*Astorg*, héritiere de la Seigneurie de Gratens & de la Vicomté de Cologne. De ce mariage sont sortis,

1°. Jean-Joseph de Fumel-Montaigu, qui donne lieu à cet article.

2°. Marie-Louise de Fumel, non mariée.

3°. Marie-Marguerite de Fumel, fille.

Le 18 Décembre Mre Jean-Louis *le Bascle*, Marquis d'Argenteuil, Lieutenant Général pour le Roi dans les Provinces de Champagne & de Brie, & Gouverneur de la Ville de Troyes, est mort dans son Château de Pouy en Champagne, âgé de 61 ans.

N.... Gourdan, Intendant des Armées navales, est mort à Paris le 22 dans sa 84 année.

Mre N... *de Durfort Deymé*, Abbé de l'Abbaye de Conques, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Rhodez, est mort à Toulouse le 19 dans la 61 année de son âge.

Jean Basile-Pascal *Fenel*, Chanoine de l'Eglise Métropolitaine de Sens, Prieur Commendataire de Notre-Dame d'Andrecy, & associé de l'Académie royale des Inscriptions & Belles-Lettres, est mort à Paris le même jour, âgé de 72 ans.

Mre Scipion-Jerome Begon, Evêque de Toul, Abbé de l'Abbaye de Saint Gemer de Flaix, Ordre de Saint Benoît, Diocèse de Beauvais, & de celle de Vaux en Ormois, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Toul, mourut le 28 en son Palais

Episcopal, âgé de 77 ans. Le même jour est mort Dame Marie-Therèse Briet, épouse de M. Charles-Henri, Comte de Brion d'Albonne, ancien Capitaine de Cavalerie.

Dame Marie-Therèse de *Fleuriau d'Armenonville*, veuve de Mre Henri de *Fabri*, Comte d'Autrei, Brigadier d'Infanterie, est morte le 31 dans sa 59 année. Elle étoit fille du feu sieur d'Armenonville, Garde des Sceaux de France, & sœur du feu Comte de Morville, Chevalier de la Toison d'or, Ministre & Secrétaire d'Etat, ayant le Département des Affaires Etrangeres.

Le même jour est décédé M. Jaques-Mathurin *Tabourot d'Orval*, Thrésorier Général des bâtimens du Roi.

Le même jour est décédé M. Antoine Chaumont de la Galaisiere, ancien Secrétaire du Roi, âgé de 83 ans.

Marie-Elizabeth-Gabrielle de Rohan, épouse de Marie-Joseph d'Hostun, Duc d'Hostun, Pair de France, Comte de Tallard, Chevalier des ordres du Roi, Brigadier d'Infanterie, Gouverneur & Lieutenant-Général de Franche-Comté, & Gouverneur particulier des Ville & Citadelle de Besançon, mourut à Versailles le 4 Janvier 1754, âgée de près de 55 ans. Elle étoit troisiéme fille d'Hercule-Meriadec de Rohan, Duc de Rohan-Rohan, Pair de France, Prince de Soubize, Lieutenant-Général des Armées du Roi, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la Garde de Sa Majesté, & Gouverneur de Champagne & de Brie; & de Marie-Anne-Genevieve de Levis-Ventadour. La Duchesse de Tallard fut nommée en 1725 Dame du Palais de la Reine, & en 1729 Gouvernante des Enfans de France, en survivance de la feue Duchesse de Ventadour son ayeule maternelle, qui lui donna sa démission au mois de Mars

1732. Le zèle avec lequel la Duchesse de Tallard en a constamment rempli les importantes fonctions, lui avoit mérité la confiance du Roi & l'estime de toute la Cour.

Mre François-Firmin de Trudaine, Evêque de Senlis, Abbé de l'Abbaye de Fremy, Ordre de St Benoît, Diocèse de Cambray & de celle de Notre Dame de la Victoire, Ordre de Saint Augustin, Diocèse de Senlis, est mort à Paris le même jour, âgé de 77 ans. Il avoit été nommé Evêque de Senlis en 1714, & sacré le 25 Novembre de la même année. Le Roi lui avoit donné en 1726 l'Abbaye de Fremy, & en 1735 celle de la Victoire.

Mre N... de Montal, Conseiller-Clerc au Parlement de Grenoble, Théologal de la Collégiale & Chapelle royale de Saint André de la même Ville, & Abbé de l'Abbaye de Chartreuve, Ordre de Prémontré, Diocèse de Soissons, est mort à Grenoble le 5 âgé de 40 ans.

Le 12 on inhuma à Saint Jacques du Haut-Pas M. Philippe-Augustin de *Requeleyne*, Baron de Saint Vallier.

Le Pere Raphaël mourut le 14 au Couvent des Capucins de la rue Saint Honoré, dans la 88 année de son âge. Ses talens pour la prédication dont il a exercé le ministere pendant 42 ans avec autant d'édification que de succès, lui avoient acquis beaucoup de réputation. Il a eu l'honneur de prêcher un Carême devant le Roi.

Le 24 Janvier est décédée Charlotte *Paulmier de la Bucaille*, épouse de Pierre-Jacques-Louis de *Boddeleure*, Marquis de Capy.

Le sieur Nicolas Desprois, Curé de la Paroisse de Bouraiquel, Diocèse de Sarlat, y est mort le 14 Décembre 1753, âgé de 101 ans 8 mois.

La nommée Jeanne Lassese est morte à Aire en Chalosse, le 24 Novembre, âgée de 106 ans.

Elle avoit été mariée en 1666 à Jean Boërie, Sculpteur de cette Ville ; elle n'a jamais éprouvé d'autres infirmités qu'un peu de foiblesse dans les jambes.

Pierre du Bures de la Paroisse de Buollade, Diocèse d'Auch, à une lieue de la même Ville d'Aire, est mort le 15 Octobre dans la 114 année de son âge. Trois jours avant sa mort il tua un lievre qu'il envoya au Subdelégué de l'Intendant à Aire.

LETTRE de Dom Bouquet, Bénédictin, de la Congrégation de Saint Maur.

ON dit, Monsieur, dans l'Almanach des beaux Arts, que j'ai été aidé dans ma Collection des Historiens de France par Dom Dantine & Dom Haudiquer, mais il est très-vrai que je n'ai point eu cet avantage. Dom Dantine étoit chargé de recueillir les monumens qui concernent les Croisades. Etant mort en 1746 Dom Haudiquet lui a été substitué ; mais ni l'un ni l'autre ne m'ont aidé dans les huit volumes que j'ai donnés au Public, ni dans le neuviéme qui va bientôt paroître.

Je suis, &c.

AVIS.

L'Auteur du Béchique souverain ou syrop pectoral, approuvé par brevet du 24 Août 1750, pour les maladies de poitrine, comme rhume, toux invétérée, oppression, foiblesses de poitrine & asthme humide, ayant acquis un fond suffisant pour passer des jours tranquilles par le débit considérable qu'il a fait de son syrop béchique, tant à Paris qu'en Province, pendant l'espace de cinq

années, content de son état présent, & se ressouvenant des bons & agréables services que lui a rendu feu M. Mouton, habile Apoticaire de Paris, sous qui il a travaillé trois ans, & à qui il est redevable d'une partie de la déconverte de son syrop béchique, si utile au Public dans les maladies pour lesquelles il est destiné; ne pouvant plus marquer sa reconnoissance à son bienfaiteur, il se croit obligé en galant homme, de la faire rejaillir toute entiere sur la dame Mouton, veuve du défunt, femme d'un mérite personnel & très versée dans son art, pour lui donner en propre un bien qui lui est acquis par droit de reconnoissance & de représailles: elle est d'autant plus digne de le posseder qu'elle le compose parfaitement, qu'elle en connoît toute la portée, par conséquent très-capable de le placer dans tous les cas où il est de mise. D'ailleurs l'imprimé annonce ce qu'il est, on ne peut pas s'y méprendre. Ce syrop béchique ayant la propriété de fondre & d'attenuer les humeurs engorgées dans le poulmon, d'adoucir l'acrimonie de la limphe, comme balsamique, & rétablir les forces abattues, en tant que parfait restaurant, produit ses effets avec tant d'efficacité que six jours suffisent pour s'appercevoir d'un changement notable; en un mot, une bouteille suffit pour en éprouver toute l'efficacité avec succès, en tant qu'il rétablit les forces abattues, en rappellant peu à peu l'appétit & le sommeil, comme parfait restaurant, par conséquent, très-salutaire à la suite des longues maladies où les forces sont épuisées. L'odeur & le goût en sont agréables, le régime aisé à observer: en outre il convient à toutes sortes de personnes, aux enfans même & aux femmes enceintes, qui peuvent en user avec succès, preuve de sa bénignité. La dame Mouton indiquera grand nombre de personnes

de tous les états, de ceux même de l'art, qui prouveront l'efficacité du syrop béchique ; les premiers par leur propre expérience, ceux de l'art par les épreuves qu'ils en ont faites & les certificats qu'ils en ont délivrés. La bouteille scellée & étiquetée à l'ordinaire est taxée à six livres.

Il ne se débite que chez la dame veuve Mouton, Marchande Apothicaire, rue saint Denis, entre la ruë Thevenot & la rue des Filles-Dieu, vis-à-vis le Roi François, à Paris.

Les personnes qui écriront, sont priées d'affranchir les lettres.

AUTRE.

LE sieur Vacossain, Epicier-Droguiste, rue & vis à vis S. André des Arts, continue avec succés la vente de son eau pour les dents. Elle se trouve même avoir actuellement des proprietés qu'on ne lui avoit pas encore reconnues ; comme d'arrêter avant la fluxion, le mal qu'on nomme assez communément rage de dents ; de préserver des douleurs de dents qu'occasionnent ordinairement les grandes fraicheurs de l'Hyver ; d'être anti-scorbutique, & propre à prévenir les maux de la bouche. Cette eau se vend douze sols la bouteille.

AUTRE.

LA Dlle Collet continue de vendre avec succès & applaudissement du Public, une pommade de sa composition pour la guérison des hémorrpïdes, tant internes qu'externes, & de quelque nature qu'elles puissent être, & même les plus invétérées, ulcerées & fistuleuses : elle ne craint point de trop avancer aprés les differentes expériences qui en ont été faites par plu-

sieurs Chirurgiens. M. Peirard, Maître en Chirurgie, & Accoucheur de la Reine, lui a délivré son certificat après en avoir vû les effets par lui-même, de même que M. le Suire, Chirurgien, & plusieurs autres personnes de distinction. M. Morand, aussi Chirurgien, lui a délivré un pareil certificat, après en avoir fait l'épreuve à l'Hôtel Royal des Invalides, par ordre de feu M. de Breteuil, Ministre d'Etat. Nous ne devons pas craindre d'assurer le Public qu'il n'est point de remede plus sûr & plus efficace pour opérer la guérison après de telles preuves.

Cette pommade se garde autant de tems que l'on veut, & peut se transporter par tout, pourvû qu'on ait soin de la garantir de la chaleur & du feu.

Les moindres pots sont de 3, de 6, de 10, de 12, de 18, de 20 livres, & de tous les prix que l'on souhaitera. On donnera la façon de s'en servir. Les personnes étrangeres qui en voudront faire usage auront la bonté d'affranchir les ports de lettres.

La Dlle Collet demeure à présent rue des Petits-Champs, vis-à-vis la petite porte S. Honoré, chez M. Jolivet, Marchand Papetier, à l'enseigne de l'Espérance.

AUTRE.

LA Dlle Mutin, seule possesseur des remedes de feu M. Seguin, son oncle, premier Médecin Oculiste de la feue Reine mere, & Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, & éleve du sieur Vezoux, Chirurgien Oculiste de la Faculté de Montpellier, donne avis au Public qu'elle continue de distribuer avec succès les remedes pour la guérison radicale des yeux.

1°. Une Eau ophtalmique, qui en peu de tems



a la vertu de fortifier toutes les foiblesses de la vûe, soit qu'elles proviennent des maladies, ou de trop grande application qui leur ôte l'usage de la lumiere, & fortifie les nerfs & les ligamens de l'œil au point de rétablir leur souplesse, & de leur donner la facilité nécessaire pour s'allonger ou se racourcir selon l'exigence des objets que l'on veut voir, & résoud les humeurs visqueuses dont le séjour altere l'organe de la vûe, & dispense par conséquent d'avoir recours aux lunettes & aux conserves; elle détruit aussi les paralysies parfaites & imparfaites des nerfs optiques.

2°. Elle a aussi différentes Pommades qui guérissent toutes les fluxions, inflammations & rougeurs des yeux, telles invétérées qu'elles soient; elles mangent les tayes naissantes, détruisent les ulceres de la petite vérole & autres ulceres, elles fondent les calus qui viennent sur les paupieres, & en font recroître les poils aux personnes qui les ont dégarnis ou tombés; elles nourrissent en même tems la partie de l'œil qui est alterée par les matieres & eaux âcres, qui font des larmoyantes qui occasionnent le plus souvent des fistules lacrymales, & font retirer les paupieres inférieures par leurs âcretés.

Ladite Demoiselle prouve l'efficacité de ses remedes par un nombre infini de certificats de personnes de distinction & de considération, qui étoient privées de la lumiere depuis plusieurs années. Ses bouteilles sont de 3, 6 & 12 livres: les pots de pommade sont de trente sols, 3 & 6 liv.

Ces remedes se peuvent transporter dans tous les pays étrangers sans se corrompre, ni diminuer de leur qualité. Ladite Demoiselle va chez les personnes qui lui font l'honneur de l'appeller.

Sa demeure est rue Montmartre, entre la rue du Mail & la rue des Fossez-Montmartre, entre le Quinquaillier & le Rotisseur.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Mercure de France* du mois de Mars 1754. A Paris, le 28 Février 1754.

LAVIROTTE.

TABLE.

La Chanson notée doit regarder la page 178.

De l'Imprimerie de J. BULLOT.